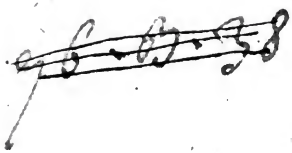
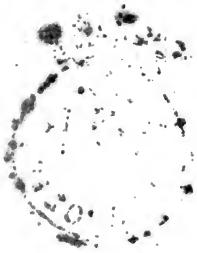
BIBL. NAZ.
VITTORIO EMANUELE III
141
B
38
NAPOLI



# MÉMOIRES
## *POLITIQUES*
## ET MILITAIRES.

*TOME QUATRIEME.*



# MÉMOIRES
## *POLITIQUES*
## ET MILITAIRES,

*Pour servir à l'Hiſtoire de Louis XIV & de Louis XV,*

Compoſés ſur les Pieces originales, recueillies par ADRIEN-MAURICE, Duc de NOAILLES, Maréchal de France, & Miniſtre d'Etat.

*Par M. l'Abbé* MILLOT, *des Académies de Lyon & de Nancy.*

TOME QUATRIEME.

*A MAESTRICHT,*

Chez J. E. DUFOUR & PH. ROUX, Imprimeurs & Libraires, aſſociés.

*M. DCC. LXXVII.*

B. R. NEAPOLIS

# MÉMOIRES

## POLITIQUES ET MILITAIRES,

*Pour ſervir à l'Hiſtoire de* LOUIS *XIV, & de* LOUIS *XV.*

SUITE DE LA TROISIEME PARTIE.

*Depuis le commencement du regne de* LOUIS *XV, juſqu'en* 1756.

## *LIVRE TROISIEME.*

1734. Avantages remportés en Italie dès le commencement de la guerre.

LA guerre d'Italie avoit commencé de la maniere la plus brillante. D'un côté, la conquête du Milanès, de l'autre celle du Royaume de Naples, étoient les fruits d'une campagne. Le Maréchal de Villars, âgé de plus de quatre-vingts ans, commandoit d'abord

Villars.

l'armée Françoiſe. Il mourut le 17 Juin
1734. 1734, étant ſur le point de paſſer les Alpes pour revenir dans le Royaume.
Coigni & Broglio. Le Maréchal de Coigni qui lui ſuccéda, ſecondé par le Maréchal de Broglio, ſoutint la réputation de nos armes, en battant les Impériaux à Parme & à Guaſtalla, ſans autre avantage néanmoins que de reſter maître du champ
Montémar. de bataille. Le Duc de Montémar, avec l'armée Eſpagnole, eut des ſuccès plus ſolides. Vainqueur à Bitontò, il aſſura la poſſeſſion de Naples à l'Infant Dom Carlos, fils de Philippe V, & d'Eliſabeth Farneſe, déja établi à Parme. Les Napolitains deſiroient une révolution ; les Allemands ſurpris, étoient trop foibles pour l'empêcher : ainſi, quoique cette conquête eût beaucoup d'éclat, elle n'avoit pas été fort difficile.

Charles-Emmanuel, Roi de Sardaigne ; Charles-Emmanuel, nouveau Roi de Sardaigne, auſſi brave, auſſi politique, & beaucoup plus vertueux que ſon pere Victor-Amédée, dont l'abdication, ſuivie d'un ſtérile repentir, lui avoit procuré la Couronne avant le temps, contribuoit aux diſgraces de l'Empereur par ſon union ſincere avec
mécontent de nos Généraux. la France & l'Eſpagne. Mais la ſageſſe

& l'intérêt ne lui permettoient pas d'entrer dans toutes les vues des Généraux. Villars l'avoit mécontenté, soit par son caractere, soit par l'indiscipline de ses troupes, au point de faire craindre un éclat. * Coigni & Broglio lui avoient déplu. La nomination de Noailles lui fit d'abord quelque peine, parce qu'on lui peignoit ce Général de fausses couleurs, comme un esprit difficultueux & entêté de ses systêmes. L'expérience devoit bientôt dissiper ces préventions. 1734.

Dès que Noailles eut été nommé, il écrivit au Roi de Sardaigne le 18 Janvier :

SIRE,

„ Le choix dont le Roi mon maî- 1735.
„ tre veut bien m'honorer, en me des- Lettre du
„ tinant le commandement de ses trou- Maréchal de
„ pes en Italie, ne peut me satisfaire Noailles à
„ entiérement, avant de savoir s'il est ce Prince.
„ agréable à Votre Majesté. Je la con-
„ jure d'être bien convaincue que je
„ ferai tous mes efforts pour lui plai-

* Le Cardinal de Fleury parle de cette brouillerie dans une lettre du 10 Juillet 1734, à la Maréchale de Noailles.

1735. „ re, & que rien ne me peut flatter „ davantage, en travaillant ſous ſes „ ordres, que de m'attirer ſa bienveil- „ lance. J'oſe eſpérer de mériter ſon „ eſtime ; mais je tâcherai par ma con- „ duite, mes ſoins & mes attentions, „ de gagner quelque part dans ſes bon- „ nes graces & dans ſes bontés. Ce „ ſont des ſentiments gravés dans mon „ cœur, & qui ne ſe démentiront ja- „ mais. Je ſupplie Votre Majeſté d'en „ être bien perſuadé, ainſi que du pro- „ fond reſpect, &c. ".

Une autre lettre fort polie, au Marquis d'Orméa, Miniſtre du Roi de Sardaigne, étoit également propre à inſpirer de la confiance. La réponſe de ce Prince fut telle qu'on pouvoit la deſirer :

Réponſe du Roi de Sardaigne.

„ Mon couſin, la confiance que le „ Roi mon neveu vous marque en vous „ donnant le commandement de ſon „ armée d'Italie, eſt un ſi sûr témoi- „ gnage de votre mérite, que nous ne „ pouvons qu'être très-ſatisfait de ſon „ choix, & nous faire un véritable „ plaiſir de le reconnoître par nous- „ même, dans l'exercice de votre nou- „ vel emploi, où nous ne doutons point „ que vous ne continuiez de ſignaler

„ votre zele, comme vous avez fait
„ dans les autres que vous avez rem- 1735.
„ plis jusqu'ici. Vous pouvez compter
„ sur la disposition la plus favorable
„ de notre part, pour y contribuer de
„ tout notre pouvoir, & pour vous
„ faire toujours plus connoître l'esti-
„ me distinguée que nous avons pour
„ votre personne. Et sur ce, &c. ".

Noailles aimé à Turin, autant qu'estimé.

Le Maréchal possédoit le talent de plaire, joint aux meilleures intentions. Il ne pouvoit mieux l'employer que pour le succès des affaires : il s'en fit un devoir & en recueillit les avantages. Arrivé à Turin le 9 Mars, il y reçut les marques de distinction les plus flatteuses : une estime & une cordialité mutuelles suivirent de près.

Le Maréchal de Noailles à M. d'Angerv. 12 Mars.

Dans ses premieres conférences avec le Roi, il fut étonné du jugement, de la pénétration & du sang-froid de ce Prince ; & admira qu'une seule année d'expérience l'eût déja rendu si habile en science militaire. Le Roi de son côté & le Ministre approuverent toutes ses vues, adopterent tous ses projets.

Plan de campagne fait par Coigni.

On lui avoit communiqué un plan de campagne, fait par le Maréchal de Coigni, dont le but étoit de passer l'O-

glio, & de reſſerrer les ennemis dans
1735. le Séraglio près de Mantoue ; entre-
Mém. donné en Janv. par le Maréchal de Coigni. priſe délicate, pour laquelle Coigni demandoit un concert parfait entre les armées des trois Couronnes. En ne propoſant pour l'exécution que des manœuvres conditionnelles, relatives à celles que feroient les Autrichiens après le paſſage de l'Oglio, il aſſuroit que c'étoit le moyen de finir la guerre d'Italie en une campagne, ſi le plan venoit à s'exécuter.

Obſervations de Noailles ſur ce plan. Noailles avoit fait en France des obſervations ſur ce plan. Il prouvoit par l'exemple de la derniere guerre, par l'exemple du célebre Vendôme, que le paſſage de l'Oglio, ſuivi même de la priſe de Goïto & des autres poſtes indiqués, ne décideroit point d'un ſuccès entier ; que les ennemis étant au centre d'un grand cercle qu'on étoit obligé de parcourir, & pouvant ſe porter dans la partie la plus foible, en beaucoup moins de temps qu'on ne pouvoit y donner ſecours, il falloit travailler ſur-tout à changer cette ſituation ; que l'unique objet pour finir la guerre, devoit être de les chaſſer du Séraglio, & de prendre ou du moins de bloquer Mantoue. Sans

Obſerv. du Maréchal de Noailles, du 25 Janv.

flatter le Gouvernement de succès prompts & décisifs, qui dépendent du concours de tant de circonstances & de moyens difficiles à rassembler, il se réservoit à faire son plan sur les lieux, après avoir examiné tous les détails. 1735.

Excellents principes de guerre.

On devoit s'attendre, selon lui, à des actions vives & fréquentes : la nature du pays, l'intérêt des ennemis sembloient les annoncer : l'essentiel étoit de se mettre en état de les rendre avantageuses. „ Rien n'est plus „ triste que de perdre une infinité de „ braves gens, sans autre fruit que „ le vain & stérile honneur du champ „ de bataille, auquel on se trouve ce- „ pendant réduit le plus souvent, faute „ des moyens nécessaires ". Il faut envisager également l'offensive & la défensive, sans quoi on s'expose à des malheurs inévitables. „ Les événements „ sont incertains : on ne profite pas „ des heureux lorsqu'on ne les pré- „ voit pas ; & les malheureux le sont „ plus ou moins, suivant le degré de „ précautions que l'on a prises d'a- „ vance pour y pouvoir remédier ". Ces principes servoient toujours de base aux projets du Maréchal. *Ibid.*

1735. Le Roi de Sardaigne lui ayant demandé un mémoire particulier ſur les opérations de la campagne, il le préſenta le 17 Mars, non comme un bon projet, (c'eût été, diſoit-il, une préſomption très-condamnable de le prétendre, avec ſi peu de connoiſſance du pays; ) mais comme des idées & des maximes générales, qu'il ſoumettoit à des lumieres ſupérieures. Il obſerve dans ce mémoire, que nulle part la guerre n'eſt ſi difficile qu'en Lombardie, pays extrêmement coupé & couvert; que l'ennemi, quoique plus foible, y a un grand avantage quand il attaque, parce qu'en montrant pluſieurs têtes, il oblige à être également en forces par-tout, au-lieu qu'il porte où il veut toutes ſes forces, ſans qu'on puiſſe l'appercevoir; que les actions les plus heureuſes n'y peuvent jamais être completes, la nature du terrein empêchant de ſuivre avec promptitude & vivacité les troupes déja battues. En conſéquence, il établit pour maximes, 1°. que ſans paroître éviter les actions, il faut réduire les ennemis plutôt par la manœvre & la ruſe que par la force; 2°. qu'il faut toujours être ſur eux, & les reſſerrer le plus qu'il

Combien la guerre eſt difficile en Lombardie.

Mém. ſur la campagne.

Maximes en conſéquence.

sera possible, afin de leur ôter les subsistances, & d'empêcher qu'ils ne dérobent leurs mouvements; 3°. qu'il convient d'agir par diversions pour les diviser en observant d'être toujours en état de se rassembler, & d'avoir des communications faciles. 1735.

Nouveau plan que propose le Maréchal.

Comme le Pô partage le théâtre de la guerre en deux parties presque égales, il considere de quel côté de ce fleuve on peut agir plus utilement. Le côté du Modénois offre de grandes difficultés & peu d'avantages. Il faut donc préférer la rive gauche, & voici le plan du Maréchal : Tâcher de prévenir l'ennemi & de se mettre en campagne les premiers, en faisant occuper par les Espagnols les postes du Modénois & du Parmesan où se trouvent les François, excepté les places de Guastalla & de Modene ; rassembler toutes les troupes de France & de Sardaigne sous Crémone, d'où l'on se portera diligemment sur l'Oglio, en tâchant d'y enlever quelques quartiers des ennemis : de-là, pousser jusqu'au Mincio, avec les choses nécessaires pour la prise de Goïto ; avancer en même-temps quelques têtes vers l'embouchure de l'Oglio ; & si l'ennemi aban- *Ibid.*

1735. donne ſes poſtes de ce côté-là & dans le Crémonois, comme il eſt probable, établir un pont ſur le Pô à Guaſtalla; ſi par quelque cas imprévu, l'ennemi prend les devants & ſe place ſur l'Oglio, tâcher de lui dérober quelques marches, pour paſſer cette riviere & aller à lui, le ſuccès de la campagne dépendant de s'ouvrir un paſſage, d'avancer, de le confiner au moins dans le Séraglio.

S'entendre avec le Duc de Montémar; choſe difficile.

Le Roi de Sardaigne jugea qu'on ne pouvoit rien projetter de mieux dans les circonſtances, & qu'il étoit à deſirer que le Duc de Montemar convînt de ces principes. On avoit eſpéré que le Général Eſpagnol viendroit à Turin conférer ſur les opérations; on l'y avoit invité, & il ne répondoit point ſur cet article. Une des grandes difficultés étoit de bien s'entendre avec lui : les préventions nationales, ainſi que les intérêts des différentes Cours de Madrid & de Turin, pouvoient être une ſource d'embarras & de diſputes.

Diſette de fourrages. Noailles y pourvoit à Milan.

Deux obſtacles terribles ſe préſenterent d'ailleurs, quand Noailles vit les choſes de plus près. On manquoit abſolument de fourrages, & les troupes Françoiſes languiſſoient dans un

état déplorable. Pour remédier au premier de ces maux, il se rendit à Milan. Le gouvernement du pays prétendoit avoir fourni au-delà de ses obligations: l'Intendant de l'armée prétendoit tout le contraire. Entrer dans l'examen des comptes & des abus, c'eût été perdre un temps précieux. Le Maréchal traita d'une maniere que les Milanois fussent obligés de faire les fournitures, sans perdre l'espérance de recouvrer leurs avances. La disposition des esprits étoit si peu favorable, qu'il falloit autant de modération que de fermeté pour obtenir des secours si nécessaires. 1735.

État déplorable de l'armée Françoise.

Plusieurs accès de fievre, occasionnés par un travail excessif, ne rallentirent point l'ardeur de Noailles. Il se rendit le 27 Mars à Crémone, où il connut d'abord le cruel état de l'armée. D'Angervilliers en étoit instruit par des correspondances secretes, & lui en marquoit déja sa douleur. Selon les lettres mêmes de ce Ministre, les Généraux, les Directeurs & Inspecteurs des troupes avoient écrit, après la bataille de Parme, qu'il manquoit au moins deux cents hommes par bataillon. La déroute de la Séchia & la bataille glorieuse de Guastalla augmente-

M. d'Angerv. au Maréchal de Noailles. 28 Mars.

rent prodigieuſement le mal. On avoit
1735. perdu environ douze cents Officiers. Sept mille hommes de milice envoyés de France, une amniſtie générale accordée aux déſerteurs à condition de ſervir en Italie, des commiſſions d'Officiers données à des Gentilshommes ou a des fils de gens vivant noblement, pourvu qu'ils emmenaſſent des recrues; tous ces moyens furent employés avec ſuccès, & avoient dû procurer plus de dix mille hommes effectifs. Cependant les plus forts bataillons ne montoient pas au-delà de quatre cents hommes : il y en avoit beaucoup de moins nombreux. Comment ſe peut-il, diſoit le Miniſtre, que des troupes qu'on a mandé être completes au commencement de Décembre 1734, ſe trouvent ſi foibles à la fin de mars 1735?

Déſordres honteux qui étoient la cauſe du mal.

La cauſe de ce déſordre étoit pire que le déſordre même, puiſque c'étoit l'oubli des devoirs, ou la volonté de les ſacrifier à l'intérêt. Les pertes de l'armée, ſoit par les combats, ſoit par les maladies, avoient été dans la derniere campagne plus conſidérables qu'on ne le diſoit. Les nouveaux Officiers, arrivés de France, avoient reçu des Colonels toute ſorte de dégoûts; &

les Colonels avoient favorisé les Capitaines, qui voulant faire de honteux profits sur leurs compagnies, craignoient qu'on ne les rendit complettes. On avoit trompé les Directeurs & Inspecteurs; on avoit séduit ou intimidé les Commissaires des guerres; on avoit abusé même des gratifications aux Officiers blessés : elles avoient été pour la plupart le prix de la faveur, & non des blessures ou des services. Enfin, une espece d'anarchie régnoit dans l'armée; le Colonel vouloit être absolu dans sa troupe, le Capitaine dans sa compagnie; chacun affectant l'indépendance, sans que les supérieurs y missent ordre. 1735.

Ordre du Roi d'y remédier.

C'est ce que le Ministre apprit bien tard, & à quoi on ne pouvoit trop-tôt remédier. Sa lettre au Maréchal de Noailles annonçoit des résolutions séveres. Elle étoit accompagnée d'une dépêche du Roi, qui lui recommandoit d'employer toute son autorité, *sans aucun ménagement, pour apporter les remedes convenables*, avec ordre de l'informer du succès.

Les soldats indignement délaissés.

Avant la réception de ces lettres, il vit par lui-même la grandeur du mal. Il fut pénétré de douleur, en apprenant qu'on n'avoit pris aucun soin du

soldat, dès le commencement du quartier d'hyver ; que pendant la rigueur de la saison, on l'avoit laissé dans des cloîtres & des portiques, sans fournitures ; que la même négligence s'étoit étendue sur les hôpitaux, & que celui de Guastalla, un des plus nécessaires, avoit été entiérement abandonné. On laissoit périr de la sorte ces braves gens qui venoient de combattre en héros ; on les oublioit pour un gain sordide.

1735.

Noailles rétablit l'ordre autant qu'il peut.

L'arrivée du nouveau Général produisit d'abord des effets avantageux. Il réveilla dans les uns l'amour du devoir : il fit craindre aux autres le châtiment ; il voulut tout voir, tout connoître, & se livra aux détails les plus pénibles. Alors chacun reprit ses fonctions ; la négligence & les abus disparurent en grande partie, & le soldat fut soulagé. Au reste, comme il le marquoit au Ministre, on avoit besoin de temps & de ménagements pour guérir des maux de cette nature ; & il falloit ne pas débuter par s'attirer la haine, en voulant réprimer tous les désordres.

Le Maréchal de Noailles à M. d'Angerv. 6 Avril.

Il ne se presse pas d'agir, par

Déja les ennemis se mettoient en mouvement, & rien n'étoit encore prêt

pour la campagne, pas même un pont sur le Pô. De toute l'infanterie Françoise, le Général n'auroit pu rassembler dix mille combattants : les maladies réduisoient encore le reste à l'inaction. La Cavalerie l'embarrassoit tellement faute de fourrages, qu'il proposa d'en renvoyer une vingtaine d'escadrons, dont on pouvoit se passer dès que l'armée d'Espagne auroit joint celle de France. Comme cette jonction ne pouvoit se faire aussi-tôt qu'il le desiroit, il résolut de ne rien commettre au hasard, de ne point se presser, de laisser aux troupes le temps de se refaire, étant sûr d'agir efficacement lorsqu'il seroit en état d'agir. *Il faut*, écrivoit-il au Ministre, *jouer ici aux échecs & non pas aux dez.*

1735. la nécessité de s'y préparer.

Le Maréchal de Noailles à M. d'Angervy. 4 & 7 Avril.

En conséquence, il donna ses ordres au Marquis de Savines, qui commandoit quarante bataillons dans le Modénois. Ce Lieutenant-Général pouvoit être attaqué d'un jour à l'autre. Risquer une action eût été la plus dangereuse imprudence, puisqu'il y avoit beaucoup à perdre. Noailles lui marqua expressément de l'éviter, en cas que les Impériaux vinssent à lui, & de pourvoir seulement à la sûreté de Guas-

Il défend de hasarder une action dangereuse.

Le Maréchal de Noailles à M. de Savines. 5 Avril.

talla & de la citadelle de Modene;
1735. lui recommandant néanmoins de ne faire ces mouvements qu'à la derniere extrémité, comme l'exigeoit l'honneur de la nation.

Lettre remarquable sur cet objet.

„ Je sais qu'il vous en coûtera, mon „ cher Savines, de vous retirer, lui „ disoit-il. Si j'étois plus jeune, & que „ je ne préféraſſe point l'utile au brillant, j'en souffrirois moi-même. Mais „ un honnête homme doit aller toujours au bien de l'affaire & au solide. Dans un mois nous serons en „ état de rencogner ces Messieurs, de „ maniere à n'oser se montrer. Laissons-„ leur la satisfaction de se tracasser en „ attendant ". Le Général parle ici comme Fabius. S'il remplit l'objet de sa campagne, une bataille gagnée lui auroit été moins glorieuse.

Entrevue avec Montémar.

Dès le commencement, il avoit demandé avec ardeur une entrevue au Duc de Montémar. Celui-ci, occupé en Toscane du siege de Porto-Ercolé, ne s'étoit point pressé de répondre. Enfin, il promit de se rendre à Parme le 12 Avril. Là, Noailles lui communiqua le plan de campagne, & augura bien de ses dispositions. Montémar lui parut desirer très-vivement d'être char-

Le Maréchal de Noailles à M. d'Angerv.
15 Avril.

gé d'opérations particulieres, & que les troupes Eſpagnoles ne fuſſent point ſéparées. Toutes les meſures étoient priſes d'avance pour le ſatisfaire à cet égard : le Roi de Sardaigne deſiroit également d'agir d'un côté avec les François, tandis que les Eſpagnols agiroient de l'autre. 1735.

Caractere & diſpoſitions de ce Général.

Les deux Généraux convinrent dans leur conférence des points les plus importants. Noailles avoit beſoin de toute ſa dextérité, de tout ſon eſprit de conciliation, pour amener à ſon ſentiment un homme fier, & qui ne vouloit point être ſubordonné. „ Mon frere le Ca-
„ pitaine-Général, écrivit-il au Car-
„ dinal de Fleury, eſt un peu délicat
„ & chatouilleux ; mais comme je con-
„ nois ſon tempérament, je me ſuis
„ arrangé là-deſſus, & j'eſpere que le
„ Roi ſera bien ſervi ".

Lettre du 25 Avril.

Noailles parfaitement d'accord avec le Roi de Sardaigne.

Ce qu'il y avoit pour lui de plus honorable, & en même-temps de plus utile aux affaires, c'étoit d'avoir gagné parfaitement le cœur du Roi de Sardaigne & de ſon Miniſtre. Son attention à leur rendre compte de tout, à lui écrire avec autant d'égard que de franchiſe, arrachoit toutes les épines qu'il pouvoit craindre dans ſes relations avec

1735. cette Cour. On y chériſſoit ſa perſonne, on y louoit ſa conduite, on le combloit de témoignages d'eſtime & d'amitié. Le ſuccès de la guerre dépendoit ſur-tout de la bonne intelligence.

**La Cour de France impatiente de ſa lenteur, quoique indiſpenſable.**

La ſaiſon avançoit, & l'armée demeuroit dans l'inaction, quoique le Miniſtere de France s'impatientât des lenteurs. Il eſt facile à la Cour de ſe figurer de loin toutes choſes dans l'état que l'on deſire. Les complaiſants & les flatteurs ne manquent pas d'entretenir cette agréable illuſion. L'Intendant de l'armée y contribuoit par des rapports infideles. On s'ennuyoit des plaintes du Maréchal de Noailles ſur la diſette de fourrages. D'Angervilliers l'invitoit à ne plus parler de foin, à ne plus en faire des achats, à en lever militairement ſur le Milanès, ſi cela étoit néceſſaire; ajoutant que la terre devoit déja produire de l'herbe, & ne penſant pas que les pluies avoient beaucoup retardé les productions. En un mot, outre le chagrin de lutter contre tant d'obſtacles, il avoit encore celui de n'être pas approuvé.

**Il réfute les fauſſes idées du Miniſtere.**

Nul Général ne fut plus exact à combiner & à raſſembler tous les

moyens. L'idée d'agir militairement dans le Milanès lui parut étrange : elle étoit formellement contraire au traité conclu avec le Roi de Sardaigne : ce Prince tiroit lui-même du Piémont, & de l'Etat de Veniſe, les fourrages qu'il fourniſſoit à ſes troupes. Ainſi le Maréchal avoit raiſon d'écrire au Miniſtre après lui avoir expoſé les beſoins : „ On veut que l'armée du Roi vive „ ſans magaſins, qu'elle paſſe les rivie- „ res ſans bateaux, & que les vivres „ la ſuivent ſans le nombre ſuffiſant des „ voitures ". Peut-être s'appeſantiſſoit-il un peu trop ſur ces détails ; mais l'expérience de toutes les guerres l'avoit convaincu de leur importance.

1735. Le Maréchal de Noailles à M. d'Angerv. 28 Avril.

Le Garde-des-Sceaux, chargé des affaires étrangeres, ne l'aimoit point, prêtoit l'oreille à ſes ennemis, & pouvoit tout ſur l'eſprit du Cardinal. Le Miniſtre de la guerre étoit malgré lui leur organe, en écrivant avec une ſorte d'humeur. Noailles dit à ce dernier dans une de ſes lettres : „ Je ſaurai „ toujours diſtinguer M. d'Angervil- „ liers d'avec le Miniſtre de la guer- „ re. L'un eſt mon ancien ami, & je „ compte ſur lui depuis long-temps : „ l'autre eſt ſec, refuſant les choſes les

Le Garde-des-Sceaux lui rend de mauvais offices.

D'Angervilliers forcé de lui écrire des choſes déſagréables.

Lettre du 16 Mai.

1735. „ plus néceſſaires ſans en dire la raiſon; d'ailleurs, il reçoit toutes les „ menteries qu'on lui mande de ce „ pays-ci, où l'on ne dit point un mot „ de vérité ". On changea bientôt de ton à la Cour, parce que les opérations du Général forcerent à changer le blâme en éloges.

Montémar retardé par les mêmes cauſes.

Il avoit écrit au Duc de Montémar que l'armée s'aſſembleroit vers le 10 Mai, & qu'il falloit que les Eſpagnols ſe rendiſſent dans le même temps ſur le Panaro. Montémar lui répondit qu'il y ſeroit à jour nommé : mais qu'il ne croyoit pas qu'on dût ſe mettre en campagne, avant de trouver ſur la terre aſſez d'herbe pour le ſoutien de la Cavalerie & des équipages. C'eſt ce que la Cour de Verſailles ne vouloit pas comprendre.

Diſpoſitions nouvelles.

Le Roi de Sardaigne arriva le 6 à Milan. Noailles s'y trouva pour concerter avec lui toutes les manœuvres, & changea quelque choſe au premier plan, parce que la ſituation actuelle l'exigeoit. On convint de jetter un pont ſur le Pô, vis-à-vis de Berſello, pour former la communication. Comme les ennemis ſe trouvoient en force du côté de Gonzague dans le Mantouan, il

fut réſolu de marcher à eux, de nettoyer la rive droite du Pô juſqu'à l'embouchure de la Séchia, & cependant de tout préparer pour le paſſage de l'Oglio. On demanda au Duc de Montémar de ſe rendre le 27 à Carpi, afin de couper la retraite aux Impériaux ſur la Séchia, s'ils vouloient ſe retirer vers la Mirandole. Les difficultés du paſſage de l'Appennin retarderent encore ce Général : il promit d'être le 29 à Guaſtalla, pour une conférence que l'on propoſoit. 1735.

Rien n'étoit plus ſage que toutes ces diſpoſitions. Elles furent applaudies à la Cour de France. On y loua en particulier le Général d'avoir rétabli dans l'armée la diſcipline anéantie, avantage plus important qu'une victoire. Rapportons ici quelques particularités affligeantes, mais propres à faire ſentir combien la licence des troupes eſt funeſte, & combien on ſert l'humanité & l'Etat en la réprimant. Noailles applaudi enfin par la Cour.

Le mal avoit commencé dès la premiere campagne, ſans doute parce que le Maréchal de Villars étoit trop vieux pour empêcher des déſordres, auxquels le climat & la nature du pays n'exci- A quel point la licence des troupes s'étoit portée auparavant.

toient que trop. L'impunité favoriſant
1735. les paſſions du ſoldat, il ſe livroit aux
Journal du Maréchal de Noailles de la camp. d'Ital. excès les plus horribles. On coupa les doigts & les oreilles à des femmes, afin d'enlever plutôt leurs bijoux; on refuſa la viande que le Roi faiſoit fournir; on ne vouloit vivre que de volailles priſes par force de tous côtés. On vendit publiquement des bœufs dans le camp à un écu ou quatre francs la piece; on expoſa en vente au milieu des villes, l'argenterie, le linge & les meubles qui étoient le fruit du pillage.

Les chefs eux-mêmes y avoient contribué. Un Régiment fit pour plus de cinquante mille francs de dégât, dans le château d'une des premieres maiſons de Lombardie; & lorſque la Dame en porta ſes plaintes, le Colonel lui-même s'efforça de la noircir par des calomnies. Le Roi de Sardaigne faiſant des repréſentations ſur ces déſordres, un Général lui répondit : *Il faut bien pardonner quelque choſe à des gens qui n'ont que quatre ſols par jour.* Enfin, la voix des Officiers étoit mépriſée. Quelques-uns, dépouillés par leurs propres ſoldats dans une journée malheureuſe, furent contraints de racheter d'eux ce que ces brigands leur avoient pris.

Noailles punit l'Of- Noailles avoit déja mis un frein à

cette licence, lorſqu'il l'étouffa entiérement par un trait de ſévérité, qui apprit aux Officiers à mieux s'acquitter de leurs devoirs; car les déſordres du ſoldat venoient ſur-tout de la négligence des chefs. Revenant de viſiter le pont ſur le Pô, il entend des coups de fuſil : il envoye à la découverte; il apprend que des maraudeurs aſſaſſinent un cavalier de l'armée; il ordonne de les pourſuivre. Ces maraudeurs ſe mettent en défenſe, & tirent ſur la troupe. La plupart ſe ſauvent enſuite. On en arrête ſeulement cinq, dont un fut exécuté le lendemain en préſence des autres, à qui l'on fit grace au nom du Roi de Sardaigne. Noailles envoya le Colonel de leur Régiment, & le Capitaine de leur Compagnie, en priſon dans un château, eſcortés par quarante Cavaliers, & déclara qu'il s'en prendroit déſormais à l'Officier des déſordres où tomberoit le ſoldat.

1735. Le Maréchal de Noailles à M. d'Angervilliers. 17 Mai.

Cet exemple, que la Cour approuva fort, donna lieu à des murmures, mais produiſit l'effet le plus ſalutaire. Officiers & ſoldats craignirent également de s'écarter de leurs devoirs, & la diſcipline fut conſtamment en vigueur. On en ſentit tout l'avantage. Les

La diſcipline reprend vigueur.

1735. peuples auparavant consternés, maudissant les François, desirant leur perte, comblerent de bénédictions le Général, & s'empresserent à le satisfaire. Les Ministres d'Italie célébroient en France le bon ordre qu'il maintenoit dans son armée : ils assuroient que le pays se prêteroit volontiers à tous ses desirs. D'Angervilliers ne lui parloit plus que du contentement de la Cour : ses retardements pour l'ouverture de la campagne étoient comme un service essentiel. Et que vouloit-on qu'il fît des troupes, dans un temps où elles rempliſſoient les hôpitaux ?

Excellent effet qui en résulte.

Lettre du 24 Mai.

Conférence à Guastalla avec Montémar.

L'armée Françoise & celle du Roi de Sardaigne passerent le Pô le 12 Mai, excepté un corps de troupes qu'on laissa dans le Crémonois. Ce Prince & le Maréchal établirent leur quartier à Guastalla, où le Duc de Montémar arriva comme il l'avoit annoncé. On entra aussi tôt en conférence. On convint que le succès de la campagne dépendoit de forcer les Impériaux à repasser le fleuve, & de les priver non-seulement des subsistances qu'ils tiroient du pays situé en-deçà, mais des secours qu'ils faisoient remonter du golfe Adriatique. On régla en conséquence les opérations,

opérations, suivant le projet déja formé.

Mais un faux point d'honneur pouvoit tout rompre, si Noailles avoit eu moins de modération & de sagesse. Il avoit demandé en vain un réglement de service, pour prévenir les difficultés qu'on devoit craindre de la part de l'Espagnol. Quoique la Cour d'Espagne eût paru, au commencement, consentir que Montémar lui fût subordonné, la jalousie de rang, & les prétentions nationales rendoient ce consentement très-incertain, & il parut bien qu'on y avoit compté trop légérement. Montémar, invité en forme à dîner chez le Roi, saisit cette occasion unique de se déclarer : il résolut de ne point céder le pas au Général François. L'Ambassadeur d'Espagne en avertit avec inquiétude le Marquis d'Orméa, disant qu'il falloit chercher quelque expédient, sans quoi il arriveroit une affaire. Orméa répondit que le Maréchal n'étoit pas invité, & qu'ainsi il n'arriveroit rien. Ils étoient tous chez le Roi. Le Maréchal fut par le Ministre Piémontois cet incident imprévu. Heureusement il n'avoit point reçu d'invitation : sous prétexte d'avoir besoin de repos, il demanda au Roi la permission

1735. Celui-ci résolu de ne pas céder le pas au Maréchal.

Il saisit l'occasion d'un dîner chez le Roi.

On prévient sagement l'éclat.

1735. de se retirer. Montémar rendit cependant la premiere visite, lui laissa prendre la premiere place dans les conférences, dîna chez lui très-gaiement, & personne dans l'armée ne se douta qu'il y eût le moindre sujet de contestation.

Chauvelin s'explique là-dessus trop vaguement.

Noailles devoit s'attendre dès-lors à des fâcheuses difficultés avec le Général Espagnol. Il rendit compte à la Cour de ce qui venoit de se passer. Le Garde-des-Sceaux, jugeant que la prétention de Montémar étoit *fort extraordinaire*, que l'affectation dans la maniere de la proposer l'étoit encore plus, que c'étoit sans doute un parti pris d'après les ordres de sa Cour, se contente d'écrire au Maréchal que nous ne devons jamais paroître douter de nos droits; qu'il faut tout au plus donner quelque chose à la prudence dans les occasions; que la sagesse doit lui faire éviter des incidents nuisibles à la cause commune. „ Je vois avec plaisir, ajoute-t-il, qu'en usant de toute la prudence possible vous avez fait jusqu'à présent, & vous êtes résolu de faire ce qui peut concerner la décence & la représentation due à vos dignités & au commandement qui vous est confié ".

M. Chauvelin au Maréchal de Noailles. 3 Juin.

De pareilles réponſes laiſſent dans l'eſprit une indéciſion cruelle. Noailles avoit lieu de regarder le Garde-des-Sceaux comme ſon ennemi, & n'ignoroit pas qu'il cherchoit les occaſions de jetter du blâme ſur ſa conduite: il ſoupçonna que ce Miniſtre avoit le deſſein de le compromettre avec la Cour d'Eſpagne. Si on lui tendoit réellement un piege, il ſut l'éviter. Laiſſant au Miniſtre le ſoin de terminer de vaines querelles de cérémonial, il ne s'occupa que de celui de bien conduire les affaires. S'attacher trop aux minucies, eſt le moyen de manquer les grandes choſes. 1735.

Soupçons de Noailles; il évite les pieges.

Un nouvel obſtacle retarda les opérations. Pluſieurs jours de pluies & d'orages gâterent entiérement les chemins. Il faut connoître le pays, pour croire qu'on n'auroit fait alors qu'en trois jours de marche, ce qu'on fait en cinq ou ſix heures par un beau temps. Rien n'eſt plus vrai; & ce ſeul exemple, comme le dit le Maréchal de Noailles, peut redreſſer le jugement de ceux qui, „ ſans aucune connoiſ-
„ ſance des lieux, penſent avec une
„ carte & un compas à la main, qu'u-
„ ne armée n'a qu'à marcher; & ac-

Accidents. Connoiſſance du pays, néceſſaire pour juger,

Journal de la campagne.

1735. „ cuſent ſouvent de lenteur & de peu „ d'activité un Général, dont ils de- „ vroient au contraire louer la pru- „ dence ".

Pont de bateaux rompu & ſéparé.

Il avoit fait deſcendre à Guaſtalla le pont de bateaux. Une tempête le rompit, le courant l'emportoit. On vint l'avertir du danger. Il monta auſſitôt à cheval, fit avancer des troupes, alla juſqu'aux portes de Luzara, un des poſtes de l'ennemi; & par ſon activité & par ſes ordres, il ſauva le pont qui étoit abſolument néceſſaire.

Forces des armées.

L'armée Impériale commandée par le Feld-Maréchal Koenikſeck, fortement retranchée à San-Bénédetto, avoit environ ſoixante & dix bataillons & quatre-vingt-dix eſcadrons. Celle de France, avec celle du Roi de Sardaigne, étoit inférieure en nombre. Elle devoit être ſupérieure par la jonction des Eſpagnols; & ſi les ennemis oſoient attendre, on étoit preſque ſûr de la victoire.

Projet manqué par accident.

Tout fut prêt enfin pour marcher de Guaſtalla le 30 Mai. Noailles méditoit d'enlever un camp de Cavalerie près de Gonzague. Il partit le 29 à ſept heures du ſoir, à la tête d'un gros détachement commandé ſous prétextee

fourrage. Toutes les avenues du camp devoient être bientôt occupées. Mais à peine avoit-on fait une lieue, qu'un orage des plus violents, accompagné de pluie & de tonnerre, retarda les troupes. On fut obligé de faire halte près de trois heures. Un autre accident rompit toutes les meſures. Les Dragons, trompés par leur guide, prirent le chemin de Gonzague, rencontrerent une patrouille, furent attaqués, chaſſerent ceux qui les attaquoient : mais l'allarme ſe répandit dans le camp, & cette Cavalerie eut le temps de ſe retirer, non ſans beaucoup de confuſion. 1735.

Cependant toute l'armée eſt en marche. Les Châteaux de Gonzague & de Reggiolo ſont pris le 30. On reſſerre les ennemis dans leur camp de San-Bénédetto. Noailles ſe diſpoſe à les y forcer. Il fait jetter un pont ſur la Séchia, & les Eſpagnols arrivent le 2 Juin aux bords de cette riviere. Les Allemands ſe voyant comme aſſiégés, déſéſpérant de pouvoir ſe ſoutenir, ſe retirerent pendant la nuit de l'autre côté du Pô, & replient les deux ponts qu'ils avoient. Leur deſſein étoit de ſe porter à Oſtiglia, & d'y repaſſer

Les ennemis contraints de ſe retirer.

le fleuve pour défendre le poſte important de Réveré.

1735.

Conférence des Généraux.

Après avoir occupé leur camp, le Général François, qui donnoit exactement de ſes nouvelles au Duc de Montémar, lui demande une entrevue. Ils conferent devant le Roi de Sardaigne; & l'on convient que les Eſpagnols marcheront ſur Réveré pour s'en emparer. En même-temps Noailles envoye un détachement vers l'Oglio.

Priſe de Réveré.

Les Allemands avoient déja leurs ponts tout prêts à Oſtiglia; ils avoient même déja fait repaſſer cinq à ſix mille hommes. Toute l'armée ennemie pouvoit tomber ſur les Eſpagnols. Noailles en reçoit l'avis de Montémar. Auſſitôt il fait marcher trente bataillons & vingt-neuf eſcadrons; il fait jetter de nouveaux ponts ſur la Séchia, il joint Montémar, va reconnoître avec lui Réveré, & l'on ſe prépare à l'attaquer le 7 de grand matin. Pendant la nuit, les Grenadiers, ſous les ordres du Marquis de Maillebois, s'emparent de tous les dehors juſqu'aux portes de la ville. Le Maréchal s'avançant dès la pointe du jour, apprend que les ennemis ont paſſé le Pô à la faveur des ténebres, & qu'on eſt maître de Réveré.

Ils avoient de l'autre côté du fleuve une batterie de treize pieces de canon & de trois mortiers, avec six grandes galiotes venues de Trieſte. Six pieces de canon, ſervies à découvert par les François, firent ceſſer le feu de la batterie, coulerent à fond trois galiotes, & mirent le reſte hors de ſervice. 1735. Action d'artillerie Françoiſe.

Ainſi par les ſages diſpoſitions du Maréchal, par la vivacité de ſes mouvements, qui contribua beaucoup à aiguillonner la lenteur des Eſpagnols, on parvint ſans perte à s'emparer du poſte le plus important & le plus difcile à forcer. Les Impériaux, toujours agreſſeurs dans la derniere campagne, n'oſerent pas même ſe tenir ſur la défenſive. Ils abandonnerent la navigation du Pô, leur principale reſſource pour les ſubſiſtances. Les ſuccès de la guerre dépendent ſouvent de l'habilité d'un chef, plutôt que des actions ſanglantes dont on fait le plus de bruit. Noailles mérite de grands éloges.

Il étoit impoſſible qu'on ne ſentît à la Cour l'importance de cet avantage. „ Le Roi en eſt infiniment content, „ écrivit le Cardinal de Fleury au Général, & il n'a pas été inſenſible au „ beſoin que M. de Montémar à cru, Le Cardinal de Fleury les lui donne. Le Cardinal de Fleury au Maréchal de Noailles. 15 Juin.

1735. „ avec raiſon, avoir d'être ſoutenu „ par nos troupes. Votre activité & „ votre prévoyance ont certainement „ opéré l'évacuation de Réveré, qui „ étoit déciſive. Il paroît que vous ne „ ne vous en tiendrez pas-là, & on ne „ peut qu'applaudir à toutes vos vues... „ A en juger par tous les éloges que „ le Roi de Sardaigne fait de vous, „ on doit s'attendre qu'il agira avec „ vous d'un parfait concert. Celui que „ vous conſervez pour M. de Montémar eſt l'effet de vos ſoins, & de „ l'habileté avec laquelle vous ſavez „ ménager les eſprits ".

Attention flatteuſe du Roi.

Noailles dut être encore plus ſenſible à ce que d'Angervilliers lui marqua par ordre du Roi, avant qu'on fût la derniere expédition. „ S. M.

Lettre du 13 Juin.

„ m'ordonne de vous recommander „ d'avoir ſoin de vous-même, & de „ ménager autant que vous pourrez „ votre ſanté, qui ne peut être encore que convaleſcente. Elle ſait depuis long-temps que perſonne ne „ connoît mieux que vous ſes obligations, & ne ſe porte à les remplir avec plus de zele; mais elle „ veut que vous ſongiez ſouvent que „ votre principale obligation eſt de

„ vous maintenir en état de la ſervir ". Cette attention du Roi ſeroit beaucoup moins remarquable, ſi les Souverains n'oublioient ſouvent ce qu'ils doivent à leurs ſujets les plus utiles. 1735.

Après avoir mis Montémar en poſſeſſion de Réveré, Noailles courut à San-Bénédetto, où campoit le Roi de Sardaigne, lui rendre compte de l'événement. Il en reçut les marques de ſatisfaction qu'il méritoit, & l'on ne penſa enſuite qu'à pouſſer vivement l'ennemi. On retourne au pont de Guaſtalla, on paſſe le Pô : toute l'armée ſe trouve ſur l'Oglio le 13. Les ennemis ſe retirent avec précipitation : ils avoient abandonné Oſtiglia & Borgoforté. Leurs mouvements déterminent le Maréchal de Noailles à paſſer l'Oglio, ſans attendre ſon arriere-garde. Le 15, il s'avance juſqu'à la portée du canon de Mantoue, pour examiner le pays. Il envoye le même jour le Comte de Ségur inveſtir Goïto. Celui-ci feint pendant la nuit de jetter un pont ſur le Mincio : la garniſon trompée par cette ruſe, craignant qu'on ne lui coupe la retraite, abandonne cette place le 16 à la pointe du jour, & Ségur y entre avec ſes troupes.

Paſſage de l'Oglio.

Priſe de Goïto.

1735. Montémar régloit ſes mouvements ſur ceux de Noailles. Il avoit paſſé le Pô : le Séraglio étoit occupé de toutes parts. L'infanterie Francoiſe arrive aux bords du Mincio le 18, paſſe gaiement cette riviere ſur des ponts conſtruits à la hâte ; & le lendemain, toute l'armée marche en bataille juſqu'à Marengo.

On paſſe le Mincio.

Le Maréchal s'oppoſe à une témérité.

Dans la plaine au-delà, parut quelque cavalerie des ennemis. Le Marquis de Savines envoya demander au Général la permiſſion de les charger, à la tête des Carabiniers. Comme il y avoit un défilé entre-deux, & que l'armée n'étoit pas arrivée pour lors, Noailles refuſa, & le Roi de Sardaigne jugea que ce refus étoit fort ſage. Savines, trop impatient de ſe ſignaler par une action, n'en jugea pas de même. *Meſſieurs*, dit-il aux Carabiniers, *nous n'avons qu'à mettre nos gants dans nos poches : car il faut ſans doute que M. le Maréchal ait la paix dans la ſienne, puiſqu'il ne veut point que nous donnions ſur ces gens-là.* On fut depuis que c'étoit un corps de neuf mille cinq cents hommes, commandé par le Général Khevenhuller, qui attendoit qu'on fît avancer dans la plaine le détachement, & qui ſe préparoit à fondre ſur lui. Que ſe-

Journal de campagne.

Elle auroit été funeſte.

roit devenu Savines avec les Carabiniers, si on l'eût laissé donner dans le piege? 1735.

Un autre Lieutenant-Général, le Marquis de Maillebois, pensa se perdre lui-même par un de ces traits de vivacité inquiete, si communs dans la nation. Le Maréchal de Noailles qui estimoit ses talents & sa valeur, lui avoit donné la garde du Pô, comme un poste de confiance, où il devoit concourir immédiatement dans les opérations avec le Général Espagnol. Si le Séraglio étoit devenu le théâtre de la guerre, ainsi qu'on avoit lieu de s'y attendre, il auroit toujours été en face des ennemis, & il ne pouvoit rien desirer de plus honorable. Mais les Allemands ayant tout abandonné, étant poursuivis avec ardeur, Maillebois crut qu'il y auroit une action; & parce que l'éloignement ne lui permettoit pas d'y avoir part, il s'imagina que le Maréchal le mépriſoit & vouloit le chagriner.

Fausse inquiétude du Marquis de Maillebois.

*Ibid.*

Agité de ce faux soupçon, il lui écrivit le 18 deux lettres extrêmement vives, où il se plaignoit amérement qu'on méconnût ses services, qu'on cherchât à lui donner du dégoût. Il voyoit bien, disoit il, que c'étoit un parti pris : il ne pouvoit plus dissimu-

Ses plaintes imprudentes.

1735. ler ſon déſeſpoir ; il prioit enfin qu'on lui permît de demander ſon congé. Ses lettres étoient pleines de ſuppoſitions imaginaires, dictées par l'humeur, & d'un ſtyle très-peu convenable.

Noailles l'engage à réparer ſa faute.

Noailles ſe conduiſit avec une modération qui peut ſervir de modele. Il répondit à Maillebois qu'il étoit tombé des nues, en le voyant ſe livrer à de pareilles préventions ; qu'il ne concevoit pas d'où elles pouvoient venir, ni quels méchants hommes avoient pu lui faire prendre le change à ſon égard. Il rappella les preuves de diſtinction & de confiance qu'il lui avoit toujours données : il montra l'injuſtice de ſes plaintes au ſujet de ſon poſte. *Peſez bien toutes ces circonſtances*, dit-il, *& je compte que dans quatre jours vous ſerez honteux d'avoir penſé comme vous avez fait.* Effectivement Maillebois le remercia des marques qu'il recevoit de ſon amitié, & lui proteſta qu'il s'empreſſeroit toujours à exécuter ſes ordres, & à contribuer en tout genre à le ſatisfaire. Il avoit commis une grande faute ; mais il méritoit qu'on lui ménageât ainſi le moyen de la réparer.

Il fait prendre la réſolution de

Cependant on avançoit toujours, & les ennemis reculoient. Le Maréchal

écrivit au Duc de Montémar, qu'ils paroiſſoient évidemment vouloir ſe retirer dans le Trentin, & qu'il falloit conférer avec le Roi de Sardaigne ſur le parti qu'on devoit prendre. Montémar arriva le lendemain; il propoſa le ſiege de Mantoue, qu'il deſiroit fort, parce que le Mantouan devoit reſter à Dom Carlos. L'avis de Noailles fut de pouſſer auparavant les ennemis au-delà de l'Adigé, de les confiner dans les montagnes du Trentin & dans les gorges du Tirol; après quoi on délibéreroit ſur cette entrepriſe, pour laquelle il n'y avoit rien encore de prêt. On convint de ſuivre ce parti. 1735. pourſuivre les ennemis.

Le Marquis de Bonas fut envoyé avec deux mille hommes à la pourſuite des Allemands. Montémar détacha de ſon côté deux cents cinquante Carabiniers, qui ayant rencontré un de leurs corps incomparablement plus nombreux, le chargerent ſix fois, le mirent en déſordre, & montrerent de quoi la Cavalerie Eſpagnole étoit capable. Action de Cavalerie Eſpagnole.

Bonas arrive à Caſtelnovo le 21 au ſoir le lendemain, craignant d'être attaqué & coupé, il informe de ſa ſituation le Maréchal de Noailles. Celui-ci part à huit heures du ſoir avec envi- Le Maréchal fait ſortir d'Italie les Allemands.

1735. ron dix mille hommes, essuye un orage affreux, arrive à une heure après minuit, où Bonas s'étoit retiré, & delà continue sa marche. Les ennemis pouvoient l'attendre au pied du mont Baldo, où ils avoient un poste excellent : ils aimerent mieux passer l'Adigé le 23, & ils disparurent de l'Italie.

Chagrin injuste d'un Officier-Général.

Ce mouvement décisif du Maréchal mortifia l'amour-propre, & du Marquis de Bonas & du Général Espagnol. Le premier auroit voulut qu'on lui laissât la gloire de chasser les Impériaux, en lui envoyant le secours qu'il demandoit : comme si un Général ne devoit pas agir lui-même, dans les occasions où il faut marcher contre une armée entiere. Il ne dissimula point l'injuste chagrin qu'il en conçut ; & cependant il avoit les plus grandes obligations à Noailles. Telle est trop souvent l'influence de l'intérêt personnel : il fait oublier & le bien public, & les services particuliers qu'on a reçus.

Journal.

Jalousie de Montémar.

Montémar de son côté, trouva mauvais que le Maréchal n'eût pas différé au moins sa marche de vingt-quatre heures, pour attendre l'armée d'Espagne. Dans une lettre qu'il lui écrivit, il insistoit sur l'harmonie, & le con-

cert qui devoient régner entre eux. Mais, selon la réponse de Noailles, il s'agissoit de sauver deux mille hommes des meilleurs troupes de France : il falloit, ou faire retirer ce détachement du Marquis de Bonas, ou lui donner du secours : „ Le premier parti ne convenoit „ point à l'honneur des armes, & le se„ cond ne souffroit point de retarde„ ment". L'Espagnol passionné pour la gloire, ne voyoit pas sans quelque jalousie celle du François, dont toutes les opérations avoient si promptement réussi, & avec une utilité si complete. 1735.

Les deux Généraux conférerent le 28 avec le Roi de Sardaigne. On convint de la maniere dont se feroit le blocus de Mantoue ; car le siege de cette place demandoit beaucoup de préparatifs. On régla les quartiers de rafraîchissement, pour les troupes des trois Couronnes, jusqu'à ce que l'on pût rentrer en campagne. On examina quel parti on prendroit par rapport au siege de la Mirandole. Noailles n'eut pas de peine à persuader, qu'on devoit le faire pendant le quartier de rafraîchissement. La difficulté étoit de savoir à qui demeureroit cette place. On convient du reste des opérations.

Le Cardinal de Fleury avoit fait écrire Siege de la Mirandole

depuis quelque temps, par le Miniſtre de la guerre, que ſoit que les Eſpagnols, ou les François, ou les troupes combinées priſſent la Mirandole, il falloit inſiſter fortement auprès du Duc de Montémar, pour qu'elle reſtât à la France. Le Maréchal n'en concevoit point le motif; & la place n'étoit certainement pas un objet qui dût mettre de l'obſtruction dans les affaires. Des raiſons ſupérieures firent décider qu'elle appartiendroit aux Eſpagnols, à condition qu'ils l'aſſiégeroient ſeuls. Montémar, n'ayant pour ſes troupes que le Parméſan & le Plaiſantin, accepta volontiers la condition.

1735. abandonné aux Eſpagnols.

M. d'Angerv. au Maréchal de Noailles. 31 Mars.

Il étoit beau d'avoir chaſſé d'Italie les Autrichiens, en moins de temps qu'on ne l'auroit eſpéré même après une victoire. On les eût pourſuivi juſqu'à Trente, ſi l'on n'avoit bien reconnu que cette entrepriſe étoit inutile & dangereuſe, ſur-tout faute de ſubſiſtances. Le Roi, étant à Rambouillet, écrivit de ſa main au Cardinal de Fleury : „ Ma joie ne ſauroit „ être plus grande de cet heureux évé- „ nement, & vous ne pouvez trop „ marquer au Maréchal de Noailles „ combien je ſuis ſatisfait de ſa con-

Louis XV très-content de ſon Général.

Le Cardinal de Fleury au Maréchal de Noailles. 23 Juin.

„ duite & de ſes ſervices ". Le Garde-des-Sceaux ne lui épargnoit pas dans ſes lettres les éloges ni les marques d'amitié ; en même-temps, il recevoit & communiquoit contre lui des impreſſions défavorables. Les haines de Cour n'en ſont que plus dangereuſes, lorſqu'elles ſe cachent ſous les dehors de la cordialité ; mais elles ſe trahiſſent ſouvent elles-mêmes. 1735. Chauvelin ne laiſſe pas de le haïr.

„ Voilà les ennemis hors d'Italie : „ la queſtion eſt de les empêcher d'y „ rentrer : (ce ſont les termes d'une „ lettre du Cardinal : ) car vous ſa„ vez que les Juifs n'étoient pas plus „ amoureux de la Paleſtine, que les „ Impériaux le ſont du pays dont vous „ venez de les chaſſer. Vous êtes bon „ & ſage, vous êtes zélé pour le ſer„ vice du Roi ; & il n'y a pas lieu de „ douter que vous ne preniez les par„ tis les plus convenables & les plus „ poſſibles ". Le Cardinal lui montre de la confiance. Lettre du 30 Juin.

C'eſt ce qui exerçoit la prévoyance & l'activité du Général. Il ſe préparoit à rentrer en campagne, après les chaleurs de la canicule. Si les ennemis revenoient, il comptoit bien de les arrêter, pourvu qu'on entrât dans ſes vues. S'ils ne revenoient pas, il eſpéroit ai- Vues du Maréchal pour la fin de la campagne.

1735. Le Maréchal de Noailles au Cardinal de Fleury. 4 Juillet.

der *magnifiquement* les alliés au ſiege de Mantoue, en cas qu'on voulût l'entreprendre. Il marquoit au Cardinal : „ Nous terminerons par-là la guerre „ d'Italie, & nous ramenerons à V. E. „ pendant l'hyver, une armée entiere, „ qui pourra ſervir au printemps prochain d'eſcorte aux Plénipotentiaires „ qu'elle enverra à Ratisbonne, pour „ y faire la paix & régler les différents „ intérêts des Princes de l'Empire. Digne perſonnage pour un Roi de France, qui n'aura fait la guerre que par „ principe d'honneur, pour le bien de „ ſes alliés, pour rétablir la tranquilité „ de l'Europe, & remettre chacun dans „ ſa véritable place. Je demande pardon „ à votre Eminence, ſi je n'en trouve „ point pour les Puiſſances médiatrices. J'avoue que je n'ai pas beaucoup d'inclination pour Meſſieurs les „ Anglois, & que leur ſyſtême d'équilibre ne m'a jamais impoſé : je „ ne connois que celui des liqueurs, „ & point celui des Monarchies. Ce „ ſont des Gaſcons, qui meurent de „ peur dans le temps qu'ils font des „ fanfaronnades „. Ce jugement ſur les Anglois paroîtra légérement haſardé : il prouve du moins la force des

préjugés nationaux, dont les meilleures têtes ont peine à ſe garantir, & dont on eſt quelquefois détrompé par de cruelles expériences. 1735.

Son ſentiment ſur le ſiege de Mantoue.

Toujours occupé de ſon principal objet, Noailles fit un mémoire ſur la ſituation actuelle de la guerre d'Italie.

Le ſiege de Mantoue, la maniere d'empêcher le retour des Impériaux, ſont les points diſcutés dans ce mémoire. Quoique Mantoue n'ait jamais été aſſiégée dans les formes, & paſſe pour imprénable, le Maréchal eſt perſuadé qu'en commençant le ſiege après la retraite de l'ennemi, ſi l'on avoit eu l'artillerie & les autres moyens néceſſaires, on auroit pu le finir au commencement de Septembre. Il croit qu'on peut le tenter encore vers le 20 d'Août, mais que plus tard l'entrepriſe ſeroit téméraire.

Mémoire du 25 Juillet.

Moyens d'empêcher les Impériaux de revenir.

Quant au ſecond article, l'eſſentiel ſeroit de prendre un poſte ſur l'Adigé, où l'on pût avoir des dépôts, pour ſe porter de-là ſur les débouchés, par leſquels l'ennemi voudroit ſe faire un paſſage : il faudroit défendre le terrein ſitué entre cette riviere & le lac de Garde ; il faudroit ſe rendre maître de la navigation du lac, tant par des bar-

ques armées que par les différents poſtes qu'on occuperoit.

1735.

Comment on doit traiter les Vénitiens, neutres en apparence.

Les Vénitiens étoient neutres, mais ſecretement favorables à l'Empereur. Si l'on vouloit pouſſer en avant & porter la guerre dans le Trentin, on ne pourroit ſe diſpenſer d'occuper Vérone, de vivre chez eux & à leurs dépens. La néceſſité décide en pareil cas. Le Maréchal ſentoit bien qu'elle donne une eſpece de droit, quand on eſt à la tête d'une armée, de paſſer les limites du droit ordinaire. Il ne vouloit cependant mériter aucun reproche, & il demandoit à la Cour ſur cet objet des ordres qu'on donne rarement, mais qu'on laiſſe interpréter; parce qu'en autoriſant l'exécution, on veut qu'elle paroiſſe uniquement l'effet des circonſtances.

Le Roi de Sardaigne refuſe de prêter du canon.

Parmi les ſecours indiſpenſables, ſoit pour la petite marine du lac de Garde, ſoit pour pénétrer avec ſuccès dans les montagnes, il demandoit vingt pieces de gros canon & quatre mortiers. Le Roi de Sardaigne auroit pu fournir aiſément cette artillerie, s'il avoit voulu dégarnir ſes places. On ne pouvoit l'y déterminer. Auſſi attentif à ſes intérêts que fidele à l'alliance, il s'en tenoit aux

engagements qu'il avoit pris, il évitoit d'aller au-delà. Le Miniſtere de France, réſolu de ne point envoyer de gros canon, le preſſa en vain d'y ſuppléer par le ſien. Du reſte, le plan du Maréchal fut approuvé, & l'on prit quelques meſures en conſéquence. 1735.

Ses mécontentements contre l'Eſpagne.

On vouloit à Verſailles l'expédition du Trentin; mais on y jugeoit mal de l'état des choſes. Une défiance mutuelle entre les Cours de Madrid & Turin augmentoit de jour en jour. La premiere n'avoit point accédé au traité conclu entre les Rois de France & de Sardaigne. Celui-ci demandoit que l'Eſpagne lui garantît la poſſeſſion du Milanès, promiſe par Louis XV, & n'obtenoit rien de ſatisfaiſant. Dans l'incertitude inquiétante où il ſe trouvoit à cet égard, il ne vouloit point s'éloigner de ſes Etats, il ne vouloit plus même concourir au ſiege de Mantoue; aſſurant qu'il feroit d'ailleurs ce qui ſeroit jugé utile & convenable pour la cauſe commune. Il prouva ſolidement dans un mémoire donné au Maréchal de Noailles, que le projet d'envahir le Trentin expoſeroit à beaucoup de dangers, ſans qu'on pût en eſpérer des avantages réels. Il conſentit néanmoins

Le Maréchal de Noailles à M d'Angerv. 16 Août.

Il demeure néanmoins fidele à l'alliance.

à la propoſition de s'avancer juſqu'à
1735. Buſſolengo ſur l'Adigé, où l'on ſe diſpoſeroit à paſſer cette riviere, lorſqu'il faudroit s'oppoſer aux entrepriſes de l'ennemi.

Montémar difficile à perſuader.

Mais d'un autre côté, Montémar ne craignoit point le retour des Impériaux : il avoit ſes idées particulieres, il n'entroit pas aiſément dans celles des autres. La méſintelligence auroit éclaté pluſieurs fois, ſi Noailles n'avoit toujours joint à la force des raiſons les tempéraments de la ſageſſe. „ Avouez, „ écrivoit-il au Miniſtre, qu'il eſt com- „ mode d'avoir une négociation à faire „ pour chaque manœuvre que l'on „ juge néceſſaire, & ſur laquelle on „ eſt obligé d'écrire autant que ſur „ un procès. Cela eſt fatigant, pour „ ne rien dire de plus ".

Au même, 21 Août.

Chagrin du Maréchal.

Sa ſituation étoit réellement auſſi douloureuſe que pénible. Après avoir réuſſi dans ſa campagne au-delà des eſpérances, il dévoroit le chagrin d'être cenſuré par ſes envieux, comme n'ayant pas fait aſſez. Après avoir maintenu avec un ſoin infini l'union qu'exigeoit le bien commun, il la voyoit s'affoiblir & prête à ſe rompre, par le conflit des intérêts particuliers.

Montémar étant venu conférer en préſence du Roi de Sardaigne, inſiſta ſur le ſiege de Mantoue, aſſura qu'il ſeroit bientôt en état de l'entreprendre, qu'il faiſoit venir par Genes une artillerie nombreuſe, & qu'il n'attendoit plus pour prendre les derniers arrangements, que de ſavoir la réſolution des alliés. Le Prince déclara qu'il ne concourroit nullement à cette entrepriſe, juſqu'à l'acceſſion de la Cour d'Eſpagne au traité qui lui aſſuroit le Milanès. Noailles voyoit évidemment que le tranſport de l'artillerie, ſans parler des autres préparatifs, étoit impoſſible pour le temps que marquoit l'Eſpagnol : il crut avec vraiſemblance que Montémar cherchoit uniquement à le compromettre, en le preſſant de s'expliquer; & il répondit ſagement, que l'affaire étoit de nature à exiger des ordres de ſa Cour, puiſque le Roi de Sardaigne refuſoit d'agir. Il dépêcha un courrier pour les demander.

1735.

L'Eſpagnol preſſe pour le ſiege de Mantoue.

Le Maréchal de Noailles à M. d'Angerv.

23 Août.

Noailles ſe tire d'embarras avec prudence.

Au milieu de ſes peines, il reçut du moins quelques conſolations du Cardinal de Fleury, à qui il ne manquoit pas d'ouvrir ſon cœur. Ce Miniſtre loua infiniment ſa conduite envers le Duc de Montémar. „ Il eſt à cinq cents

Le Cardinal de Fleury le conſole, & ſe plaint des alliés.

„ lieues de ſa Cour, lui dit-il dans
1735. „ une lettre; il y expoſe les choſes
Le Cardinal de Fleury au „ comme il lui plaît ſans reſpecter la
Maréchal de Noailles. „ vérité. Il ſe donne tout l'honneur
23 Aout. „ des ſuccès où il n'a point eu de
„ part, & rejette la faute de tout ce
„ qui n'a point été fait ſur les autres.
„ Il flatte ſes maîtres, par le caractere
„ de hauteur qui ne leur eſt que trop
„ naturel; & à la faveur de ces arti-
„ fices, il fait approuver toutes ſes
„ fautes... D'un autre côté, vous
„ avez affaire à un Prince rempli de
„ droiture, de vertu, de courage, de
„ fidélité dans les engagements; mais
„ il s'eſt par malheur engagé dans des
„ dépenſes au deſſus de ſes forces. De-
„ venu maître du Milanès, il n'en a
„ pas réglé l'adminiſtration d'une ma-
„ niere à en tirer tout ce qu'il auroit
„ pu. Nous lui devons des arrérages de
„ ſubſides, mais il nous doit encore
„ plus; & comme il ne gagneroit pas
„ en compenſant les dettes réciproques,
„ ſes gens d'affaires embrouillent tout dans un chaos dont il eſt
„ difficile de ſortir.... Je ne ſais ſi l'é-
*Ibid.* 1er. Septembre. „ tat de l'Eſpagne eſt meilleur. Voici
„ le ſixieme mois qui court des ſubſi-
„ des qu'ils nous doivent; & l'*adeſſo*
„ des

„ des Italiens eſt la défaite ordinaire „ de M. Patigno * ". 1735.

Auſſi la guerre, quoique heureuſe, effrayoit-elle l'économie du Cardinal. Il ſoupiroit ardemment pour la paix, en reconnoiſſant néanmoins qu'on ne pouvoit l'obtenir que par les armes. Il témoignoit au Maréchal de Noailles une confiance entiere; & détrompé des chimeres dont l'imagination s'étoit rempli après la retraite de l'ennemi, il diſoit : „ L'Eſpagne & M. de Montémar ſont accoutumés à des ſuccès „ ſi ineſpérés, qu'ils croyent qu'il n'y „ a rien d'impoſſible. De loin on peut „ le penſer; mais quand on eſt ſur „ les lieux, & qu'on voit les choſes „ de près, on ne décide pas ſi hardiment. Je ne ſerois pas plus timide „ qu'un autre, & ne ſerois pas moins „ diſpoſé à viſer au grand; mais j'y „ veux des apparences raiſonnables : „ & je tiens que *in magnis voluiſſe ſat eſt*, eſt un axiôme très-ſage ".

Ce Miniſtre, plus modéré que jamais dans ſes eſpérances.

*Id.* 6 Août.

* Demande-t-on aux Italiens quelque choſe de preſſé ? *adeſſo*, répondent-ils; c'eſt-à-dire, *tout-à-l'heure*, & ils ne ſe preſſent pas davantage. Patigno, Miniſtre d'Eſpagne, faiſoit de même quand il s'agiſſoit de payer les dettes.

1735. Plus on avançoit dans la saiſon, plus les difficultés ſe multiplioient. On parloit toujours de grand mouvements des ennemis pour rentrer en Italie. Noailles, conformément aux intentions du Miniſtere, ne balança point à pénétrer dans l'Etat de Veniſe, après en avoir prévenu le Provéditeur de Vérone, alléguant la néceſſité de prévenir les Impériaux, & demandant qu'on lui fournît des ſubſiſtances. Il campa le 10 Septembre à Zévio ſur les bords de l'Adigé. Il fit enlever les bateaux que les ennemis avoient ſur cette riviere. Il laiſſa aux Vénitiens le ſoin de négocier avec la Cour de France pour le payement. Il invita le Duc de Montémar à marcher du même côté. Son principal motif étoit la diſette de fourrages qui l'obligeoit à rétrograder ou à prendre ce parti.

Noailles entre dans l'Etat de Veniſe.

La République ſe plaignoit amérement qu'on violât les droits de la neutralité, & qu'on ne payât point; au-lieu que l'Empereur avoit fait payer en pareilles circonſtances. On auroit évité avec de l'argent ces plaintes fâcheuſes; mais la Cour s'étoit roidie contre les repréſentations du Général, à qui rien ne coûtoit plus que d'employer les voies de fait.

Plaintes des Vénitiens, parce qu'on manquoit d'argent.

Il avoit reçu réponſe au ſujet du ſiege de Mantoue. Comme on le jugeoit impoſſible, on lui ordonnoit de déclarer que ſes troupes y concourroient avec celles d'Eſpagne, même ſans le ſecours du Roi de Sardaigne, afin que les Eſpagnols n'imputaſſent point à la France d'avoir fait manquer cette entrepriſe. Il demanda une entrevue à Montémar. Celui-ci vint le trouver dans ſon quartier. 1735. Réponſe de la Cour ſur le ſiege de Mantoue. M. d'Angerv. au Maréchal de Noailles. 31 Août.

Leur conférence fut très-longue. Montemar propoſa de faire le ſiege avec ſes troupes ſeules, pourvu que celles des alliés formaſſent une armée d'obſervation, à laquelle il offrit de donner la plus grande partie de ſa Cavalerie. Le projet pouvoit abſolument réuſſir : Noailles y voyoit des avantages, ſur-tout celui d'ôter tout prétexte de plaintes aux Eſpagnols : il ſe chargea de porter les propoſitions au Roi de Sardaigne. Propoſition de Montémar.

Mais il le trouva décidé à ne rien faire pour cet objet, tant que la Cour d'Eſpagne le laiſſeroit dans l'incertitude, & ne voulant pas même paſſer l'Adigé, quoique le Maréchal lui repréſentât l'importance d'arrêter l'ennemi aux débouchés des montagnes. Le Le Roi de Sardaigne ſe refuſe à de nouvelles entrepriſes.

1735. Roi répondit qu'il garderoit ſa partie, & que les François & les Eſpagnols étoient aſſez forts pour garder le reſte. Ainſi Noailles ſe trouvoit dans un embarras extrême. Les ſubſiſtances alloient lui manquer, s'il ne paſſoit pas la riviere ; s'il la paſſoit, il falloit agir avec les Eſpagnols, ſans autorité ſur eux, ayant toujours à négocier avec leur Général. Dans un cas d'action ou de mouvement vif des ennemis, rien n'eût été plus inſoutenable ni plus dangereux.

Le Maréchal de Noailles à M. d'Angerv. 27 Sept.

Le Maréchal extrêmement embarraſſé.

Il paſſe l'Adigé, & les Eſpagnols auſſi.

Le refus du Roi de Sardaigne obligeoit de renoncer à l'entrepriſe de Mantoue. Il importoit moins de faire cette conquête, que de ne laiſſer entrevoir aucune ſemence de diſcorde entre les alliés. Le Général Eſpagnol en convint, & peut-être ſaiſit-il volontiers un prétexte de ſe tirer d'inquiétude : car ſes préparatifs ne répondoient point à ſes magnifiques promeſſes. Enſuite le paſſage de l'Adigé fut réſolu entre les deux Généraux : on l'exécuta. Mais l'union n'étoit qu'apparente : un caractere ombrageux, altier, ne pouvoit devenir traitable, dès que la jalouſie ou la défiance le dominoit.

Préventions de la Cour

Montémar écrivit à la Cour d'Eſ-

pagne au ſujet du ſiege de Mantoue, comme ſi le Roi de Sardaigne avoit trahi la cauſe commune pour ſon intérêt particulier. Noailles n'étoit point ménagé dans ſes lettres : il lui reprochoit des torts chimériques; il vouloit ſe faire valoir à ſes dépens; il l'accuſoit de partialité en faveur des Piémontois, devenus l'objet de la haine des Eſpagnols, qu'ils ne pouvoient manquer de haïr également. La Cour de Madrid ſe livroit à des préventions. Elle ſe plaignit à l'Ambaſſadeur de France, & lui déclara qu'étant perſuadée que le Roi de Sardaigne, que même les troupes Françoiſes vouloient prendre les poſtes qui leur convenoient le mieux, elle alloit ordonner au Duc de Montémar de prendre la ſituation la plus convenable, pour garder ſes conquêtes & pour rétablir ſon armée.

1735. de Madrid, excitées par Montémar.

M. Chauv. au Maréchal de Noailles. 22 Octob.

Dès-lors il étoit à craindre que ce Général ne prît bruſquement le parti de ſe retirer en Toſcane, qu'il n'en eût même l'ordre de ſa Cour. Noailles inſtruit de tout, éprouvant ſans ceſſe des contradictions, mal ſecondé pour les ſubſiſtances, ne pouvant garder ſes poſtes au-delà de l'Adigé ſans les Eſ-

Il étoit à craindre que les Eſpagnols ne ſe retiraſſent en Toſcane.

1735. pagnols, devant ſe concerter avec Montémar au milieu de tant de ſujets de brouillerie, étoit agité de peines d'eſprit incomparablement plus dures que les fatigues de la campagne : la vivacité de ſon imagination ne pouvoit que les augmenter.

Impoſſibilité de ſe maintenir ſur l'Adigé.

Pour comble de chagrin, il voit les fourrages prêts à lui manquer entiérement. Le Provéditeur de Vérone retire la parole qu'il avoit donnée, d'en fournir pour un prix convenu. Divers contre-temps, & la négligence ou la mauvaiſe volonté de ceux que regardoient ces détails, enlevent les moyens de pouvoir ſubſiſter ſur l'Adigé, & par conſéquent de garder les poſtes qui doivent arrêter l'ennemi. Noailles gémit d'être expoſé à perdre le fruit de la campagne en ſe retirant. Il demande les ordres précis de la Cour ; il deſire que les bruits de la paix, répandus depuis long-temps, ſe confirment, & en cas de continuation de guerre, il inſiſte ſur la néceſſité de prendre de meilleures meſures pour l'année prochaine. Cependant il fit toujours bonne contenance, évitant ſur-tout de communiquer ſes inquiétudes au Général Eſpagnol, qui ne deman-

Le Maréchal de Noailles à M. d'Angerv. 9 Novembre.

Noailles fait bonne contenance, en attendant les ordres de la Cour.

doit pas mieux que de pouvoir reprocher aux François d'avoir les premiers abandonné les poſtes de l'Adigé. 1735.

Heureuſement, lorſque les ennemis s'avançoient en force, il reçut le 15 Novembre des ordres pour une ſuſpenſion d'armes. La France avoit traité de la paix avec l'Empereur ſans le conſentement des alliés; on étoit convenu des préliminaires. L'armiſtice étoit déja ſigné ſur le Rhin & ſur la Moſelle, où le Maréchal de Coigni & le Comte de Belle-Iſle n'avoient eu aucun ſuccès, où cependant la fatigue, ſans combats, avoit preſque anéanti leurs troupes. Il paroît étrange qu'on ait fait au Maréchal de Noailles un myſtere de cette négociation, puiſqu'elle auroit dû influer ſur ſa conduite : mais le Miniſtre même de la guerre n'en eut connoiſſance qu'à l'extrêmité. Le Cardinal de Fleury & le Garde-des-Sceaux régloient tout, ſoit pour la paix, ſoit pour la guerre. D'Angervilliers n'étoit que l'exécuteur de leurs volontés, il ſentoit tout le poids d'une dépendance, qui avoit nui ſouvent au ſervice militaire. „ Je conviens, marquoit-il à „ Noailles, que vous avez fait la guerre „ à des conditions dures de toutes fa-

Armiſtice ſigné en Allemagne, ſans que Noailles en fût inſtruit.

Fleury & Chauvelin, trop myſtérieux ſur la négociation.

D'Angerv. avoit auſſi ſujet de ſe plaindre.

Lettre particuliere de M. d'Angerv. 9 Novemb.

1735. „ çons : j'ai de mon côté les bras liés „ de tous points, & je ſuis continuel- „ lement obligé d'écrire & d'agir con- „ tre ma penſée. Réjouiſſons-nous de „ la fin de la guerre ". Le Miniſtre & le Général avoient également ſujet de s'en réjouir ; car ils en avoient également ſouffert l'un & l'autre. La ſituation du dernier devenoit néanmoins plus épineuſe à certains égards.

**On avoit traité ſans le concours des alliés.**

Il falloit s'attendre à de terribles éclats du côté de la Cour d'Eſpagne, & au mécontentement du Roi de Sardaigne. Quoique l'Empereur cédât les deux Siciles à Dom Carlos, Philippe V ou plutôt la Reine Eliſabeth Farneſe, qui gouvernoit le Royaume, devoit apprendre avec indignation que la France eût traité ſéparément. Le Roi de Sardaigne comptant acquérir tout le Milanès, devoit être vivement affligé de ce qu'on ne lui en abandonnoit qu'une petite partie. Mais la diviſion ſourde qui s'étoit miſe entre les alliés, les ſujets de plainte & d'inquiétudes qu'ils donnoient depuis quelques temps, ſervoient d'excuſes au Miniſtere pacifique de Verſailles. La criſe des affaires lui fit hâter la concluſion. Les égards furent négligés. Du moins auroit-on

dû prévenir le Général d'Italie, pour qu'il eût le temps de se préparer à des conjonctures si délicates. 1735.

Démarches du Maréchal après les ordres qu'il a reçus.

Sur la nouvelle que l'ennemi alloit attaquer les Espagnols, il étoit prêt à marcher lui-même à leur secours. Dans ce moment, il reçoit à Bozolo les nouveaux ordres de sa Cour. Il en fait aussitôt donner avis au Duc de Montémar, & lui conseille de retirer ses troupes au-delà du Pô. Il dépêche en même-temps au Roi de Sardaigne, pour lui communiquer ses ordres, & au Comte de Khevenhuller, Général de l'Empereur, pour lui notifier la cessation de toutes hostilités de sa part, comme il l'attendoit de la part des Allemands.

Il veille à la sûreté des Espagnols.

La réponse de Khevenhuller ayant assuré la tranquillité aux troupes Françoises, Noailles s'occupa de la sûreté des Espagnols, avec un zele auquel Montémar se montra sensible ; & il engagea ce Général à lui abandonner les quartiers du Modénois, afin d'ôter aux Impériaux tout prétexte d'y pénétrer.

Difficulté dans la conclusion de l'armistice.

Il paroissoit douteux si les alliés devoient être compris dans la suspension d'armes. Le Cardinal de Fleury, dans sa dépêche au Maréchal de Noailles,

1735. n'employoit que le terme de *nos armes reſpectives*. On auroit pu le reſtreindre & en abuſer. Les Allemands ne demandoient qu'à pourſuivre les Eſpagnols ; ils firent même quelques mouvements pour cet effet. Enfin, la concluſion ſeule de l'armiſtice ſouffroit de grandes difficultés. Le Maréchal avoit beſoin de recueillir toutes les forces de ſon génie. Ces ſortes d'affaires, quoique ignorées du public, ſont celles qui méritent le plus ſouvent d'être connues.

Fermeté de Noailles contre les prétentions de Khevenhuller.

Les conférences s'ouvrirent à Vérone pour conclure le traité. Les Députés des deux Généraux y porterent des inſtructions & des vues fort différentes. Noailles établiſſoit en principe, qu'une ſuſpenſion d'armes eſt une ſimple ceſſation d'hoſtilités ; qu'ainſi on devoit reſter de part & d'autre en poſſeſſion de ſon terrein & de ſes poſtes, juſqu'à ce que l'événement des négociations décidât de la paix ou de la guerre. Khevenhuller demandoit que les François évacuaſſent leurs poſtes, comme ſi la paix eût été conclue. Le premier tint ferme, en écrivant toujours avec politeſſe : le ſecond ſe relâcha peu-à-peu ; mais après plu-

sieurs jours de conférences, rien n'étoit encore décidé. 1735.

Il l'engage à un bon procédé envers les Espagnols.

Dans l'intervalle des négociations, arrive fort à propos un courrier pour instruire le Maréchal que l'armistice doit s'étendre aux alliés, qu'*en conséquence on doit cesser les actes d'hostilités à l'égard des Espagnols & du Roi de Sardaigne, comme au nôtre, & attendre pour changer de conduite que ces deux Puissances se soient déclarées, si elles veulent accepter ou refuser l'armistice.* Sur le champ, il écrit au Général de l'Empereur; il le prie de faire retirer un détachement de mille Hussards qui avoit passé le Pô, & qui pouvoit inquiéter les Espagnols. Khevenhuller y consent de la maniere la plus honnête, à condition que les alliés ne feroient de leur côté aucun mouvement.

Ces deux Généraux s'abouchent à Mantoue.

Comme les Députés ne s'accordoient point à Vérone, le Général François se ménagea une entrevue avec l'Allemand à Mantoue, où il fut reçu avec les honneurs les plus distingués le premier Décembre. Là ils convinrent des articles, & on les signa deux jours après. Le cours de l'Oglio fut pris pour limite entre les deux armées. Goïto &

Le Maréchal de Noailles à M. d'Angerv.

1735. Borgoforté demeurerent aux troupes de France. Par un article ſecret, les Généraux promirent de s'avertir mutuellement, en cas qu'il ſurvînt quelque changement de la part des Cours; & Noailles garantit au nom du Roi, que les alliés ne commettroient aucune hoſtilité contre les troupes & les Etats de l'Empereur.

Attention du Maréchal pour les alliés.

„ J'ai cru bien eſſentiel pour l'honneur du Roi & du Gouvernement, „ écrivit-il au Miniſtre de la guerre, „ qu'il parût dans le traité de ſuſpenſion, que l'on a penſé aux alliés. „ Je ne ſais comment j'en ſuis venu „ à bout : car je puis vous aſſurer que „ les Impériaux avoient bonne envie „ de pourſuivre les Eſpagnols, & je „ vous réponds qu'avant deux mois, „ ou la Toſcane ou le Royaume de „ Naples auroient été perdus. Je ſuis „ perſuadé que le Roi d'Eſpagne s'accommodera : il ne peut pas ſoutenir ſeul la gageure ".

La Cour ſe repent déja de ne les avoir pas aſſez ménagés.

La précipitation de la Cour de France en traitant avec l'Empereur, le ſecret qu'elle avoit gardé juſqu'au bout à l'égard de Noailles, l'ordre qu'on lui avoit envoyé ſans inſtructions, la néceſſité de conclure avant de quitter les

postes de l'Adigé, l'impossibilité d'agir de concert avec le Roi de Sardaigne & le Duc de Montémar, l'un étant à Turin, l'autre à Livourne, tout exposoit le Maréchal à échouer sur des écueils. On se repentoit déja à Versailles du peu de ménagement qu'on avoit pour les alliés; on trembloit qu'ils ne fussent pas compris dans l'armistice. Le Cardinal & le Garde-des-Sceaux, après la faute qu'ils avoient faite de ne point s'expliquer dans leurs premiers ordres, tâchoient de la réparer dans toutes leurs lettres postérieures; ils témoignoient en particulier au Maréchal, combien ils desiroient la satisfaction du Roi de Sardaigne, combien ils étoient fâchés que les préliminaires ne lui fussent pas plus avantageux. Ces lettres devoient arriver trop tard, mais elles seroient devenues un titre d'accusation, si Noailles n'avoit heureusement fait, de lui-même, ce que les circonstances permettoient de plus avantageux. 1735.

Noailles avoit prévenu ses intentions.

On affecta néanmoins, en l'approuvant, de faire quelques observations critiques sur son traité, comme s'il n'avoit tenu qu'à lui d'éviter toute espece d'inconvénient. „ Je souhaite que l'on „ me rende justice, & que l'on soit

On critique cependant son traité.

1735. Lettre du 6 Décembre. „ content, dit-il dans une lettre particuliere à d'Angervilliers; j'irai jusqu'au bout, & je ferai de mon mieux. „ Mais il faut avoir étudié les *Maximes des Saints*, & être un peu entiché du pur amour, pour vous servir, Meſſieurs. Cela ſoit dit ſans „ vous déplaire ". Le Miniſtere du Cardinal de Fleury n'étoit bon que pour la paix. Une guerre heureuſe de deux ans étoit devenue un fardeau inſoutenable. Il en convenoit lui-même; & l'on gagnoit beaucoup à s'en délivrer.

Modération du Roi de Sardaigne. Le Roi de Sardaigne, malgré ſon chagrin, s'étoit expliqué fort honnêtement ſur les démarches dont il avoit lieu de ſe plaindre, & ne montroit pas d'oppoſition aux articles de la paix. Le Roi d'Eſpagne avoit dit : *J'ai fait la guerre pour la France : il faut faire la paix avec elle.* Mais la Cour de Madrid ne diſſimuloit pas d'ailleurs ſon mécontentement; elle cachoit ou ſuſpendoit ſes réſolutions. Montémar ayant écrit avec fierté à Khevenhuller, qu'il n'admettoit l'armiſtice que conditionnellement, juſqu'à ce qu'il eût reçu des ordres, le Général Allemand brûloit de marcher aux Eſpagnols. Il le témoigna au Maréchal de Noailles, par

Mécontentement de la Cour d'Eſpagne.

Khevenhuller veut attaquer Montémar.

une lettre du 6 Décembre, où il lui faiſoit entendre que l'union étroite entre les Cours de Vienne & de Verſailles pourroit bientôt, en cas de refus de l'Eſpagne, obliger les François à unir leurs armes à celles des Impériaux. On le diſoit même publiquement dans le camp de ces derniers. Nouveau ſujet d'inquiétude pour le Maréchal. 1735.

Il répondit à Khevenhuller que la Cour de Vienne, dont il aſſuroit n'avoir aucun ordre d'étendre l'armiſtice aux alliés, ne pouvoit qu'approuver une choſe ſi juſte & ſi convenable. Il lui repréſentoit la néceſſité d'obſerver cet engagement. Au ſujet de la lettre de Montémar, dont Khevenhuller étoit choqué : „ Votre Excellence, lui mar- „ quoit-il, n'entend peut-être pas par- „ faitement la langue Eſpagnole : ainſi „ elle ne peut juger de la force des „ expreſſions, qui ſont moins ſimples „ que celles des autres langues. Je la „ conjure de s'en tenir à la ſubſtance „ des choſes, & non aux termes & à „ la forme qui ne font rien ". Il finiſſoit par obſerver qu'ils devoient l'un & l'autre attendre de nouveaux éclairciſſements, & ne rien précipiter, de peur de mettre obſtacle aux deſſeins pacifiques de leurs Cours.

Noailles l'en détourne par ſes repréſentations.

* Lettre du 9 Décembre.

1735. L'idée de s'unir aux Allemands contre les Eſpagnols effrayoit ſon imagination. „ Tirez-nous de cet opprobre „ pour le bien de la patrie, pour l'hon- „ neur du Roi & pour l'amour de votre „ ſerviteur. Je ſerois inconſolable de „ me trouver dans pareille circonſtan- „ ce; & quoique je ſuſſe bien pren- „ dre mon parti, je ſerois fort aiſe de „ n'y pas être expoſé ". C'eſt ainſi qu'il s'en expliquoit à d'Angervilliers.

Il craint qu'on ne le faſſe agir avec les Allemands.

Lettre du 11 Décembre.

Mais il étoit impoſſible, malgré les hauteurs & l'obſtination de la Cour d'Eſpagne, qu'elle s'aveuglât au point de vouloir ſoutenir ſeule une guerre ſi dangereuſe. Elle accepta l'armiſtice, ainſi que le Roi de Sardaigne. Noailles alla conférer à Florence avec Montémar, ſoit pour pénétrer ſes vues, ſoit pour lui donner des preuves de zele envers ſa nation. De-là il ſe rendit à Boulogne où Khevenhuller vint le joindre : il fit ſon poſſible pour arrêter les brigandages des Impériaux ſur les terres du Saint Siege. Depuis très-longtemps, l'Empereur ne payoit point ſes troupes. C'étoient des *gens affamés*, ſelon une lettre du Cardinal de Fleury, & d'autant plus avides, que leur terrein avoit moins d'étendue. Leur

Mais les alliés acceptent l'armiſtice.

Les Impériaux mangent le pays du Pape.

unique reſſource étoit de manger le pays du Pape. On ſait que les Allemands ne s'en firent preſque jamais un ſcrupule. 1735.

La bienſéance & les affaires invitoient le Maréchal à rendre viſite au Roi de Sardaigne. Il le vit à Turin, affligé, comme il devoit s'y attendre, mais conſervant ſa modération naturelle, ne parlant qu'en termes généraux de ce qui venoit d'arriver, en témoignant ſa ſurpriſe, réſolu néanmoins de ſe conformer aux intentions du Roi de France après qu'il auroit reçu quelques éclairciſſements. Le Marquis d'Orméa évitoit d'entrer en matiere, ſans pouvoir diſſimuler ſon chagrin : comme il avoit particuliérement déterminé ſon maître à l'alliance, il étoit perſonnellement intéreſſé au ſuccès. Du reſte, il ſe montra diſpoſé à tous les arrangements convenables pour terminer cette affaire.

Voyage du Maréchal à Turin.

Le Maréchal de Noailles au Cardinal de Fleury. 21 Janv. 1636.

Noailles eut la diſcrétion de laiſſer à l'Ambaſſadeur de France le ſoin d'écrire les détails. Il s'apperçut bientôt, par les lettres de la Cour, qu'on avoit trouvé mauvais qu'il ne rendît pas compte de toutes ſes converſations, ſoit de Turin, ſoit de Florence. Le Cardinal

Le Miniſtere de France, pointilleux à ſon égard.

lui en écrivit ſur un ton aſſez ſec, quoi-
1735. que mêlé d'aſſurances d'amitié; le Garde-des-Sceeux cherchoit probablement à en faire un grief contre lui. Perſonne n'ayant plus de zele ni de meilleures intentions que le Maréchal, perſonne n'étant plus réſervé ni plus exact dans toute ſa conduite, les reproches & les ſoupçons injuſtes le bleſſoient juſqu'au fond du cœur.

Il marqua ſa peine au Cardinal de
1736. Fleury, & lui fit voir qu'on ſe plai-
Il ſe plaint avec modération des tracaſſeries. gnoit ſans ombre de raiſon. Il le pria d'être extrêmement en garde ſur ce qu'on pouvoit lui dire ou lui écrire, ainſi que ſur les ſoupçons qu'on voudroit lui donner & les interprétations malignes. *Je cherche autant qu'il eſt poſſible*, ajouta-t-il, *à ne rien dire contre perſonne, & je ne crains rien tant que le ton plaintif. Je veux encore moins embarraſſer Votre Eminence par des tracaſſeries & des diſcuſſions, toujours fâcheuſes & déſagréables. Ainſi je compte ne lui parler à mon retour que de ceux qui ont bien ſervi le Roi, dont je crois devoir louer le mérite & les bonnes qualités, & me taire ſur les autres. La paix eſt faite, & il faut qu'elle ſoit générale.*

Lettre du 28 Février.

Son ſéjour devoit ſe prolonger en Italie par un enchaînement de difficultés qui demandoient beaucoup de travail, & ne pouvoient procurer aucune gloire. Les préliminaires de paix, ſignés à Vienne par M. du Theil, donnoient au Roi Staniſlas, le Barrois & la Lorraine, réverſibles après ſa mort à la Couronne de France. La Toſcane devoit appartenir au Duc de Lorraine, après la mort du dernier Médicis. D. Carlos avoit en partage les deux Siciles; & le Roi de Sardaigne, un démembrement médiocre du Milanès, (Tortone, Novare & les Langhes.) On rendoit à l'Empereur le reſte du pays qu'on lui avoit enlevé par les armes; on lui aſſuroit de plus l'Etat de Parme & de Plaiſance; & la France garantiſſoit ſa fameuſe pragmatique, en vertu de laquelle Marie-Théreſe, ſa fille, devoit recueillir toute la ſucceſſion de la Maiſon d'Autriche. La Lorraine, acquiſe par ce traité, étoit un fruit précieux de la politique & de la guerre. Tous les alliés auroient dû être contents, s'ils avoient réfléchi qu'ils riſquoient de perdre leurs avantages, lorſque les préliminaires furent arrêtés. Mais il ne s'agiſſoit plus de

1736. Articles dont on étoit convenu dans les préliminaires de paix.

raiſonner ſur le fond ni ſur la forme : il s'agiſſoit d'exécuter ce que l'événement rendoit indiſpenſable.

1736.

Noailles chargé de tous les arrangements.

On avoit mille arrangements à prendre, mille détails à diſcuter, pour parvenir à l'évacuation de l'Italie. Tout rouloit preſque ſur le Maréchal de Noailles. Pendant pluſieurs mois, il traita ſans ceſſe par écrit ou autrement, tantôt avec la Cour de Turin, tantôt avec le Général d'Eſpagne, tantôt avec celui de l'Empereur. „ Le travail eſt exceſſif; [ écrivoit-il, & ſes dépêches le prouvent aſſez; ] il eſt épineux & délicat, il n'a rien qui dédommage de la peine qu'on ſe donne..... „ Etant préſentement hors de l'agitation des mouvements de guerre, je „ m'apperçois que je vieillis & que je „ me ruine : ce ſont deux grands inconvénients, à l'abri deſquels je ne „ ſerois pas fâché de me mettre ". L'amour du bien public le ſoutint juſqu'au bout dans cette carriere.

Le Maréchal de Noailles au Card. de Fleury. 15 Juin.

Intérêts du Roi de Sardaigne.

Les intérêts du Roi de Sardaigne, que la France avoit ſpécialement à cœur, prolongerent beaucoup les difficultés. La conduite des Impériaux donnoit à ce Prince de la défiance. Ils preſſoient l'évacuation du Milanès, ſans

qu'il eût de ſûretés pour ſon partage, ſans qu'on lui eût remis aucun acte de ceſſion. Cet acte étant enfin arrivé, la Cour de Turin le trouva inſuffiſant, & ſe plaignit qu'il y manquoit des clauſes importantes & promiſes. Les conteſtations aigrirent extrêmement les eſprits, quelques ſoins que prît Noailles pour tout concilier ; & le Général Allemand, qui juſqu'alors avoit eu pour lui les plus grands égards, ne paroiſſoit plus le même : ſon animoſité contre le Roi de Sardaigne lui faiſoit prendre un ton de hauteur & de menaces. 1736.

Conteſtations avec le Général Allemand.

Dans une conférence entre les deux Généraux, où il fut queſtion des ſommes dues à la France ſur le Milanès : „ Si nous vous payons tout ce que „ vous prétendez, dit Khevenhuller, „ ferez-vous l'évacuation ſur le champ, „ & nous laiſſerez-vous faire ce que „ nous voudrons ? En ce cas, nous „ vous payerons comptant ce que vous „ demanderez, quoiqu'il ne vous ſoit „ pas dû ; nous irons même au-delà, „ pourvu que nous ſoyons libres d'a„ gir comme nous le jugerons à pro„ pos ". Noailles, autant par ſa fermeté que par ſes raiſons, prévint des

Celui-ci voudroit attaquer les Piémontois. Le Maréchal de Noailles au même. 26 Juin.

Noailles prévient des éclats funeſtes.

1736. éclats dont les ſuites pouvoient être fatales. pour peu qu'on ſe fût hâté de retirer les troupes Françoiſes, tout étoit à craindre pour les alliés. „ Il eſt triſte, diſoit le Cardinal de Fleury, „ qu'une négociation auſſi vive que „ celle qui eſt ſur le tapis, doive paſſer „ par quatre Couronnes qui font un „ triangle de trois cents lieues d'éloi- „ gnement : ſi nous avions évacué „ une fois ce pays-là, nous pourrions „ également regarder tout ce qui „ nous y eſt dû comme parfaitement „ évacué ".

Le Cardinal de Fleury au Maréchal de Noailles. 22 Juin.

Le Cardinal penſe ſurtout à l'argent.

Ce dernier article n'étoit pas le moins intéreſſant aux yeux du Miniſtre économe. Une longue lettre, écrite de ſa main, preſcrit au Maréchal ce qu'il doit faire pour s'aſſurer du payement. Le caractere du Cardinal s'y peint au naturel.

Inſtruction qu'il fait pour le Maréchal.

„ Les comptes des revenus du Mi- „ lanès, dit-il, ſont un chaos dont „ on ne ſortiroit jamais; & il n'y a „ qu'une cotte mal taillée qui puiſſe „ les terminer. Après avoir diſcuté „ une matiere ſi obſcure autant qu'il „ nous a été poſſible, voici à quoi le „ Roi croit devoir ſe réduire, & dont „ S. M. m'ordonne de vous informer,

Le Cardinal de Fleury au Maréchal de Noailles. 20 Juillet.

„ afin que vous puiſſiez ménager cette
„ affaire en connoiſſance de cauſe & 1736.
„ avec votre ſageſſe ordinaire ".

„ Vous pourrez commencer, com- Il veut qu'on marchande.
„ me on fait quand on marchande au
„ palais, par demander trois millions ;
„ & ſi vous pouviez les obtenir, nous
„ vous en ſerions très-obligés. Mais ſi
„ vous y trouvez trop de réſiſtance de
„ la part de M. de Khevenhuller,
„ vous pourrez vous réduire à deux
„ millions cinq cents mille livres, &
„ y tenir ferme comme à un *ultima-*
„ *tum*, où vous avez un ordre précis
„ & formel de vous tenir ".

„ La propoſition eſt ſi raiſonnable,
„ que j'eſpere qu'elle ſera acceptée ;
„ & vous ne devez rien oublier pour
„ ne pas aller plus loin, c'eſt-à-dire,
„ paroître rompre, vous retirer, &
„ jouer le perſonnage d'un homme
„ fâché, & qui ſe plaint de la dureté
„ de votre adverſaire ".

„ Cependant il eſt ſi eſſentiel de fi- Maniere dont il permet de conclure.
„ nir, par toutes les raiſons que vous
„ connoiſſez auſſi-bien que nous, &
„ le grand ouvrage de la paix peut
„ tout d'un coup être troublé par tant
„ d'événements imprévus, qu'après
„ avoir employé toute votre habileté

1736. „ & votre zele pour réuſſir, ſi c'étoit
„ ſans ſuccès, contre notre attente, le
„ Roi vous permet de retrancher en-
„ core 500, 000 livres; mais comme
„ de vous-même, & en prenant ſur
„ vous ce retranchement, ſans paroî-
„ tre aſſuré qu'il ſera approuvé de vo-
„ tre Cour. Le prétexte ſera qu'ayant
„ un plein-pouvoir, vous avez cru
„ pouvoir & devoir riſquer de déplai-
„ re, plutôt que de retarder une con-
„ cluſion dont dépend la tranquillité
„ de l'Europe. ".

Précaution pour le ſecret.

„ Voilà une inſtruction aſſez mal
„ digérée, & peu ſelon les formes
„ uſitées; mais *ſapienti loquor*, qui
„ ſuppléera aiſément à ce qui y man-
„ que, & fait entendre à demi-mot.
„ Le Roi veut qu'elle ſoit ſecrete; &
„ je l'écris de ma main pour y parve-
„ nir plus ſûrement ".

„ *P. S.* Vous comprenez bien que
„ le ſecret n'eſt pas pour M. le Garde-
„ des-Sceaux. Je viens de relire cette
„ lettre, & l'écriture m'en fait honte,
„ mais je n'ai pas le temps ni la vo-
„ lonté de la tranſcrire ".

Fleury n'étoit propre que pour la paix.

Avec des vues & des idées ſi petites en apparence, le Cardinal de Fleury n'étoit certainement pas homme à former

mer de grandes entrepriſes : il ne pouvoit trop éviter la guerre, il devoit ſe borner au rétabliſſement des finances, au ſoulagement des peuples : auſſi étoit-ce le but de ſon miniſtere, & la France n'y perdoit qu'un peu d'éclat, en gagnant un bonheur réel. 1736.

Le Maréchal de Noailles, avant de recevoir les ordres du Cardinal, avoit déja conféré ſur l'objet à quoi on attachoit tant de valeur, & il avoit eu le bonheur de réuſſir ſans inſtructions. Il annonça ſur le champ au Miniſtre, qu'il n'y auroit point de difficulté ſur les deux millions cinq cents mille liv. L'effet répondit bientôt à la promeſſe. Mais Noailles n'en deſiroit pas moins d'être *débarraſſé de Commiſſaires, avec leſquels il n'étoit queſtion que de plein-pouvoirs, de ſubrogation, de mandatum, & de quantité d'autres actes dont les noms ſeuls répétés ennuyent à la fin.* Le Commiſſaire de l'Empereur, celui du Roi de Sardaigne l'excédoient de leurs formules & de leurs conteſtations. Il s'en occupoit, comme des affaires d'Etat ou de guerre, parce que rien ne finiſſoit que par ſon moyen. Il fit à Turin un nouveau voyage pour décider le Roi ſur quelques

Noailles avoit prévenu ſes intentions.

Au Cardinal de Fleury. 29 Juillet.

Ennui que lui cauſent ces petits détails.

Au même. 6 Août.

articles, & pour que tout allât de concert. L'eſtime, la confiance & l'affection de ce grand Prince furent une digne récompenſe de ſes travaux. 1736.

Le traité accompli enfin.

Il ne quitta l'Italie que vers la fin de Septembre après avoir ordonné la marche des troupes. L'évacuation étoit faite, les diſputes heureuſement terminées, les préliminaires accomplis; & ce long & pénible ouvrage, dont le mérite devoit être obſcur, fut un des plus grands ſervices rendus à l'humanité & à l'Etat. Le traité définitif ne fut conclu qu'en 1738 : les fruits de la paix le précéderent, du moment que l'on eut poſé les armes.

On laiſſe à l'Eſpagne à terminer ſes affaires.

Khevenhuller avoit encore bien des choſes à terminer avec le Duc de Montémar. Il ſouhaitoit fort d'avoir Noailles pour médiateur; mais ce dernier auroit eu de nouvelles tracaſſeries à eſſuyer, ſans pouvoir compter ſur le ſuccès. Le Général Eſpagnol, comme l'écrivoit le Cardinal de Fleury, n'oſoit paſſer d'un ïota les ordres de ſa Cour, & n'avoit que des pouvoirs limités. L'Eſpagne cherchoit à négocier directement à Vienne; indiſpoſée contre la France, elle ne s'adreſſoit à elle que dans le beſoin; & le Miniſtre Patigno craignoit

Le Cardinal de Fleury au Maréchal de Noailles. 14 Sept.

peu de ſe rétracter, après avoir donné quelques paroles. Fleury félicite le Maréchal d'être délivré de ſes embarras, en même-temps qu'il le loue du ſuccès de ſes opérations. 1736.

Comment le Maréchal recommande ſes fils au Miniſtre.

Je terminerai ce récit pas un trait particulier, où l'on voit l'amour paternel d'un cœur vertueux. Noailles étoit auſſi bon pere que bon citoyen. Ses deux fils, aujourd'hui Maréchaux de France, avoient appris de lui-même à remplir tous leurs devoirs, & à ſe diſtinguer par les travaux militaires comme par les vertus ſociales. Il deſiroit leur avancement, parce qu'il les croyoit dignes de ces éloges qu'il donnoit toujours au mérite. Sur la nouvelle d'une prochaine promotion d'Officiers-Généraux, qu'on diſoit devoir être nombreuſe, il écrivit au Cardinal en faveur de ſes enfants. „ Votre Eminence „ ſait, dit-il, que je les ai toujours „ eu avec moi, & qu'ainſi je puis en „ répondre. Si d'ailleurs les ſervices „ du pere n'ont point été déſagréables au Roi, j'ai lieu d'eſpérer qu'elle „ voudra bien y avoir quelque égard „ dans une occaſion auſſi intéreſſante „ pour eux. L'aîné ſe trouve même „ dans une circonſtance favorable,

Lettre du 4 Août.

1736. „ ayant l'honneur d'être Capitaine des „ Gardes-du-corps. Je conjure donc „ V. E. de vouloir bien ne les point „ oublier, & de faire attention que „ s'ils n'ont pas encore mérité de ré- „ compenſe par leurs ſervices, cette „ grace anticipée produira en eux une „ émulation & une reconnoiſſance qui „ les mettra dans l'obligation de s'en „ rendre dignes, &c. "

Réponſe du Cardinal.

Le Cardinal répondit que le Roi ne s'étoit pas encore expliqué ſur la promotion, & qu'on avoit trop d'autres affaires pour avoir pu y penſer. Ce n'étoit pas même donner des eſpérances; & il vaut mieux n'en donner aucune que d'en prodiguer de trompeuſes.

# *LIVRE QUATRIEME.*

APRÈS quelques années de paix, la mort de l'Empereur Charles VI, en Octobre 1740, alluma une guerre auſſi furieuſe, que celle qui avoit ſuivi la mort de Charles II, Roi d'Eſpagne. Telle étoit la deſtinée de la Maiſon d'Autriche, prodigieuſement agrandie par des ſucceſſions & des mariages, que ſes deux branches, en s'éteignant, laiſſaſſent une matiere immenſe de prétentions à pluſieurs des Souverains de l'Europe. La fille aînée de l'Empereur, Marie-Thérefe, épouſe de François de Lorraine, Grand-Duc de Toſcane, devoit recueillir tout l'héritage, en vertu d'une pragmatique ſolemnellement garantie par des traités. Mais les compétiteurs pouvoient oppoſer des titres à cette loi arbitraire; & il y avoit toute apparence que le procès ne ſeroit terminé que par la force des armes.

Mort de Charles VI, ſource de guerre.

Droits de Marie-Thérefe d'Autriche.

Frédéric III régnoit en Pruſſe, Prince dont on ne parloit point encore, mais né pour remplir l'Europe du

Le Roi de Pruſſe ſe déclare le premier.

bruit de ſon nom ; réuniſſant au courage & à l'ambition des conquérants, les lumieres d'un génie cultivé, & tous les talents, ſoit politiques, ſoit militaires. Son pere avoit amaſſé des tréſors, diſcipliné une armée formidable. Il ſaiſit l'occaſion que lui offroit la fortune. Ayant demandé inutilement à Marie-Thereſe quelques Duchés de la Siléſie, auxquels il prétendoit, ſeul il commença la guerre, & fit la conquête de cette Province.

1741. Pluſieurs compétiteurs. Modération de Louis XV.

Ce ſignal excita les autres Puiſſances. Le Roi & la Reine d'Eſpagne, l'Electeur de Baviere, le Roi de Pologne, l'Electeur de Saxe, vouloient démembrer la ſucceſſion. Louis XV, plus modéré, quoique ſes titres valuſſent au moins ceux des autres, ne formoit aucun projet d'agrandiſſement. Le Cardinal de Fleury, naturellement ami de l'équité & de la paix, retenu par la garantie de la pragmatique, incapable d'ailleurs de grands deſſeins dans une extrême vieilleſſe, craignoit d'autant plus la guerre où l'on s'efforçoit de l'engager, que la derniere lui avoit paru un fardeau inſupportable. Mais le cri d'une partie de la nation, le vœu preſque général des Officiers, les con-

Fleury entraîné malgré lui.

seils du Maréchal & du Comte de Belle-Isle, l'emporterent sur les raisons de ce Ministre tout-puissant : la France entra comme auxiliaires dans une querelle qui ne la regardoit point alors, & qui probablement l'auroit tôt ou tard intéressée. On se flatta de la finir en une seule campagne. 1741.

La Reine de Hongrie sur le point de tout perdre.

Tous les malheurs semblerent fondre à la fois sur la Reine de Hongrie. L'armée Françoise, aux ordres de l'Electeur de Baviere, qu'on vouloit faire Empereur, & que Louis XV avoit fait son Lieutenant-Général, s'avanca rapidement jusqu'à Prague, & s'en empara. L'Electeur y fut couronné Roi de Boheme, il reçut bientôt après à Francfort la Couronne Impériale; tandis qu'il ne restoit presque d'autre ressource à Marie-Thérese que son courage, sa vertu, & le zele de ses Hongrois.

Charles VII, Empereur.

1742.

Elle reprend bientôt le dessus.

Belle-Isle, en qualité d'Ambassadeur & de Général, suivoit le nouvel Empereur Charles VII. Il s'applaudissoit alors de tant de succès; il ne prévoyoit pas les revers, qui cependant sont la suite inévitable d'une trop vaste entreprise, pour laquelle on n'a que des moyens insuffisants. Tout change de face

1742. en 1742. Les alliés n'agiſſent plus de concert; deux Maréchaux de France, Belle-Iſle & Broglio ſe contrarient, ſe diviſent hautement: la Reine de Hongrie, avec les ſecours d'argent de l'Angleterre & de la Hollande, raſſemble des forces & prend de la ſupériorité; ſon beau-frere, le Prince Charles de Lorraine, avec des eſſaims de troupes légeres & féroces, fait un mal infini aux François, qu'on avoit eu l'imprudence de mener ſi loin, & dont le nombre diminuoit chaque jour; la déſection du Roi de Pruſſe, qui prenoit pour regle ſon propre intérêt, porte un coup mortel à l'alliance. Deux lettres du Cardinal de Fleury au Comte de Koenigſeck, devenues publiques, décelant la foibleſſe du Miniſtere, avoient augmenté la confiance des ennemis. Bientôt l'Empereur eſt non-ſeulement dépouillé de ſes conquêtes, mais chaſſé de la Baviere; enfin, l'armée de France eſt ſur le point de périr au milieu de la Boheme.

Le Prince Charles de Lorraine.

L'Empereur dépouillé de ſes Etats.

Quoique Chauvelin eût été diſgracié, pour avoir voulu ſupplanter le Cardinal de Fleury, le Maréchal de Noailles dont il étoit l'ennemi perſonnel, n'avoit pas encore le crédit qu'il méritoit.

Noailles déſapprouvoit cette guerre.

S'il l'avoit eu, ou l'on n'auroit point entrepris cette guerre, ou elle auroit été bientôt finie. Il regardoit comme frivole, par rapport à nous, le prétexte d'affoiblir la puiſſance Autrichienne, dans un temps où elle ne pouvoit allarmer l'Europe ; & ce prétexte avoit néanmoins prévalu comme une ſublime politique. Il auroit du moins perſuadé de proportionner les forces aux entrepriſes, les entrepriſes aux forces ; & ſa prudence auroit évité les écueils où l'on ſe précipitoit. On s'adreſſe à lui lorſque les maux font ſentir la néceſſité d'employer un homme ſage.

1742.

On s'adreſſe à lui trop tard.

Il s'agiſſoit ſur-tout de pouvoir dégager l'armée de Boheme, & de lui ouvrir un chemin pour ſa retraite. Le Maréchal de Maillebois en commandoit une autre ſur la Meuſe, pour s'oppoſer aux entrepriſes des Anglois, auxiliaires de la Reine de Hongrie. Ils avoient déja fait paſſer la mer à un corps de troupes. Le Marquis de Fénelon, Ambaſſadeur en Hollande, ne les jugeant pas encore en état de donner beaucoup d'inquiétude, propoſoit dans un mémoire, de faire marcher l'armée de la Meuſe au ſecours de celle du Danube & de Prague. Le projet fut com-

Projet pour dégager l'armée de Boheme.

Le Maréch. décide un bon parti.

1742. Mémoire de Juillet & d'Août.

muniqué à Noailles. Il en diſcuta par écrit les avantages & les inconvénients; il prouva qu'on pouvoit le tenter, que les circonſtances l'exigeoient; il traça le plan qu'on devoit ſuivre; il entra dans tous les détails, dont la combinaiſon eſt ſi néceſſaire; il adreſſa au Roi pluſieurs mémoires inſtructifs : les ordres furent donnés en conſéquence; la marche des troupes Françoiſes décida les ennemis à lever le ſiege de Prague; & Belle-Iſle ramena enfin à travers mille périls, les débris de ſon armée, réduite à environ treize mille hommes. Cette retraite lui fit beaucoup d'honneur.

On lui donne un commandement ſur la frontiere.

Cependant l'Angleterre & la Hollande étoient ſur le point de ſe déclarer. On craignoit avec raiſon pour la frontiere, fort négligée depuis la paix d'Utrecht. On donna au Maréchal de Noailles le commandement des troupes qu'on deſtinoit à la défendre. Quoique le Cardinal de Fleury fût accablé d'affaires & de chagrins, il annonça cette nouvelle à la mere du Maréchal par une lettre de ſa main, où l'on reconnoîtra la gayeté de ſon humeur.

## *Lettre du Cardinal de Fleury à la Maréchale de Noailles.*

1742.

„ Je ne ſais, Madame, ſi vous ſe- Éloge que
„ rez fâchée contre moi, d'avoir ap- fait de lui le
„ prouvé le choix que le Roi a fait de Cardinal.
„ M. le Maréchal de Noailles, pour
„ commander ſon armée en Flandre.
„ Mais il me ſemble que vous de- Lettre du
„ vriez être bien-aiſe que Sa Majeſté lui 26 Août.
„ ait donné cette marque de confian-
„ ce. Ce qu'il y a de sûr, eſt que le
„ beſoin qu'elle avoit de nommer un
„ Général bon ſerviteur du Roi, zé-
„ lé citoyen, & ſage & expérimen-
„ té, a été le ſeul motif qui l'a dé-
„ terminé à jetter les yeux ſur M. le
„ Maréchal de Noailles. Ne me gron-
„ dez donc pas, je vous prie, &
„ ſoyez perſuadée que je n'ai eu in-
„ tention ni de lui déplaire, ni à
„ vous, mais uniquement le bien du
„ ſervice ".

„ Vous vous portez, Dieu merci, Bonne plai-
„ en perfection : vous mangez har- ſanterie de
„ diment de la croûte de pâté d'A- ce Miniſtre.
„ miens, tandis que je ne peux en faire
„ autant d'une aîle de poulet. Je ne
„ vous envie point ce privilege, qui

1742. „ vous est particulier ; comme nous „ nous sommes engagés mutuellement „ à passer cent ans, je vous prie de „ me communiquer votre secret, afin „ que je ne vous manque point de „ parole. Mon respect & mon attachement pour vous, Madame, dureront autant que ma vie ".

Noailles remplit sa commission.

Noailles se hâta d'aller remplir sa commission. Il falloit visiter toutes les places ; réparer dans toutes, autant qu'il étoit possible, le mauvais état où la négligence les avoit mises ; pourvoir enfin à cette frontiere, que menaçoient les ennemis, & qui sembloit devoir être entamée au premier effort. Le Maréchal s'en acquitta si bien, qu'ils ne tenterent aucune entreprise, quoique leurs préparatifs fussent imposants.

Il craint pour Dunkerque.

Cependant Dunkerque étoit en danger. Les Anglois vouloient le détruire & en faire un *hameau de pêcheurs*. Le Lord Stair avoit employé cette expression, dans un mémoire présenté aux Etats-Généraux. Un camp retranché de cinq mille hommes, facile à forcer si on l'attaquoit, ne pouvoit calmer de justes inquiétudes. Noailles proposa d'y substituer des retranchements intérieurs, par le moyen desquels huit

Mémoire du 14 Novembre.

ou dix Bataillons feroient une défenſe plus ſûre. 1742.

Les derniers traités obligeoient à ne point fortifier Dunkerque, dont Louis XIV s'étoit vu contraint de démolir les fortifications. Mais ces traités, dit le Maréchal, doivent tenir lieu de ſûreté aux habitants. „ Les Anglois n'ont „ le droit ni de les menacer, ni de les „ attaquer. Les engagements ſont ré- „ ciproques ; & dès qu'ils y manquent, „ on peut prendre les précautions que „ leurs mauvais deſſeins rendent né- „ ceſſaires : les Etats-Généraux, garants „ de ces engagements reſpectifs, ne „ peuvent s'en formaliſer ". On leur avoit propoſé de prendre ſur eux la garde & la défenſe de cette ville ; preuve indubitable de la pureté des intentions du Roi.

Pouvoit-on y faire des fortifications malgré les traités? *Ibid.*

Vivement frappé des périls d'une frontiere, où les ennemis auroient trouvé peu de réſiſtance, Noailles demandoit qu'on fît revenir des troupes d'Allemagne, ſans quoi ni lui ni perſonne n'oſeroit répondre des événements. Les Anglois voulant entrer comme partie principale dans cette guerre, la Flandre lui paroiſſoit avec raiſon le *point critique*. Il propoſoit en détail

Les ennemis ſembloient menacer la France.

Lettre au Marquis de Breteuil. 21 Novemb.

toutes les précautions à prendre; il in-
1742. ſiſtoit ſur la néceſſité de ſe tenir prêt; & il fut long-temps perſuadé que les ennemis ne changeroient pas de ſyſtême à cet égard.

Ils changent de projet.

Mais ſoit que ſes diſpoſitions leur euſſent ôté l'eſpérance de ce côté-là, ſoit qu'ils ſe flattaſſent d'avoir de plus grands ſuccès ailleurs, on apprit enfin qu'ils vouloient ſe porter en Allemagne. Le Duc d'Aremberg, Général de la Reine de Hongrie, fit adopter à la Cour de Londres un projet ſi contraire à toutes les apparences. Son plan étoit de prendre l'Empereur dans Francfort, ou de l'en chaſſer, & de couper enſuite toute communication entre la France & l'armée Françoiſe de Baviere : entrepriſe hardie, dont le ſuccès pouvoit être déciſif.

Projet de lettre au Maréchal de Broglio. 31 Décemb.

Correſpondance de Noailles avec Louis XV.

Avant que leur réſolution fût connue, le Maréchal annonça que les Anglois feroient la guerre avec vigueur & acharnement. Le Roi deſirant qu'il lui écrivît ſans détour, il commença une correſpondance pleine de zele & de franchiſe, qui ſera déſormais la partie la plus intéreſſante de ces Mémoires.

Il excite le courage du Roi.

Dans une lettre du 10 Octobre,

après avoir déploré le triſte état des affaires d'Allemagne : „ Quelle que „ ſoit la conjoncture préſente, Sire, „ ajoute-t-il, j'oſerai le dire à Votre „ Majeſté, la fermeté & le courage „ ſont les uniques moyens de ſe tirer „ de la ſituation où l'on eſt. En parlant de courage & de fermeté, je „ n'entends pas une imprudence opiniâtre, qui feroit refuſer toute voie „ de conciliation, que je crois même „ très-néceſſaire ". 1742. Le Maréchal de Noailles au Roi. 10 Octobre.

„ Je ſais, Sire, l'épuiſement de vos „ peuples & de vos provinces; je „ n'ignore pas le *dépeuplement* de la „ campagne, & le beſoin général où „ eſt votre Royaume de ſe trouver „ ſoulagé des impôts, dont il eſt ſurchargé depuis long-temps. Mais dans „ les circonſtances préſentes, c'eſt faire „ le bien réel de l'Etat, que de lui conſerver le rang & la réputation „ qu'il doit avoir dans l'Europe, & „ c'eſt auſſi l'honneur & la gloire de „ V. M. ". Il parle pour les peuples & pour la gloire du Roi.

„ Il faut donc, Sire, faire des efforts, & les faire à temps pour qu'ils „ puiſſent être utiles. Les délais & les „ retardements font échouer les meilleurs projets, & perdre le fruit des „ plus favorables conjonctures ".

1742. Il propoſe de former une bonne armée.

Après ce début, il repréſente que la frontiere étant foible & expoſée, une guerre purement défenſive en Flandre eſt preſque impoſſible; qu'elle ſera toujours également ruineuſe & dangereuſe; qu'il faut donc avoir une armée conſidérable au printemps prochain; que l'unique moyen pour la former, eſt de rappeller quelques-unes des troupes d'Allemagne, & de faire de fortes recrues, que l'on y incorporera. Il renvoye à un mémoire précédent, par lequel il propoſoit de ſuppléer, en augmentant de quinze hommes les compagnies des Régiments, à une levée de milices, qui dépeupleroit encore les campagnes, & qui fourniroit de mauvaiſes troupes. C'étoit la méthode uſitée ſous le dernier regne.

Moyen de ſuppléer aux milices.

Néceſſité d'avoir un plan ſolide. *Ibid.*

Il exhorte Louis XV à ſoutenir de ſon autorité les projets utiles, ſans quoi rien ne s'exécutera. Il obſerve qu'on ne peut former des plans particuliers avec quelque ſolidité, ſans embraſſer le tout; que les affaires ſe tiennent par des liaiſons mutuelles; que la combinaiſon de toutes les parties eſt néceſſaire, pour ſe décider ſur ce qu'il y a de plus avantageux; mais qu'une infinité de raiſons retiennent les perſonnes

Obſtacles aux conſeils dont le Roi

même les mieux intentionnées & les plus capables. „ Ainſi juſqu'à ce qu'il „ plaiſe à V. M. de me faire connoître ſes intentions, me bornant à la „ frontiere dont elle m'a donné le „ commandement, je parlerai avec „ franchiſe & liberté ſur l'objet qui „ eſt confié à mes ſoins, & je me tairai ſur le reſte : toujours prêt cependant à vous expoſer, Sire, lorſque vous le voudrez, ce qu'un zele „ ſans bornes, l'attachement le plus „ ſincere, l'amour de la vérité, quelque étude & quelque méditation, „ ſoutenues d'une expérience de près „ de cinquante ans, peuvent m'avoir „ acquis de connoiſſances, qui peut-„ être ne ſeroient pas inutiles au ſervice de V. M. & au bien de ſon „ Royaume. Mais ſi vous voulez, Sire, qu'on rompe le ſilence, c'eſt à „ vous de l'ordonner ". 1742. peut avoir beſoin.

La réponſe du Roi, écrite de ſa main, ſera une preuve de l'eſprit juſte, du bon naturel qu'il avoit reçus de la nature, ſans être néanmoins à l'abri des périls du trône, ni des foibleſſes de l'humanité. Bonnes qualités de Louis XV.

## *Lettre du Roi au Maréchal de Noailles.*

1742.

Sa confiance pour le Maréchal.

Lettre du 26 Novembre.

„ Il eſt vrai que j'ai été bien ſenſi-
„ ble à nos malheurs d'Allemagne ;
„ mais par malheur, il y long-temps
„ qu'ils durent. Tâchons, je vous prie,
„ qu'il n'en arrive pas autant en Flan-
„ dre. Cela nous regarde de trop près.
„ M. le Cardinal m'a envoyé une let-
„ tre, que vous lui avez écrite en der-
„ nier lieu de Saint-Omer : elle dé-
„ peint bien nos maux préſents & fu-
„ turs ; & j'ai une grande confiance en
„ vous pour les prévenir & les em-
„ pêcher, s'il eſt poſſible. Tout ce qui
„ m'eſt revenu de vous, depuis que
„ vous êtes dans cette frontiere, m'en
„ donne cette idée : tâchez de ne la
„ pas démentir dans la ſuite ".

Il penſe à ce qu'il faut.

„ Tout le monde eſt bien perſua-
„ dé qu'il faut faire revenir de nos
„ troupes d'Allemagne, & vous croyez
„ bien que quand cela ſera, les Ré-
„ giments de vos enfants ſeront des
„ premiers. Mais juſqu'à préſent, cela
„ n'a pas été poſſible, & pour l'exé-
„ cution il faudroit un profond ſecret :
„ car ſans cela, les ennemis qui pour-

„ roient le ſavoir d'aſſez bonne heure, „ tomberoient aiſément ſur ce qui y „ reſteroit; & quelle augmentation de „ malheurs, ſi nous perdions encore „ ce reſte d'armée-là? Nous prenons „ des arrangements en conſéquence, „ & nous ſongerons bientôt aux au- „ gmentations, que vous jugez avec „ grande raiſon être ſi néceſſaires, „ ſoit pour ſoutenir la guerre, ſoit „ pour ouvrir une négociation, de la- „ quelle je ſens auſſi-bien que vous „ toute la néceſſité. Elle me coûtera „ peut-être d'une part; mais de l'au- „ tre, quelle conſolation pour moi de „ voir mes ſujets goûter le repos d'une „ ſolide paix "! 1742.

Son deſir de la paix.

„ Le feu Roi, mon biſaïeul, que „ je veux imiter autant qu'il me ſera „ poſſible, m'a recommandé en mou- „ rant de prendre conſeil en toutes „ choſes, & de chercher à connoître „ le meilleur pour le ſuivre toujours. „ Je ſerai donc ravi que vous m'en „ donniez. Ainſi je vous ouvre la bou- „ che comme le Pape aux Cardinaux, „ & vous permets de me dire ce que „ votre zele & votre attachement pour „ moi & mon Royaume, vous inſpi- „ rera. Je vous connois aſſez, & de-

Il ordonne de lui dire la vérité.

„ puis assez long-temps, pour ne pas
1742. „ mettre en doute la sincérité de vos
„ sentiments, & votre attachement à
„ ma personne ".

Caractere du Roi, dirigé aux vues du Cardinal de Fleury.

Ces dispositions du Roi, pour être véritablement solides, avoient besoin d'être soutenues par une force de caractere & de vertu, dont les exemples sont des prodiges sur le trône. Le Cardinal de Fleury s'étoit moins appliqué à élever & fortifier son ame, qu'à le rendre souple à ses propres conseils. Sans paroître avoir l'ambition de dominer, il avoit su de la sorte exercer une domination absolue. Le Monarque timide, modeste, se défiant de lui-même, s'accoutuma trop à voir par les yeux d'autrui, ou à laisser faire, quoiqu'il vît qu'on pouvoit faire mieux. Noailles espéroit qu'un nouvel ordre de choses lui feroit embrasser avec courage les soins du Gouvernement; il s'efforçoit de l'y exciter : il ne soupiroit que pour sa gloire & pour le bonheur de la Monarchie. L'occasion s'offrit bientôt de déployer tout le zele qui l'animoit.

1743. Mort de ce Ministre,

Au mois de Janvier 1743, mourut le Cardinal de Fleury, dont le Ministere pacifique & doux fait une épo-

que dans nos annales, moins brillante, mais plus heureuſe que celle du célebre Richelieu. Si quelqu'un pouvoit eſpérer après lui l'autorité de premier Miniſtre, c'étoit le Maréchal de Noailles, verſé dans toutes les parties du Gouvernement, honoré de la confiance du Roi, & déja en poſſeſſion de lui donner librement des conſeils. Son premier ſoin cependant fut de l'engager à gouverner par lui-même. Comme Louis témoignoit beaucoup de vénération pour ſon prédéceſſeur, Noailles en tira un motif pour donner plus de poids à ſes raiſons. Il parle ainſi au Roi dans un mémoire, dont je retrancherai ſeulement quelques longueurs.

1743.

Noailles ſacrifie l'eſpérance de lui ſuccéder.

„ SIRE,

„ J'oſe aujourd'hui préſenter à votre Majeſté l'inſtruction que le feu Roi, votre auguſte biſaïeul, donna lui-même écrite de ſa main au Roi d'Eſpagne, lorſqu'il partit pour aller prendre poſſeſſion de cette Couronne. Les bontés dont le feu Roi m'honoroit, le porterent à m'en confier le double. Je l'ai conſervé,

Principes de Louis XIV, oppoſés au dernier Gouvernement.

Mémoire du Maréchal de Noailles au Roi.

1743. „ Sire, comme un dépôt ſacré, que
„ la providence n'avoit fait tomber
„ dans mes mains que pour le re-
„ mettre un jour à Votre Majeſté. Je
„ me reprocherois d'avoir trop atten-
„ du, ſi l'une des principales maxi-
„ mes que cette inſtruction renferme,
„ ne m'avoit paru directement oppo-
„ ſée à la forme du Gouvernement,
„ que Votre Majeſté attendu ſon âge
„ tendre lorſqu'elle eſt montée ſur le
„ trône, a trouvée établie, & que
„ votre modeſtie, Sire, les conjonc-
„ tures & la bonté naturelle de votre
„ cœur n'ont pu juſqu'ici lui permet-
„ tre de changer ".

Point de premier Miniſtre ni de favori.

„ Votre Majeſté verra que de tou-
„ tes les maximes d'Etat, ce grand
„ Prince regardoit comme une des plus
„ importantes & des plus eſſentielles
„ pour un Roi, *de n'avoir ni premier*
„ *Miniſtre, ni favori*; & s'il la propo-
„ ſoit cette maxime au Roi d'Eſpa-
„ gne, comme ſi capitale, à combien
„ plus forte raiſon l'auroit-il donnée,
„ Sire, à Votre Majeſté, qui devoit
„ ſuccéder à ſa propre Couronne, ſur-

Éloge du Roi.

„ tout s'il eût connu comme nous ſes
„ talents & ſes grandes qualités; ſes
„ lumieres, ſa pénétration, cet eſprit

„ de diſcernement, cette connoiſſance
„ des hommes, & ce fond de vérité, 1743.
„ de juſtice & de bonté, dont vos
„ peuples, Sire, ne ſauroient trop
„ connoître l'étendue, & qui ſont ſi
„ propres à vous rendre l'amour de
„ vos ſujets, comme ils vous en ont
„ déja rendu le pere?

„ Cette maxime, Sire, de n'avoir Sur quoi la maxime de Louis XIV étoit fondée.
„ ni favori, ni premier Miniſtre, que
„ Votre Majeſté lira dans l'inſtruction
„ de ſon auguſte biſaïeul, étoit com-
„ me j'ai eu l'honneur de l'apprendre
„ de lui-même, le fruit de ſa longue
„ expérience, de ſon habileté dans le
„ Gouvernement, de ſes profondes
„ réflexions ſur les Gouvernements
„ précédents, & de celles qu'il avoit
„ faites en particulier ſur le Miniſtere
„ du Cardinal Mazarin ".

„ La France n'a jamais vu, Sire, Regne glorieux ſans premier Miniſtre.
„ des regnes heureux pour les peu-
„ ples, ni véritablement glorieux pour
„ les Rois, que ceux dans leſquels
„ ils ont gouverné par eux-mêmes:
„ & elle n'a jamais éprouvé le Gou-
„ vernement de différents premiers
„ Miniſtres, que pour en reſſentir plus
„ ou moins les fâcheux effets". (Exem-
„ ple de Henri III, exemple contraire
„ de Henri IV.)

1743. Temps malheureux de Louis XIII.

„ A peine la France l'eut-elle perdu, (Henri IV) que la confiance „ de la Reine régente, pour le Maréchal d'Ancre, pendant la minorité „ de Louis XIII, la faveur de Luynes auprès du jeune Prince, & l'adminiſtration de l'Etat qu'il abandonna tout le reſte de ſa vie au Cardinal „ de Richelieu, firent perdre inſenſiblement à cette Monarchie les avantages que Henri IV lui avoit acquis. „ Floriſſante au-dehors par l'habile & „ profonde politique d'un Cardinal, „ qui dans ce genre fut un des plus „ grands & des plus vaſtes génies du „ dernier ſiecle, on l'a vue au-dedans „ ſe remplir de troubles, de mécon- „ tentements & de factions, par une „ ſuite inévitable de l'eſprit & de la „ conduite des premiers Miniſtres. Les „ châtiments & les coups d'autorité, „ qui ſont & ſeront toujours bien plus „ de leur goût que la diſcuſſion du „ droit & de la juſtice, & l'exacte obſervation des loix, au-lieu de remédier au mal, ne ſervirent qu'à „ l'aigrir. Rien ne remédie efficacement au mal, que le retranchement „ abſolu de ce qui le cauſe. Il éclata „ plus tard, mais il n'éclata que trop „ enfin

Coups d'autorité du Cardinal de Richelieu.

Minorité de Louis XIV.

„ enfin par les guerres de la minorité ; 1743.
„ & ce Royaume alloit ſe voir replongé
„ dans les plus funeſtes diviſions, ſi le
„ Roi, votre auguſte biſaïeul, n'eût
„ pris lui-même les rênes de l'Em-
„ pire, & n'eût déclaré qu'il n'auroit
„ jamais de premier Miniſtre.

„ Dès-lors tout refleurit & ſe ra- Son Gouvernement.
„ nima. Des factions, on n'en parla
„ plus, il n'en reſta pas l'ombre mê-
„ me. On n'aimoit que le Roi, parce
„ qu'il étoit ſeul le diſpenſateur des
„ graces. Les plus légeres marques
„ d'attention & de bonté ſaiſiſſoient
„ le cœur, le pénétroient juſqu'au vif,
„ & le rendoient capable de tout,
„ parce qn'on ne les devoit qu'à lui ".

„ Il en eſt, par rapport aux Fran- Amour des François pour leur Prince.
„ çois, de l'attachement à leur Prin-
„ ce, toujours inſéparable de l'amour
„ du bien public, comme autrefois
„ de l'amour de la patrie, par rapport
„ aux Romains. Tandis qu'il ſe ſou-
„ tint dans la République, il rendit
„ les Romains invincibles & les maî-
„ tres du monde. Tout fut perdu pour
„ eux quand il s'affoiblit ".

„ Pardonnez, Sire, à la généroſité Mais il faut que ce Prince les gouverne.
„ de la nation la noble fierté qui ne
„ ſauroit lui permettre d'obéir à d'au-

1743. „ tres qu'à ſes Rois, & qui, même „ ſous leur nom, ne ſouffre qu'impatiemment que quelqu'autre lui commande. Le profond reſpect & la „ haute eſtime des François pour leurs „ Rois, qu'ils regardent comme incapables de vouloir autre choſe que „ la juſtice & la raiſon, quand ils gouvernent par eux mêmes, ſont ce „ qui forme dans leurs cœurs les premiers nœuds de ce fidele attachement. Fortifiez, Sire, & reſſerrez „ des nœuds ſi forts & ſi précieux. Le „ gouvernement d'un premier Miniſtre ne peut que les affoiblir & les „ relâcher, ſi le Miniſtre n'eſt pas lui-même aſſez entreprenant pour eſſayer „ de les rompre ".

Jalouſie de pouvoir dans un premier Miniſtre.

.. On s'accoutume inſenſiblement à „ le regarder comme le ſeul à qui l'on „ ait intérêt de plaire, ou du moins „ ſans lequel on eſſayeroit inutilement „ de plaire à ſon Roi; & lui-même „ il s'applique à confirmer cette idée „ qu'il affermit dans ſa place. Les graces ne ſe diſtribuent jamais ſans paſſer par lui; & ce ſeroit un moyen „ aſſuré de n'en avoir aucune, que „ de laiſſer entrevoir qu'on ne veut „ les tenir que du Roi ſeul. Tout le

„ monde le ſait, & perſonne ne s'y
„ trompe : c'eſt par lui que le Roi 1743.
„ doit être informé & juger de tout,
„ afin qu'il ne ſoit informé que de ce
„ que le premier Miniſtre veut, &
„ n'en juge que de la maniere qu'il le
„ veut "…….

„ La vérité, Sire, n'approche que Il peut écar-
„ difficilement du trône : trop de gens ter du trône
„ ſont intéreſſés à l'écarter. Mais n'eſt- la vérité.
„ il pas facile de l'en exclure abſolu-
„ ment, lorſque pour y arriver, elle
„ n'a qu'une ſeule avenue, que le pre-
„ mier Miniſtre eſt toujours le maître,
„ & qu'il a ſi ſouvent tant d'intérêt à
„ fermer "?

„ Je n'ai oſé juſqu'ici préſenter, Noailles,
„ Sire, à Votre Majeſté cette inſtruc- ſans crain-
„ tion du feu Roi votre Biſaïeul, & dre l'exil, ſe
„ ce n'eſt pas la crainte qui m'a retenu : taiſoit, n'eſ-
„ celle de l'exil ne m'a pas empêché, pérant pas
„ dans votre minorité, de réſiſter à de perſua-
„ Law & au Cardinal Dubois, quand der.
„ j'ai cru que mes repréſentations pour-
„ roient être utiles. Mais ſi des maxi-
„ mes, ſoutenues de tout le poids d'un
„ nom auſſi reſpectable & auſſi cher
„ que celle du feu Roi, auroient peut-
„ être été inutilement expoſées, quel-
„ les ſont les vérités qu'on oſera por-

1743. „ ter juſqu'au Trône, quand on crain-
„ dra de bleſſer un premier Miniſtre ?
„ Les repréſentations les plus juſtes,
„ & quelquefois les plus néceſſaires,
„ ne ſont donc plus écoutées, ou de-
„ viennent ſuſpectes. Le premier Mi-
„ niſtre ne manque jamais de les faire
„ enviſager comme des ſemences de
Découragement né d'une eſpece de ſervitude. „ ſédition & de révolte. L'épreuve
„ qu'on en a faite, & la conviction
„ où l'on eſt de l'inutilité de toutes
„ reſſources, jettent les eſprits dans le
„ découragement, & par le découra-
„ gement, dans l'indifférence du bien
„ public. Le connoître ce bien, l'ai-
„ mer & ſe trouver à portée ou mê-
„ me capable de le faire connoître au
„ Roi, c'eſt un démérite que le Mi-
„ niſtre ne pardonne point, parce qu'il
„ n'y a de véritable mérite pour lui
„ que dans l'aſſerviſſement à ſes volon-
„ tés. Toute généralité de vues & de
„ ſentiments eſt odieuſe, & par-là tou-
„ te émulation eſt étouffée ; tout lan-
„ guit, tout ſe dégoûte. Il n'eſt plus
„ permis de penſer que ſervilement,
„ & chacun ſent la peſanteur & l'in-
„ dignité de cette ſervitude. Ainſi, tout
„ le corps de l'Etat, par rapport au
„ bien commun, tombe dans une eſ-

„ pece d'engourdiſſement & d'inſenſi-
„ bilité, qui de toutes les maladies po- 1743.
„ litiques eſt la plus dangereuſe. "

Conſeil bien compoſé ſous le Régent précédent.

Le Maréchal de Noailles propoſe enſuite pour modele la maniere dont Louis XIV gouvernoit avec ſon Conſeil, compoſé de perſonnes qu'il crut uniquement attachées au bien de l'Etat, & dont les ſentiments ne pouvoient être balancés par nulle autre vue: les Cardinaux & les gens d'Egliſe en furent toujours exclus, parce que des vues particulieres pouvoient les déterminer. Dans ce Conſeil, après avoir entendu les avis, le Roi décidoit de tout, ne voulant point qu'un Miniſtre dominât ſur les autres, & voulant que chacun dît librement ce qu'il penſoit. *Ibid.*

Quel doit être un digne Conſeiller du Monarque.

„ Un Conſeiller, véritablement di-
„ gne de la confiance du Prince, ajou-
„ te le Maréchal, ne ſauroit avoir de
„ plus grande joie que de voir les ſer-
„ viteurs fideles, habiles & capables,
„ ſe multiplier autour de lui: il en
„ créeroit s'il étoit poſſible: ne pou-
„ vant en créer, il s'empreſſe de les
„ chercher; & charmé de trouver des
„ hommes qui lui reſſemblent, il avoue,
„ & ſe fait un devoir de faire connoî-

„ tre au Prince tout ce qui peut être
1743. „ capable de le bien ſervir.

Exhortation à Louis XV.

„ Toute l'Europe, Sire, eſt atten-
„ tive à l'événement préſent. Il eſt
„ de votre gloire de lui prouver que,
„ ſi quelque autre a paru juſqu'ici gou-
„ verner ſous votre nom, Votre Ma-
„ jeſté n'en eſt cependant ni moins at-
„ tentive au bien de ſon Royaume, ni
„ moins capable de le connoître & de
„ le procurer; que vous êtes ſeul le
„ Roi de cette grande & noble Mo-
„ narchie; que vos lumieres & votre
„ autorité l'animent, & que rien ne
„ s'y fait ſous votre nom, que ce qui
„ s'y fait par des ordres émanés de
„ votre pleine & parfaite connoiſſance.

Vœu de la nation.

„ Que l'attente, Sire, de toute l'Eu-
„ rope ne ſoit point trompée. Com-
„ blez nos peuples de joie : ils ne ſau-
„ roient en avoir de plus touchante,
„ que de n'avoir à obéir qu'à Votre
„ Majeſté. Je me jette à ſes pieds,
„ aſſuré de lui porter ici les vœux de
„ tous ſes fideles ſerviteurs, ſans ex-
„ ception, & pour la ſupplier en mê-
„ me-temps de me pardonner ma li-
„ berté. Tout eſt pardonnable, Sire,
„ à qui n'aime que votre gloire, le
„ bien de votre ſervice, & le bonheur
„ de votre Etat ".

L'inſtruction de Louis XIV au Roi d'Eſpagne, étoit à la ſuite du mémoire. Nous l'avons déja rapportée ailleurs. Ou y lit cette maxime : *Ne vous laiſſez pas gouverner, ſoyez le maître : n'ayez jamais de favori ni de premier Miniſtre : écoutez, conſultez votre Conſeil, mais décidez.* 1743.

Circonſtances où un premier Miniſtre eſt néceſſaire.

Il n'eſt pas du reſſort de l'hiſtorien de diſcuter cette queſtion ; mais il lui eſt permis d'obſerver que l'expérience l'a rendue quelquefois problématique. Et certainement, ſi un Roi ne donnoit pas aux affaires du Gouvernement les ſoins indiſpenſables, s'il faiſoit un mauvais choix de Miniſtres, ſi chacun dans ſon département affectoit le deſpotiſme, ſi la diviſion régnoit dans les Conſeils, on deſireroit alors un premier Miniſtre, quelque médiocre qu'il pût être.

Le Roi ſe décide à gouverner, & fait entrer Noailles au Conſeil.

Louis XV goûta les raiſons du Maréchal, prit en main les rênes du Gouvernement, le fit entrer au Conſeil, mais ne ſuivit pas en tout ſes avis, dictés par un véritable zele.

Repréſentations du Maréchal ſur Dunkerque.

Quoique les ennemis n'euſſent rien entrepris ſur la frontiere de Flandre, Noailles craignoit toujours qu'ils ne profitaſſent de l'état de foibleſſe où elle

1743. se trouvoit encore. Il ne cessa de travailler sur les grands objets, dont il importoit le plus de s'occuper sans perte de temps. Il représenta en particulier qu'on devoit tout craindre pour Dunkerque, si les Anglois tournoient leurs forces de ce côté-là; que les retranchements qu'on y avoit faits ne valoient rien; qu'on étoit déja convenu d'en faire d'autres; que cependant la résolution prise au Conseil ne s'exécutoit pas. Il insista dans un autre mémoire sur le rétablissement des troupes revenues de Prague. Comme on alléguoit le manque de fonds pour des choses si essentielles, il fit sentir au Roi la nécessité de donner ses ordres, de maniere qu'on ne pût se dispenser d'obéir.

Sur le rétablissement des troupes.

Dépenser à propos, c'est économie.

Mémoire du 23 Mars.

L'expérience avoit prouvé, comme il l'observe, qu'en évitant de faire à temps des dépenses convenables, on se met dans la nécessité d'en faire par la suite de beaucoup plus considérables & moins fructueuses, & que ce genre d'économie appauvrit, ruine insensiblement un Etat. C'est en quoi le Cardinal de Fleury avoit montré peu de sagesse ou de prévoyance. Trop borné dans ses vues d'économie, il

avoit, pour ainſi dire, ſacrifié l'avenir au préſent : il avoit ſur-tout négligé la partie militaire & la marine, comme ſi on eût été sûr d'une paix conſtante ; comme ſi les Puiſſances maritimes n'étoient pas les plus à craindre pour le Royaume. 1743.

Mouvements des ennemis.

Enfin, les Anglois, joints aux Hanovriens & aux troupes des Pays-Bas, alloient ſe mettre en mouvement, & l'on n'étoit pas sûr de leurs deſſeins. Ils pouvoient attaquer la France par quelque endroit, ils pouvoient s'avancer en Allemagne. Le Maréchal de Noailles prie le Roi, en cas qu'il veuille encore lui donner le commandement, de décider quelle en ſera l'étendue. „ On „ ne ſait que trop, dit-il, combien la „ ſéparation des troupes & les différentes autorités ſont préjudiciables „ au bien du ſervice : les troupes ne „ doivent être détachées d'une armée „ que pour des occaſions particulieres, & doivent s'y réunir au premier ordre du Général. Il eſt eſſentiel qu'elles ſoient ſoumiſes à un ſeul „ chef, & qu'un même eſprit en dirige toutes les opérations, afin d'en „ mieux établir le concert. V. M. „ peut ſeule prévenir les déſordres,

Autorité que doit avoir un Général.

Mémoire du 8 Février.

1743. „ en expliquant ſes intentions de ma-
„ niere que quiconque oſeroit manquer
„ à ce que l'ordre, la diſcipline & la
„ ſubordination preſcrivent, craigne
„ de ſentir le poids de ſon indigna-
„ tion ". La méſintelligence entre les Maréchaux de Belle-Iſle & de Broglio avoit eu effectivement des ſuites capables, de faire trembler pour l'avenir, ſi l'on n'évitoit avec ſoin de pareils inconvénients.

La guerre ſe porte en Allemagne.

Après quelque temps d'incertitude ſut le projet des ennemis, leur marche fit connoître qu'ils vouloient pénétrer en Allemagne. Noailles expoſa les différentes vues qu'ils pouvoient avoir, & les différents partis qu'on pouvoit prendre. Le Comte d'Argenſon, Miniſtre de la guerre, lui donna ſon inſtruction datée du 16 Avril, d'après laquelle il faudra juger de ſa campagne.

Inſtruction du Maréch. de Noailles.

L'armée qu'il doit commander ſous les ordres de l'Empereur, eſt deſtinée à traverſer les deſſeins des troupes Autrichiennes, Hanovriennes & Angloiſes, & à s'oppoſer à leur marche, ſoit ſur Mayence & Francfort, ſoit ſur le haut-Palatinat ou du côté de Donawert. Le Maréchal doit les attaquer & les combattre, tant en-deçà, qu'au delà du Rhin,

Inſtr. du Roi au Maréchal de Noailles.

en quelque endroit qu'il les joigne, lorſqu'il en trouvera l'occaſion ; pourvu que ce ſoit ſur les terres de l'Empire, ou ſur les Etats dépendants de la Reine de Hongrie en Allemagne, & non ſur les terres des Pays-Bas, dans leſquelles l'intention du Roi eſt qu'il ne commette aucune hoſtilité. Si les ennemis marchent ſur Mayence ou Francfort, il prendra toutes les meſures convenables pour les prévenir ſur le Mein, & les obliger, en les rejettant ſur l'Abbaye de Fulde, à prendre une route plus longue & plus difficile pour pénétrer dans le haut-Palatinat. En cas que, ne pouvant les prévenir ſur le Mein, il ſoit obligé de s'avancer ſur le Necker, pour couvrir les villes du Danube, on le laiſſe maître de diriger ſes marches depuis Hailbron, de maniere à laiſſer le plus long-temps dans l'incertitude de ſon véritable objet. Suppoſé qu'il ſe trouve en Baviere, à portée d'agir avec l'armée du Maréchal de Broglio, le commandement ſupérieur de ces deux armées ſera dévolu au Maréchal de Noailles, & il n'y aura qu'un même ordre de bataille & qu'un ſeul Etat-Major. Dans le cas où les Anglois & les Hanovriens ſe contenteroient de couvrir la marche 1743.

1743. des Autrichiens en Allemagne, & ſi ces derniers y paſſoient ſeuls, on ſe remet à lui d'envoyer à l'armée de Baviere un ſecours proportionné au renfort que recevront les ennemis. Telle eſt la ſubſtance de l'inſtruction. Le Général reçut en même-temps un plein-pouvoir, pour traiter avec l'Empereur & avec les Princes de l'Empire.

Il prévient le Roi ſur les intrigues de ſes envieux.

Avant ſon départ, il dit au Roi que ſes envieux & ſes ennemis chercheroient par toutes ſortes de moyens à le décréditer : il le ſupplia de l'en faire avertir, afin de pouvoir ou avouer ſes fautes avec franchiſe, ou ſe juſtifier des fauſſes imputations. Ce qu'il avoit prévu arriva bientôt. A peine étoit-il parti, qu'on lui imputa d'avoir révélé au Comte de Los un ſecret du Conſeil d'Etat, capable de rompre un projet de conciliation entre les Rois d'Eſpagne & de Sardaigne. Cette méchanceté de Courtiſan étoit d'autant plus abſurde, que Noailles avoit donné lui-même le projet, en avoit fortement repréſenté l'importance, & qu'il ne connoiſſoit le Comte de Los que pour l'avoir vu deux ou trois fois en paſſant.

Méchanceté qu'il éprouve d'abord.

Le Roi l'en avertit. Sa réponſe ferme.

Le Roi l'ayant averti de ce reproche, par la voie du Cardinal de Ten-

cin, membre du Conſeil : „ Non, Si- 1743.
„ re, je ne l'ai pas fait & j'en ſuis in-
„ capable, lui écrivit-il ; je le ſuis auſſi
„ de me juſtifier aux dépens de per-
„ ſonne : mais ce n'eſt pas d'aujour- Secret mal
„ d'hui qu'on a ſu ce qui ſe paſſoit gardé.
„ dans votre Conſeil, & j'en ai des
„ preuves certaines. ( Ce mal devint de
„ jour en jour plus commun. ) Conſer- Le Maréchal
„ vez-moi vos bontés, Sire : je dois m'at- de Noailles au Roi.
„ tendre à tout après une impoſture 14 Mai.
„ auſſi groſſiere. Incapable d'intrigue
„ & de cabale, ne connoiſſant que la
„ vérité & le bien de votre ſervice,
„ je ſuis à charge à tous ceux qui n'a-
„ giſſent pas par ces motifs. Mais,
„ Sire, je me confie dans votre juſti-
„ ce, dans la droiture de votre cœur ;
„ & j'eſpere que ce qui pourroit me
„ ſuſciter des ennemis, eſt ma force
„ & mon ſoutien auprès de Votre
„ Majeſté : je n'en ai jamais recherché
„ d'autre ".

Le Roi lui répondit de ſa main : Réponſe du
„ Comme j'étois bien perſuadé de la Roi, pleine de ſens.
„ fauſſeté de l'avis, je ne me ſuis pas
„ fort tourmenté de ce qu'on y di-
„ ſoit ſur vous... Je ſais auſſi fort bien Lettre du
„ que les choſes qui devroient être Roi.
„ les plus ſecretes ne le ſont pas tou- 20 Mai.

1743. „ jours : j'en ſuis & en ai été aſſez
„ peiné. Mais il faudroit donc faire tou-
„ jours tout ſeul ce que l'on ne vou-
„ droit pas qui fût ſu... Les envieux
„ moureront, mais non pas l'envie;
„ & tant que vous n'y donnerez pas
„ plus de priſe, ſouciez-vous peu de
„ ce qu'ils feront & diront. Qui eſt-ce
„ qui eſt à l'abri des diſcours? Mes
„ compliments, je vous prie, au Duc
„ d'Ayen & au Comte de Noailles,
„ l'un pour n'avoir pas été, & l'au-
„ pour avoir été (nommé Maréchal-
„ de-camp.) Le premier doit être pré-
„ ſentement inſtallé dans la dignité de
„ Maréchal preſque comme vous. Di-
„ tes-lui, je vous prie, d'en faire part
„ à ſes amis & amies. Il doit voir auſſi
„ qu'on ne lui manque pas abſolument
„ de parole " Ce ton de familiarité charme dans un Roi, quand il eſt l'expreſſion du ſentiment pour des hommes dignes de ſon amitié.

Noailles en Allemagne, où les ennemis l'ont prévenu.

Comme les ennemis avoient paſſé l'hyver dans des quartiers, entre les Pays-Bas & l'Allemagne, il étoit impoſſible de les prévenir ſur le Mein, où ils dirigerent leur marche. Mais le Maréchal de Noailles, en joignant à toutes les précautions néceſſaires toute

Le Maréchal de Noailles au Roi. 14 Mai.

la diligence poſſible, étoit preſque sûr de déconcerter leurs projets. Arrivé à Spire au commencement de Mai, & maître des bords du Necker, quoique ni ſes troupes ni ſes ſubſiſtances ne fuſſent encore dans l'état qu'il auroit ſouhaité, il eut lieu de croire que l'ennemi n'oſeroit plus, ou ne pourroit pénétrer en Allemagne; & que la guerre ne ſe feroit qu'à la portée des frontieres. 1743.

Les Anglois vouloient ſe battre.

Le Roi d'Angleterre Georges II venoit ſe mettre à la tête de ſon armée. On conjecturoit avec raiſon que les Anglois tenteroient le paſſage du Mein, & s'expoſeroient aux riſques d'une bataille. *Nous pouvons la perdre impunément*, diſoient-ils tout haut avec fierté, *& la France ſera encore trop heureuſe d'accepter la paix : ſi nous la gagnons, rien ne nous empêchera de donner la loi dans l'Empire.* Noailles, bien-loin de les craindre, n'attendoit que le moment de marcher à eux en forces. Il propoſa ſes vues au Roi & au Miniſtre. Il projettoit de paſſer le Mein, ſi l'ennemi ne le faiſoit avant qu'il pût l'en empêcher : il eſpéroit le forcer ainſi à la retraite; & rien ne pouvoit être plus glorieux ni plus uti-

Le Maréchal réſolu de les attaquer.

le. Une de ſes maximes étoit qu'il *vaut*
1743. *mieux différer que de commencer foiblement.* En attendant donc que tout fût prêt, il demanda des ordres ſur la maniere de ſe conduire dans les pays neutres, où il importoit d'occuper des poſtes.

Contradictions qu'il éprouve du côté de la Cour.

Mais un nouvel échec, que les troupes de l'Empereur eſſuyerent en Baviere, fit varier tout-à-coup les réſolutions de la Cour. Le Maréchal de Broglio ſollicitoit un renfort pour l'armée qu'il commandoit. On ordonne à Noailles de lui envoyer au plutôt douze bataillons & dix eſcadrons. On lui mande en même-temps (& rien n'étoit plus capable de le chagriner) qu'on voyoit avec peine qu'il eût changé ſon premier projet; & on l'exhorte à ſe porter ſur le Necker, ſuivant ſes *premieres inſtructions*, comme s'il avoit voulu s'en écarter. Une lettre particuliere du Roi confirmoit la dépêche du Miniſtre.

Comment les Miniſtres ſe laiſſent tromper.

L'origine de ce faux jugement eſt remarquable. Paris du Vernei, très-bon munitionnaire, très-utile à l'Etat dans cette partie, étendoit ſes vues à tout, & ſe mêloit de former des projets de guerre. Orri, Contrôleur-gé-

néral, & le Comte d'Argenſon adopterent ſes idées qu'il propoſoit avec chaleur; ils ſe laiſſèrent perſuader qu'au fond c'étoient les mêmes qu'ils avoient eues. Comme le plan du Général ne s'y trouvoit pas conforme, ils crurent auſſi que ſon inſtruction y étoit contraire, ſans ſe donner la peine de l'examiner. Ils ne penſoient plus qu'à l'armée de Broglio, qu'aux périls dont ils la croyoient menacée; & ils prétendoient que Noailles devoit diriger toutes ſes opérations vers la Baviere. 1743.

Noailles démontre l'erreur du Miniſtere.

Pour éviter toute tracaſſerie, & ne pas perdre à des *procès par écrit* un temps qu'il conſacreroit au ſervice, il ne répondit point aux lettres & aux mémoires qu'il reçut d'eux ſur cette matiere. Mais il démontra au Roi, dans une dépêche pleine de ménagement, que loin de changer de projet, il ne faiſoit qu'exécuter ce qu'on lui avoit preſcrit. *S'il peut m'être permis à titre de vieux militaire, qui ſert depuis cinquante ans, de demander une grace à mon maître, je ſupplie V. M. de ſe faire préſenter l'inſtruction qu'elle m'a donnée: c'eſt la ſeule juſtification, Sire, que je demande.* Ces termes de ſa dépêche, & encore plus l'évidence

de ſes raiſons, durent apprendre aux
1743. Miniſtres à ne pas cenſurer légérement un Général, encore plus zélé pour ſon devoir que pour ſon honneur.

Le Roi lui rend juſtice.

„ Puiſque vous vous ſouvenez de „ vos inſtructions, lui dit le Roi, & „ que vous n'avez pas changé les pro- „ jets que vous aviez en partant, je „ m'en rapporte entiérement à vous; „ j'avois craint ſeulement que le vœu „ de toute l'armée, pour ne pas ap- „ procher de la Baviere, ne vous eût

Lettre de la main du Roi. 31 Mai.

„ ſéduit.... Je ſais que vous avez été „ aſſez incommodé, & que votre cœur „ a fait marcher votre corps. Ména- „ gez l'un & l'autre, je vous prie, & „ ſoyez ſûr que j'ai été très en peine „ de vous, parce que je vois que vous „ me ſervez bien".

Modeſtie & bonté de ce Prince.

Toute la correſpondance particuliere du Roi avec le Maréchal, eſt pleine de ces marques de confiance & de bonté ſi précieuſes pour un ſujet. Il y parle des affaires beaucoup mieux qu'on ne devoit l'attendre d'un Prince, qui n'en avoit preſque aucune habitude; & il y montre une modeſtie aimable, qu'on ne ſauroit trop louer quand elle ne dé-

*Id.* 4 Juin.

génere point en foibleſſe. *Ma lettre n'eſt pas bien conçue*, dit-il après avoir

rapporté une négociation importante, *mais je ſuis preſſé. De plus je ne ſuis pas plus ſpirituel que cela; mais ce qui eſt ſûr, c'eſt que je fais de mon mieux.* 1743.

Dès que le Maréchal connut les intentions du Roi, & ſut délivré de l'inquiétude que lui cauſoit la légéreté du Miniſtere, il ſe mit en action avec autant d'ardeur qu'il avoit eu de flegme juſqu'alors. Le départ du détachement qu'il envoyoit en Bayiere, comme on le lui avoit ordonné, redoublant l'audace des ennemis, ils paſſerent le Mein. A cette nouvelle, il fait marcher les troupes, & pendant qu'elles ſe raſſemblent à Lorch, il va reconnoître lui-même le camp de Pfungſtatt, qu'il ſe propoſe d'occuper. L'armée y arrive le 9 Juin. On y ſéjourne le 10, pour attendre un corps qui devoit joindre. Le 11, on s'avance vers le Gros-Gerau, que l'ennemi étoit venu reconnoître. On eſpéroit combattre le lendemain. Princes, Officiers-Généraux, toute l'armée juſqu'au dernier ſoldat témoignoit l'impatience de ſe ſignaler. Mais les ennemis décamperent avec précipitation pendant la nuit, & repaſſerent le Mein. La fierté Angloiſe fut

Les ennemis paſſent le Mein.

Le Maréchal de Noailles au Roi. 14 Juin.

Sa marche à eux.

Ils ſe retirent.

1743. humiliée : elle l'auroit été bien davantage peu de temps après, ſi une victoire que l'habileté du Général François rendoit infaillible, ne nous eût été ravie par une faute que l'on ne pouvoit prévoir.

On leur coupe les ſubſiſtances. Attentif à tous les mouvements des ennemis, ayant ſu qu'ils avoient fait des marches forcées pour le prévenir à Aſchaffembourg, il envoya auſſi-tôt le Duc de Grammont, Lieutenant-Général, ſon neveu, occuper avant eux les défilés par où ils pouvoient tenter un paſſage. On occupa en effet ce poſte important ; & Mylord Stair, Général Anglois, qui venoit le reconnoître à la tête d'un corps de troupes, fut contraint de ſe retirer. Deux ponts jettés ſur le Mein à Seligenſtatt, les poſtes de l'armée Françoiſe, les ſavantes manœuvres du Maréchal, réduiſirent les ennemis à une diſette extrême de ſubſiſtances : il annonça le 21 Juin au Comte d'Argenſon, que dans peu ils ſe retireroient probablement par Hanau.

Diſpoſitions pour les combattre. C'étoit l'occaſion que Noailles attendoit pour combattre. On l'avertit le 27 à une heure après minuit que les ennemis décampoient. Sur le champ il prend ſon parti, ordonne aux troupes

de ſe tenir prêtes, leur fait paſſer la riviere, partie ſur les ponts, partie à des gués qu'il avoit fait reconnoître. Il choiſit une poſition admirable pour fermer la plaine. Tandis qu'on s'y range en bataille, il repaſſe le Mein pour examiner les manœuvres des Anglois ſur leur flanc, & pour donner ſes ordres à la plus grande partie des troupes, qui étoit encore de ce côté-là. Il apprend que le village de Dettingen eſt évacué: il ordonne qu'on l'occupe. C'eſt ce qui devoit aſſurer la victoire la plus complete. L'armée ennemie alloit être accablée dans un défilé; la préſence du Roi d'Angleterre & du Duc de Cumberland ſon fils, arrivés depuis quelques jours, n'auroit ſervi qu'à rendre le triomphe des François plus glorieux. 1743.

Ordre d'occuper Dettingen.

Malheureuſement une aveugle impétuoſité, & le manque de diſcipline, ſi ſouvent funeſtes à la nation, font évanouir de ſi belles eſpérances. Au lieu d'occuper Dettingen, le Duc de Grammont entraîné par ſon ardeur, peut-être auſſi trompé par la foibleſſe de ſa vue, & croyant n'avoir affaire qu'à l'arriere-garde, franchit un ravin que l'on avoit devant ſoi, ſur lequel il n'y avoit qu'un ſeul pont. Nulle repréſen-

Ardeur funeſte du Duc de Grammont.

1743. tation ne peut l'arrêter : il engage une partie des troupes dans le péril. Noailles s'en apperçoit de loin, accourt, est obligé de changer ses premieres dispositions, sans avoir le temps de reconnoître le terrein : il en fait de nouvelles ; mais l'avantage qu'on avoit perdu ne pouvoit se récompenser. Une batterie de canon, prête à foudroyer les Anglois, devint inutile, parce qu'elle auroit tiré sur les François mêmes.

Combat de Dettingen. On marche néanmoins. On essuye une furieuse décharge. Elle met les troupes en désordre : on les rallie trois fois inutilement. La maison du Roi charge avec une valeur plus vive que réglée & soutenue. Les ennemis, serrés sur plusieurs lignes, formoient une masse inébranlable d'où sortoit un feu continuel, extrêmement meurtrier. Le Duc de Chartres, aujourd'hui Duc d'Orléans, le Comte de Clermont, Prince du sang, le Prince de Dombes, le Comte d'Eu, le Duc de Penthievre, une foule de grands Seigneurs font des efforts prodigieux sans qu'on puisse l'enfoncer. Enfin, la position de l'ennemi rendant le combat trop inégal, & les troupes se décourageant, le Général fait la retraite en présence des vain-

Le Maréchal de Noailles au Roi. 29 Juin.

Retraite des François.

queurs, qui n'oſent pas le pourſuivre ; il leur laiſſe le champ de bataille ; il va reprendre ſon camp de Séligenſtatt. 1743.

L'Infanterie, où il y avoit beaucoup de recrues & de milices, ne fit pas tout ce qu'auroit ſouhaité le Général, excepté quelques Régiments, parmi leſquels celui d'Auvergne mérita les plus grands éloges. (Il avoit le Duc de Duras pour Colonel.) Le régiment des Gardes Françoiſes, n'étant alors ni exercé ni diſcipliné, & ayant ordre de ne pas tirer avant l'ennemi, fut mis en déroute, malgré la bravoure de ſes Officiers. Selon la dépêche du Maréchal, c'eſt à la ſeule diſcipline, à l'obéiſſance militaire, que les ennemis durent la ſupériorité de leurs manœuvres : c'eſt ce qui manquoit aux François. „ Et ſi l'on ne travaille pas, „ dit-il au Roi, à y remédier avec „ l'attention la plus ſérieuſe & la plus „ ſuivie, les troupes de V. M. tom- „ beront dans la derniere décadence ". La diſcipline des ennemis leur donna tout l'avantage.

Dans une lettre particuliere, il tâche de couvrir aux yeux du Monarque la faute de ſon neveu, par les louanges qu'il avoit méritées d'ailleurs. Le „ Duc de Grammont, un peu trop in- „ conſidéré dans ſes premieres diſpo- Noailles excuſe Grammont.

1743. „ sitions, quoiqu'il ne commandât pas
„ & qu'il eût des anciens, a fait des
„ prodiges de valeur; & cet événe-
„ ment doit le corriger de la seule
„ chose qui auroit été capable de l'em-
„ pêcher de devenir un bon Général".
Grammont devoit son avancement aux éloges que son oncle avoit toujours faits de lui : le chagrin de l'un & de l'autre en dut être plus cuisant.

Les vainqueurs décampent la nuit.

Ce fameux combat de Dettingen, auquel une partie des troupes ne put prendre aucune part, auroit eu sans doute des suites funestes, malgré la perte des ennemis plus considérable que la nôtre, si Noailles n'avoit su leur imposer, même dans sa retraite. Ils décamperent deux heures avant le point du jour, laissant leurs morts & leurs blessés sur le champ de bataille. Le Maréchal fit enterrer les uns, fit transporter dans son camp les autres, au nombre de cinq cents, & leur procura tous les secours. Son humanité mérita les éloges & la reconnoissance du Comte de Stair, dont les sentiments n'étoient pas moins généreux. Ils s'écrivirent mutuellement plusieurs lettres, pleines de cette véritable grandeur d'ame qui concilie les droits de la nature avec

Humanité des deux Généraux.

les

les déplorables rigueurs de la guerre.

1743.

Lettre remarquable de Louis XV.

Le Roi au Maréchal de Noailles. 5 Juillet.

Louis XV répondit de sa main au Général : „ Je suis bien persuadé que „ ce n'est pas votre faute, si le combat que vous avez donné à Dettingen n'a pas été plus heureux ; tout „ le monde vous rend cette justice, „ & moi plus qu'aucun, connoissant „ votre zele pour mon service & votre expérience. Je suis très-aise que „ les Princes ayent montré autant de „ courage & d'activité que vous le „ marquez. Témoignez-leur en ma joie „ & le gré que je leur en sais, surtout à MM. de Chartres & de Penthievre. Aussi n'ai-je pas tardé à leur „ envoyer le brevet de Maréchal de „ camp, que vous m'avez demandé „ pour eux.

„ Puisque vous me parlez du Duc „ de Grammont, je vous dirai que je „ n'ai jamais douté de sa valeur, mais „ que je crains fort que la précipitation avec laquelle il me paroît qu'il „ vous a entraîné dans cette affaire-ci, „ ne lui fasse grand tort parmi les „ troupes : car il me paroît qu'on rejette sur lui d'être la cause que vous „ n'avez pas remporté une victoire „ complete. J'ai toujours été bien per-

1743. „ ſuadé auſſi de la valeur de nos jeunes „ Seigneurs; mais ce qu'il convient „ que vous étudiez en eux, c'eſt les „ talents qu'ils développeront, pour „ que vous les cultiviez, afin qu'ils de- „ viennent bons Généraux; ce dont „ tout le monde convient que nous „ manquons abſolument ".

Les fautes bien exagérées en France.

Paſſant aux reproches qu'on faiſoit à une partie de ſa maiſon militaire : „ Le tout eſt déja public, dit le Roi, „ & peut-être même plus enflé qu'il „ n'eſt : car vous ſavez qu'en ce pays „ l'on y va forte vîte, ſoit d'une fa- „ çon ſoit d'une autre ". En effet, la méchanceté & la credulité groſſiſſent toujours les fautes de cette nature; & ſouvent les bruits publics ne ſont que les échos du menſonge ou de la prévention. Au reſte, quel eſt le corps ſi reſpectable, qui n'ait dû profiter de l'expérience de ſes fautes mêmes?

Noailles impoſe aux ennemis.

Une marche en-avant que fit le Maréchal de Noailles, acheva de ſoutenir la réputation des armes Françoiſes. Les ennemis campoient près de Hanau : il alla camper le 2 Juillet à Steinheim vis-à-vis d'eux. Par-là il affoiblit leur confiance; il renouvella leurs inquiétudes, au point qu'à la vue de ſimples

Le Maréchal de Noailles au Roi. 8 Juillet.

détachements de son armée, ils battirent la générale, & furent sous les armes un jour entier. Cette vigueur étoit nécessaire pour rassurer les partisans de la France : tous convenoient qu'il valoit mieux perdre un combat que de n'en point livrer. 1743.

L'Empereur réduit au désespoir par la retraite de Baviere.

L'Empereur Bavarois en particulier, réfugié à Francfort, dépouillé de ses Etats, manquant de tout, avoit grand besoin d'être encouragé. Le Maréchal de Broglio venoit de le réduire au désespoir, en abandonnant la Baviere sans ordre du Roi. Il s'y crut obligé pour la conservation de ses troupes : sa retraite n'en excita pas moins de plaintes, & lui attira une disgrace éclatante. Noailles va visiter l'infortuné Charles VII, non-seulement parce que ses malheurs demandoient quelque consolation, mais parce qu'il importoit à la France de le rassurer & de l'affermir. Il le trouve indigné de la retraite de Broglio, & persuadé heureusement que le Roi n'y avoit aucune part ; il le confirme dans cette persuasion. Le voyant disposé à un accommodement avec la Reine de Hongrie, il lui représente que le plus grand malheur pour lui seroit de faire une paix honteuse,

Le Maréch. va le visiter à Francfort.

Il l'exhorte à tenir ferme dans l'alliance.

1743. en se détachant de l'allié le plus fidele; que la constance du Roi à le soutenir devoit le rendre ferme dans les revers; que sans réfléchir amérement sur les fautes qui pouvoient avoir occasionné les malheurs, il falloit dans toutes les affaires partir du point où l'on se trouvoit; qu'enfin, il n'avoit de secours réels à espérer que de la France & de l'Espagne, & ne pouvoit maintenir sa dignité que par leurs secours. Comme l'Empereur étoit réduit à demander, non-seulement la continuation des subsides pour ses troupes, mais un subside alimentaire pour sa personne, le Maréchal crut devoir lui procurer au moins *de quoi ne pas mourir de faim* (c'est le terme dont il se sert): il lui fit toucher quarante mille écus, sur une lettre de crédit qu'il avoit. Ce Prince ne les accepta qu'à compte des subsides qui devoient lui revenir.

Secours d'argent qu'il lui donne.

Il fait sentir au Roi l'importance de ne pas l'abandonner.

*Ibid.*

Charles s'étoit procuré une espece d'armistice, en embrassant la neutralité des cercles de l'Empire; démarche forcée, mais dont les suites pouvoient amener un accommodement avec la Reine. L'Angleterre d'ailleurs, très-ardente à nous susciter de nouveaux en-

nemis, étoit capable d'employer tous les reſſorts de l'intérêt pour entraîner ce malheureux Prince. Noailles fait remarquer au Roi combien il ſeroit dangereux de l'aliéner, quelque onéreuſe que ſoit ſon alliance. Il lui rappelle que, ſous le dernier regne, Chamillart crut qu'on ſoutiendroit la guerre avec plus de facilité ſur les frontieres du Royaume, en abandonnant la Baviere & l'Italie; & qu'il en réſulta de nouveaux malheurs. Il inſiſte ſur les motifs de gloire, de généroſité & d'intérêt qui ſe réuniſſent en faveur de Charles. Louis les ſentoit : il ne balança point à les prendre pour regles de ſa conduite. 1743.

Caractere de l'Empereur, mêlé de bien & de mal.

L'Empereur étoit d'un caractere aimable & gracieux, avoit des ſentiments d'honneur & de probité, du courage, de la conſtance; mais ſon peu d'expérience dans les affaires & la guerre l'expoſoit à s'égarer; ce qu'il croyoit utile à ſes intérêts, il le deſiroit avec ardeur, il le pourſuivoit opiniâtrement, & n'examinoit guere les moyens ni les conſéquences. Il ſavoit que la plupart de nos Miniſtres lui étoient peu favorables : les offres des ennemis auroient donc pu le décider, pour peu

Le Maréchal de Noailles au Roi. 8 Juillet.

Quoiqu'à charge, il étoit néceſſaire.

1743. qu'on le délaissât. Alors, comme Noailles l'annonçoit au Roi, on auroit vu infailliblement l'Allemagne se liguer contre la France, se livrer aveuglément aux vues des Anglois & des Autrichiens, qui vouloient nous enlever des Provinces. Ce fantôme d'Empereur étoit nécessaire pour retenir l'Empire.

Le Maréch. combat ses fausses idées. *Ibid.*

En s'intéressant à son sort, autant que ses malheurs, & la gloire & l'intérêt même de la France paroissoient l'exiger, le Maréchal étoit bien éloigné d'avoir pour lui une complaisance dangereuse. Il combattoit ses idées; il s'efforçoit de lui faire comprendre, que son desir de retourner en Baviere, & de reprendre ses Etats par les armes, étoit chimérique dans les conjonctures actuelles; que l'armée Françoise ne pouvoit rester plus long-temps loin des frontieres du Royaume; que la neutralité dont il étoit convenu pour ses propres troupes, sur les terres de l'Empire, devoit à plus forte raison regarder les troupes auxiliaires; que les ennemis pouvoient faire des tentatives sur l'Alsace & sur la Lorraine, & qu'il falloit nécessairement les prévenir. L'Empereur ne se rendoit point, tant

le préjugé s'opiniâtre quelquefois contre la raison.

1743.

La France exposée à une invasion.

Cependant Noailles est informé que le Prince Charles de Lorraine a fait des réquisitions, pour le passage de quarante mille hommes par le cercle de Souabe; que de pareilles réquisitions ont été faites au nom de la Reine de Hongrie, pour le passage de vingt mille Hollandois par les Electorats de Treves & de Cologne. Il dépêche sur le champ à l'Empereur : il lui fait représenter que la présence des François lui est devenue inutile; qu'elle ne sert que de prétexte aux alliés de la Reine pour s'arrêter dans l'Empire; qu'étant absolument nécessaire de retourner vers le Rhin, il ne convenoit pas d'attendre qu'on parût y être obligé par les forces de l'ennemi; que l'Empereur devoit se faire un mérite auprès de la diete, de renvoyer son armée auxiliaire puisqu'il étoit convenu d'une neutralité avec les cercles. Ce Prince persiste & prie toujours de différer. Noailles se rend à Francfort auprès de lui, le trouve encore incrédule sur le besoin de défendre nos frontieres, sur le péril où se trouve l'armée Françoise d'être coupée; mais son devoir ne lui

Le Maréch. de Noailles au Roi. 8 Juillet.

Noailles représente à l'Empereur la nécessité d'aller au secours.

Obstination de ce Prince.

1743. permettant plus de céder à des instances déraisonnables, il ne consent à rester quelques jours, qu'à condition qu'il n'auroit pas des nouvelles positives de la marche du Prince Charles.

Le Maréch. lui fait entendre raison.

Quelques heures après arrivent des couriers, qui annoncent que ce Prince est en marche, à la tête de quarante mille hommes, & qu'il doit arriver bientôt vers Marbach. Le Maréchal assure l'Empereur que, si le séjour de l'armée pouvoit changer sa situation, il hasarderoit tout, & que le Roi ne l'en désavoueroit pas; il le console autant qu'il est possible, lui rappelle tous les efforts qu'on a déja faits, lui en promet de nouveaux : il reçoit de lui des assurances de fidelité, & il retourne à son camp de Steinheim, pour ordonner le départ des troupes.

Il annonce au Roi la retraite de l'armée.

Lettre du 11 Juillet.

„ C'est avec une peine infinie, écrivit-il au Roi, que je soutins hier „ la visite de l'Empereur. Ce Prince „ est bien à plaindre. Mais votre armée, Sire, si elle ne se rapproche „ des frontieres, est dans le grand „ péril; & s'il nous arrivoit un événement fâcheux, votre Royaume „ seroit dans le plus grand danger;

„ triſte ſuite de tout ce qui s'eſt paſſé
„ depuis deux ans. Il faut tâcher de
„ remédier à ce qu'il y a de plus à
„ craindre, & qui touche de plus près
„ V. M. C'eſt à quoi je vais travail-
„ ler ſans relâche, dès que j'aurai
„ paſſé le Rhin; & il n'y a pas de
„ temps à perdre. On doit compter
„ que le Roi d'Angleterre aura, dans
„ le mois prochain, au moins cent
„ mille hommes à ſes ordres. Nous
„ n'aurons rien de pareil à lui oppo-
„ ſer; mais il faudra manœuvrer &
„ eſſayer de gagner l'hyver, pendant
„ lequel il faut eſpérer qu'on travail-
„ lera ſérieuſement à l'augmentation
„ de vos troupes, à la réparation de
„ vos places, & à chercher quelque
„ moyen de parvenir à terminer une
„ guerre dans laquelle il n'y a que des
„ malheurs ".

1743. Conſeils pour l'avenir.

Plein de véritables ſentiments patriotiques, le Maréchal de Noailles voyoit avec une douleur extrême, dans toutes les parties de l'adminiſtration, une ſorte d'engourdiſſement, d'indolence, d'inſenſibilité, préſage de la décadence des Empires. Les affaires étrangeres ſur-tout ſe trouvoient dans un état pitoyable. La plupart des An-

Langueur & décadence dans le Royaume.

1743. baſſadeurs, ſoit incapacité, ſoit défaut de zele, ne convenoient nullement à des fonctions ſi importantes. Depuis long-temps, la brigue & la faveur procuroient les places, plutôt que les talents & le mérite; & l'on y cherchoit moins à bien faire qu'à faire ſa fortune. L'émulation étoit preſque éteinte, l'attachement au Prince & à la patrie étoit preſque regardé comme une chimere. C'eſt ce que Noailles eut le courage d'écrire au Roi. .. V. M. aura „ bien la juſtice de croire, dit-il, que „ je ſuis pénétré de douleur d'avoir „ de ſi triſtes vérités à lui expoſer, & „ que de toutes les obligations qu'im- „ poſe le devoir de ſujet, il n'en eſt „ point de plus fâcheuſe ni de plus „ pénible, mais en même-temps de „ plus eſſentielle pour un vrai & zélé „ ſerviteur ".

Noailles dit au Roi les plus triſtes vérités.

Lettre du 8 Juillet.

En inſiſtant ſur la néceſſité d'une augmentation de troupes, qu'on différoit toujours malgré ſes repréſentations: „ C'eſt à ceux qui ont eu part, dit- „ il, à l'adminiſtration des affaires, de „ rendre compte à Votre Majeſté, „ comment il eſt poſſible qu'après „ trente ans de paix, qui n'ont été in- „ terrompus que par des guerres de

Doutes ſur l'adminiſtration.

„ fort courte durée, votre Royaume
„ ſe trouve ſi promptement ſans fonds, 1743.
„ ſans reſſources, & épuiſé d'habi-
„ tants ". Il y a ſans doute ici de l'exagération; un Etat mal adminiſtré paroît manquer de reſſources, quoiqu'il en ait peut-être de grandes, qu'un meilleur Gouvernement ſauroit bien faire valoir.

Cette liberté courageuſe ne déplut point au Monarque. Ses longues reponſes prouvent non-ſeulement qu'il aimoit la vérité, mais qu'il penſoit juſte, qu'il connoiſſoit les hommes, & qu'il s'occupoit alors des affaires. Ne pouvant en citer que des traits, choiſiſſons les plus intéreſſants. Louis répond judicieuſement.

„ J'en dirois trop, & en ferois trop, Peines & récompenſes.
„ ſi je me laiſſois gagner à ma mau-
„ vaiſe humeur (il s'agit de la retraite
„ de Baviere). Mais vous ſavez que Lettre de la main du Roi. 13 Juillet.
„ je n'aime pas les grandes punitions;
„ & que ſouvent en puniſſant peu, &
„ en récompenſant de peu, nous en
„ faiſons plus qu'avec les plus grandes
„ rigueurs & les plus lucratives ré-
„ compenſes ..... ".

„ On peut dire que nous avons eu Etat du Royaume.
„ trente ans de paix. Mais conſidé-
„ rez, je vous prie, les événements

1743. „ qui ſont arrivés pendant ce temps, „ dont l'agiot n'eſt pas le moindre, „ puiſqu'il a renverſé toutes les têtes, „ & fait perdre tout crédit.... Je vous „ dis cela, non pas pour ne pas faire „ ce qu'il faut, mais pour le faire com- „ me il faut, & tâcher de ne pas en uſer „ avec prodigalité & volerie, comme „ nous avons fait juſqu'à préſent....”

Sur les demandes de l'Empereur.

„ Pour ce qui concerne l'Empereur, „ je ſuis bien convaincu qu'il faut le „ ſoutenir tant que nous pourrons, & „ je ne peux pas croire que d'autres „ penſent autrement. Le ſubſide pour „ le faire vivre eſt très-juſte : à l'é- „ gard de celui pour ſes troupes, je „ vous avouerai que je ne penſe pas „ de même, & que je crains toujours „ que ces troupes-là ne nous ſoient „ plus nuiſibles qu'utiles. Paſſe qu'il „ ait certain pied de troupes, mais „ point trop au-deſſus de ſes forces.... „ Comptez qu'il ne démordra jamais „ de ſes projets, & que tous ceux qui „ lui en feront enviſager quelque réuſ- „ ſite, ſeront bien venus de lui, & „ les autres au contraire mal. Il eſt „ entouré de gens qui ne nous peu- „ vent ſouffrir....”

La guerre actuelle fort ſinguliere.

„ Ce qui eſt paſſé eſt paſſé : ainſi

„ ne ſongeons plus qu'au préſent & „ à l'avenir. Le préſent eſt de ſoute- „ nir cette guerre de toutes nos for- „ ces, & l'avenir eſt de faire la paix „ le plutôt poſſible, & la moins oné- „ reuſe qu'il ſoit poſſible..... Il eſt „ bien vrai de dire qu'actuellement „ nous n'avons plus de guerre, puiſ- „ que l'Empereur a fait ſa neutralité, „ & que nous ne l'avons que par lui. „ Cependant nous l'avons. Je ne crois „ pas que cela ſoit jamais arrivé, ni „ que cela arrive jamais. Mais nous „ ſommes dans le ſiecle des choſes „ extraordinaires ". 1743.

„ J'excuſe votre liberté & vous en „ remercie, ſachant d'où cela part. „ Tenez-vous tranquille, & continuez „ à me donner des marques de votre „ amitié, & de l'intérêt que vous pre- „ nez à ma gloire & au bien de mon „ Royaume ". Zele du Maréchal, approuvé.

„ Voilà une longue réponſe à une „ longue lettre. Paſſez-moi, je vous „ prie, ce qui pourroit s'y trouver de „ fautes : ſûrement elles ne viendront „ pas de mauvaiſe volonté de ma „ part..... "

Le Miniſtre de France à la diete de Ratisbonne avoit déclaré le 13 Juillet, Démonſtrations pacifiques.

1743. que l'Empereur ayant ſigné une neutralité avec la Reine de Hongrie, le Roi retiroit d'Allemagne ſes troupes auxiliaires, pour donner au corps Germanique une preuve de ſes diſpoſitions à concourir à ce qu'il pouvoit deſirer. Cette démarche dont l'Empereur craignoit les ſuites, toucha peu la Cour de Vienne & ſes alliés, qui ſe flattoient des plus belles eſpérances.

Les ennemis menacent la France.

Il ne paroiſſoit pas douteux que les ennemis, avec des forces ſupérieures, ne vouluſſent tenter quelque entrepriſe conſidérable ſur nos frontieres. Ils pouvoient nous attaquer en même-temps par la haute Alſace & du côté de la Moſelle, pénétrer en Lorraine par les deux extrémités, ſéparer l'Alſace & la Franche-Comté des autres Provinces, & faire des courſes dans l'intérieur du Royaume. Jamais le Maréchal de Noailles n'eut beſoin de plus de prévoyance, ni d'une activité plus courageuſe. Il combina tout, il prit les meilleures précautions. Mais il avoit beſoin auſſi d'être parfaitement ſecondé; & ſans craindre de ſe donner un rival, il jetta les yeux ſur le plus grand homme de guerre que le Roi eût à ſon ſervice; il le déſigna comme le ſeul avec qui il pût

Noailles deſire d'être ſecondé par le Comte de Saxe.

eſpérer de réuſſir dans ſes projets; il diſſipa enfin les préventions que Louis XV avoit lui-même contre cet étranger. Je parle de Maurice, Comte de Saxe, attaché au ſervice de France depuis 1720. 1743.

Noailles, l'ayant connu particuliérement pendant la campagne de Philipsbourg, admiroit ſes talents, vantoit ſon mérite militaire, aimoit ſa perſonne, en étoit chéri & reſpecté. L'illuſtre Saxon, qui avoit fait des prodiges à Prague, qui enſuite avoit gémi de la retraite de Baviere, peu content du Miniſtere, & encore moins des Généraux, deſiroit avec ardeur de ſervir ſous le Maréchal de Noailles qu'il appelloit *ſon maître*, ſe faiſant gloire, diſoit-il, d'apprendre de lui, & lui trouvant *en tout une ſupériorité* qu'il ne voyoit point dans les autres. L'armée de Baviere paſſant ſous les ordres du Maréchal : „ Oſerai-je vous demander „ ce que vous faites de nous, lui marqua le Comte de Saxe? Il me ſemble que vous nous renvoyez en France comme mauvaiſe compagnie. Ne „ m'excepterez-vous pas du nombre? „ & mon admiration pour vous, mon „ tendre attachement ne me feront-ils „ pas faire grace? ”

Leur amitié fondée ſur l'eſtime.

Lettre du Comte de Saxe.

Le Saxon demande à ſervir ſous lui.

*Id.* 3 Juill.

1743. Le Maréch. lui deſtine un corps d'armée.

Noailles lui répondit ſur le champ :

Lettre du 4 Juillet.

„ Il s'en faut bien que je veuille vous „ renvoyer en France comme mau- „ vaiſe compagnie. Je parle ſur-tout „ de vous, Monſieur & très-cher Com- „ te, que j'aurois bien voulu avoir „ ici le jour de notre affaire (de Det- „ tingen). Quoique nous n'ayons pas „ abſolument raiſon de nous en plain- „ dre, je ſuis bien ſûr qu'avec le ſe- „ cours de votre préſence, nous au- „ rions mis un grand deuil dans l'ar- „ mée des ennemis. Je vous attends „ avec impatience. Prenez la poſte, je „ vous prie, pour venir me joindre „ quelque part où je ſois. J'ai beſoin „ de vous & de vos conſeils. Je me „ propoſe de vous donner un corps „ conſidérable à commander à portée „ de moi, & pour aſſurer notre com- „ munication. Il me faudroit un volu- „ me pour vous expliquer mes vues, „ & trois heures d'entretien en feront „ plus que cent pages d'écriture ".

Diſpoſitions faites entre eux.

Tout fut bientôt arrangé entre eux. Il s'agiſſoit principalement de pourvoir à la ſûreté des frontieres. On repaſſa le Rhin. Le Comte de Saxe, avec vingt-cinq bataillons & quarante eſcadrons, étoit chargé de défendre la haute Al-

face ; & le Maréchal se proposoit de lui envoyer un renfort ou de marcher en personne, suivant l'exigence des cas. 1743.

Ils apprennent tout-à-coup que le Maréchal de Coigni est nommé, à la place du Maréchal de Broglio, pour le commandement d'Alsace. Cette nouvelle imprévue deconcerte d'abord leurs projets. Le Comte de Saxe écrit à Noailles : „ Comme les dispositions „ que je ferai pourroient n'être que „ momentanées, vous jugerez bien, „ Monsieur, que je ne puis les faire „ avec cette confiance qui souvent en „ détermine la bonté. Vous me ferez „ une grande grace de m'informer de „ ce que vous en savez. Je ne puis le „ croire ; parce que si j'ai à être subordonné à quelqu'un, je me flatte „ que vous m'auriez gardé, plutôt que „ de m'envoyer servir sous un autre ". C'en étoit assez pour le dégoûter à jamais du service de France, où jusqu'alors il avoit eu trop peu de satisfaction.

Coigni nommé pour commander en Alsace.

Mécontentement du Comte de Saxe.

Lettre du 24 Juillet.

L'embarras du Maréchal ne fut pas moindre. Il avoit espéré que ce commandement seroit donné au Comte sous ses ordres ; le Ministre ne lui expliquoit point quelle devoit être l'autorité de Coigni ; ce Général plein de bravoure

Embarras & représentations de Noailles.

1743. qui paroiſſoit fort inférieur à l'autre : il craignit les conſéquences d'un choix, qui, probablement troubleroit l'harmonie & nuiroit aux opérations; il en écrivit avec force au Roi & au Miniſtre de la guerre, proteſtant qu'il n'avoit eu en vue que le ſalut du Royaume, qu'il ne pouvoit répondre de rien ſi l'on renverſoit ſes arrangements, que du reſte il ſe renfermoit dans la plus exacte obéiſſance.

Il préfere le devoir au ſoin de faire ſa cour.

Lettre du 27 Juillet.

Il ajoute au Roi : „ J'ai une infi-
„ nité d'articles ſur leſquels je dois ré-
„ ponſe à V. M. Je ſuis honteux de
„ n'y avoir pas ſatisfait encore; mais
„ j'ai pour raiſon à lui alléguer l'o-
„ bligation indiſpenſable de travail-
„ ler du matin au ſoir. J'eſpere qu'el-
„ le me pardonnera. Un Courtiſan
„ auroit préféré l'honneur de lui écri-
„ re à celui de la ſervir; mais un
„ bon ſerviteur & un fidele ſujet ai-
„ me mieux agir & travailler, pour
„ ce qu'il croit de plus utile à ſon
„ maître ".

Le Roi veut que Coigni ſoit ſubordonné.

Ce n'étoit pas l'intention de Louis XV, de donner au Maréchal de Coigni, en Alſace, un commandement plus étendu que ne l'avoit eu le Maréchal du Bourg en 1734. Il répondit

à Noailles que les troupes & Coigni lui-même ſeroient ſous ſes ordres, tant qu'il reſteroit dans cette Province. Quant au Comte de Saxe, en convenant qu'il n'y avoit guere de Généraux François qui *viſaſſent au grand comme lui*, il témoignoit n'avoir pas en lui toute la confiance poſſible : il inſiſtoit ſur ſa qualité de huguenot, ſur ſon ambition d'être ſouverain (de Courlande), ſur ſes menaces, vraies ou ſuppoſées, de paſſer à un autre ſervice ſi on le contrarioit : „ Eſt-ce „ là du zele pour la France ”? diſoit Louis. Le Comte étoit à ſes yeux d'une humeur légere, *peu ſouciante*, attaché ſeulement par une maîtreſſe qu'il oublieroit bientôt, & d'autant moins ſûr que le Roi de Pologne, ſon frere naturel, alloit peut-être ſe déclarer contre nous. Il ne laiſſoit pas d'avouer qu'il pouvoit être *excellent* ſous les ordres de Noailles, & lui recommandoit de s'aſſurer de ſes ſentiments. Il finiſſoit par louer le Maréchal d'avoir préféré *le devoir de Général à celui de courtiſan*, en différant des réponſes qui ne preſſoient point.

1743. Lettre du Roi. 1er. Août. Ses préventions contre le Comte de Saxe.

Quand Noailles n'auroit fait que diſſiper ces ombrages du Roi, que

Noailles les diſſipe par d'excel-

1743. Sentes raisons.

Lettre du 8 Août.

procurer au Royaume un défenſeur tel que le Comte de Saxe, tout bon François devroit honorer ſa mémoire avec reconnoiſſance. Il continua de faire l'éloge du Saxon, il répondit de ſa fidélité & de ſon zele. Il dit au Monarque : „ Les Officiers, Sire, qui ſe „ portent vers le grand ſont aujourd'hui ſi rares, que dans l'opinion que „ j'ai du Comte de Saxe, je le regarde comme un homme précieux pour „ votre Etat qui mériteroit des diſtinctions particulieres s'il étoit né „ votre ſujet : qui étant étranger, en „ mérite encore des plus grandes, afin „ de l'attacher plus étroitement à V. „ M. Il a de l'élevation dans l'eſprit „ & des ſentiments dans le cœur ; la „ méfiance l'éloigneroit, & la confiance au contraire l'attachera de plus „ en plus. Il n'y aura, Sire, que des „ mortifications marquées, qui puiſſent jamais le porter à quitter votre „ ſervice. On lui en a fait eſſuyer „ en Bohême, capables de donner du „ dégoût. Mais quoique les Allemands „ ſoient ſujets à paſſer d'un ſervice „ dans un autre, il y a des regles „ & des bienſéances auxquels ils ne „ ſauroient manquer ſans ſe rendre

„ mépriſables parmi eux ; & le Com- 1743.
„ te de Saxe y manquera moins qu'un
„ autre, parce qu'il eſt plus jaloux de
„ ſon honneur ". Enfin, le diſcerne-
ment & la magnanimité du Maréchal
de Noailles fixerent le jugement du
Roi, & la poſtérité reconnoîtra un ſervi-
ce trop peu connu des contemporains.

L'armée campoit à Spire. On ſut
que le Roi d'Angleterre alloit ſe met- Il ſe diſpoſe à marcher vers la Moſelle.
tre en mouvement pour quelque en-
trepriſe. Noailles, ſe croyant obligé
par-là de s'avancer vers la Moſelle,
demande que le Maréchal de Coigni
ſe rende au plutôt à ſa deſtination ; &
en l'attendant, il travaille pour l'Alſa-
ce, comme s'il devoit être chargé de
la défendre. Il écrit quelques jours
après au Comte de Saxe : „ Il n'eſt
„ plus queſtion pour vous que de Lettre du 18 Août.
„ défendre d'ici à huit jours le paſ-
„ ſage du Prince Charles, ſoit ſur le
„ Rhin, ſoit par la Suiſſe, & de re-
„ mettre la beſogne entre les mains
„ de qui elle doit être, ſans qu'elle
„ ait été entamée ni gâtée. Nous irons
„ enſemble vers la Moſelle. Je me flatte
„ que vous ne ſerez pas fâché de vous
„ retrouver avec une perſonne, qui ſe-
„ ra occupée en tout temps & en tout

1743. „ lieu, de ce qui pourra bien con-
„ tribuer à votre gloire & à votre ſa-
„ tisfaction ". Il eut été fort à crain-
dre que le Comte ne s'accordât pas de
même avec l'autre Général.

Son camp ſur la Queich. On touchoit au moment d'une criſe des plus violentes. Les Anglois paſſent le Rhin à Bibrick, tandis que le Prince Charles veut le paſſer vers la haute-Alſace. Ils devoient être aux environs de Worms le 29 Août. Noailles ſe met alors en mouvement, paſſe la Loutre, ſe porte ſur la Queich, & y campe, la gauche à Landau qu'il falloit approviſionner, & la droite à Germesheim. Ce poſte qui avoit toujours paru mauvais, parce qu'on n'avoit pas ſu profiter des avantages de la ſituation, il le trouve excellent pour la défenſive : il y fait travailler à une ligne, plus courte & infiniment meilleure que l'ancienne, & il compte malgré l'infériorité de ſes forces, s'y mettre en état de repouſſer les ennemis.

Allarmes du Maréchal de Coigni. Mais à peine cet orage eſt-il achevé, que les inquiétudes du Maréchal de Coigni dérange entiérement ſes projets. Celui-ci craint d'être *percé & coupé* par les troupes du Prince Charles ; il annonce un malheur inévitable,

*qu'il ſera bien plus aiſé de prévenir qu'il ne le ſera de le réparer. Je ſerai obligé*, marque-t-il, *de quitter les bords du Rhin, & vous ceux de la Queich; & ſi nous avons des meſures à prendre enſemble; ce ne ſera plus que pour chaſſer le Prince Charles de cette Province, après qu'il l'aura ravagée.* En un mot, il écrit lettres ſur lettres, pour faire ſentir la néceſſité de venir à ſon ſecours.

1743. Le Maréchal de Noailles au Roi. 31 Septemb.

Noailles ne pouvant attendre les ordres du Roi, & ſe voyant entre deux écueils, prend l'avis des Princes & des Officiers Généraux. Tous opinent unanimement à marcher vers la haute Alſace. Il y avoit d'autant plus de répugnance, que le reſte de la Province alloit être abandonné à ſes propres forces. Il reçut néanmoins la loi, comme il le dit à Louis XV, de la ſituation de l'autre Général, & de la difficulté des ſubſiſtances : il décampa le 21 Septembre, non ſans appréhender que les Anglois profitaſſent de ſa retraite. Laiſſant le Comte de Saxe ſur la Loutre avec vingt bataillons & quarante eſcadrons, il ſe placa ſous Hagueneau avec le reſte de l'armée, fort inférieure à celle des ennemis.

Noailles eſt obligé de décamper.

1743. Si leurs Généraux euſſent été plus habiles, & le Roi d'Angleterre moins irréſolu, ſi la ſaiſon d'ailleurs eût été moins avancée, peut-être ſeroit-il arrivé de grands déſaſtres. Noailles les craignoit. Ce qui l'inquiétoit ſur-tout, étoit que Coigni ne penſoit qu'à la haute Alſace, & deſiroit que toutes les forces fuſſent réunies vers Strasbourg. Un ſeul eſprit auroit dû conduire les affaires : deux eſprits différents augmentoient les embarras. „ Je ne puis vous „ déguiſer, écrivit Noailles au Miniſ„ tre, que nous ne penſons point de „ même, M. le Maréchal de Coigni „ & moi. Je lui ai expliqué quelque„ fois mes ſentiments : les ſiens ne s'é„ tant pas trouvés les mêmes, j'ai „ évité des repliques, qui n'auroient „ produit que des altercations. Et d'ail„ leurs, quoique je penſe différem„ ment de mon confrere, ce n'eſt „ point à moi à contrôler ſon opinion, „ ni à trouver mauvais qu'il differe de „ la mienne, lorſque je ne puis au reſte „ que me louer de l'honnêteté de ſes „ procédés, & du ménagement de ſes „ expreſſions. ". Soit inquiétude ſur les événements, ſoit beſoin du repos, (car ſa ſanté devenoit mauvaiſe,) il propoſoit

Il craint de grands malheurs.

Il ſe loue de Coigni, quoiqu'ils different d'opinion.

Lettre de M. d'Argenſon. 30 Septemb.

1743.

proposoit de remettre le commandement de toutes les troupes à Coigni, qui proportionneroit alors la distribution de ses forces au danger de chaque partie de la Province.

Retraite inespérée des Anglois.

On fut bientôt rassuré par la retraite du Roi d'Angleterre, avant le 25 Octobre. Le Maréchal de Noailles avoit commandé de petits détachements pour lui donner de l'inquiétude : l'effet en passa ses espérances. Félicitant Louis XV d'un événement si heureux, il remarque avec raison, que si les ennemis avoient eu des Eugene, des Marlborough, des Stahremberg, leur campagne auroit été bien différente. Le Prince Charles de son côté sépara ses troupes.

Mentzel menace de mettre nos Provinces à feu & à sang.

Une espece de manifeste insolent du Baron de Mentzel, Colonel de Hussards Autrichiens, avoit servi de déclaration de guerre. Il annonçoit aux peuples d'Alsace, de Bourgogne, de Franche-Comté, des trois Evêchés & de Lorraine, que la Reine de Hongrie vouloit les affranchir du *joug intolérable* de la France; il leur promettoit la protection & les *graces Royales* de cette Princesse, à condition qu'ils ne prendroient point les armes, & qu'ils se soumettroient aux contributions exi-

gées : sinon, disoit Mentzel, *ils seront*
1743. *punis par le fer & par le feu, aussi-bien que corporellement, en les faisant pendre & mutiler, & les regardant comme rebelles ; en mettant le feu dans vos Provinces, comme la France a fait dans l'Empire, & dans les Provinces héréditaires de ma très-gracieuse Souveraine.* C'est ainsi qu'on prétendoit se venger d'une guerre si légérement entreprise, & conduite d'abord avec si peu de prudence. Tout le poids en alloit retomber sur le Royaume. Noailles avoit prédit au Roi que la France, d'auxiliaire qu'elle étoit, ne tarderoit point à devenir partie principale : sa prédiction ne se vérifia que trop.

Reproches qu'on fait à Noailles.

Dans cette campagne, comme dans les précédentes, il essuya des dégoûts & des censures. Son travail prodigieux du cabinet le tenoit trop renfermé : ce qui l'empêcha quelquefois de bien connoître les hommes. On trouvoit mauvais qu'il évitât le jeu, les conversations. Une foule de gens frivoles auroient voulu que leur Général fût homme de plaisir ; & s'embarrassoient peu de tout ce qu'il écrivoit pour l'instruction du Roi & des Ministres, de sa correspondance suivie avec l'Empereur,

de ſes méditations profondes ſur les affaires politiques. Il ſut qu'on avoit écrit ſur ſon compte des choſes injurieuſes. „ Mais ce ſont des miſeres, „ dit il au Roi, qui n'ayant aucun fondement, tombent d'elles-mêmes lorſqu'elles ne ſont point relevées. Leur „ propre contrariété les détruit. Je „ penſe Sire, s'il m'eſt permis de le „ dire, comme ce citoyen de Rome, „ qui aimoit encore aſſez ſa patrie, „ pour en préférer le ſalut aux bruits „ que l'on répandoit contre lui " Le Roi s'expliqua en des termes bien propres à ſoutenir ces ſentiments : *Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je connois vos bonnes qualités ; celle de citoyen eſt au-deſſus de toutes.* Si un tel éloge étonne dans la bouche de Louis XV, n'eſt-ce pas la ſaute de nos mœurs?

1743. Il y répond en Citoyen. du 16 Oct. Lettre du Roi. 1er. Sept.

On ne voyoit preſque plus ni talents ſupérieurs ni ames ſublimes. Louis en convenoit. *Ce ſiecle-ci*, diſoit-il au Maréchal dans une de ſes lettres, *n'eſt pas fécond en grands hommes ; & il ſeroit bien malheureux pour nous ſi cette ſtérilité n'étoit que pour la France.* La réponſe du Maréchal peut ſervir de leçon aux Souverains. „ V. M. „ me paroît frappée, autant que je puis

Diſette de grands hommes. Les Rois peuvent en ſuſciter. Lettre du 12 Octob.

1743. „ l'être, de la ſtérilité des grands hommes. Ce n'eſt pas cependant, Sire, „ qu'il n'y ait de l'étoffe pour en faire : „ il s'agit d'aider à la nature, d'exciter „ le zele & l'émulation, & de fournir aux bons ſujets l'occaſion de ſe „ développer. Ces ſoins ſont une partie eſſentielle de ceux de la Royauté ; „ & ne ſont pas les moins difficiles à „ remplir ; mais ils ne le ſeront pas pour „ votre Majeſté, vu les talents que „ Dieu lui a donnés pour ſe faire aimer de ceux dont elle veut l'être, „ & pour diſcerner le mérite ". C'eſt par une telle eſpece de création qu'éclateroit ſur-tout la grandeur d'un Roi de France. Louis XIV l'avoit bien ſenti.

Louis avoit beſoin de paroître à la tête des troupes.

Dans la ſituation critique des affaires, il falloit que le Roi parût à la tête de ſes armées, pour exciter les efforts du Miniſtere & de la nation, & pour ſauver le Royaume des malheurs qui le menaçoient. Si Noailles ne lui en inſpira pas la volonté, il l'affermit du moins, il la dirigea ; ſervice d'autant plus eſſentiel qu'il étoit ignoré. Leur correſpondance ſur cet objet, pendant le cours de la campagne, fait également honneur au Monarque & au Miniſtre.

Deſir qu'il en a.

Après l'abandon de la Baviere par

le Maréchal de Broglio, rien n'empêchant plus les ennemis de pénétrer juſqu'à nos frontieres, le Roi, frappé des périls de la France, ſe livre à cette généreuſe ardeur que Noailles avoit eu ſoin d'exciter, & lui communique ſa réſolution. 1743.

## *Lettre du Roi au Maréchal de Noailles.*

**A Verſailles, le 24 Juillet 1745.**

„ Ceci ne vous ſurprendra pas. Vous m'en aviez déja ouvert quelque choſe. Voici, je crois, le moment de vous en parler, puiſque toutes mes troupes ſont réunies. Selon toute apparence, nous allons avoir la guerre perſonnellement. La déclarerons-nous ou attendrons-nous qu'on nous la déclare, ſoit de fait ſoit autrement ? Dans tous les cas, il faudra faire quelque choſe, ſoit à la fin de cette campagne, ſoit au commencement de l'autre. Vous ſavez ce que vous m'avez promis, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'en grille d'envie. Vraiſemblablement nous n'aurons pas à ménager les Hollandois. Luxembourg eſt Il conſulte Noailles.

1743. „ de trop dure digeſtion. Mais ſi nous en-
„ treprenions le ſiege d'une place, par
„ laquelle croiriez-vous qu'il faudroit
„ commencer ? Vous ſavez qu'il faut
„ faire des diſpoſitions d'avance pour
„ la réuſſite d'un projet. Si c'eſt du
„ côté de la mer, Ypres pourroit nous
„ convenir : ſi c'eſt du côté de la Meu-
„ ſe, Mons, Namur. Examinez le
„ tout, ou plutôt envoyez-moi le fruit
„ de vos réflexions : car je ne doute
„ pas qu'elles ne ſoient déja toutes fai-
„ tes chez vous. Je me haſarde peut-
„ être un peu trop dans les circonſ-
„ tances critiques où nous ſommes.
Il faut ſe modérer quand il faut. „ Mais ſi vous ne croyez pas la choſe
„ poſſible, mandez-le-moi avec votre
„ franchiſe ordinaire. Je ſuis accoutu-
„ mé à me contenir ſur les choſes que
„ je deſire, & qui n'ont pas été poſ-
„ ſibles juſqu'à préſent, ou du moins
„ qu'on n'a pas cru telles : & je ſau-
„ rai encore me contenir ſur celle-ci ;
„ quoique je vous aſſure que j'ai un
„ deſir extrême de pouvoir connoître
„ par moi-même un métier, que mes
„ peres ont ſi bien pratiqué, & qui
„ juſqu'à préſent ne m'a pas réuſſi par la
„ voie d'autrui, ainſi qu'il y avoit lieu
„ de s'en flatter. Je ne m'étendrai pas

„ davantage pour cette fois-ci, mais
„ j'attendrai votre réponse avec hon-
„ nêtement d'inquiétude. Pensez le reste.
„ Adieu. L'on dit que vous avez un
„ peu mal aux jambes, de trop de fa-
„ tigue. Ménagez-vous, & pour cause".

1743.

Le Maréch. excite son ardeur.

Le Maréchal de Noailles au Roi. 6 Août.

Le Maréchal de Noailles, dans sa réponse, exprime sa joie de reconnoître le sang & les sentiments de Louis XIV & de Henri IV. „ La résolution que
„ vous prenez, Sire, d'aller à la guerre
„ est devenue indispensable à tous
„ égards. C'est l'unique moyen de sau-
„ ver votre état qui est en danger, on
„ ne doit pas vous le dissimuler. L'hon-
„ neur personnel de V. M. y est enga-
„ gé. Un Roi n'est jamais si grand qu'à
„ la tête de ses armées : c'est-là où
„ les sujets aiment le mieux à le voir ;
„ & c'est aussi où il est le plus respec-
„ table, sur-tout quand c'est pour la dé-
„ fense de son Etat ou de ses frontie-
„ res. Le rétablissement de vos trou-
„ pes le demande. Votre autorité &
„ votre présence sont seules capables
„ d'y remettre l'ordre & l'esprit de
„ subordination, aussi-bien que d'y
„ faire renaître l'activité & l'émulation
„ qui sont entiérement éteintes ".

1743. Un Roi doit agir par lui-même.

„ V. M. reconnoît elle-même que „ de faire la guerre par autrui ne lui a „ pas réuſſi. J'oſe l'aſſurer qu'il en eſt „ & qu'il en ſera de même de toutes „ les autres parties de l'adminiſtration „ de votre Etat. Le ſuccès de tout ce „ que V. M. fera, dépendra toujours „ de ce qu'elle voudra bien conduire „ par elle-même, ſans s'en remettre en- „ tiérement à la conduite des autres. „ Vos ſujets, Sire, s'y porteront avec „ plus d'ardeur, & les étrangers y au- „ ront plus de confiance ".

Précautions à prendre.

Le Maréchal inſiſte ſur la néceſſité du ſecret, en obſervant qu'on s'efforcera de combattre les deſirs du Roi, ſous de faux prétextes de zele, & réellement peut-être dans la crainte qu'il n'approfondiſſe les choſes par lui-même. Il lui conſeille de ne s'ouvrir qu'au Miniſtre de la guerre ; il dit que le Contrôleur-Général, comme du temps de Louis XIV, doit être obligé de fournir les fonds néceſſaires, ſans s'informer des raiſons pourquoi on les demande ; il ajoute que ſi la volonté du Prince ne ſe déclare pas d'une maniere bien expreſſe, tout manquera faute d'argent.

Projets de guerre.

Répondant enſuite par un mémoire aux queſtions qui lui avoient été pro-

posées, il prouve qu'il convient de déclarer la guerre, avec certaines mesures & certains tempéraments ; qu'il faut ne rien entreprendre le reste de cette campagne, mais se préparer à commencer l'autre par un siege prématuré, parce que c'est le meilleur moyen d'aguerrir les troupes ; enfin, que le siege de Mons seroit préférable pour le début à toute autre entreprise de même nature. 1743.

Aux projets de guerre il joint les vues politiques. Il fait de nouveau sentir la nécessité de secourir l'Empereur, à quelque prix que ce soit. On devroit, comme il l'observe, tâcher de se former un parti considérable dans l'Empire, & suivre en cela l'exemple du Cardinal de Richelieu. „ Il faudroit avoir actuellement auprès du Roi de Prusse un homme délié, & capable de pénétrer ses „ véritables sentiments ; car on a lieu „ de penser qu'il voit à regret l'ascendant que le Roi d'Angleterre prend „ en Allemagne, & la puissance de la „ Reine de Hongrie se relever de l'état „ où elle avoit été réduite. On soupçonne, non sans quelque fondement, „ que ce Prince n'est pas à se repentir „ de ce qu'il a fait. Enfin, il faudroit „ s'unir étroitement avec l'Espagne & Projets de politique.

1743. „ la Sardaigne ; & par rapport à cette
„ derniere Puiſſance, au cas qu'il n'y
„ ait rien encore de déterminé, on
„ pourroit trouver le moyen de traiter
„ avec le Marquis d'Orméa par un ca-
„ nal qui ne lui ſeroit ni ſuſpect ni dé-
„ ſagréable ". La confiance que le Maréchal de Noailles avoit inſpirée, pendant ſa campagne d'Italie, au Roi de Sardaigne & à ſon Miniſtre, auroit dû être le canal de cette négociation, dont le mauvais ſuccès fut cauſe des déſaſtres d'Italie.

Bonnes diſpoſitions du Roi. Lettre du 26 Août.

„ Je ſens bien, dit le Roi au Maré-
„ chal, l'impoſſibilité de rien entre-
„ prendre de cette campagne, vu no-
„ tre foibleſſe ; mais je vous réponds
„ que j'apporterai tous mes ſoins, pour
„ que tout ſoit bien réparé de bonne
„ heure. Si ma préſence étoit néceſ-
„ ſaire à mon armée, avant la fin de
„ la campagne, je vous prie de m'en
„ avertir, & je vous promets que je
„ ne ſerai pas long-temps à vous join-
„ dre, quelque part que ce ſoit. Je ſais
„ parfaitement le miſérable état où nous
„ ſommes ; mais je vous avoue que je
„ ne verrois pas de ſang-froid prendre
„ une de nos places, ni mettre nos fron-
„ tieres à contribution, ou courir le

„ risque d'être pillées, saccagées ou
„ brûlées ".

1743.

Noailles lui propose de se montrer, dût-il essuyer des malheurs.

Le danger paroissoit alors imminent. Les ennemis menaçoient de deux côtés la frontiere, avec une grande supériorité de forces. Ils parloient déja de faire des courses dans la Champagne ; & Mentzel, comme nous l'avons vu, s'annonçoit en barbare, qui vouloit tout mettre à feu & à sang, faire couper nez & oreilles, faire pendre & ne rien épargner, si on lui opposoit de la résistance. Dans une pareille crise, Noailles répond au Roi que sa présence peut seule remédier à tant de maux; mais qu'il seroit fâcheux que S. M. ne vînt à l'armée que pour essuyer des malheurs; qu'au reste, quand elle ne feroit que visiter ses frontieres, sa présence produiroit beaucoup de bien; que Louis XIV en avoit déja visité une partie à l'âge de seize ans; que c'étoit au Roi à juger si l'espérance de diminuer les périls, & peut-être de s'en garantir, devoit l'emporter sur le risque de partager personnellement les malheurs de son Etat : „ Ce qui est pourtant bien di-
„ gne d'un Roi, & lui fait souvent plus
„ d'honneur que les plus grandes pros-
„ périté, qui ne sont dues qu'à sa puis-
„ sance ".

Lettre du 30 Août.

1743. Quelque noble que ſoit ce ſentiment, ſi Louis XV étoit parti pour être témoin d'une invaſion, on auroit ſans doute blâmé l'auteur du conſeil. Heureuſement l'allarme fut plus vive que longue ; & le Maréchal ne voyant plus dès le 11 Septembre de raiſons déciſives pour ce voyage, écrivit de maniere à en diſſuader le Monarque : „ La ſaiſon s'avance ; d'ici à un mois les grandes opérations de guerre ſeront ſur leur fin ; on doit ſavoir alors à quoi s'en tenir, ſoit en bien, ſoit en mal, & ce ſera un grand bien qu'il ne ſoit arrivé aucun mal ".

Il change d'avis, parce que les allarmes ceſſent.

Louis ſe décide avec prudence.

Louis, de ſon côté, pénſa judicieuſement qu'il n'y avoit que deux raiſons qui duſſent le décider à ſe mettre pour la premiere fois en campagne ; l'une, qu'on pût exécuter quelque entrepriſe conſidérable ; l'autre, que les ennemis ayant pénétré dans le Royaume, il fut dans le cas de s'oppoſer à leur progrès & d'animer les peuples par ſa préſence. „ Nous ſommes „ bien loin du premier cas, marqua-t-il au „ Général ; ainſi je ne m'y arrête point. „ A l'égard du ſecond, nous en ſommes „ peut-être fort proches ; mais il n'arri„ vera peut-être pas, par les bonnes diſ„ poſitions où vous me paroiſſez être :

Lettre du Roi. 16 Septemb.

„ ce que je desire beaucoup, quoique
„ sûrement tout mon desir seroit d'être 1743.
„ à la tête de mon armée... Il ne faut
„ que quatre jours pour partir, & six
„ pour aller à Strasbourg : toutes les
„ lettres nécessaires sont écrites.... Jus-
„ ques à la fin du mois, je serai bien
„ perplexe, & comme l'oiseau sur la
„ branche. Dans le courant du pro-
„ chain, je serai un peu plus tranquil-
„ le; mais je desirerai de vieillir à un
„ point inexprimable; & dans les sui-
„ vants, j'apporterai tous mes soins pour
„ ne pas retomber une troisieme fois
„ dans le même état ".

Telle étoit l'ardeur de Louis XV. Elle n'eut pas lieu d'éclater si tôt, parce que les ennemis se retirerent : elle contribua infiniment, dans les campagnes suivantes, au succès des armes Françoises. Depuis que ce Prince avoit donné sa confiance au Maréchal de Noailles, & qu'il écoutoit volontiers la vérité, son ame prenoit l'essor, son esprit se portoit aux choses utiles, les grands objets du Gouvernement fixoient son attention; il s'accoutumoit au travail, il sentoit ce qu'un Souverain doit à l'Etat, il aimoit ses peuples, il desiroit leur amour & leur estime, il s'efforçoit de les mé-

Combien Noailles lui étoit utile.

riter. L'hiſtoire, qui diſſipe les préjugés & qui répare les injuſtices des contemporains, ne refuſera point à Noailles cet éloge glorieux, d'avoir ambitionné plus que tout le reſte le mérite de ſervir l'Etat, en éclairant le Roi, en lui inſpirant des vues & des ſentiments dignes du Trône.

1743.

Cabales de Cour contre ce Miniſtre.

Auſſi étoit-il en bute aux traits de la méchanceté & de l'envie. On craignoit ſon zele, on haïſſoit ſa franchiſe, on exagéroit ſes défauts, on lui imputoit des fautes, on employoit tous les maneges ſecrets pour le décrier. Nous avons vu une fauſſeté ridicule inſinuée contre lui, au ſujet de la négociation avec le Roi de Sardaigne. En remerciant le Cardinal de Tencin de l'avis qu'il en avoit reçu, il décharge ſon cœur ſur les cabales de Cour, & ſa lettre offre matiere d'inſtruction. En voici quelques traits.

Ses ſentiments à cet égard.

Lettre du 14 Mai.

„ Il n'y a plus de vrais citoyens. „ Quiconque prétend l'être doit s'attendre à avoir bien des ennemis, & „ même à être tourné en ridicule. On „ ne m'a employé à rien, que lorſque „ la difficulté des affaires en rendoit le „ ſuccès périlleux pour ceux que l'on „ en chargeoit. Je m'y ſuis livré ſans „ réſerve; je continuerai, je ferai de

„ mon mieux. Dieu & le Roi feront
„ le reſte. Je ſuis dans un âge à ſouhai- 1743.
„ ter & à craindre peu de choſes; &
„ ma ſanté, que les fatigues de la guer-
„ re affoibliſſent tous les jours, m'a-
„ vertit d'être plus occupé de l'avenir
„ que du préſent. C'eſt ce qui fait que
„ je mépriſe ſouverainement tous les ef-
„ forts de l'envie, de l'intrigue & de
„ la cabale.... Je ſerois bien tranquille
„ à tous égards, ſi le Roi connoiſſoit
„ toujours la vérité. Il l'aime : jamais
„ Prince n'a eu des intentions plus pu-
„ res ni plus droites. Dieu lui a donné
„ le diſcernement qui eſt la qualité des
„ Rois; mais la fauſſeté l'environne, &
„ il peut être ſurpris. Je crains d'ailleurs
„ qu'il ne ſe défie trop de lui-même;
„ & je voudrois pour lui & pour le bien
„ de ſon Etat qu'il s'écoutât plus, &
„ qu'il écoutât quelquefois un peu
„ moins les autres ".

Il craint que le Roi ne ſoit trompé.

„ Je parle à cœur ouvert à votre Emi-
„ nence plus que je ne l'ai jamais fait.
„ Mais je ſuis aſſuré de ſa diſcrétion,
„ & la preuve qu'elle vient de me don-
„ ner de ſon amitié, m'a paru exiger
„ ce retour de la mienne. Au reſte, je
„ ne rougirai jamais de ce que je lui
„ ai avancé dans ma lettre ".

1743. Le caractere de Louis XV l'y expoſoit.

Il eſt certain que l'eſprit d'intrigue prenoit tous les jours de l'activité ; que la bonté facile de Louis XV, & ſa défiance de lui-même plutôt que ſa confiance en autrui, l'expoſoient à de fauſſes démarches ; & que les fautes capitales, déja commiſes en pluſieurs genres, donnoient lieu de craindre des fautes encore plus funeſtes. Le Maréchal de Noailles s'efforçoit d'en garantir le Roi. Il l'exhortoit à réfléchir ſur la conduite des affaires & ſur le caractere des Miniſtres. „ Je ſupplie V. M., lui dit-il „ dans une lettre, de faire attention à „ un principe que je crois inconteſtable : c'eſt qu'il n'arrive preſque aucun malheur qui n'ait une cauſe, que „ la prudence pouvoit prévoir & prévenir ; & que l'examen de ces cauſes „ eſt le moyen le plus capable de prévenir de nouveaux malheurs, dont on „ eſt menacé. J'ai fait uſage de la liberté „ & de l'ordre même que m'a donné „ V. M. de lui dire la vérité ; mais je „ ne lui en ai encore point dit de ſi „ eſſentielle ". Peu de regnes ont fourni autant de matiere à de pareilles réflexions.

Importante vérité que lui dit le Maréchal. Lettre du 23 Août.

## *LIVRE CINQUIEME.*

DÈs le commencement de cette guerre, la France avoit pris mal ſes meſures, faute de prévoir les événements. Le projet ſpécieux de détruire la Maiſon d'Autriche, dont l'ancienne ambition ne pouvoit plus faire ombrage, étoit le moyen de réveiller la haine, la jalouſie de l'Angleterre & de la Hollande pour la Monarchie Françoiſe. En débutant comme auxiliaires d'un Prince foible, on s'expoſoit évidemment à ſupporter ſoi-même preſque tout le poids d'une guerre longue & périlleuſe, où les efforts des ennemis devoient être bientôt excités par de violentes paſſions. Il falloit au moins avoir des forces ſuffiſantes; l'économie du Cardinal de Fleury avoit mis des obſtacles au ſuccès. En ſe repoſant ſur l'alliance du Roi de Pruſſe après ſa conquête de Siléſie, il falloit ſe mettre en état d'exécuter les plans concertés avec lui : & l'on eut bientôt lieu de croire qu'il ſe ſépareroit de ſes alliés dont il étoit mécontent. Cette réſolution qu'il exécuta lorſqu'on s'y at-

1743.

Faute depuis le commencement de la guerre.

Alliance du Roi de Pruſſe, trop peu ſolide.

tendoit le moins occasionnée sur-tout par
1743. les fautes de nos Ministres & de nos Généraux, avoit rendu la Reine de Hongrie aussi formidable, qu'elle étoit auparavant malheureuse. L'Angleterre se livroit avec ardeur au desir d'abaisser la France, & Mylord Carteret, Ministre de George II, n'épargnoit rien pour armer contre nous de nouveaux ennemis. La Hollande devoit suivre infailliblement cette impulsion. Peu de troupes en bon état, peu d'hommes habiles dans les affaires, peu de ressources dans les finances, peu ou point de crédit dans les Cours, les peuples découragés, les frontieres menacées d'une invasion; combien de sujets d'allarmes pour le Royaume.

Dangers de la France.

Il falloit joindre les armes à la politique. Le Maréchal de Noailles possédoit les deux talents. Une immense carriere s'ouvrit à son zele. Les grands projets vinrent de lui, les négociations les plus importantes furent dirigées par lui, & il servit encore mieux dans le cabinet qu'à la tête des armées.

Noailles employé à tout.

Si l'on avoit suivi au commencement ses conseils, ou plutôt si on l'avoit employé pour l'exécution, on auroit sans doute conclu avec le Roi de Sardaigne

Combien il avoit à cœur une alliance avec le Roi de Sardaigne.

une alliance, qu'il regardoit comme essentielle & qui l'étoit réellement : car le maître des Alpes devient tôt ou tard le principal arbitre de la guerre en Italie. La Cour de Turin, naturellement méfiante par politique, l'étoit davantage depuis la paix de Vienne, conclue sans sa participation par le Cardinal de Fleuri. L'estime, mêlée de sentiments d'amitié du Roi Charles-Emmanuel & de son Ministre pour le Maréchal de Noailles, pouvoit seule faciliter le succès de la négociation, comme elle avoit applani alors une foule de difficultés. On négligea ce moyen, on s'y prit mal, on échoua. 1743.

Le Roi de Sardaigne proposa deux plans ; le premier, de laisser à la Reine de Hongrie le Mantouan & le Crémonois ; d'assurer à l'Infant D. Philippe, Parme, Plaisance, & une partie du Lodésan ; & de prendre pour lui-même le reste du Milanès avec le titre du Roi de Lombardie ; le second, supposé que la Reine n'acceptât point le premier, de laisser à l'Infant, Parme, Plaisance, la Sardaigne & la Savoie, & de garder tout le Milanès & le Mantouan avec le même titre. Ces plans furent communiqués au mois de Juin 1743. Quoi-

Plans & proposition de ce Prince.

Lettre du Roi au Maréchal de Noailles. 4 & 19 Juin.

que la Cour les trouvât déraisonnables ;
1743. comme le Roi de Sardaigne avertissoit
Louis XV étoit prévenu contre lui. qu'il suivoit une négociation avec l'Angleterre, comme il prenoit un ton de hauteur, & qu'on sentoit l'importance de le gagner, Louis penchoit à le satisfaire. Mais il étoit au fond prévenu contre ce Prince. *Si nous réussissions de votre côté*, écrivoit-il au Maréchal de Noailles, *rien pour lui, Roi de Sardaigne, que ce que la Reine de Hongrie voudra bien lui céder ; & si vous, vous signez quelque chose, ce que je ne crois pas prêt, je vous prie que les Anglois n'y soient pour rien.*

La négociation est rompue, parce qu'elle a été mal conduite. On se flattoit alors que les armes ou les négociations changeroient en Allemagne l'état des affaires. On fut bientôt détrompé ; mais loin d'en avoir plus de ménagements pour Charles-Emmanuel, on lui envoya un projet de traité dont il ne devoit pas être content, & l'on résolut, s'il ne le signoit point, de se liguer contre lui avec l'Espagne. L'Ambassadeur de France à Turin fit espérer que tout alloit réussir, qu'il y auroit fort peu de changements au projet. Louis XV en jugea mieux par la conduite de l'Ambassadeur de Sardaigne. Ce Ministre, quelque-temps après,

*Id.* 14 Juillet

*Id.* 18 Août.

*Id.* 17 Sept.

déclara que ſon maître venoit de conclure le 13 Septembre avec l'Angleterre & la Reine de Hongrie. Le Maréchal de Noailles, inſtruit par des lettres de la main du Roi, fut d'autant plus affligé de ces nouvelles, qu'il en prévoyoit les conſéquences. La négociation auroit tourné autrement, ſi elle eût été bien conduite. 1743.

Sources des maux de l'Etat.

Les vues trop courtes, ou les plans mal digérés du Gouvernement, expoſoient l'Etat à manquer bientôt de reſſources dans une conjoncture ſi critique. Noailles crut devoir préſenter au Roi des réflexions générales, pour le mettre ſur les voies des vérités particulieres, dont la connoiſſance pouvoit prévenir de grands maux. Il lui fait remarquer dans une lettre deux ſources des malheurs qu'on a déjà eſſuyés. La premiere, eſt que le Gouvernement n'a eu juſqu'alors ni principes ni objets fixes; qu'on s'eſt preſque toujours conduit ſans examiner le point d'où l'on partoit, celui où l'on vouloit arriver, & quelle étoit la nature des engagements que l'on contractoit, quelles en pouvoient être les ſuites; que l'on a délibéré lorſqu'il falloit agir; que l'on eſt tombé dans

1°. Défaut de plan général. Lettre au Roi. 20 Décemb.

1743. de pernicieuſes incertitudes; que l'on n'a fait que des efforts inſuffiſants, ou tardifs & inutiles : tout cela faute d'avoir un plan général. La ſeconde cauſe, qui vient en partie de la premiere, eſt le diſcrédit du Gouvernement dans les pays étrangers : de-là l'éloignement marqué de pluſieurs Puiſſances pour contracter avec nous. Noailles conjure le Roi d'y mettre ordre, de parler, de decider, de preſcrire à ſes Miniſtres ce qu'ils doivent faire, d'exiger d'eux ce plan général auquel toutes les opérations particulieres doivent ſe rapporter. „ Ce ſeroit, dit-il, la fonc-„ tion d'un premier Miniſtre, ſi V. „ M. avoit la foibleſſe d'en avoir un, „ & qu'elle ne voulût pas, comme „ elle le doit, s'en ſervir à elle-même ". ( On auroit pu citer pour exemple, à cet égard, le Roi de Pruſſe, & pour preuve, ſes premiers ſuccès ).

2°. Diſcrédit du Gouvernement chez les étrangers.

Le Maréchal joint à ſa lettre un mémoire ſur la nature du plan, tout à la fois politique & militaire, dont il établit la néceſſité; il demande que chaque Miniſtre ſoit obligé d'en propoſer un, „ parce qu'il y auroit trop „ de danger pour le Roi & pour l'E-„ tat à ne faire uſage que des lumie-

Conſeil de Noailles pour former un plan de Gouvernement.

Mémoire du Maréchal de Noailles.

„ res d'un ſeul; & trop de préſomp- 1743.
„ tion à qui entreprendroit de ſe char-
„ ger ſeul d'un ſi peſant fardeau : d'ail-
„ leurs, chacun ayant travaillé ſur la
„ matiere, la poſſédera mieux, & ſera
„ plus en état de la diſcuter & de la
„ ſuivre dans les différents détails qui
„ peuvent être de ſon département ".
Il deſire que tous ces plans ſoient lus dans le Conſeil, que le Roi décide ſur celui qu'il jugera préférable, ou qu'on adopte ce que tous offriront de meilleur pour en former un qui fixe les principes du Gouvernement.

Il veut qu'on prévienne les maux, ſans ſe décourager quand ils arrivent.

On ne peut douter que la mobilité des principes, l'incertitude des vues, les fréquentes variations de ſyſtême, le peu de concert & quelquefois l'oppoſition entre les Miniſtres, n'ayent entraîné de tout temps la plupart de nos infortunes. Il étoit plus facile d'en montrer la ſource que de la tarir. Noailles fit tout ce qu'on pouvoit attendre de ſon zele. A force de repréſentations & d'inſtances, il donna en quelque ſorte du nerf au Gouvernement; il excita ſans ceſſe à prévoir, à combiner, à prendre de meilleures meſures : „ Si
„ je parois craindre des malheurs, di-
„ ſoit-il au Roi, c'eſt de loin, lorſ-

Lettre du 22 Décembre.

1743. „ qu'on peut encore & qu'on doit les „ prévenir. V. M. éprouvera que je „ les crains moins qu'un autre peut- „ être, lorſqu'ils ſe feront ſentir & „ qu'il s'agira d'y remédier ".

Chavigny envoyé auprès de l'Empereur.

Dans la néceſſité de ſoutenir vigoureuſement la guerre, pour la finir avec honneur, il falloit négocier & combattre. On avoit beſoin d'alliés, contre une ligue très-redoutable. Des raiſons particulieres devoient intéreſſer la France au ſort de l'Empereur Bavarois. Si le Maréchal ne les avoit pas fait valoir, n'y avoit pas inſiſté avec force, le Miniſtere, ne ſentant que le fardeau de l'alliance du malheureux Charles VII, l'eût probablement abandonné, au riſque de s'attirer ſur les bras toutes les forces de l'Empire. Louis XV prit le parti qu'exigeoit la politique ainſi que l'honneur. Chavigny, ſon Ambaſſadeur en Portugal, ſe trouvoit alors en France. On le chargea d'aller à Francfort, pour traiter avec l'Empereur ſur divers objets. On lui ordonna de recevoir en paſſant ſes inſtructions de Noailles, qui étoit encore à l'armée.

Noailles préſide à ſa négociation.

Celui-ci connut d'abord le mérite du négociateur, lui donna ſa confiance

&

& ſon amitié, l'aida par ſes conſeils, & fut comme l'ame de la négociation dont nous allons voir le ſuccès. Chavigny arriva le 21 Octobre 1743 à Francfort. Leur correſpondance dura juſqu'à la mort de l'Empereur en Janvier 1745. 1743.

L'Empereur ſollicité par les ennemis. Leurs offres.

Il étoit temps de finir les incertitudes de ce Prince. Le Roi d'Angleterre avoit agi fortement, pour l'attirer dans la ligue contre la France. On lui offroit la reſtitution de ſes Etats, pourvu qu'il renonçât à ſes droits ſur la ſucceſſion Autrichienne, & qu'il s'unît aux alliés, lui & l'Empire; on lui propoſoit même d'échanger la Baviere pour l'Alſace, la Franche-Comté & la Lorraine, dont on formeroit un Royaume après les avoir conquiſes. (A quel point les ennemis pouſſoient leur orgueil & leurs eſpérances!) On lui eût prodigué l'argent, & il manquoit de tout. Sa Cour affamée deſiroit en général qu'il embraſſât ce parti. Quoiqu'il en fût éloigné par ſon attachement au Roi & par ſa confiance en Noailles, les circonſtances pouvoient l'y entraîner, comme elles l'avoient forcé pendant la campagne à ſe déclarer neutre dans l'Empire. C'étoit

M. de Chavigny au Roi. 31 Octob.

1743. un grief de notre ministere contre lui : de son côté il avoit des griefs contre la France, & tout sembloit tendre à une rupture plutôt qu'à une conciliation.

Il demande beaucoup à la France.

Mais si l'Empereur prit d'abord le ton de plaintes avec Chavigny, cet habile négociateur dissipa bientôt ses préventions. La bonne foi rendit les conférences moins épineuses. La difficulté n'étoit plus de savoir si l'union subsisteroit entre les deux Couronnes. Il s'agissoit d'entretenir la maison & les troupes Impériales. On demandoit pour les seules dépenses de la Cour, cinq millions six cents mille livres; quant aux troupes, on laissoit au Roi le pouvoir d'en déterminer le nombre, mais on desiroit le porter beaucoup plus haut que la France ne le vouloit.

Sa principale confiance étoit en Noailles.

Chavigny employa toute sa prudence à ménager, d'une part, l'esprit de ce Prince, qui souvent passoit dans ses vues particulieres les bornes de la possibilité; & de l'autre, les intérêts du Roi qui avoit à supporter d'énormes dépenses. Il écrivit à Noailles :

Lettre du 26 Octob.

„ Vous avez rendu à nos armes la re-
„ putation qu'on avoit quasi voulu
„ leur faire perdre : rendez à nos af-

„ faires l'opinion qu'elles ont perdue ; 1743.
„ car notre décadence ne vient pas
„ d'un autre principe. Vous n'aurez
„ pas de peine à reconnoître dans les
„ lettres de Sa Majeſté Impériale, que
„ toute ſa confiance eſt en vous &
„ par vous. Ses diſpoſitions ne peu-
„ vent être ni meilleures ni plus fer-
„ mes ". Il lui envoyoit copie de ſes dépêches, ſelon les intentions du Roi.

Le Maréchal fut étrangement ſurpris du projet de nous enlever trois Provinces, pour en faire le partage de l'Empereur s'il ſe liguoit contre la France. Sans un témoignage auſſi reſpectable que celui de ce Prince vertueux, il n'auroit pu le regarder que comme un rêve de quelque imagination. „ Plus de ſageſſe, dit-il, & plus „ de diſcrétion dans les vues des en- „ nemis, me les feroit appréhender „ davantage ". Chavigny lui ayant parlé d'une correſpondance que l'Empereur entretenoit avec le Roi de Pruſſe, il ſaiſit avidement l'occaſion, & lui demanda des éclairciſſements ſur un point ſi eſſentiel. L'idée de renouer l'alliance avec le Conquérant de la Siléſie, l'occupoit déja depuis quelque temps : il l'avoit propoſée à Louis

Le Maréch. indigné des vaines eſpérances des ennemis.

Le Maréchal de Noailles à M. de Chav. 7 Novemb.

Il penſe à renouer l'alliance avec le Roi de Pruſſe.

XV : le moment favorable se présentoit, & il n'avoit garde de le laisser échapper.

1743.

Offres du Roi pour l'Empereur.

Chavigny n'étoit ni moins vigilant ni moins actif; mais le succès de sa principale commission dépendoit de l'argent qu'on voudroit donner à l'Empereur, dont les demandes étoient excessives, relativement aux efforts qu'on pouvoit faire. Outre le subside pour l'entretien de sa Cour, il vouloit avoir une armée nombreuse entretenue par la France. Le Roi évita sagement de discuter les détails sur l'un & l'autre objet. Il offrit près de dix millions en tout par année. Le négociateur ne manqua pas de faire valoir cette offre, comme très-considérable au milieu des embarras & des périls dont on étoit environné.

Celui-ci se plaint qu'on ne lui donne pas assez de troupes.

Mais l'Empereur qui s'attendoit à autre chose, parut frappé d'un coup de foudre. Il s'écria, le désespoir sur le visage : „ Que pensera-t-on ? que „ dira-t-on ? mettez-vous à ma place, „ à celle de mes amis, à celle de mes

M. de Chav. au Roi. 19 Novemb.

„ ennemis. Ceux-ci auront-ils sujet de „ craindre ? ceux-là d'espérer ? Mon „ honneur, dont je suis encore plus „ touché que de la fortune de ma

„ maiſon, eſt-il compatible avec le
„ perſonnage que je ſerai obligé de 1743.
„ faire? reſterai-je à Francfort? ou
„ n'aurai-je qu'une eſcorte? je ne dois
„ pas appeller autrement le petit corps
„ de troupes qu'on me laiſſe. C'en ſera
„ du moins aſſez pour chercher l'oc-
„ caſion de me faire tuer: il n'y a
„ d'autre remede à mes maux, ni d'au-
„ tre fin à ma querelle ". Le Miniſtre François avoit de bonnes raiſons pour juſtifier l'économie de ſa Cour; il les repréſenta fortement à l'Empereur; il adoucit ſon chagrin, mais il ne le détrompa point de ſes chimeres de conquêtes.

Projet de ligue en Allemagne, que Noailles fait adopter.

Pendant ſon ſéjour à Francfort, il tâcha de connoître les ſentiments des divers Princes d'Allemagne, & il s'aſſura que pluſieurs étoient diſpoſés à s'unir contre la Reine de Hongrie, pourvu qu'on leur donnât des ſubſides. Il revint en France au mois de Janvier rendre compte de ſa miſſion. De concert avec le Maréchal de Noailles, il rédigea le plan d'une ligue pour ſoutenir l'Empereur. Quoiqu'elle dût paroître également utile & glorieuſe, les dépenſes effrayerent d'abord. Le projet fut vivement combattu dans le 1744.

conſeil, ſur-tout par le Contrôleur-Général. Noailles ſeul, par ſon éloquence & ſes raiſons, pouvoit le faire adopter : il en vint à bout, & l'on envoya Chavigny pour négocier la ligue.

1744.

Chavigny négocie avec ſuccès cette affaire.

En très-peu de temps, il conduiſit les affaires au point d'eſpérer une prompte concluſion. Le Prince Guillaume de Heſſe, en ſe déclarant le premier, devoit donner le mouvement à d'autres plus puiſſants que lui. Il avoit ſix mille hommes à la ſolde de l'Angleterre : il étoit prêt à changer de parti. Le Roi de Pruſſe, inquiet & jaloux des progrès de la Reine de Hongrie, deſiroit de reprendre les armes ; mais trop habile pour ſe compromettre, il attendoit que la France montrât de la vigueur, & qu'il pût compter ſur ſes efforts. Voyant la négociation ſérieuſement entamée avec la Heſſe, il découvrit alors ſon deſſein. Il n'approuvoit pas qu'on fît entrer dans l'alliance projettée un nombre de petits Princes, dont la foibleſſe ne pourroit être qu'à charge. Il propoſa une voie plus courte & plus ſûre : c'étoit de conclure préliminairement & ſans délai une confédération, entre lui, l'Empereur, l'Electeur Pala-

Diſpoſitions du Roi de Pruſſe.

M. de Chav. au Roi. 12 Mars.

tin & le Landgrave de Heſſe (Roi de Suede), d'après le plan arrêté en France. 1744.

Comme ſon intérêt paſſoit avant tout, il ne manqua pas d'obſerver qu'il alloit courir les haſards d'une guerre, qui pour être courte, n'en ſeroit pas moins rude ; qu'ainſi on devoit lui faire *toucher au doigt & à l'œil* les ſûretés capables de le faire agir offenſivement, & les avantages propres à le dédommager des riſques & de la dépenſe. Chavigny fit entendre à ſon Miniſtre, le Baron de Klingraff, que les ſûretés ſeroient une armée Françoiſe ſur le Rhin, une autre ſur la Meuſe, & une puiſſante diverſion en Italie. „ C'eſt aſſez, répondit le Miniſtre ; au „ moment où mon maître verra le ſie„ ge de Fribourg entrepris, il agira „ de ſon côté avec quatre-vingt mille „ hommes ". On n'inſiſta point ſur le reſte, dès qu'on crut être aſſuré des bonnes diſpoſitions de Louis XV. Sûretés qu'on lui promet.

Le but de la ligue étoit de maintenir les conſtitutions de l'Empire, conformément au traité de Weſtphalie ; de rétablir la paix, de procurer à l'Empereur la reſtitution de ſes Etats ; de faire accommoder à l'amiable, ou par But de la ligue.

1744. une concluſion juridique, les différends relatifs à la ſucceſſion Autrichienne: les confédérés devoient ſe garantir mutuellement leurs poſſeſſions actuelles, & inviter tous les Electeurs à entrer dans la confédération. Depuis longtemps, le Miniſtere François n'avoit rien conçu d'auſſi grand. Des lettres de change de Paris de Montmartel pour quinze cents mille florins, envoyés à Chavigny, étoient le mobile qui accéléroit les réſolutions des Allemands: on ne pouvoit réuſſir qu'avec l'argent à la main.

Argent pour la conclure.

La marine renaît par les ſoins du Comte de Maurepas.

Une nouvelle imprévue, à laquelle ce négociateur lui-même ne s'attendoit point, diſſipa tout-à-coup les eſpérances d'un prompt ſuccès. Le Comte de Maurepas, Miniſtre de la marine, avoit réparé, autant qu'il étoit poſſible, la négligence du Cardinal de Fleury. Une eſcadre à Toulon, qui, jointe à celle d'Eſpagne, combattit glorieuſement les Anglois; une autre Eſcadre à Breſt en état d'agir, annonçoient la ſageſſe de ſon Miniſtere; mais ne ſuffiſoient pas contre les forces maritimes des ennemis. Cependant le Cardinal de Tencin perſuada au Roi de tenter une invaſion ſur l'Angleterre, en fa-

Projet de deſcente en Angleterre.

veur du Prince Edouard, fils du Prétendant. Le Maréchal de Noailles fut consulté & désapprouva le projet, dont il prévit les conséquences. On ne laissa pas d'aller en-avant, sans le consulter davantage. On rassembla des troupes à Dunkerque. Elles étoient sur le point de s'embarquer : le Comte de Saxe devoit en avoir le commandement. Mais on eut bientôt lieu de se repentir d'une entreprise prématurée, qui ne pouvoit qu'enflammer la haine des Anglois contre la France, soulever tout le parti Protestant, & troubler l'importante négociation d'Allemagne. 1744.

En effet, le bruit de l'armement altéra d'abord les dispositions du Prince de Hesse. Le Ministre de Prusse représenta vivement à Chavigny, que le projet de rétablir les Stuarts sur le Trône d'Angleterre, étoit le moyen de tout perdre; qu'on y reconnoissoit le fanatisme des Jacobites; qu'il paroissoit inconcevable que la France s'aventurât ainsi de gaieté de cœur, pour éloigner d'elle ses alliés & ceux qui alloient le devenir; que dans le soulevement général qu'elle exciteroit, chacun ne devoit plus chercher que sa sûreté particuliere. Le Prince Guillau-

Les confédérés se récrient contre ce projet.

M. de Chav. au Roi. 15 Mars.

1744. me étoit zélé Proteſtant ; il avoit marié ſon fils à une Princeſſe d'Angleterre, qui apportoit des droits éloignés à la ſucceſſion ; il ne pouvoit ni ſacrifier ces droits, ni mettre le trouble dans ſa famille ; il aimoit mieux continuer à ſervir les Anglois. „ Quel fond peut-„ on faire ſur la France, dit ſon Mi-„ niſtre au négociateur François, ſi „ elle embraſſe des projets mal en-„ tendus, & incompatibles avec ſes „ affaires d'Allemagne ? Que dira-„ t-on, ſinon qu'elle renouvelle l'idée „ chimérique d'un Monarchie univer-„ ſelle, & pour y parvenir, le ſyſtê-„ me de l'accroiſſement de ſa Reli-„ gion ? "

Embarras de Chavigny.

Chavigny, d'autant plus embarraſſé, que le Miniſtre ne l'avoit point inſtruit de ſon deſſein, n'oublia aucune raiſon pour diſſiper ces inquiétudes ; il fit eſpérer que les éclairciſſements qu'il recevroit de ſa Cour les diſſiperoit encore mieux.

Il ſe plaint à ce ſujet.

Lettre du 15 Mars.

„ Quelle différence de ma dépêche „ du 12 à celle du 15, écrivit-il au „ Maréchal de Noailles ! dans la pre-„ miere, tout eſt en train de ſe faire „ avec le concours du Roi de Pruſſe : „ dans la ſeconde, tout eſt en train

„ de ſe démancher faute du concours
„ de la Heſſe. Et pourquoi? pour un 1744.
„ projet que je ne connois encore
„ que par la haine & le mépris qu'il
„ excite contre nous; & je craindrois
„ plus le mépris que la haine... Ce-
„ pendant je ne me décourage ni ne
„ me découragerai ". La Ducheſſe de Chateauroux pouvant beaucoup ſur l'eſprit du Roi, & ayant du zele pour le bien public, il lui communiquoit auſſi ſes réflexions. Noailles avoit ménagé à Chavigny cette reſſource, qui malheureuſement n'étoit point à négliger dans les affaires de l'Etat.

Noailles s'explique d'une maniere ſatisfaiſante.

Au ſujet de l'entrepriſe maritime, le Maréchal marquoit à l'Ambaſſadeur: „ Tout ce que je puis faire de mieux, „ c'eſt de n'en pas parler & d'atten- „ dre l'événement. Le ſort en eſt jet- „ té: ainſi dans peu nous ſerons inſ- „ truits du ſuccès ". Mais pour tranquilliſer & ramener les Allemands, il s'expliqua ſur ce point de la maniere la plus judicieuſe; il fit enviſager l'armement comme une diverſion utile, même aux confédérés. Il dit que l'Angleterre ne gardant plus aucunes meſures avec la France, inſultant nos ports, attaquant nos vaiſſeaux, joi-

Lettre du 5 Mars.

*Id.* 19 & 24 Mars.

1744. gnant les hoſtilités aux menaces, le Roi n'avoit plus de ménagement à garder à ſon égard; qu'il devoit faire éclater ſon reſſentiment; qu'en faiſant craindre aux Anglois une diverſion, qui les obligeât de réſerver pour leur propre défenſe une partie de leurs troupes, il ſervoit la cauſe commune, & n'avoit en vue que le rétabliſſement de la paix, loin de vouloir déranger le ſyſtême de l'Europe; enfin, que ſon principal objet étant les affaires d'Allemagne, il étoit bien éloigné de toute entrepriſe, dont les Princes diſpoſés à la ligue puſſent avoir lieu de prendre ombrage.

Le Prince de Heſſe ramené par ſes raiſons.

Dès que les intentions de Louis XV furent mieux connues, la négociation ſe ranima. Le Prince de Heſſe, ſeulement par une ſorte de bienſéance, offrit au Roi d'Angleterre d'aller en perſonne avec ſes troupes, ſi le cas l'exigeoit, défendre une Couronne & une Religion pour leſquels ſon zele ne ſe démentiroit point; mais il lui repréſenta auſſi ſes devoirs à l'égard de l'Empereur & de l'Empire, de maniere à laiſſer entrevoir ſes véritables intentions. Le Roi de Pruſſe étoit abſolument décidé, toujours néanmoins à

M. de Chav. au Roi. 23 Mars.

Le Roi de Pruſſe prêt à tout, ſi l'on

condition que la France agît avec vigueur, & qu'on lui assûrât ce qu'il prétendoit. Il avoit fait partir le Comte de Rottembourg, que nous verrons bientôt traiter avec le Maréchal de Noailles. Ce Prince savoit prendre son parti, hâtoit l'exécution, joignoit la prudence à l'activité, prévoyoit tout, se réservoit des ressources dans tous les événements, & ne vouloit pas se donner des liens qu'il ne pût rompre, quand il le jugeroit à propos. Le cercle de Konisgratz, en Boheme, jusqu'à l'Elbe, pays fertile & peuplé, étant digne de son ambition, l'Empereur promit de le lui abandonner après la conquête de la Boheme. 1744. entre dans ses vues.

Les projets & les dispositions du Roi de Prusse, tels que Chavigny les annonce, suppose une étendue de génie, une force de caractere & de courage, dont on ne voyoit nul exemple ailleurs. Dès que la ligue seroit conclue, que la Cour de Vienne auroit rejetté les propositions de paix, que la France auroit frappé les premiers coups, il devoit publier un manifeste, & marcher à la tête de quatre-vingts mille hommes. Si la Saxe balançoit à entrer dans la confédération, il devoit Ses grands desseins. M. de Chav. au Roi. 26 Mars.

1744. s'avancer dans le pays, & proposer le choix, ou d'embrasser la ligue, ou de désarmer les troupes. Une fois assuré de la Saxe, il vouloit aller droit à Prague, qui ne pouvoit faire beaucoup de résistance; de là s'approcher de l'armée Impériale, & se porter même jusqu'à Vienne, en cas de besoin. Il négocioit de plus une alliance avec la Suede contre le Roi d'Angleterre, une alliance défensive avec la Russie : il comptoit parvenir à ce double but, soit en mariant sa sœur avec l'héritier de Suede, soit par le mariage déja fait, & dont il étoit l'auteur, de la Princesse de Zerbst avec l'héritier de Russie. En un mot, il manioit également les armes & les négociations.

Alliances qu'il négocie.

Chavigny craint de nouveau qu'on ne rompe.

Chavigny, au milieu de si belles espérances, reçut encore une nouvelle capable de les faire évanouir. L'entreprise d'Anglererre, que les vents ne permirent pas d'exécuter, retardoit nécessairement le siege de Fribourg, parce qu'il avoit fallu rassembler en Flandre beaucoup plus de troupes qu'on n'auroit dû y en avoir. Un nouveau plan de guerre étoit la suite de cette démarche. Comme le Roi de Prusse paroissoit ne vouloir agir de son côté,

qu'à condition que le siege de Fribourg se feroit d'abord, l'Ambassadeur crut voir la ligue rompue. Il écrivit douloureusement au Maréchal de Noailles : „ Seroit-il possible que l'on se „ fût détaché de l'objet le plus grand „ & le plus essentiel que nous eussions, „ enfin des moyens qui sont en nos „ mains pour terminer la guerre en „ moins de trois mois, & assurer au „ Roi, par une paix plus affermie que „ celle de Westphalie, le regne le „ plus beau & le plus glorieux qu'ait „ eu aucun de ses prédécesseurs? ". 1744. Lettre du 2 Avril.

On voit que le négociateur se livroit un peu à l'enthousiasme. Mais, quoique ses idées fussent trop vastes, pour avoir un fondement assez solide en pareilles conjonctures, la confédération projettée n'en étoit pas moins l'ouvrage d'une profonde politique, & ne pouvoit manquer de produire de grands effets. Après plusieurs alternatives d'espérance & de crainte, Chavigny, toujours ardent à suivre sa négociation, toujours mesuré néanmoins dans ses démarches, habile à ménager une foule d'intérêts opposés entre eux, ayant de grandes difficultés à vaincre du côté de sa propre Cour, mais animé & affermi Conclusion de la ligue.

1744. par le zele du Maréchal de Noailles, vint à bout de concilier les eſprits; & l'union fut conclue entre l'Empereur, le Roi de Pruſſe, comme Electeur de Brandebourg, le Roi de Suede, comme Landgrave de Heſſe, & l'Electeur Palatin. La réſolution priſe par Louis XV, de ſe mettre à la tête de ſon armée de Flandre, calma les inquiétudes ſur le retardement du ſiege de Fribourg.

Noailles chargé de la négociation de Pruſſe.

Mais le Roi de Pruſſe, avant de s'engager en Allemagne, voulut s'aſſurer des diſpoſitions de la France, & faire un traité particulier avec elle. Il avoit envoyé le Comte de Rottembourg dans cette vue. Noailles fut chargé de la négociation, parce qu'on manquoit de confiance pour le Miniſtre des affaires étrangeres, très-honnête homme, mais qui avoit le malheur de ne pas réuſſir dans cette partie. Le Maréchal écrivit donc au Roi de Pruſſe :

„ SIRE,

Sa lettre au Roi de Pruſſe.

Lettre du 20 Avril.

„ C'eſt une des marques les plus „ honorables que le Roi mon maître „ pouvoit me donner de ſa bonté & „ de ſa confiance, que de me char„ ger de conférer avec M. le Comte

„ de Rottembourg, sur l'objet de la
„ négociation dont il est chargé de la 1744.
„ part de Votre Majesté. Je lui ai re-
„ mis un Mémoire qui ne renferme
„ que les principes généraux, sur les-
„ quels il me paroît que l'on pour-
„ roit traiter, conformément aux vues
„ de Votre Majesté & à celles du Roi
„ mon maître.... Quel bonheur pour
„ moi, Sire, si je puis servir d'instru-
„ ment à une union ferme & stable
„ entre deux Rois, dont l'intelligence
„ ne peut produire que les effets les
„ plus solides, & dont tout concours
„ à cimenter pour jamais l'alliance &
„ l'amitié! Combien de raisons parti-
„ culieres ne pourrois-je point allé-
„ guer à Votre Majesté, qui doivent
„ me rendre d'autant plus sensible à
„ l'honneur d'avoir part à un aussi grand
„ ouvrage! Mais je me renferme dans
„ les bornes du silence, en suppliant
„ Votre Majesté d'agréer mes homma-
„ ges & l'assurance du très-profond
„ respect, avec lequel je suis, &c.

Propositions faites à ce Prince.

Dans le Mémoire composé par le Maréchal, & que Louis XV avoit approuvé, on proposoit au Roi de Prusse l'union qui se négocioit à Francfort; on s'engageoit à presser l'Empereur

1744. de lui faire les ceſſions de Boheme, qui ſeroient à ſa convenance ; on conſentoit à un traité particulier d'amitié, d'alliance, & de garantie réciproque, comme Rottembourg l'avoit demandé.

Sa réponſe au Maréch. La réponſe de Frédéric, écrite de ſa main, fera connoître ſes ſentiments pour le Maréchal.

Le Roi de Pruſſe au Maréchal de Noailles. 12 Mai. „ Monſieur, je ne ſaurois vous cacher la ſatisfaction que je reſſens, „ de ce que le Roi de France vous a „ choiſi pour être l'inſtrument qui va „ cimenter à jamais entre nous les „ liens de l'union la plus ſolide & „ la plus indiſſoluble. Je dois vous „ avouer que je remarque une différence ſenſible dans la façon dont „ s'explique un Roi qui agit & qui „ voit par ſoi-même, de ce qu'il fait, „ lorſqu'il ne ſe fait entendre que par „ l'organe de ſes Miniſtres. Je ne puis „ qu'en tirer un augure favorable pour „ l'avenir ".

Il veut une confiance mutuelle. „ Il n'y a rien de plus capable d'établir une confiance parfaite entre „ nos Cours, que la façon ſincere & „ cordiale avec laquelle le Roi de „ France s'explique envers moi. J'y „ répondrai toujours de mon côté ; „ & il eſt sûr que ce doit être la

„ baſe de toutes les grandes entrepri- 1744.
„ ſes que nous méditons, puiſqu'il
„ convient moins à la guerre qu'en
„ toute autre occaſion, de diſſimuler
„ l'exacte vérité; lorſque l'on doit
„ régler des opérations les unes ſur
„ les autres, & que ce n'eſt pas du
„ projet ſeulement, mais de l'exécu-
„ tion ſur-tout que dépendent les gran-
„ des choſes que nous autres avons
„ à faire. Je ne puis m'empêcher de Son ſentiment ſur le combat de Dettingen.
„ vous dire, Monſieur, à cette oc-
„ caſion, combien j'ai applaudi à la
„ ſagacité du plan que vous aviez conçu
„ à Dettingen. Je puis vous aſſurer que
„ j'ai reſſenti la douleur la plus amere,
„ en voyant que le ſuccès n'en a point
„ été tel qu'on devoit naturellement
„ ſe le promettre.

Je ſuis avec la plus parfaite eſtime,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné ami,

FRÉDERIC.

Noailles, par ordre du Roi, con- Le traité conclu après le départ de Louis XV pour l'armée.
féroit ſecretement avec Rottembourg. Il repréſenta enfin que l'intervention des Miniſtres étoit néceſſaire pour con-

1744. clure. Mais l'affaire ne pouvoit plus traîner en longueur. Frédéric ayant trouvé le mémoire du Maréchal de Noailles conforme à ſes propres idées, envoya bientôt ſes plein-pouvoirs, que Rottembourg reçut le 22 Mai. Louis XV étoit parti pour l'armée. Le Miniſtre Pruſſien écrivit à Noailles, & lui demanda comment il pourroit s'y rendre. Ce voyage eût fait infailliblement tranſpirer le ſecret de la négociation, ſecret que le Roi de Pruſſe exigeoit comme un point eſſentiel. Le Maréchal jugea donc que le traité devoit ſe ſigner à Paris. On expédia les pouvoirs au Cardinal de Tencin & au Contrôleur-Général; car le Miniſtre des affaires étrangeres, Amelot, venoit d'être remercié.

On le ſigne à Paris, malgré quelque ſujet d'inquiétude.

Le Roi de Pruſſe avoit fait quelques changements au projet de traité qu'il avoit reçu de France. Nos Miniſtres en furent inquiets, parce qu'il en pouvoit réſulter des embarras dans la ſuite. Mais le temps preſſoit. Noailles écrivit à Tencin, qu'on laiſſoit à ſa prudence & à ſa dextérité de ſe rapprocher, autant qu'il ſeroit poſſible, des intentions du Roi. Le Cardinal ne put rien gagner avec Rottembourg,

Lettre du 2 Juin.

Du 5 Juin.

dont les ordres étoient précis. „ Après „ tout, répondit-il au Maréchal, le „ point capital pour nous eſt de finir, „ & de former une liaiſon avec le Roi „ de Pruſſe... Nous ſerons ſouvent „ expoſés à des éclairciſſements ; mais „ qui ſera plus propre que vous à y re- „ médier ? " On ſigna le 5 Juin. 1744.

Depuis le renvoi d'Amelot, Noailles ſe trouvoit chargé tout-à-la-fois du commandement militaire & des affaires politiques. Il termina les grandes négociations qui étoient ſur le tapis, ſans qu'on s'apperçût à l'armée qu'il eût d'autre objet à ſuivre que ceux de la guerre. Ce fardeau devoit être accablant : il fut obligé de le ſoutenir juſqu'à la fin de la campagne.

Noailles commande l'armée & conduit les affaires étrangeres.

L'entrepriſe projettée en vain contre l'Angleterre avoit rendu néceſſaire un nouveau plan d'opérations. D'ailleurs, la frontiere, du côté de l'Océan, étoit en mauvais état ; les Anglois pouvoient tomber ſur Dunkerque ; il auroit fallu laiſſer un corps de troupes conſidérable, pour la ſûreté de cette ville importante : avant de pénétrer chez l'ennemi, on devoit ſe garantir d'une invaſion. Ces motifs, que Noailles expoſe au Roi de

Plan de campagne en Flandre.

Mém. ſur l'armée de Flandre.

1744. Pruſſe dans un mémoire, avoient décidé Louis XV à porter ſes forces de ce côté-là.

Siege de Menin. Son intention étoit de ſe mettre en campagne à la fin d'Avril. Des pluies continuelles rendirent les terres impraticables. Les troupes ne purent camper avant le 14 Mai. On inveſtit Menin le 18. Les pluies recommencerent encore; & il fut impoſſible de battre la place avant le 31, quoique la tranchée eût été ouverte d'abord. Cette premiere expédition fit connoître au Roi les fatigues de la guerre : il anima les troupes par ſon courage à les ſupporter.

Député Hollandois, qui n'empêche pas l'inveſtiſſement d'Ypres. A peine Menin s'eſt-il rendu, que Noailles envoya des troupes inveſtir Ypres. La Hollande avoit député le Comte de Waſſenaer pour faire des propoſitions. On connoiſſoit la mauvaiſe volonté de la République; on répondit avec fermeté, & l'on alla en-avant.

Le Maréchal de Saxe propoſe de repaſſer la Lys. Le Comte de Saxe, devenu Maréchal de France, commandoit une petite armée d'obſervation. Poſté à Courtray, dont on s'étoit rendu maître, il écrit le 8 Juin au Maréchal de Noailles : *Je ne crois pas que les ennemis paſſent l'Eſcaut; mais ſuppoſé que j'euſſe des avis*

*certains qu'ils entreprennent ce paſſage, voulez-vous que je reſte ici ou que je paſſe la Lys?* Il écrit le 9, qu'ils ſont les plus forts en infanterie; qu'il ne pourroit ſe ſervir que d'une partie de ſa cavalerie à cauſe de la nature du pays; qu'ainſi, ſuppoſé le paſſage de l'Eſcaut & la certitude d'être attaqué, il croit que le parti le plus ſage eſt de mettre la Lys devant ſoi. „ Vous me „ donnez la main, dit-il; cette ſeule po- „ ſition en impoſe, & les ennemis n'o- „ ſeront jamais entreprendre de paſſer „ cette riviere ". 1744.

Noailles répond, après avoir demandé les ordres du Roi, qu'on doit éviter par tous les moyens poſſibles de paroître ſe retirer aux approches de l'ennemi; qu'il va faire ſes arrangements pour le ſiege d'Ypres, de maniere à pouvoir renforcer en cas de beſoin le Comte de Saxe, de trente bataillons & d'autant d'eſcadrons. „ De votre côté, mon cher „ Maréchal, ajoute-t-il, vous devez „ vous occuper à choiſir une poſition „ avantageuſe, fortifier votre camp, & „ former tous les obſtacles qui ſeront „ poſſibles pour arrêter les ennemis & „ leur en impoſer. Je ne vous en dirai „ pas davantage ce ſoir : il eſt onze

Noailles l'exhorte à ne point rétrograder. Lettre du 10 Juin.

1744. „ heures, & je ſuis depuis ce matin à „ cheval. J'ajouterai ſeulement que la „ ſeule idée de vous voir rétrograder „ inquiete le Roi ".

Réponſe du Saxon.

C'eſt ce qu'avoit preſſenti le Maréchal de Saxe. Il avoit déja commencé un eſcarpement pour mettre Tournay hors d'inſulte. Cet ouvrage fini, il pouvoit avec des renforts attaquer lui-même l'ennemi, & avoir toujours une retraite ſous le corps de la place. En le mandant à Noailles, il ajoute : *Cela fait une diſpoſition certaine ; car de livrer un combat ſans avoir de retraite que la riviere, me paroît une choſe haſardée ; & il faut autant que l'on peut, à la guerre, faire en ſorte d'en prendre ou d'en laiſſer autant que l'on veut.*

Le Maréchal de Saxe au Maréchal de Noailles. 11 Juin.

Conſeils que lui donne le Général.

Le même jour, Noailles lui répond : „ J'approuve & j'applaudis aux diſpoſitions que vous avez faites, & que „ vous vous propoſez de faire. Vous „ pouvez demander hardiment tout ce „ qui vous ſera néceſſaire, & vous ſerez ſervi comme vous méritez de l'être ". Il lui ſuggere de nouveaux expédients ; il lui annonce un renfort ; il aſſure qu'il ſe mettra en état de le joindre, pendant le ſiege même d'Ypres, pour *faire repentir ces Meſſieurs de paſſer*

*paſſer des rivieres à côté de nous*; il lui conſeille enfin de répandre ſourdement, *& en confiant le ſecret à quelque indiſcret, ce dont il ne manque pas dans nos armées*, que le Roi a ordonné de fortifier Courtray, afin d'y placer un dépôt, ſon intention étant de ſe porter le long de la Lys vers Gand. 1744.

Telles étoient l'union & la confiance mutuelle des deux Maréchaux. Incapables de jalouſie, ils ne reſpiroient que la gloire de bien ſervir. Noailles regardoit le Comte de Saxe comme ſupérieur à tous les Généraux de ſon temps; & celui-ci regardoit toujours Noailles comme ſon maître, demandoit ſes avis, s'empreſſoit à ſeconder ſes deſſeins. Tous deux pleins de zele pour Louis XV, ils vantoient ſes premiers exploits avec une ſorte d'enthouſiaſme. Le François en écrivoit des merveilles au Roi de Pruſſe. Le Saxon s'exprimoit ainſi dans une lettre au Miniſtre du Roi de Pologne en Hollande : „ Le Roi prend un „ furieux goût à ce métier-ci, & il me „ ſemble qu'il n'a jamais ſi bien connu „ ſa puiſſance. Effectivement c'eſt un „ beau ſpectacle pour un jeune Monar- „ que, que la chaſſe a endurci à la fa- „ tigue, de ſe voir le maître d'ordon-

Union intime des deux Maréchaux.

Ce qu'ils écrivent à la louange du Roi.

Lettre du Maréchal de Saxe. 4 Juin.

1744. „ ner à une nation vigoureuſe, ardente „ à lui plaire, & plus que cela, à la- „ quelle il veut plaire. Le Cardinal dé- „ funt a éloigné le plus qu'il a pu ces „ objets, propres à allumer l'ambition „ d'un Monarque; mais les ennemis de „ la France ont eu l'imprudence de la

Sentiment pacifique d'un Héros. „ réveiller. Il ſeroit heureux pour les „ peuples, qu'une prompte paix vînt „ éteindre ce feu, qui ne peut que croî- „ tre en l'irritant ". Cette lettre dont le Maréchal de Saxe envoya copie à ſon collegue, mérite d'être citée; car l'amour de la paix eſt un prodige dans les héros.

Noailles fait changer le plan d'attaque d'Ypres. Cependant Noailles mettoit tous ſes ſoins à faciliter au Roi la priſe d'Ypres. En examinant la place, il reconnut un endroit à ſoixante toiſes du glacis, où l'on pourroit s'avancer ſans être apperçu. On avoit projetté de faire la principale attaque d'un autre côté. Mais le célebre Valliere, qui commandoit l'artillerie, & qu'il mena viſiter cet endroit à la demi-portée du fuſil, convint avec tous les Ingénieurs que c'étoit par-là qu'on devoit la faire. On eut l'obligation de la découverte au Marquis de Beauvau, homme diſtingué par pluſieurs genres de mérite. Le Maréchal

Le Maréchal de Noailles au Roi. 9 & 11 Juin.

Juſtice qu'il rend au Marquis de Beauvau.

ne manque pas de lui en faire honneur auprès du Roi. Son amitié pour Beauvau le rendit plus sensible que tout autre à la perte d'un si bon Officier, qui blessé à mort dans le chemin couvert, dit à ses soldats : *Mes amis, laissez-moi mourir, & allez combattre.*

1744. Siecle de Louis XIV.

Le Roi attendoit avez impatience le moment de paroître au siege. „ Je m'en „ rapporte bien à vous & à ceux que „ vous avez consultés, écrivit-il à Noailles, sur le choix du côté de l'attaque d'Ypres. Vous ferez très-bien de „ prendre vos arrangements en conséquence, & au plus vîte, car le beau „ temps le demande à cor & à cri; „ & quoiqu'il fasse très-beau & bon „ ici, ( à Lille ) je suis prêt à partir „ aussi-tôt que ma présence pourra être „ de la plus petite utilité. ". Il partit le 17 Juin, & la place se rendit le 26.

Louis impatient d'être au siege.

Voici un trait qui peut servir d'instruction. Le Maréchal, attentif à tous les moyens d'exciter & de produire les talents, avoit assemblé le corps du génie au sujet du plan d'attaque; il avoit demandé les avis en commençant par les plus jeunes, & exigeant que chacun donnât les motifs de son sentiment. Il écrivit ensuite au Roi : „ Je n'y au-

Se faire rendre compte directement des opérations.

Lettre du 13 Juin.

1744. „ rois desiré que la présence de votre „ Majesté, dans la persuasion que rien „ n'est plus utile pour un Roi, que de „ se faire rendre compte directement „ de ce qui concerne son service, & „ qu'en même-temps rien n'est plus „ porpre à exciter l'émulation. Ce senti- „ ment, à la vérité, Sire, ne s'accorde „ pas toujours avec la politique ". Il parle sans doute de la politique des ambitieux, dont le grand art est d'éloigner du Trône les bons conseils, pour disposer de tout au gré de leurs intérêts & de leurs caprices.

**Le Roi de Prusse retardé, mais sûr d'agir.**

D'un autre côté, le Roi de Prusse, quoique très-disposé à remplir ses engagements, étoit retenu par des cabales de la Cour de Russie, qui pouvoient rompre ses mesures. Il envoya au Maréchal de Noailles un mémoire sur cet objet, en le priant de le donner à Louis XV, & de l'assurer qu'il pouvoit avoir des alliés plus puissants, *mais qu'il n'en auroit jamais de plus fideles, de moins envieux, ni de plus attachés à sa véritable gloire que lui.* „ L'état d'in- „ certitude, ajoutoit-il, où le doit „ mettre ma conduite, le surprendra „ peut-être. Mais vous devez savoir que „ les objets s'affoiblissent toujours dans

**Lettre du Roi de Prusse.**

„ l'éloignement, & ma conduite ſera
„ juſtifiée dans tous les cas... Je bénis 1744.
„ mille fois le Roi votre maître de Sa réflexion
„ la réſolution qu'il a priſe de ſe met- ſur les trou-
„ tre à la tête de ſes troupes. Il n'en pes Françoi-
„ falloit pas moins pour rétablir la diſ- ſes.
„ cipline perdue dans vos troupes, &
„ pour rendre l'audace au ſoldat. Ses Ses pronoſ-
„ ennemis qui ſont en grand nombre, tics ſur le
„ commencent à le craindre & à le ſuccès de
„ reſpecter; & je ſuis pleinement per- Louis XV.
„ ſuadé que plus il mettra de la vigueur
„ & du nerf dans ſes opérations, plutôt
„ les alliés ſeront obligés de chanter
„ la palinodie. Les Hollandois me re-
„ viennent comme les grenouilles dans
„ la fable : ils avoient une bûche pour
„ Roi durant le miniſtere du Cardinal;
„ ils ont aſſez importuné les Dieux pour
„ qu'ils méritent une cigogne. Perſonne
„ ne fait plus de vœux pour la proſ-
„ périté de vos armes que j'en fais.
„ S'il ne tenoit qu'à moi, vous auriez
„ pris vingt villes cette campagne &
„ gagné trois batailles. Je vous prie
„ en mon particulier, mon cher Ma-
„ réchal, de me croire avec la cordiali-
„ lité & l'eſtime la plus parfaite, &c."

Dans une autre lettre : „ Je vous Avis de ce
„ félicite ſur vos progrès en Flandre, Prince.

1744. Le Roi de Pruſſe au Maréchal de Noailles. 8 Juillet.

„ dit le Roi de Pruſſe. Si l'armée des
„ alliés ne ſe fortifie pas plus conſidé-
„ rablement que l'envoi des troupes
„ Angloiſes qui paſſent, vous pouvez
„ encore faire de la bonne beſogne;
„ car il faut pouſſer ſa pointe tant que
„ la fortune nous rit : je regrette beau-
„ coup M. de Beauvau, qui étoit d'une
„ trempe à faire un excellent Officier.
„ J'ai oublié de vous dire qu'averti,
„ comme je le ſuis, de l'indiſcrétion
„ de la Cour Impériale, je ne trouve
„ plus nulle ſûreté à communiquer avec
„ elle; & que ſi le Roi de France le
„ trouve bon, nous ferons déſormais
„ nos affaires entre nous, & on n'en
„ donnera part à l'Empereur qu'au mo-
„ ment de l'exécution ".

Moyen qu'il propoſe de finir promptement la guerre.

Avec cette politique vaſte, profonde, active, prévoyante, avec tant de forces & d'argent, Frédéric conduiſant lui-même ſes affaires, comme ſes armées, devoit jouer un des plus grands rôles de l'Europe. Il envoya un mémoire ſur les opérations de la campagne, où il propoſoit un moyen de finir promptement la guerre : c'étoit que la France attaquât l'Electorat de Hanover, lorſqu'il obligeroit le Prince Charles à venir défendre la Boheme & la Moravie. Le Roi

Mémoire du Roi de Pruſſe envoyé le 28 Juin.

d'Angleterre, qui aimoit ſes Etats d'Allemagne plus que tout le reſte, ne manqueroit pas alors, ſelon lui, de parler de paix ou de neutralité; & la Reine de Hongrie perdroit tout-à-coup ſes principales reſſources, qu'elle tiroit de la Boheme, de la Baviere, & des ſubſides d'Angleterre. 1744.

Noailles voyoit auſſi les choſes en grand, étoit fait pour les réſolutions courageuſes. La priſe d'Ypres, en ſept à huit jours de tranchée ouverte, annonçoit une campagne terrible pour les ennemis. Bientôt maître de la Knoque, il alla reconnoître Furnes; le Comte de Clermont Prince du ſang, fut chargé du ſiege de cette place, & l'ajouta aux conquêtes de Louis XV. On triomphoit d'un côté, mais la France fut en péril de l'autre. Suite de la campagne de Flandre.

Le Prince Charles de Lorraine, avec environ ſoixante mille hommes, ſe diſpoſoit à paſſer le Rhin & à pénétrer dans le Royaume. Le Maréchal de Coigni le contenoit par ſa poſition, depuis Lauterbourg juſqu'à Oppenheim. Les troupes Impériales, ſous les ordres du Maréchal de Seckendorff, étoient retranchées ſous Philipsbourg. Un mouvement du Prince Charles engagea Coi- Le Prince Charles paſſe le Rhin.

gni à ſe faire joindre par ces troupes.
1744. Mais le Prince n'en réuſſit pas moins dans ſon projet : il ſurprit un paſſage entre les poſtes des Impériaux, au commencement de Juillet ; il paſſa le fleuve ſans réſiſtance ; & Coigni n'eut d'autre parti à prendre que de ſe retirer ſous Weiſſembourg, dans les lignes de la Loutre, afin de couvrir la frontiere.

Retraite de Coigni.

Ce malheur vint ſans doute en grande partie de l'extrême miſere, & du mécontentement de l'armée Bavaroiſe, où Seckendorff avoit contre lui une faction acharnée de gens qui ne ſavoient rien, qui le décrioient ſans ménagement. Le Comte de Saint-Germain, alors Officier Général au ſervice de l'Empereur, & dont Chavigny vantoit les talents, ſoit pour les armes, ſoit pour les affaires, écrivant à ce Miniſtre l'état des choſes, aſſuroit que la faute tomboit uniquement ſur les ſubalternes, nullement ſur les chefs. „ Je ſuis perſuadé, dit-„ il, que preſque tout le monde écrira „ & contre M. de Coigni & contre M. „ de Seckendorff. C'eſt la coutume de „ toutes les armées qui n'ont pas de „ ſuccès brillants ; & il eſt ordinaire à „ tous les Officiers, qui ne ſont pas du

Cauſes de ce malheur.

Le Comte de St-Germain diſcul-pe les Généraux.

Lettre du 11 Juillet.

„ ſecret, d'être mécontens... Je ne me
„ ſuis mêlé dans rien, parce qu'à mon 1744.
„ ordinaire, je n'ai donné aucuns con-
„ ſeils, & je me contente d'exécuter,
„ le mieux qu'il m'eſt poſſible, ce qui
„ m'eſt confié ".

Courſes des Autrichiens dans le Royaume.

On venoit de réparer, ſinon le mal, du moins la honte, en chaſſant les ennemis des lignes de Weiſſembourg, le 5 du mois. Les Bavarois s'étoient ſignalés dans cette action, *une des plus fieres*, ſelon le même Officier-Général, *& des plus vigoureuſes qui ſe fuſſent paſſées depuis long-temps.* Par-là on ſe rouvrit la communication avec l'Alſace, on réprima l'audace des Autrichiens; mais on ne pouvoit les empêcher de faire des courſes. Coigni fut même forcé de leur abandonner Hagueneau, & le Roi Staniſlas ſe retira de Luneville, où il n'étoit plus en ſûreté.

Réſolution généreuſe du Roi de Pruſſe.

A la premiere nouvelle de l'irruption, le Roi de Pruſſe prend un parti digne de ſon courage. Il écrit à Louis XV le 12 Juillet.

*Lettre du Roi de Pruſſe à Louis XV.*

Il annonce ſa démarche à Louis.

„ Monſieur mon frere, j'apprends
„ que le Prince Charles a pénétré en

1744. „ Alſace. Ceci me ſuffit pour déter-
„ miner mes opérations. Je ſerai en mar-
„ che à la tête de mon armée le 13
„ d'Août, & devant Prague à la fin
„ du même mois. Je paſſe ſur bien des
„ conſidérations, & je m'engage peut-
„ être dans un pas aſſez périlleux. Mais
„ je veux donner des marques à votre
„ Majeſté de l'attachement & de l'ami-
„ tié que j'ai pour elle. Je regarde, dès
„ ce moment, ſes intérêts comme les
„ miens, perſuadé qu'elle en agira de
„ même avec moi, & ſur-tout qu'au-
„ cune conſidération particuliere ne
„ pourra l'obliger à m'abandonner,
„ dans une guerre que j'entreprends en
„ grande partie pour ſes intérêts & pour
„ ſa gloire ".

Sur quoi il fonde ſes eſpérances.

„ Dans la ſituation où je me trouve,
„ je dois plus que jamais parler fran-
„ chement à votre Majeſté, nos inté-
„ rêts étant plus liés & plus indiſſolu-
„ bles que jamais. Elle ſent aſſurément
„ que tout notre ſyſtême eſt fondé ſur
„ trois grands coups qu'il faut frapper,
„ pour ainſi dire, en même-temps,
„ dont le premier eſt l'invaſion de la
„ Boheme & de la Moravie; le ſecond,
„ la marche des troupes Impériales &
„ Françoiſes, le long du Danube

„ en Baviere ; le troiſieme , que je re- 1744.
„ garde comme l'article principal, eſt
„ l'envoi d'un corps de troupes dans le
„ pays de Hanover. Je compte ſûre-
„ rement ſur ces deux derniers points,
„ ſans quoi je l'avertis d'avance que
„ toute notre beſogne eſt perdue ".

„ Je dois repréſenter encore à vo- Il demande Belle-Iſle pour l'armée de Baviere.
„ tre Majeſté qu'il dépendra en grande
„ partie du choix qu'elle fera de ſes
„ Généraux, du ſuccès qu'auront ſes en-
„ trepriſes. Tous nos alliés ſont pré-
„ venus en faveur du Maréchal de Bel-
„ le-Iſle, & c'eſt un grand point pour
„ concilier les eſprits : s'il recevoit le
„ commandement de l'armée, & qu'on
„ lui fournît à temps ce dont il peut
„ avoir beſoin, je ſuis perſuadé que le
„ ſervice de votre Majeſté en iroit
„ mieux. Et ſi le Maréchal de Saxe, ou
„ quelqu'un de bien déterminé, étoit
„ chargé de l'expédition de Weſtpha-
„ lie, cela n'en iroit que plus rondement. Je demande pardon à votre Majeſté de la liberté avec laquelle je lui
„ parle ; mais je l'aſſure que ſi j'étois
„ payé pour être aſſis dans ſon Conſeil,
„ je ne parlerois pas autrement : car
„ pour dire vrai, il vous faut à la tête
„ de vos armées des Généraux capa-

1744. „ bles de ſoutenir la diſcipline à la ri-
„ gueur, & votre Majeſté ne trouvera
„ pas, hors le Maréchal de Noailles,
„ des ſujets plus propres pour remplir
„ cet objet, que ceux que je viens de
„ lui propoſer.

Il inſiſte ſur les avantages de la guerre offenſive.

„ Je dois ajouter encore que la plus
„ grande partie des mauvais ſuccès,
„ que ſes troupes ont eus en Baviere,
„ ſont venus de ce que l'on vouloit agir
„ défenſivement ſur les frontieres d'un
„ pays ennemi : cela engage toujours
„ celui qui ſe réduit à la défenſive d'ê-
„ tre attentif à trop d'objets, & laiſſe
„ le champ libre à ſon ennemi de for-
„ mer les projets les plus audacieux &
„ de les exécuter. Il vaut toujours mieux
„ agir offenſivement, quand même l'on
„ eſt inférieur en nombre : ſouvent la
„ témérité étonne l'ennemi, & donne
„ lieu à remporter des avantages ſur
„ lui. C'eſt ainſi que le Grand Condé,
„ M. de Turenne, M. de Luxembourg
„ & M. de Catinat ont agi; & c'eſt en
„ agiſſant pour la plupart du temps of-
„ fenſivement, qu'ils ont acquis cette
„ gloire immortelle aux troupes Fran-
„ çoiſes, & pour eux une réputation
„ au-deſſus du temps & de l'envie. Il
„ ne dépendra que de votre Majeſté

„ de remettre les choſes ſur le même
„ pied. Elle nous a donné des échan- 1744.
„ tillons de ce que peut un Prince éclai-
„ ré & ſage à la tête de ſes troupes.
„ Qu'elle ordonne à ſes Généraux de
„ battre par-tout ſes ennemis, & ils
„ ſeront battus. Mais il me ſemble que
„ je m'émancipe trop, & que j'entre
„ dans un détail duquel votre Majeſté
„ me donne des leçons. J'eſpere qu'elle
„ excuſera mes libertés en faveur de
„ la pureté de mes intentions, & qu'elle
„ ne doutera point, après les preuves
„ que je vais lui donner, de l'attache-
„ ment avec lequel je ſuis,

Monſieur mon frere,
de votre Majeſté,
le bon frere & allié.

Il blâme l'économie déplacée.

Lettre du Roi de Pruſſe.

12 Juillet.

Le Roi de Pruſſe écrivit de ſa main au Maréchal de Noailles une lettre encore plus longue, où il inſiſtoit ſur les mêmes choſes. Il y ajoutoit cette réflexion judicieuſe: „ La meilleure éco-
„ nomie d'un grand Prince eſt de dé-
„ penſer l'argent à propos, & de ne le
„ point ménager dans les grandes oc-
„ caſions Si le Cardinal de Fleury en
„ avoit uſé ainſi, & qu'il n'eût pas vou-

1744. „ lu, par un eſprit d'économie déplacé, ménager les revenus du Roi de „ France, l'année 41 & 42, je ne veux „ point être honnête homme, ou la „ Reine de Hongrie étoit perdue, & „ la durée de la guerre fait qu'il en a „ coûté à préſent le triple & le quadruple au Roi votre maître ". Noailles avoit toujours penſé de même, quoique fort éloigné des dépenſes inutiles à l'Etat.

**Louis XV va au ſecours de ſes Provinces.**

A la nouvelle de l'invaſion du Prince Charles, Louis ne balança point à voler au ſecours de ſes Provinces. Il laiſſa en Flandre environ ſoixante mille hommes au Maréchal de Saxe, & quarante mille dans les places, depuis la mer juſqu'à la Meuſe : il ſe mit en marche avec le reſte de ſes troupes. Sa réponſe au Roi de Pruſſe, qu'il écrivit en chemin, annonce une réſolution inviolable d'agir pour ſes alliés plus que pour lui-même. Noailles étoit chargé d'expliquer les projets, les arrangements, & s'en acquitta de la maniere la plus ſatisfaiſante.

**Lettre du Roi & du Maréchal de Noailles au Roi de Pruſſe.**

**22 Juillet.**

**Noailles annonce au Roi de Pruſſe des opérations vigoureuſes.**

Il marque à Fréderic que la diſcipline eſt parfaitement rétablie dans les troupes Françoiſes; que ſi le Prince Charles attend l'armée, on tâchera de ne pas

lui laiſſer paſſer le Rhin ſans perte ; qu'on paſſera le fleuve à ſa ſuite, & qu'on mettra l'Empereur en état de rentrer bientôt en Baviere ; que tous les ordres ſont donnés & toutes les meſures priſes ; que le Maréchal de Belle-Iſle, conformément aux deſirs du Roi de Pruſſe, commmandera le corps qui doit joindre l'armée Impériale ; que tandis qu'elle s'avancera, on fera le ſiege de Fribourg ; qu'auſſi-tôt après la fin de ce ſiege, une partie des troupes ira prendre des quartiers dans l'Electorat de Mayence, & même dans celui de Cologne ; & qu'on ne perdra point de vue le projet ſur celui de Hanover. Toutes ſes lettres confirmoient l'idée que ce grand Prince avoit de lui. 1744.

Il devance Louis, arrive à Metz le 28 Juillet, confere avec le Maréchal de Belle-Iſle, qui en étoit Gouverneur ; rend témoignage des bonnes diſpoſitions qu'il a faites pour la ſubſiſtance des troupes ; prie le Roi d'abandonner à Belle-Iſle & à Coigni le ſoin des détails, afin d'entretenir la paix & l'union, que la jalouſie d'autorité trouble ſi ſouvent. Il le prévient en même-temps ſur la néceſſité de ſe débarraſſer des gros équipages, également dange-

Il diſpoſe tout à Metz.

Le Maréchal de Noailles au Roi. 29 Juillet.

Inconvénient des gros équipages.

reux par la conſommation, & nuiſibles au mouvement des armées. Le Roi répondit ſur cet article : *Je ſais me paſſer d'équipages ; & s'il le faut, l'épaule de mouton des Lieutenants d'infanterie me nourrira parfaitement.*

1744.

Lettre du Roi. 31 Juillet.

Un autre article, ſur lequel Noailles eut moins de ſatisfaction, l'intéreſſoit vivement pour la gloire des armes Françoiſes. Coigni, déſeſpérant de pouvoir ſe ſoutenir ſur la Loutre, vouloit ſe retirer ſous Strasbourg. Ce parti étoit humiliant, & pouvoit entraîner des ſuites funeſtes. Noailles n'en voyoit point la néceſſité, il en craignoit les conſéquences. La communication avec la Lorraine & les Evêchés, par conſéquent avec les renforts qui arrivoient, alloit être perdue : en abandonnant le paſſage de Saverne, on devoit s'attendre que l'ennemi s'empareroit de cette ville ; que le Prince Charles, s'avançant entre Strasbourg & le détachement des troupes de Flandre, ſeroit par-tout ſupérieur, & pourroit former des entrepriſes à ſon gré. C'eſt ce qu'il repréſenta fortement au Maréchal de Coigni : il lui envoya même M. de Crémille pour appuyer ſes raiſons ; il l'exhortoit, en cas qu'il ne pût abſolument reſter dans

Coigni veut ſe retirer ſous Straſbourg.

Noailles s'efforce inutilement de l'en diſſuader.

Inſtructions pour M de Crémille, du 29 Juillet.

ſon poſte, à ſe retirer du côté des montagnes, & non ſous Strasbourg, parce qu'alors la communication ne ſeroit point rompue. Coigni, tout brave qu'il étoit, perſiſta dans ſon ſentiment, après avoir tenu un conſeil de guerre, & alla camper à Biſchen. 1744.

Saverne eſt occupé par les ennemis.

Mais il éprouva ce qu'on lui avoit prédit. Saverne fut occupé ſur le champ par les Autrichiens. Alors il quitta ſon camp de Biſchen pour défendre, comme on lui avoit conſeillé, la gorge des montagnes.

Le Roi excuſe Coigni, & ſe fait une peine de lui donner un ordre mortifiant.

Le Maréchal de Noailles n'avoit pu s'empêcher d'écrire au Roi, combien il lui paroiſſoit étrange qu'un Général, qui devoit recevoir dans dix ou douze jours un renfort ſi conſidérable, ſe mît par ſa poſition hors d'état de le recevoir : il ſouhaitoit qu'on lui envoyât des ordres pour l'en empêcher. Le caractere indulgent & facile de Louis XV ſe découvre bien dans ſa réponſe :

Lettre du 31 Juillet.

„ Vous deviez être ſûr que M. de „ Coigni ſe retireroit ſous Strasbourg, „ l'ayant toujours mandé, ayant aſſemblé un conſeil pour cela; & ne pouvant „ ſubſiſter ailleurs à ce qu'il dit. Et il „ faut que ce ſoit cette derniere raiſon „ qu'il l'ait déterminé à ce parti-là;

1744. „ car tout y étoit contraire, & je ne „ préſume pas aſſez mal de mon pro- „ chain, pour croire qu'en ce mo- „ ment-ci, où j'arrive en perſonne „ avec un gros détachement pour me „ joindre à lui, d'autres raiſons puiſ- „ ſent y avoir eu part. Pour ce qui eſt „ de l'ordre, s'il s'eſt retiré ſous Straſ- „ bourg, & que le Prince Charles ſoit „ en forces entre nous deux, de remar- „ cher en avant, il me fait un peu de „ peine : car c'eſt préciſément le con- „ traire de ce que vous lui avez fait „ mander, de ne point haſarder d'ac- „ tion juſqu'à notre jonction. Je vous „ l'envoye pourtant ; car vous & M. de „ Belle-Iſle devez en ſavoir plus que „ moi ſur pareilles choſes ".

Interprétation de cet ordre.

Noailles eut ſoin d'avertir Coigni que l'ordre du Roi, de ſe rapprocher de Phalzbourg, ne devoit pas ſe prendre littéralement : que c'étoit une de ces occaſions où il falloit ſe décider pour le bien du ſervice, en écartant tous les motifs perſonnels ; que s'il avoit quelque ſcrupule à cet égard, il le prenoit ſur lui. Il craignoit une marche téméraire, il recommandoit de ne rien entreprendre de trop haſardeux ; il annonçoit qu'on chercheroit, en cas

Lettre du Maréchal de Coigni. 12 Août.

de beſoin, d'autres moyens de ſe joindre. Ces inquiétudes ceſſerent quand on ſut la nouvelle poſition de Coigni, & on ne penſa plus qu'à chaſſer les Autrichiens. 1744.

Le Roi arrive à Metz le 4 Août. Peu de jours après, il y eut les premieres atteintes d'une maladie, qui fut pour lui l'époque la plus glorieuſe, puiſqu'elle remplit de conſternation toute la France, & fit éclater l'amour d'un peuple innombrable pour ſa perſonne. Noailles étoit déja en marche. Tandis que les troupes s'aſſemblent à Scheleſtatt, il va le 9 conférer avec Coigni. Ces deux Maréchaux agirent de concert, comme ſi le Monarque eût été préſent.

Maladie du Roi à Metz.

Noailles marche aux ennemis.

Il étoit impoſſible que ſa maladie n'apportât quelque retardement aux opérations. Cependant on s'apperçoit bientôt de l'ardeur qui anime les François. Le Duc d'Harcourt commandoit à Phalzbourg un corps ſéparé. Il attaque le 13 le Général Nadaſti à Saverne, & il met en fuite les ennemis. Le Prince Charles ayant fait marcher une partie de ſon armée, Harcourt ſe retire en bon ordre, après avoir raſé les retranchements des Autrichiens. Le Prin-

Action particuliere du Duc d'Harcourt.

Journal envoyé par le Maréchal de Noailles au Roi de Pruſſe. le 1er. Sept.

ce repaſſe la Sorn. On ſe diſpoſe à le
1744. reſſerrer vers le Rhin.

Camp de Biſchen. Toutes les troupes venues de Flandre avoient marché en deux jours de Scheleſtatt, pour ſe mettre à portée de Strasbourg. Elles occupent le camp de Biſchen le 17 : Coigni vient ſe camper à leur gauche, & l'armée Impériale arrive au même endroit.

On cherche à combattre. Les ennemis étoient à trois lieues de-là ſur les hauteurs de Brumpt. On ne pouvoit aller directement à eux : on fait des diſpoſitions pour les tourner, & pour ſe ménager l'occaſion de les combattre. Le 20, on paſſe la Sorn vis-à-vis de Hochfeldt : on s'attendoit à une action : on ſe met en bataille ; on s'avance ſur le corps de Nadaſti, compoſé de cinq à ſix mille hommes de troupes légeres ; mais on ne peut le joindre. Enfin, on gagne les hauteurs de Brumpt. Les Autrichiens les abandonnent ſans combat, & ſe retirent au-de-là de la Moutre. On fait partir le 22 trois détachements, pour attaquer s'il eſt poſſible leur arriere-garde, & couvrir la marche de l'armée.

Marche rapide. Le lendemain on force les retranchements de Suffelsheim ; on ſe prépare à l'attaque d'Augueheim : mais les enne-

mis abandonnent ce village, après y avoir mis le feu. On marche en-avant jusqu'à un ruisseau, qui coule dans un ravin à travers des prairies marécageuses. On se propose d'y attendre la pointe du jour; car la nuit commençoit. Tout-à-coup l'ennemi fait une décharge générale; nos troupes y répondent. Le grand feu dans l'obscurité effraye les chevaux, qui étoient en assez grand nombre sur la chaussée, à la suite des Maréchaux de Noailles & de Coigni : ils se culbutent avec les Cavaliers; ils se précipitent, & mettent le désordre dans quelques rangs. Tout fut bientôt réparé. Les Grenadiers avoient été inébranlables. On les voit franchir le ruisseau, ensuite un second fossé défendu par un retranchement; passer sur les poutrelles d'un pont, dont l'ennemi avoit ôté les madriers; emporter deux especes de redoutes qui défendoient le pont; mettre leurs fusils en bandouliere, parce qu'ils étoient trop serrés pour se servir de la baïonnette; fondre le sabre à la main sur les Grenadiers ennemis, les dissiper, les poursuivre. Ce combat ne finit qu'à dix heures du soir. Trois heures de plus auroient assuré une victoire complete.

1744.

Combat de nuit

Intrépidité de nos Grénadiers.

1744. On se rangea sur le champ de bataille, dans l'espérance de remporter un plus grand avantage le lendemain. Mais les Autrichiens se retirerent toute la nuit, à travers des bois & des marais : ils repasserent le Rhin, & mirent le feu à deux ponts qu'ils y avoient. Une partie de leurs Grenadiers n'ayant pas eu le temps de passer le fleuve, se répandirent dans les bois. De peur qu'ils ne fussent massacrés, on promit des récompenses aux payſans qui les arrêteroient prisonniers. Le Prince Charles se préparoit depuis long-temps à la retraite : il avoit eu le temps de mettre les bagages en sûreté.

Le Prince Charles repasse le Rhin.

On ne pouvoit que louer les troupes Françoises.

Noailles, dans la relation qu'il en envoya au Roi de Prusse, fait l'éloge des troupes Françoises par le simple exposé des faits. Elles marcherent en un jour de Brumpt à Haguenau & Bischwiller, de-là à Drusenheim, à Augueheim & encore plus loin ; elles n'eurent pas même le temps de manger : les détachements furent plus de trente heures dans cette situation ; & loin que les soldats murmurassent, ils soutinrent la fatigue avec joie dans l'idée qu'ils alloient combattre. Toute l'armée passa bientôt le Rhin sans obstacle.

Le Roi de Pruſſe, craignant toujours qu'on n'agît trop mollement, avoit envoyé depuis peu le Maréchal de Schmettau auprès de Louis XV, pour lui expliquer ſon plan d'opération, & ſur-tout pour lui faire ſentir la néceſſité d'opérer avec vigueur. Il l'annonça au Maréchal de Noailles, & lui recommanda (tant il étoit impénétrable dans ſes deſſeins politiques) de ne point parler à ce Pruſſien de l'alliance entre les deux Couronnes : *Il n'eſt inſtruit qne des opérations*, dit-il, *& je ne veux point qu'il ſoit informé du reſte ;* ſans doute, parce qu'il ſe défioit de l'indiſcrétion de ſa langue.

1744. Schmettau envoyé par le Roi de Pruſſe.

Le Roi de Pruſſe au Maréchal de Noailles. 29 Juillet.

Si Schmettau avoit voulu ſe rendre à l'armée, comme Noailles l'y invita inſtamment, il auroit vu qu'on ne pouvoit avoir dans les conjonctures plus de vigueur ni plus de célérité. Il voulut reſter à Metz ; & là, ſe livrant à ſon imagination bouillante, il ſuppoſa qu'on devoit détruire l'armée du Prince Charles ; il enfanta des projets chimériques, il cria qu'on avoit perdu dix jours dans l'inaction ; il écrivit à Seckendorf une lettre extrêmement vive, où Noailles n'étoit point épargné,

Il refuſe de ſuivre l'armée.

Ses imprudences & ſes intrigues à Metz.

& dont il se répandit des copies; il
1744. compromit témérairement le Comte d'Argenson & le Maréchal de Belle-Isle, comme ayant approuvé ses idées; enfin, ses discours & ses écrits ne pouvoient produire que du mal.

Noailles s'en plaint au Roi de Prusse.

C'est sur quoi Noailles ouvrit son cœur au Roi de Prusse. „ Tandis que „ j'avois la douleur, Sire, de savoir „ mon maître dangereusement malade;

Lettre du 1er. Sept.

„ que j'en étois éloigné; que dans „ une circonstance aussi critique, on „ m'avoit confié le commandement de „ son armée principale; que je ne négligeois rien pour remplir toutes „ les vues que le Roi s'étoit proposées, tant par rapport à la sûreté de „ son Royaume, que par rapport au „ service de ses alliés, il m'est revenu que le Maréchal de Schmettau „ m'accusoit de lenteur, & en quelque maniere, de manquer à ce que „ devois aux intérêts de mon maître

Il lui prouve la fausseté de ses imputations.

„ & à ceux de ses alliés.... Je ne „ cherche point, Sire, à rendre les „ avantages remportés sur le Prince „ Charles plus considérables qu'ils ne „ le sont. Il a repassé le Rhin avec „ honte & avec perte: chaque jour „ le confirme par beaucoup de circonstances,

„ conſtances, qu'il ſeroit trop long
„ de rapporter à V. M. Trois heures 1744.
„ de jour de plus, ſon armée auroit
„ été perdue. L'armée du Roi a fait
„ pour la combattre une marche dont
„ on voit peu d'exemples; & le mo-
„ ment où l'on a attaqué les ennemis
„ pour le ſecond combat du jour, (à
„ neuf heures du ſoir) ſuffit pour faire
„ connoître avec quelle intention &
„ quelle volonté on marchoit à eux.
„ Le journal que j'envoye à V. M. lui
„ démontrera qu'il n'y a pas eu un jour
„ de perdu ".

„ Il n'eſt pas de la prudence, Si-
„ re, de cenſurer les manœuvres de
„ guerre, lorſqu'on eſt éloigné des
„ lieux où elles ſe paſſent; & il ſeroit
„ injuſte de révoquer en doute la droi-
„ ture de mes intentions ".

Se tenir en garde contre les projets trop vaſtes.

„ Qu'il ſoit permis à un homme
„ qui ſert depuis 52 ans, qui doit
„ avoir quelque expérience, & qui
„ s'intéreſſe véritablement à la gran-
„ deur & à la gloire de Votre Ma-
„ jeſté, de la mettre en garde contre
„ des imaginations de guerre, dans
„ leſquels on ne peſe ni les avantages
„ ni les inconvénients d'un projet; où
„ l'on ſe laiſſe ſéduire par les appa-

1744. „ rences du grand & du vaſte, où l'on „ ne combine ni les meſures ni les „ moyens, & d'où il réſulte que l'on „ ſe précipite dans les plus grandes „ difficultés & les plus grands dan- „ gers, en croyant n'entreprendre rien „ que de poſſible & de facile. Ces „ imaginations ſont bien différentes du „ vrai génie de guerre, qui eſt réflé- „ chi, qui connoît des principes & des „ regles, & qui ſait que ce n'eſt qu'a- „ vec une extrême circonſpection, „ qu'on ſe garantit des écarts d'un zele „ & d'une ardeur inconſidérés ".

Le vrai génie de la guerre eſt circonſpect.

Expédition de Prague.

Schmettau avoit écrit une lettre d'excuſes à Noailles; & le Roi de Pruſſe ne tarda point à reconnoître ni à déclarer qu'on ne pouvoit rien faire de plus en Alſace, que ce qui avoit été fait. Ce Prince exécutoit ponctuellement ſa promeſſe. Il ſe mit en marche au temps marqué; il ouvrit la tranchée devant Prague la nuit du 9 au 10 Septembre. „ Prague ne tiendra que peu de „ jours, écrivit-il au Maréchal; il ſeroit „ à ſouhaiter que vous autres François „ rempliſſiez auſſi religieuſement ce „ dont nous ſommes convenus en- „ ſemble, que cela ſe fera du côté des „ Pruſſiens ". Ses inquiétudes étoient

Lettre du 10 Septembre.

ſans doute entretenues par des lettres de Schmettau. 1744.

Noailles envoye du-Meſnil au Roi de Pruſſe.

Après la retraite de l'armée Autrichienne, Noailles lui envoya M. du-Meſnil, Brigadier, homme délié & actif, qu'il avoit déja employé dans quelques affaires. Il le chargea de rendre compte au Roi de Pruſſe des opérations qu'on venoit d'exécuter, & d'apprendre d'une maniere préciſe quelles étoient ſes intentions ſur celles de l'armée Impériale. Les inſtructions qu'il lui donna, datées du 1^er^. Septembre, contenoient tous les éclairciſſements qu'on pouvoit ſouhaiter, avec toutes les preuves d'un vrai zele pour la cauſe commune.

Leur premiere entrevue.

Du-Meſnil arriva le 13 Septembre au camp de Prague, trois jours avant que le Roi de Pruſſe entrât dans cette ville dont la garniſon fut priſonniere de guerre. Quoique prévenu ſur la difficulté de lui répondre, il ſe trouva embarraſſé par ſes queſtions & ſes diſcours. Ses plaiſanteries ſur quelques-uns de nos Généraux, en préſence de tout le monde, auroient interdit un homme moins accoutumé aux ſituations épineuſes. Du-Meſnil ſe contint. Le Roi de Pruſſe inſiſtant & lui diſant : „ Voilà vos Gé-

Mém. de M. du-Meſnil.

„ néraux, repondez, parlez ". *Sire*,
1744. répondit-il, *nous ſommes dans l'uſage en France de reſpecter le choix du Roi notre maître, lorſqu'il a honoré quelqu'un de ſa confiance & du commandement de ſes armées.* Quant au Maréchal de Noailles, Fréderic n'en parla qu'avec conſidération en public, qu'avec eſtime & confiance en particulier. Il voulut néanmoins ſonder l'Envoyé ſur ſon caractere, & il en reçut cette réponſe: „ Tout François bon citoyen „ doit le reſpecter; celui qui le con„ noît, & qui a le bonheur de vivre ſou„ vent avec lui, doit l'aimer; celui qui, „ comme moi, lui a beaucoup d'o„ bligations, doit lui être attaché; & „ je m'en fais honneur & gloire ". Je rapporte ces diſcours d'après le mémoire de du-Meſnil : on le ſoupçonnera peut-être de l'avoir écrit en courtiſan.

Audience particuliere. Ce ne fut que le lendemain de la reddition de Prague qu'il eut une audience particuliere. Elle dura trois heures. Tous les objets de ſa miſſion y
*Ibid.* furent diſcutés. Il préſenta deux mémoires qu'il étoit chargé de remettre. *Voilà du Noailles*, dit pluſieurs fois le Roi de Pruſſe en les liſant; & il

approuva ce qu'ils contenoient, en particulier le projet de faire marcher l'armée Impériale par la rive droite du Danube. Les discours de Schmettau ne furent pas oubliés. Le Roi les blâma sans détour, assura que le Maréchal de Noailles auroit lieu d'être content, qu'il comptoit entiérement sur sa probité, qu'il espéroit de ses talents & de son zele qu'on pousseroit l'affaire avec vigueur, & qu'on s'en tireroit glorieusement. Il ajouta : *Je le plains de ce qu'il a fréquemment à souffrir des friponneries de votre Cour, mais il ne faut pas que cela le dégoûte.* De-là il s'étendit sur les cabales, sur les inconvénients qui en résultent : intrigues, tracasseries d'hommes & de femmes, galanterie qui occasionne des grandes & des petites choses. Il savoit des détails sur tout le monde, sur du-Mesnil lui-même, qui en fut singuliérement étonné.

1744.

Frédéric rend justice au Maréch.

Fréderic témoigna pour Louis XV beaucoup de confiance, d'estime, d'attachement & de respect. Il s'applaudissoit de faire avec lui, avec l'Empereur & le Roi d'Espagne, une alliance capable d'imposer à toute l'Europe. *Je suis bien-aise*, dit-il, *de remplacer*

Il s'applaudit de l'alliance avec Louis XV.

*Ibid.*

1744. *les Suédois qui étoient autrefois les alliés favoris de la France : à préſent c'eſt un corps ſans ame : pour moi, j'en ai une & l'on en ſera content.* Il ne parloit que de détruire bientôt *le fantôme de la Maiſon d'Autriche ;* il vouloit qu'on ſe hâtât de finir, ſurtout qu'on eût grand ſoin de réparer & fortifier les troupes de l'Empereur ; il conſervoit toujours quelque méfiance, & ne diſſimula point que, ſi l'on manquoit à ce qui lui étoit promis, ſi l'on ne ſe mettoit pas en état de pouſſer vigoureuſement la guerre, il ne ſeroit point embarraſſé, & qu'il ſauroit bien prendre ſon parti.

Il fait entendre qu'il prendra ſon parti, ſi on n'agit pas avec vigueur.

Il rectifie ſes idées ſur Hanover.

Aux longs mémoires du Maréchal de Noailles, le Roi de Pruſſe fit ſeulement deux apoſtilles, ne trouvant rien à y relever. Par l'une, il rectifioit ſa propre idée, d'envoyer un corps de troupes Françoiſes contre l'Electorat de Hanover. „ Je crois, dit-il, que la „ deſtination du corps du bas-Rhin „ doit être de cauſer beaucoup d'ap„ préhenſion au Roi d'Angleterre, „ ſans frapper le coup effectivement : „ car ſi l'on commettoit quelques hoſ„ tilités dans le pays de Hannover, „ on donneroit à la Ruſſie & au Da-

„ nemarck beau jeu de ſe mêler de
„ cette guerre; & mon avis eſt qu'il 1744.
„ faut plutôt diminuer le nombre de
„ nos ennemis que l'augmenter ". Par
l'autre apoſtille, il repréſentoit la né- Il recommande de prévenir l'ennemi.
ceſſité de rétablir inceſſamment l'armée Impériale, & de former des magaſins, de maniere que tout fût prêt au mois de Mai. „ Car le grand avantage, dit-
„ il encore, à l'eſpece de guerre que
„ nous faiſons, eſt pour celui qui re-
„ mue le premier. Il oblige l'ennemi
„ à ſe régler ſur lui; & qui peut à la
„ guerre réduire ſon ennemi à cette
„ néceſſité, a gagné toute la cam-
„ pagne ".

Ce Héros d'un génie extraordinaire, d'une imagination ardente, d'une prodigieuſe activité, capable des plus profondes réflexions comme des coups les plus hardis, plein de confiance en lui-même, fier de ſes armées que rien n'égaloit pour la diſcipline, ambitieux de puiſſance autant que de gloire, déclara enfin qu'il falloit ſe porter à Budweis & Tabor, qu'il ſe dirigeroit enſuite ſur les mouvements des Autrichiens, qu'il deſireroit que le Prince Charles vînt à lui, qu'il marcheroit au-devant; qu'il vouloit lui livrer bataille

Sa confiance en ſes forces.

*Ibid.*

& lui tuer vingt mille hommes. L'é-
1744. vénement ne répondit pas à ces magnifiques eſpérances.

Lettre de Louis après ſa maladie.

D'un autre côté, Louis XV guériſſoit, & devoit bientôt ſe préparer à de nouvelles expéditions. Il écrivit le 30 Août au Maréchal de Noailles, qui lui avoit demandé la permiſſion d'aller à Metz conférer avec les Miniſtres : *Je ſerai ravi de vous revoir, M. le Maréchal. Vous me trouverez avec bien de la peine à revenir ; il eſt bien vrai que c'eſt des portes de la mort. Ce n'a pas été ſans regret que j'ai appris l'affaire du Rhin ; mais la volonté de Dieu n'étoit pas que j'y fuſſe, & je m'y ſuis ſoumis de bon cœur ; car il eſt bien vrai qu'il eſt le maître de toutes choſes, mais un bon maître. En voilà aſſez, je crois, pour une premiere fois.*

Il rejoint l'armée.

Ces ſentiments de Religion, reveillés par la préſence de la mort, n'affoiblirent point dans Louis l'ardeur martiale. Il arriva le 5 Octobre à Straſbourg ; de-là il ſe rendit en perſonne au ſiege de Fribourg, commencé par le Maréchal de Coigni, & d'autant plus difficile alors que la ſaiſon étoit plus mauvaiſe.

Les pluies continuelles, les débordements inonderent preſque tous les pays aux environs de la place. Les ſoldats paſſerent des nuits entieres dans les boues & à la pluie. Le feu des ennemis, également vif & ſoutenu, tuoit chaque jour beaucoup de monde, tandis que les maladies cauſoient d'ailleurs de grandes pertes. On ne montoit pas une tranchée ſans perdre au moins quarante, quelquefois cent hommes; & il en coûta deux mille pour s'emparer du chemin couvert & s'y loger. C'eſt ce que Noailles écrivoit le 2 Novembre au Roi de Pruſſe. Fribourg fut pris quelques jours après. La préſence du Roi avoit ſoutenu tous les courages. 1744. Siege périlleux de Fribourg.

En Flandre, le Maréchal de Saxe quoique inférieur aux ennemis, les fit échouer dans tous leurs deſſeins par ſa ſeule poſition, les déſola par les partis qu'il envoyoit à la guerre; rendit ſon armée excellente; & cette campagne, comparable à celles de Turenne, ſervit de prélude aux ſuccès brillans des autres campagnes. Noailles triomphoit de la gloire d'un Général, dont il eût été jaloux s'il avoit pu l'être du mérite. En répondant à une Belle campagne du Maréchal de Saxe. Noailles fidele à l'amitié.

1744. Lettre du 2 Novemb.

de ſes lettres : „ Je ſuis un peu choqué, dit-il, des termes de reconnoiſſance & de bonté que vous y employez. Vous me devez de l'amitié, & vous ſeriez injuſte ſi vous me la refuſiez, puiſque perſonne ne vous eſt plus ſincérement attaché que moi ; mais je vous prie qu'il ne ſoit plus queſtion de compliments entre nous ". Leur amitié devint de jour en jour plus étroite, & contribua beaucoup au ſuccès des opérations.

Éclat produit par les imprudences de Schmettau.

Cependant les imprudences de Schmettau occaſionnoient un éclat fâcheux : elles dévoilerent des intrigues de Cour formées pendant la maladie du Roi contre Noailles. Les lettres, les mémoires de ce Général Pruſſien ayant été interceptés, la Reine de Hongrie les envoya au cercle de Souabe, avec un reſcrit où elle tâchoit de prouver par ſes lettres mêmes, que ſes ennemis attaquoient la liberté Germanique. Le reſcrit & les autres pieces furent imprimés, & ſe vendirent ſecretement à Francfort. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, étoit une lettre de Schmettau écrite le 16 Septembre au Roi de Pruſſe, injurieuſe pour le Gouvernement de France, mais en

particulier pour le Maréchal de Noailles. Le Maréchal de Belle-Iſle y étoit repréſenté comme blâmant ſa conduite, la lenteur de ſes opérations, ſes foibles efforts contre le Prince Charles, dont il auroit dû détruire l'armée. On ſuppoſoit que Louis XV avoit ſenti vivement cette vérité. On appelloit Belle-Iſle & un autre, dont le nom étoit en chiffre, de *véritables amis*, en qui ſeuls on pouvoit avoir toute confiance. On parloit d'une audience particuliere du Roi, dont les détails tendoient à décréditer les Généraux. Ce recueil contenoit auſſi une lettre du Pruſſien à l'Empereur, à qui il diſoit que le temps étoit venu de bruſquer les choſes, & qu'aucune neutralité ne pouvoit plus avoir lieu dans l'Empire.

1744. Ses lettres injurieuſes pour Noailles.

Un anonyme envoya tous ces écrits à Noailles, en lui témoignant ſon indignation de la licence de Schmettau à flétrir les Généraux & les Miniſtres, pour élever Belle-Iſle ſur leurs ruines, *ſelon les vues de ſa Cour; comme s'il étoit le ſeul homme de France doué de lumieres & de capacité.* Il obſervoit que la Cour de Berlin ne remuoit probablement, en ſa faveur,

Vues ambitieuſes attribuées au Maréchal de Belle-Iſle.

*Ibid.*

1744. tant de reſſorts & de cabales, qu'afin que redevable à elle ſeule de l'accompliſſement de ſes deſſeins, & parvenu au rang de premier Miniſtre, il dépendît abſolument de ſes volontés; & qu'elle pût à ſon gré ſe ſervir de lui, pour engager peut-être la France dans de nouveaux périls, tels que ceux où elle s'étoit vue expoſée en 1742.

S'il avoit donné lieu à des ſoupçons.

Il ſeroit téméraire de prononcer ſur les vues & les intentions ſecretes de Belle-Iſle. Ses liaiſons intimes avec Schmettau, la communication que celui-ci aſſuroit lui avoir donnée de ſa lettre à Seckendorff, la demande que le Roi de Pruſſe avoit fait de lui confier l'armée de Baviere, pouvoient s'interpréter d'une maniere beaucoup moins défavorable; & il ſe fondoit ſans doute ſur le beſoin que l'on avoit de la Cour de Berlin.

Noailles écrit fortement au Roi.

Mémoire du mois de Novembre.

Le Maréchal de Noailles crut devoir mettre ſous les yeux du Roi ces différentes pieces. Il y joignit un mémoire, où il dit: „ V. M. aime la „ vérité, elle eſt jalouſe de l'hon„ neur & de la dignité de ſon Gouver„ nement: elle eſt ennemie des caba„ les; j'ai plus lieu que qui que ce „ ſoit de penſer qu'elle eſt ſenſible à

„ l'attachement, au zele, au reſpect, 1744.
„ & ſi j'oſe le dire, à l'amour & à
„ l'affection que l'on a pour ſa per-
„ ſonne. C'eſt le ſeul mérite que je
„ réclame, & je m'eſtimerai ſuffiſam-
„ ment récompenſé, ſi V. M. en eſt
„ auſſi perſuadée que les ſentiments
„ de mon cœur me le font deſirer,
„ & qu'ils m'excitent à le mériter ".
Il refute enſuite les allégations de Schmettau. Celui-ci prétendoit que, dès le 12 Août, on pouvoit marcher aux ennemis : & cependant les dernieres troupes arrivées de Flandre, n'avoient joint l'armée du Rhin que le 15. En un mot, il prouve qu'on a fait tout ce qu'il falloit faire ; il ſe plaint de l'indécence avec laquelle ce Pruſſien, pendant la maladie du Roi, à répandu dans Metz ſes fauſſetés & ſes déclamations.

Il réfute Schmettau.

„ Ce qui eſt encore, j'oſe le di-
„ re, ſouverainement indécent, ajou-
„ te-t-il, eſt que la publicité des rela-
„ tions de M. de Schmettau va faire
„ connoître à toute l'Europe, qu'il y
„ a des cabales au milieu de ſa Cour,
„ entre ſes propres ſujets & les étran-
„ gers, pour ſeconder les vues d'une
„ faction particuliere.... Je n'avance
„ rien dans ce mémoire, Sire, que je

Noailles ſe plaint des cabales de Cour.

Il eſt prêt à ſoutenir

1744. tout ce qu'il avance.

„ ne ſois prêt de le dire en préſence „ de M. de Schmettau & de M. de „ Belle-Iſle. Je n'ai jamais refuſé à M. „ de Belle-Iſle la juſtice qui lui étoit „ due : Votre Majeſté en eſt témoin „ & de la facilité même avec laquelle „ j'avois oublié tous les griefs que je „ pouvois avoir contre lui. Je diſſimu- „ lerois inutilement à V. M. que je „ ſuis affecté & touché. Mes inten- „ tions ſont pures & ſont droites : il „ eſt bien triſte d'être expoſé à de pa- „ reilles épreuves, lorſqu'on ſert un „ bon maître, & que l'on n'eſt occu- „ pé que de ſa gloire & du bien de „ ſon ſervice ". Ses plaintes étoient d'autant plus juſtes, qu'en effet la modération & la droiture lui avoient toujours ſervi de regle, même quand il avoit eu à blâmer quelques perſonnes.

Rappel de Schmettau.

Schmettau fut rappellé par le Roi de Pruſſe, qui écrivit encore au Maréchal de Noailles dans les termes les plus ſatisfaiſants :

Comment le Roi de Pruſſe l'annonce à Noailles.

„ Je ne m'arrête point à vous faire „ des compliments à l'occaſion du der- „ nier Décembre & du premier Jan- „ vier. Je ne vous ſouhaite que de la

Le Roi de Pruſſe. 17 Janvier 1745.

„ ſanté : vous poſſédez le reſte. Je n'ai „ autre choſe à ajouter à cela, ſinon

„ de vous dire que le rappel du Ma-
„ réchal de Schmettau a été occasion- 1744.
„ né principalement par les discours
„ & lettres qu'il a écrits sur votre su-
„ jet, & sans consulter seulement mon
„ avis. Témoin le mémoire qu'il a pré-
„ senté au Roi de France pour le dis-
„ suader de raser les fortifications de
„ Fribourg, &c. J'espere que vous sen-
„ tirez par ces démarches les égards
„ que j'ai pour vous, & combien je suis,
„ Monsieur le Maréchal, votre très-
„ affectionné ami ".

La meilleure justification de Noailles, s'il en avoit eu besoin, c'étoit l'évacuation de la Boheme par les Prussiens. Le Roi de Prusse éprouva, comme tous les Généraux, ce que peuvent à la guerre les contre-temps, le manque de vivres, les hasards imprévus. Il fut trompé par des faux avis; il fit de faux mouvements. Loin d'attaquer le Prince Charles avec trop de risques, il recula devant lui, jusqu'à repasser l'Elbe le 8 Novembre. Il laissa passer ce fleuve aux ennemis; & bientôt après il envoya ordre à la garnison de Prague de venir le joindre en Silésie. La Saxe venoit de se déclarer pour l'Autriche; *le marteau d'or des*

Ce Prince avoit reculé lui-même.

Relation de la campagne

1744. du Roi de Pruſſe.

*Anglois*, pour me ſervir de ſes propres termes, *avoit ouvert les portes de fer des Saxons, & l'intérêt d'un moment les avoit aveuglés ſur un intérêt plus durable.* Fréderic auroit été accablé, s'il n'eût pris conſeil des circonſtances.

Il avoue ingénument ſes fautes.

Il écrivit lui même la relation de ſa campagne, & l'envoya au Maréchal de Noailles. Il y avoue ingénuement deux fautes capitales, qu'il avoit faites après la priſe de Prague; l'une, de s'être éloigné de cette grande ville ſans l'avoir pourvue ſuffiſamment de vivres, & en n'y laiſſant qu'une trop petite garniſon; l'autre, de n'avoir pas marché d'abord à Pilſen, mais de s'être porté ſur Tabor & Budweis. Les François avoient regardé, dit-il, l'abandon de ces deux poſtes en 1741, comme la perte de toutes leurs affaires; & de plus, l'Empereur, Seckendorff & Schmettau lui rebattoient les oreilles de la néceſſité de les occuper.

La France rempliſſoit ſes engagements à ſon égard.

Ce Monarque guerrier ne pouvoit ſe plaindre de la France. On exécutoit tout ce qu'on lui avoit promis. Il avoit demandé que le Prince Charles ne pût arriver en Boheme que vers la fin de Septembre; & le Prince Char-

les n'y étoit arrivé qu'en Octobre. Il vouloit que l'Empereur rentrât en Baviere, & l'Empereur y étoit rentré. On travailloit à rendre l'armée Impériale forte de ſoixante mille hommes; on y deſtinoit des ſommes immenſes; on avoit mis un corps de troupes en quartiers dans l'Electorat de Mayence, pour donner de l'inquiétude au pays de Hanover. C'étoit remplir ſes engagements avec autant de grandeur que de fidélité. 1744.

Belle-Iſle priſonnier.

Cependant Belle-Iſle écrivit de Munich, d'où il alloit faire un voyage pour conférer avec le Roi de Pruſſe, qu'il s'attendoit à des reproches de ſa part. Noailles, dans ſa réponſe, après lui avoir expoſé les faits : „ Je crois, „ dit-il, que vous êtes en droit, que „ vous pouvez & que vous devez par- „ ler avec force, avec dignité & avec „ fermeté ". Le Maréchal de Belle-Iſle ſe mit en route avec le Comte ſon frere; mais paſſant par l'Electorat de Hanover, ils furent arrêtés tous deux, & conduits priſonniers en Angleterre: événement qui excita de grandes plaintes.

Lettre au Maréchal de Belle-Iſle. 15 Décemb.

Noailles avoit préſidé pendant la campagne.

Jamais le zele & l'activité du Maréchal de Noailles n'avoient eu tant

d'exercice que cette année 1744. Aux travaux du commandement, il étoit obligé de joindre ceux de la politique. Depuis la retraite de M. Amelot, dont la place reſtoit vacante, quoique Noailles preſſât le Roi de la remplir, toute la correſpondance des affaires étrangeres paſſoit par ſes mains : il en rendoit compte ; il remettoit enſuite les dépêches à M. du Theil, premier Commis diſtingué, qui répondoit aux Miniſtres. Le Comte d'Argenſon expédioit ce qui demandoit la ſignature d'un Secretaire d'Etat. La correſpondance ſuivie du Maréchal avec Chavigny, pour les affaires d'Allemagne, étoit ſeule une grande occupation. En même-temps il écrivoit à l'Empereur, au Roi de Pruſſe, au Généraux François, des lettres profondément raiſonnées. On ne peut voir les monuments de ſon travail, ſans admirer comment un ſeul homme pouvoit y ſuffire.

1744. aux affaires étrangeres.

Il demande qu'on nomme un Miniſtre.

Cependant les affaires étrangeres, partagées entre un Miniſtre Général d'armée, un Sécretaire d'Etat & un premier Commis, devoient néceſſairement ſouffrir d'un tel partage. Le Maréchal excelloit dans cette partie : le Roi vouloit le charger de tous les dé-

tails; mais il répréſentoit qu'ils étoient incompatibles avec les ſoins du commandement. A la fin de la campagne, il inſiſta ſur la néceſſité de nommer un autre Miniſtre pour des fonctions ſi eſſentielles. M. de Villeneuve, à qui la place fut offerte, s'excuſa ſur des raiſons de ſanté. Louis ſe décida en faveur du Marquis d'Argenſon, frere aîné du Miniſtre de la guerre. 1744.

## LIVRE SIXIEME.

1744. Grandes fautes commises par l'Empereur.

L'EMPEREUR Charles VII, qui occaſionnoit tant de périls, de ſoucis & de dépenſes, avoit trop de peine à ſe conformer aux intentions de la France. Une ardeur inconſidérée pour les conquêtes, une impatience extrême de recouvrer du moins ſes Etats, lui faiſoient perdre de vue & les regles de la guerre, & les riſques de la précipitation. Ses Miniſtres, ſes Courtiſans flattoient ſes deſirs, pourſuivoient leurs intérêts particuliers, penſoient peu à la cauſe commune, & ne prévoyoient point l'avenir. Il importoit fort, ſelon le plan du Maréchal de Noailles, que le Roi de Pruſſe avoit approuvé, de rentrer en Baviere par la rive droite du Danube, & de préférer les avantages certains aux progrès rapides. Mais après la retraite du Prince Charles, l'Empereur courut à Munich, ne chercha qu'à s'étendre, diſtribua les troupes dans des quartiers où l'on devoit tout craindre pour elles. Avec d'excellentes qualités, ce Prince avoit un dé-

faut des plus dangereux, celui de réſiſter aux bons conſeils. 1745.

Noailles s'efforce d'en prévenir les ſuites.

Noailles, après lui avoir écrit inutilement tout ce qu'un vrai zele peut inſpirer, gémiſſoit de ſes fauſſes démarches. Il en repréſentoit les conſéquences à Chavigny, qui ſe trouvoit à portée de les faire ſentir fortement. Il l'avertiſſoit que non-ſeulement le Miniſtere de Verſailles, mais le public, prenoit des impreſſions fâcheuſes, capables de décourager & de refroidir. Il l'excitoit à ne rien négliger pour ouvrir les yeux à ce Prince, pour le mettre en garde contre les pieges de la flatterie & de l'intérêt, pour le détourner enfin d'un ſyſtême, dont l'expérience n'avoit que trop démontré les funeſtes inconvénients.

La mort de l'Empereur rend ſes conſeils inutiles.

Ces précautions devinrent inutiles par la mort de l'Empereur. Le chagrin l'avoit rongé, les maladies le conſumerent; il expira le 20 Janvier 1745, infiniment malheureux par ſon élévation même. „ L'Empereur vous eût „ ſu grand gré, marquoit Chavigny au „ Maréchal, de vos avertiſſements & „ de vos conſeils : je les tranſmettrai „ à ſon fils. Je n'excuſe point la con- „ duite du pere. Je doute que quel-

Lettre du 5 Février.

1745. „ qu'un dans le monde lui ait jamais
„ dit plus de vérités que moi. On a
„ raiſon de ſe récrier contre ſes Mi-
„ niſtres & ſes Généraux ; mais ſa fa-
„ cilité lui a fait plus de mal que leurs
„ conſeils. Je n'apperçois que trop qu'il
„ y a en France un levain qui fermen-
„ te, & qui peut être dangereux, au
„ grand préjudice de la gloire du Roi,
„ de la réputation de ſes engagements
„ & de l'honneur de ſa Couronne.
„ Mais telle eſt notre nation, de ſe
„ laſſer de tout, même du bien....
Dégoût de Chavigny. „ Nous en dirons davantage un jour à
„ Saint-Germain. L'état de ma ſanté,
„ mes intérêts domeſtiques qui ſont
„ dans la plus grande confuſion, ma
„ philoſophie, tout me détermine à
„ ménager doucement ma retraite ; &
„ j'y réuſſirai, s'il plaît à Dieu ".

Noailles penſe qu'il faut faire paſſer l'Empire à l'Electeur de Saxe.

A cette nouvelle qui changeoit l'état des choſes, Noailles prévit les événements, & jugea d'abord qu'on devoit prendre d'autres meſures ; mais le Miniſtere ne profita point de ſes lumieres. Son ſentiment eſt développé dans une lettre à Chavigny. „ Il me

Le Maréchal de Noailles à M. de Chav. 6 Février. „ paroît bien difficile de ſoutenir, ſans
„ avoir un Empereur pour chef, un
„ ſyſtême dont le ſuccès a rencontré de

„ grands obſtacles, lorſque l'Electeur
„ de Baviere étoit revêtu de la digni- 1745.
„ té Impériale. Voici un jeune Prince
„ qu'on ne doit point abandonner,
„ mais qui eſt ſans troupes, ſans ar-
„ gent, ſans crédit, & peut-être ſans
„ conſeil, à qui l'Empereur a laiſſé un
„ héritage de trop peu de conſidéra-
„ tion, pour eſpérer de lui former un
„ parti capable de l'élever & de le
„ maintenir ſur le Trône. Parmi les au-
„ tres Electeurs, je ne vois de compéti-
„ teur contre le Grand-Duc (François
„ de Lorraine, mari de la Reine de
„ Hongrie) que l'Electeur de Saxe,
„ ſi la vue de cette dignité peut le ten-
„ ter. Je ne vois alors aucune reſſour-
„ ce, qui puiſſe faire prendre à la Mai-
„ ſon de Lorraine l'aſcendant qu'avoit
„ celle d'Autriche. Mais ſi l'Electeur
„ de Saxe s'y refuſe, en vain tenteroit-
„ on de remplir le Trône par l'E-
„ lecteur de Baviere. Reſte dans ce cas
„ à examiner, s'il ne faudroit pas même
„ concourir à ce qu'on ne pourroit
„ pas empêcher, & la maniere de le
„ faire pour en tirer une paix conve-
„ nable au Roi & à ſes alliés.

A ſon refus, ne point s'oppoſer à l'élection de l'Archiduc.

C'étoit raiſonner en ſage politique. Il n'y avoit certainement que deux par-

Ses conſeils ſont inutiles.

tis à prendre ; ou de procurer l'Empi-
1745. re, ſi on le pouvoit, au Roi de Pologne, Electeur de Saxe : & la ligue d'Allemagne pouvoit alors ſe maintenir ; ou de traiter avec la Reine de Hongrie : & plus elle deſiroit avec ardeur l'élection du Grand-Duc, plus la paix auroit été facile & avantageuſe. Tout invitoit à ſaiſir l'occaſion. Noailles ne négligea rien pour en faire ſentir l'importance. Mais on inſpira au Roi des réſolutions fort différentes. On ne conſulta que l'animoſité contre l'héritiere de la Maiſon d'Autriche. On ne vouloit abſolument point que ſon mari fût Empereur : le Marquis d'Argenſon déclara qu'on employeroit *juſqu'au dernier ſoldat* de la France, pour l'empêcher de l'être ; il l'écrivit aux Miniſtres dans les Cours étrangeres ; & non-ſeulement il ferma toutes les ouvertures de paix, mais il attiſa le feu de la guerre ſans prévoir les ſuites de l'embraſement.

Animoſité funeſte contre la maiſon d'Autriche.

Les Miniſtres ne ſe concertoient point entre eux ; chacun dans ſon département étoit abſolu. Point de comité où l'on préparât & diſcutât les affaires : à combien de fautes ne falloit-il donc pas s'attendre ?

Point de concert entre les Miniſtres.

Comme il étoit eſſentiel de connoître les

Réponſe ſage de l'E-

les dispositions du Roi de Pologne, le Maréchal de Saxe, par le conseil de Noailles, lui écrivit une lettre que Louis XV approuva, & qui contenoit les motifs les plus capables de le faire entrer dans les vues de notre Cour. Ce Prince répondit qu'il n'avoit aucune répugnance pour la dignité Impériale, quoique les charges lui en parussent très-pesantes, mais qu'il ne pouvoit desirer d'y parvenir par les armes; que son devoir d'Electeur & de Prince-Vicaire de l'Empire lui étoit plus cher que toute autre chose; qu'en cette qualité, il devoit contribuer de tout son pouvoir à faire dignement remplir le Trône; qu'il ne l'accepteroit qu'autant qu'il y seroit appellé par les suffrages libres des Electeurs, & par les vœux des autres Etats de l'Empire; que la France elle-même auroit à se repentir d'une élection forcée qui perpétueroit la guerre; enfin, que si Louis XV lui procuroit par son crédit la pluralité des voix, il étoit *assez disposé* à devenir Empereur, ne fut-ce que pour se voir en état de travailler au rétablissement du repos public, & de cultiver d'autant plus efficacement l'amitié du Roi, dont

1745. Lecteur de Saxe aux propositions de la France. Lettre & Mémoire du Roi de Pologne. 26 Mars.

il faiſoit un cas très-diſtingué *.

1745. Dès qu'on fut les diſpoſitions de ce Prince, il ne reſtoit d'autre parti que celui de la paix, ſi l'on vouloit agir avec prudence. La Cour de Vienne en fit des ouvertures : le Roi de Pruſſe lui-même s'y ſeroit prêté, parce qu'on auroit ménagé ſes intérêts. Cependant les fauſſes idées qu'on avoit ſuivies au commencement prévalurent encore : on crut qu'il falloit anéantir la Maiſon d'Autriche, bien moins redoutée depuis long-temps en Europe que celle de France ; & l'on donna l'excluſion au Grand-Duc : comme ſi l'on avoit eu droit de gêner les ſuffrages du corps Germanique, comme ſi d'ailleurs on avoit eu des forces ſuffiſantes pour y réuſſir. Le Maréchal de Noailles repréſenta en vain les inconvénients de cette démarche. Le Miniſtere étoit prévenu, & ſe précipita.

On manque l'occaſion de faire la paix.

Excluſion donnée à l'Archiduc.

La ligue de Francfort ſe rompt.

Une ſi mauvaiſe politique eut d'abord les ſuites qu'elle devoit avoir. La

* Selon l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, „ la Cour de France fut refuſée : l'Electeur „ de Saxe n'oſa accepter cet honneur, ni ſe „ détacher des Anglois, ni déplaire à la „ Reine. Il fut le ſecond Electeur de Saxe qui „ refuſa d'être Empereur" On voit ici à quoi „ ſe reduiſoit ce refus.

ligue de Francfort ſe rompit. Le nouvel Electeur de Baviere, forcé de ſortir de ſa capitale, tant les diſpoſitions de ſon pere avoient été mal conçues, fit un accommodement avec la Reine, ſans quoi il alloit perdre ſes Etats; le Landgrave de Heſſe retira ſes troupes; l'Electeur Palatin n'eut de reſſources que dans la neutralité; le Roi de Pruſſe, ſeul allié que la France conſervât en Allemagne, & qu'elle ne pouvoit plus ſecourir que par une diverſion inſuffiſante, devoit néceſſairement être contraint de traiter avec l'Autriche; & les prétentions démeſurées de la Cour d'Eſpagne, où la Reine Eliſabeth Farneſe décidoit de tout, rendoient ſon alliance moins utile qu'onéreuſe. On avoit déclaré la guerre à la Reine de Hongrie & à l'Angleterre : on devoit s'attendre de leur part aux plus grands efforts, & l'on avoit peu de moyens pour les ſoutenir. 1745.

La France preſque ſans alliés.

C'eſt ce que Noailles expoſa courageuſement au Roi dans un mémoire, afin de l'exciter à réparer du moins les fautes de ſes Miniſtres. „ La ſituation „ du Royaume, dit-il, eſt plus déplo- „ rable qu'elle ne l'étoit en 1704 après „ la bataille de Hochſtet. Il a fallu con-

Noailles repréſente au Roi le triſte état du Royaume. Mémoire au Roi. 29 Avril.

1745. „ tinuer la guerre depuis 1704 juſqu en
„ 1714, & on n'a pu la ſoutenir que
„ par des moyens forcés. Depuis la paix,
„ on n'a pris aucunes meſures pour di-
„ minuer le fardeau des dettes ; on
„ n'a eu aucune prévoyance pour ſe
„ préparer des fonds en cas d'une guer-
„ re nouvelle. La guerre préſente a déja
„ coûté des ſommes exorbitantes, dont
„ une partie très-conſidérable a paſſé
„ dans le pays étranger, & ne pourra
„ de long-temps rentrer dans l'Etat. En-
„ fin, Sire, on ſupporte encore au-
„ jourd'hui le poids de la derniere guer-
„ re ; il s'eſt augmenté par la guerre
„ actuelle ; & malheureuſement loin
„ que l'on puiſſe eſpérer d'en voir bien-
„ tôt la fin, elle ne fait en quelque ma-
„ niere que commencer par rapport à
„ la France ".

Il annonce l'avenir, & donne le meilleur conſeil.

Après ces triſtes vérités que l'expérience fit trop bien ſentir, le Maréchal obſerve qu'il eſt preſque indiſpenſable de n'agir offenſivement que d'un côté ; que le Roi s'étant déterminé pour la Flandre, il ne reſte plus de choix à faire ; qu'il faut ſe mettre en état de défenſe ailleurs ; que la propoſition de conſerver une armée dans l'Empire eſt déraiſonnable ; qu'une armée n'y pour-

même empêcher l'élection du Grand-Duc, les Electeurs pouvant indiquer un autre lieu que Francfort ; que cette élection faite, comme on doit le prévoir, la Cour de Vienne armera probablement l'Empire contre nous ; & qu'alors elle fera passer une grande partie de ses forces en Italie, où il est à craindre que les Espagnols ne puissent pas lui résister. 1745.

„ Quelque grand que soit le mal, „ conclut-il, & quoique celui dont on „ est menacé soit encore plus grand, „ on doit, Sire, s'armer de courage „ & de patience : il faut chercher les „ moyens de prévenir les malheurs, & „ l'on pourra peut-être les trouver. „ Mais vainement s'en flatteroit-on, „ à moins qu'on ne change de mesures „ à plusieurs égards, qu'on ne forme „ un plan & un système de conduite, „ que V. M. elle-même n'en suive l'exé- „ cution avec attention & fermeté, & „ qu'on ne supprime ou diminue les „ dépenses qui ne sont point indispen- „ sables, pour fournir aux objets les „ plus nécessaires. Sans cela, Sire, tous „ les mémoires & les projets qu'on „ pourra présenter à V. M. devien- „ dront inutiles. Et comme il faut né-

Il excite à prendre les moyens convenables.

Economie.

Unité de plan.

1745. „ ceſſairement dans toutes les affaires „ un point de réunion, qu'elles ſe trouvent toutes traitées ſéparément par „ les Secretaires d'Etat, qu'elles ne „ ſont point communiquées; ce ne ſera, Sire, que par la ſuite & la combinaiſon que V. M. peut ſeule, ſous „ la forme actuelle de ſon Gouvernement, mettre dans la conduite de ſes „ affaires, qu'elle pourra prévenir des „ malheurs, & ſe procurer des ſuccès „ qui aſſurent ſa gloire & le bonheur „ de ſes peuples ".

**Habitudes plus fortes que les conſeils.**

On ne pouvoit donner de meilleurs conſeils; mais les habitudes maîtriſent les Rois comme le reſte des hommes. Louis qui remarquoit fort bien les fautes de ſes Miniſtres, laiſſoit un libre cours au Miniſtere, & prenoit rarement ſur lui de diriger ou de réformer ſes opérations. Il devoit faire la campagne de Flandre : on pourvut à tout pour en aſſurer le ſuccès.

**Le Maréch. de Saxe commande l'armée, comme le deſiroit Noailles.**

Noailles deſiroit que le Maréchal de Saxe eût le commandement de l'armée. Ses vœux furent accomplis. Ce grand Général, attaqué d'une hydropiſie, ſe fit faire ſecretement la ponction, partit comme s'il n'étoit point malade, alla commencer le ſiege de Tournay, ouvrit

la tranchée le 30 Avril. Ayant reçu avis que les alliés s'aſſembloient pour le combattre, il ne fit qu'une ſeule attaque. 1745.

„ Si la nouvelle eſt vraie, écrivit-il au „ Maréchal de Noailles, je ne pourrai me diſpenſer d'aller au-devant „ d'eux, & au moyen de cette diſpoſition, je ne ſerai pas obligé à lever „ totalement le ſiege". Noailles lui dit dans ſa réponſe : „ Je compte partir ſamedi prochain, le Roi n'ayant „ pas jugé à propos de me laiſſer partir „ avant lui, à cauſe des fréquents conſeils que S. M. a tenus ; mais je „ vous demande, s'il vous plaît, de ne „ vous point battre avant mon arrivée : „ car j'ai bon courage, & un ſabre écoſſois qui doit faire des merveilles. J'ai „ demandé la même grace au Roi, & „ j'eſpere qu'il voudra bien m'attendre".

Lettre du 30 Avril.

Lettre du 4 Mai.

Ce fut le 11 Mai que ſe donna la fameuſe bataille de Fontenoy. Le Général épuiſé par la maladie, n'ayant de libre que la tête, ſembloit hors d'état d'agir. Noailles mit ſa gloire à le ſeconder, & lui ſervit même de premier Aide-de-camp. La mort du Duc de Grammont, ſon neveu, tué au commencement de l'action, preſque ſous

Bataille de Fontenoy. Noailles s'y diſtingue par ſon zele.

1745. ſes yeux, ne put rallentir un moment ſon zele. Il vit avec bien plus de douleur les périls du Roi, du Dauphin, de tout le Royaume, lorſque la colonne Angloiſe parut invincible, & que le Maréchal de Saxe déſeſpéra preſque de l'arrêter ; mais au milieu de ces périls, s'oubliant lui-même, il ne fut occupé que du ſalut de l'Etat *. Enfin, on ſe diſpoſe à une attaque mieux concertée que les précédentes. On imagine heureuſement de pointer quatre pieces de canon, qui entament la colonne. La maiſon du Roi fond ſur elle rapidement, pénetre, renverſe tout ; & Louis XV remporte une victoire complete, après avoir donné des preuves de la plus conſtante intrépidité. Il fut bientôt maître de Tournay.

Ses principes de guerre ſuivis par le Général.

Je n'entre point dans les détails militaires, connus par d'autres ouvrages, & qui deviennent étrangers au mien. Noailles, ne commandant plus, ne fournit plus de relations. J'obſerverai ſeule-

* M. Voltaire ne l'a point flatté, en diſant dans le *Poëme de Fontenoy* :

Noailles, pour ſon Roi plein d'un amour fidele,
Voit la France en ſon Maître, & ne regarde qu'elle.

ment que ſes principes de guerre étoient ſuivis par le Maréchal de Saxe, trop habile Capitaine pour ne pas conſulter la prudence dans toutes les entrepriſes. Un mémoire de celui-ci, fait immédiatement après ſa victoire, en offre une preuve intéreſſante „ Lorſque l'on veut „ agir offenſivement, dit le vainqueur „ de Fontenoy, il faut être ſupérieur; „ & je ne puis entreprendre que par „ la ruſe, à moins de vouloir tout mettre au haſard; ce qui ne convient que „ dans des cas déſeſpérés, tels que l'a „ été la bataille de Fontenoy. Je m'apperçois avec peine que l'ignorance „ ſur les choſes de la guerre, l'envie „ de ſe faire valoir par des projets hardis, dont peu de gens connoiſſent „ la conſéquence & les ſuites, occupent depuis quelques jours les „ eſprits dans cette armée. Ils veulent „ que l'on marche en-avant, ſans faire „ attention que nous laiſſons la citadelle „ de Tournay avec une garniſon derriere „ nous, encore moins que nous ne pouvons entreprendre aucun ſiege, qu'il „ ne ſoit décidé quel parti M. le Duc „ d'Aremberg ( Général des Autrichiens ) aura pris. Cependant tout le „ monde veut marcher, tout le monde

1745.

Mémoire du Maréchal de Saxe.

Projets hardis, par où l'on veut ſe faire valoir.

1745. „ veut aller ; & cet enthouſiaſme qui „ eſt contagieux, provient plus de „ l'envie de faire ſa cour & de ſe „ faire valoir, que toute autre cauſe ".

**On profite bien de la victoire.**

L'expérience prouva, comme nous l'avons vu plus d'une fois, que le temps perdu en apparence à prendre de ſages meſures eſt un temps gagné pour l'exécution. Gand, Oudenarde, Bruges, Dendermonde, Oſtende même, enfin, Nieuport & Ath furent pris dans cette campagne. Tant on ſut profiter de la victoire, & de la terreur qu'elle avoit inſpirée aux ennemis.

**Amitié reſpectable des deux Maréchaux.**

Ne craignons pas de le dire : les grandes vertus, plus glorieuſes que les grandes conquêtes, doivent fixer davantage les regards de la poſtérité. Noailles, en ſacrifiant à la patrie & au Général toute jalouſie de commandement, toute paſſion de gloire perſonnelle, avoit mérité d'être mis en parallele avec les illuſtres citoyens de Rome & d'Athenes. Le Maréchal de Saxe ne mérita guere moins d'éloge, en reconnoiſſant les obligations qu'il lui avoit. Répondant à une lettre de Noailles, pleine de louanges ſur ſa campagne : *C'eſt à vous*, dit-il, *que les ſuccès ſont dus, n'ayant fait que ſuivre vos conſeils* :

**Lettre du 11 Septembre.**

*ainſi je vous prie de vouloir bien me traiter avec plus de bonté.* 1745.

Cette union entre deux Généraux ſi reſpectables, & qu'on auroit cru devoir ſe brouiller pas rivalité, produiſoit une correſpondance toujours utile aux affaires, quelquefois conſacrée au ſentiment. Leur correſpondance.

Le Maréchal de Saxe étoit un des hommes les plus robuſtes de l'Europe. Noailles craignoit toujours qu'il ne comptât trop ſur la force de ſon tempérament, & qu'il n'en abuſât. Il auroit voulu, diſoit-il, ſe liguer avec le médecin pour lui donner quelques inquiétudes; il demandoit à être inſtruit exactement de ſon état; il promettoit de lui dire de bonne foi, quand il pourroit vivre en homme parfaitement guéri; mais il vouloit qu'on ne le crût que lorſqu'il le diroit. L'amitié veilloit ſur une ſanté ſi précieuſe au Royaume. Inquiétude de Noailles ſur la ſanté du Saxon.

Lettre du Maréchal de Noailles. 3 Décemb.

„ Ma ſanté, répond le Général, n'eſt „ pas encore aſſez bonne, mon maî- „ tre, pour me donner aucune licen- „ ce, que celles que la plaiſanterie peut „ me fournir. Je ſuis même d'avis de „ n'en jamais prendre d'autres. Il y a „ des plaiſirs de tout âge, & encore „ faut-il qu'il y ſoient aſſortis. Il n'y a „ que ceux qu'un bon eſtomac peut Réponſe du Général.

Lettre du Maréchal de Saxe. 3 Décemb

1745. „ fournir, qui ne ſoient point ſujets à „ cette variation, & qui conſtamment „ ſoient de bonne compagnie. Vous „ jouiſſez de ce bonheur, mon cher „ maître; & ſans vous l'envier & ſans „ même l'eſpérer, je deſire un ſi grand „ bien. Si on me calomnie, & ſi votre „ Docteur Sénac m'accuſe de la moindre choſe, de quelque nature qu'elle „ puiſſe être, c'eſt un méchant homme. Il eſt inutile qu'il charge le pauvre malade, pour ſe mettre à couvert des reproches aſſez incertains, „ que le temps qui détruit tout, pourroit lui occaſionner " &c.

La France toujours fort expoſée.

Dans leur commerce amical, les deux Maréchaux avoient toujours le bien public pour objet. Les conſeils de l'un, les exploits militaires de l'autre, devenoient de jour en jour plus néceſſaires à la France. Malgré l'oppoſition de Louis XV, le Grand-Duc de Toſcane venoit d'être élu Empereur. La Reine de Hongrie en étoit plus redoutable; & quoique le Roi de Pruſſe fût victorieux en Saxe, il falloit s'attendre que ſes victoires même ne ſerviroient qu'à lui procurer une paix particuliere, telle qu'il pouvoit la deſirer. A la vérité, le Prince Édouard faiſoit des pro-

Entrepriſe contre l'Angleterre.

diges en Écoſſe ; on lui avoit envoyé quelques ſecours d'hommes & d'argent. Mais la haine pour les Stuarts & pour leur Religion étoit ſi forte en Angleterre, que cet orage paſſager devoit néceſſairement finir par la ruine du jeune héros, & par un redoublement d'efforts contre ſes protecteurs. Le Maréchal de Saxe le craignit, & communiqua ſes craintes au Maréchal de Noailles. 1745.

Le Maréch. de Saxe en craint les ſuites.

„ Vous êtes bon citoyen, lui dit-il, „ dans une longue lettre de ſa main : „ vous aimez le Roi & vous aimez votre patrie ; vous connoiſſez notre maître : on le fait difficilement démordre „ de ce qu'il a entrepris : ne craignez-„ vous pas que cet embarquement de „ Dunkerque ne nous engage dans un „ nouveau roman, qui pourroit être „ bien long à ſoutenir ?.. Vous direz „ peut-être de quoi je me mêle? mais „ j'aime auſſi le Roi & ſon Royaume ; „ & quoique je ne duſſe demander que „ plaie & boſſe, la vérité m'étrangle „ toujours. Je veux dire cette vérité, „ dont le caractere eſt triomphant, & „ qui à la fin fait triompher ceux qui „ la prennent pour conſeil & pour „ guide ".

Lettre du Maréchal de Saxe. 20 Décemb.

Préjugés de la Cour à cet égard.

Noailles n'avoit jamais bien auguré

de ces entrepriſes contre l'Angleterre.
1745. Il avoue néanmoins dans ſa réponſe, que les ſuccès du Prince Édouard ont tellement ſurpaſſé les eſpérances, qu'on ne ſait plus quelles pourront en être les ſuites. „ D'ailleurs, on croit, dit-il, „ que la nation eſt en partie revenue de „ ſa frayeur par rapport à la Religion, „ & que les véritables Anglois aime- „ ront mieux avoir un Prétendant à „ Hanovre, ou en Allemagne, que „ d'en avoir un à Rome; parce qu'en „ ſuppoſant que le Prince Édouard „ monte ſur le trône, il ſeroit bien obli- „ gé de ſe laiſſer conduire par le Parle- „ ment; faute de quoi, ceux qui au- „ roient travaillé à l'y faire monter, „ ſeroient des premiers à travailler pour „ l'en faire deſcendre " C'étoit la façon de penſer de la Cour, plutôt que celle de Noailles, comme il ajoute dans ſa lettre; & c'eſt encore une preuve que les préjugés de la Cour peuvent emporter la balance.

Elle deſire que le Général entreprenne encore quelque choſe.

Elle deſiroit avec raiſon que le Maréchal de Saxe profitât, s'il étoit poſſible, du découragement des ennemis, pour étendre ſes conquêtes avant la fin de la campagne, & pour les forcer à ſe prêter aux vues pacifiques de Louis

XV. Comme le Roi d'Angleterre venoit de repaſſer dans ſon Royaume, & qu'il devoit probablement rappeller une partie de ſes troupes, dont il auroit beſoin contre le Prince Edouard, la circonſtance paroiſſoit des plus favorables à ce projet. Noailles chargé d'en écrire au Général, l'avoit fait dès le commencement de Septembre, de maniere à ne point gêner ſon opinion : il lui propoſoit la choſe, en l'avertiſſant que c'étoit à lui de peſer les inconvéniens & les avantages. 1745. Lettre du 1 Septembre.

Le Maréchal de Saxe témoigne, dans ſa réponſe, une extrême répugnance pour des entrepriſes d'hyver, qui affoibliroient l'armée, dont la conſervation eſt préférable à toute autre choſe. Il s'offre à faire des démonſtrations tant qu'on voudra : il prendra peut-être Bruxelles, mais pourvu qu'on ne l'oblige point à le garder, & qu'il reprenne enſuite ſa poſition derriere l'Eſcaut : en un mot, il cherche toujours le ſolide ; il ne goûte point ces projets trop haſardeux qui, même après un ſuccès brillant, amenent preſque néceſſairement le repentir. Il préfere la conſervation de l'armée. Lettre du 8 Septemb.

Noailles n'avoit pas d'autres principes ; mais il inſiſte ſur l'idée de s'em- Raiſons de prendre Bruxelles.

1745. parer de Bruxelles, dût-on la raſer enſuite. Outre que cette expédition auroit un certain éclat, dont les effets ſont toujours avantageux, elle cauſeroit à l'ennemi un préjudice conſidérable : Bruxelles deviendroit ſoumiſe aux contributions, ne pourroit plus être le ſiege du Gouvernement des Pays-Bas : l'adminiſtration Autrichienne en ſeroit troublée ; & peut-être cela faciliteroit la priſe d'Anvers pour la campagne prochaine.

Lettre du Maréchal de Noailles. 17 Septemb.

1746. On ne peut douter que ces raiſons n'ayent décidé le Maréchal de Saxe. La priſe de Bruxelles, au mois de Février 1746, fut un de ſes exploits le mieux combiné & le plus vigoureuſement exécuté. Avec vingt-huit mille hommes, il obligea une garniſon de douze mille à ſe rendre priſonniere. Le Comte de Kaunitz, Gouverneur, lui ayant écrit pour demander les honneurs de la guerre, il motiva ſon refus d'une maniere également juſte & adroite, capable d'intimider l'ennemi. „ Je crains nos pro-
„ pres troupes, dit-il ; elles ſentent
„ leur ſupériorité, & juſques aux ſol-
„ dats connoiſſent les défauts de cette
„ grande ville, que j'ignorois, & que
„ peut-être votre Excellence ignore

Siege de cette ville.

Le Général fait craindre l'audace du ſoldat François.

Lettre du Maréchal de Saxe au Comte de Kaunitz. 11 Fév.

„ elle-même. Je crains donc que, dans
„ une attaque un peu vive, ils ne for- 1746.
„ cent de toutes parts leurs Officiers
„ à marcher; & lorſque je les ſaurois
„ une fois dedans, il faudra bien que
„ j'aille à leur ſecours. Jugez, Mon-
„ ſieur, du déſordre & de la confu-
„ ſion d'une telle circonſtance. Il me
„ ſeroit triſte que ma vie fût marquée
„ par une époque telle que l'eſt celle
„ de la deſtruction d'une capitale. V. E.
„ ne ſauroit croire juſqu'où le ſoldat
„ François pouſſe l'induſtrie & la har-
„ dieſſe. J'ai vu pluſieurs fois, à la red-
„ dition des villes, pendant qu'on ré-
„ gloit les points de la capitulation,
„ toute la ville ſe remplir de ſoldats,
„ ſans ſavoir par où ils y étoient en-
„ trés.... Ils ſont comme des four-
„ mis, & trouvent des endroits incon-
„ nus aux autres. Jugez ce que ce ſe-
„ roit dans des occaſions où ils au-
„ roient le pillage pour but, & dans
„ une place mauvaiſe par elle-même".

Il attribue à Noailles une partie de ſes ſuccès.

Ce trait vaut mieux dans l'Hiſtoire militaire que le journal ſtérile des tranchées. La modeſtie du vainqueur, après une ſi belle expédition, eſt encore plus remarquable. Il écrivit au Maréchal de Noailles : *Je ſuis charmé du plaiſir*

1746. *que vous a donné la nouvelle de cette conquête. C'eſt à vous qu'en qualité de diſciple, il convient que j'en faſſe hommage ; je dois à ce que j'ai appris de mon maître une partie de mes ſuccès, je me ferai toujours gloire de les lui attribuer.* Si ce n'étoient-là que des compliments, je me garderois bien de les rapporter. Mais puiſqu'il eſt certain que les conſeils du François dirigerent le Saxon, pourquoi douter de la reconnoiſſance de celui-ci ?

Négociation entamée par le Comte de Bonneval.

On fut occupé pendant l'hyver d'une étrange négociation. Le Comte de Bonneval, célebre par ſes querelles en France & en Autriche, encore plus par ſa retraite à Conſtantinople, où il avoit pris le turban & étoit devenu Bacha, imagina un projet d'alliance entre le Turc & les Bourbons. Il écrivit à je ne ſais quel Miniſtre à Naples : ( ces paroles doivent être conſervées, parce qu'elles peignent la pétulance de ſon génie : )

Lettre du Bacha Bonneval. 20 Novemb. 1745.

*J'ai été piqué au vif de voir que trois poiloux de Prêtres* ( les Electeurs Eccléſiaſtiques ) *ayent trouvé le moyen d'élever à l'Empire d'Allemagne par leurs cabales le Duc de Lorraine, malgré un auſſi grand & auſſi formidable Monarque que Louis XV, le*

*victorieux & le bien-aimé; & je me fais un plaisir flatteur de contribuer, en aussi bonne & respectable compagnie, tout petit que je suis, à culbuter cet Empereur de son trône.* 1746.

La Porte demandoit un traité formel.

Son éloquence, ses intrigues, & surtout les promesses de présents dont il ne manqua pas de les appuyer, déterminerent les Ministres du grand-Seigneur, le Mufti, même, qui, par ses principes de Religion, s'opposoit à une telle alliance. Mais la Porte ne vouloit plus s'en rapporter aux paroles des Ambassadeurs, parce qu'elle en avoit éprouvé plus d'une fois le peu de solidité : elle vouloit un traité formel; & comme il importoit de le conclure secretement, Bonneval demandoit que Louis XV envoyât ses plein-pouvoirs. Tout se réduisoit à six articles : 1°. Que dans le cas d'un congrès, les Ministres du Sultan y seroient admis; 2°. Qu'il conserveroit ses conquêtes en Hongrie ou en Transylvanie; 3°. Qu'il employeroit toutes ses forces conjointement avec la France & ses alliés pour dépossëder le nouvel Empereur; 4°. Que la France feroit ratifier cet accord à tous ses alliés; 5°. Que l'on ne mettroit bas les armes qu'après avoir forcé le Grand-Duc

Lettre du même. 18 Décem.

Articles proposés.

1746. de Toſcane & ſa femme à renoncer, non-ſeulement à la Couronne Impériale, mais aux titres & prérogatives qui peuvent y avoir rapport ; 6°. Qu'aucune des Puiſſances alliées ne traiteroit ſéparément, & qu'elles reſteroient unies juſqu'à ce que chacune eût reçu des ſatisfactions convenables.

On s'efforce d'engager Louis XV à cette alliance.

En France plus qu'ailleurs, ſe trouvoient des hommes éblouis par les projets ſpécieux, & d'autant plus ardents à les adopter, qu'ils n'en voyoient que l'écorce, ſans ſe donner la peine ou ſans être capables de les bien approfondir. On s'efforça d'engager Louis XV dans cette alliance. Mais le Maréchal de Noailles ayant été conſulté, lui en démontra par écrit tous les inconvénients. Ses réflexions ſolides devoient fixer le jugement du Monarque.

Noailles en prouve les inconvénients.

Le traité terniroit la gloire du Roi.

Il convient d'abord qu'il s'agit principalement d'examiner l'intérêt de l'Etat, & que les inſtigateurs de la négociation traiteroient de préjugé vulgaire ce que l'alliance projettée a d'odieux. „ Ce-

Réflexions ſur les propoſitions d'un traité avec le Turc. 8 Janv.

„ pendant, ajoute-t-il, * on trompe-

* J'ai fait de légeres corrections à ce mémoire, uniquement pour le ſtyle, & pour éviter les longueurs.

„ roit votre Majeſté en lui déguiſant
„ que ce traité terniroit à jamais la 1746.
„ gloire de ſon nom, & encourroit éga-
„ lement le blâme de ſes propres ſujets
„ & celui des étrangers. L'alliance d'un
„ Rois très-Chrétien avec l'ennemi du
„ nom Chrétien, pour faire la guerre
„ aux Chrétiens, ne peut manquer d'ex-
„ citer un cri général dans toute l'Eu-
„ rope contre V. M. & d'en ſoulever
„ toutes les Puiſſances contre elle.

„ Ce n'eſt pas, Sire, que l'on puiſſe Les circonſtances ne le juſtifieroient pas.
„ ni que l'on doive renoncer pour ja-
„ mais aux ſecours qu'on peut tirer de
„ la Porte contre vos ennemis. Mais
„ dans ces occaſions mêmes, il eſt des
„ bornes aux engagements, & d'ailleurs
„ un ſemblable parti doit être juſtifié
„ par les circonſtances.

„ Si la Ruſſie & l'Empire s'uniſſoient En quel cas il pourroit convenir.
„ pour vous faire la guerre, je crois,
„ Sire, qu'une alliance avec la Porte ſe-
„ roit juſtifiée comme néceſſaire pour
„ la conſervation de l'Etat. Mais vous
„ n'avez la guerre ni avec la Ruſſie ni
„ avec l'Empire. Ce que l'on propoſe
„ ne tend cependant à rien moins qu'à
„ faire envahir l'Empire par le Turc ;
„ puiſque l'objet principal du traité ſe-
„ roit de faire élire par force un autre

1746. „ Empereur. D'ailleurs, V. M. s'engageroit à procurer l'acceſſion de ſes alliés : ſes alliés ne s'y prêteront point.

Quelles bornes il faudroit y mettre.

„ Il paroît qu'en aucun temps, en „ aucune circonſtance, on ne peut & „ on ne doit ſtipuler dans un traité avec „ les Turcs, d'autres objets que de con„ ſervation & de défenſive, & une ſû„ reté mutuelle. Quoiqu'alors ceux qui „ auront des ſuccès puiſſent s'en préva„ loir pour s'aggrandir, le traité n'en doit „ point faire une condition expreſſe de „ la paix. Il s'en faut beaucoup que les „ inſtigateurs de l'alliance projettée „ veuillent ſe renfermer dans ces bor„ nes.

Idée chimérique de ceux qui le propoſent.

„ Ils auront ſans doute été ſéduits „ par l'idée, que l'invaſion des Turcs „ terminera ſubitement & ſans difficulté „ la guerre actuelle ; & que la Reine „ de Hongrie, n'en pouvant ſupporter „ le poids, ſera obligée de ſubir tou„ tes les conditions que l'on voudra lui „ impoſer. Mais je crains, Sire, que „ ces idées ne ſoient plus chimériques „ encore, que celles avec leſquelles on „ eſt entré en Allemagne en 1741 ; & „ le contre-coup en ſeroit ſûrement „ beaucoup plus funeſte.

„ En faisant à la Reine de Hongrie
„ un nouvel ennemi, on lui procurera 1746.
„ de nouveaux défenseurs : il ne faut Ils ne voyent pas qu'on se feroit de nouveaux ennemis.
„ qu'une prudence bien ordinaire pour
„ prévoir quelles en seroient les suites. Malheureusement, Sire, il est
„ des personnes qui ont influence dans
„ la direction de vos affaires, dont le
„ caractere est d'aller toujours en-avant,
„ & de s'engager sans examiner les suites ni les conséquences.

„ La Russie, la Pologne, l'Empire Quels ennemis.
„ & l'Italie ont tous un intérêt com-
„ mun & immédiat à s'opposer aux
„ progrès du Turc, & à son aggrandissement en Europe. Tous concourront à la défense de la Reine de Hongrie.

„ Pour l'exécution du projet, il Il faudroit une alliance dans le Nord.
„ faudroit nécessairement avoir un parti
„ considérable dans le Nord, afin d'y
„ pouvoir contenir les Moscovites.
„ Mais nous n'y avons presque aucune
„ influence aujourd'hui ".

„ Toutes les forces qui auroient Dangers auxquels on s'exposeroit.
„ été employées contre le Turc, re-
„ flueroient bientôt sur les Etats de
„ V. M. On verroit Moscovites, Co-
„ saques, Croates & Hongrois réunis
„ à toutes les troupes de l'Allemagne.

1746. „ L'effort de tant de Puiſſances devien-
„ droit trop conſidérable pour qu'on
„ pût le ſoutenir ".

Motif de Religion. „ C'eſt alors, Sire, que V. M. reſ-
„ ſentiroit bien amérement, & pour
„ elle-même & pour ſes peuples, l'ef-
„ fet de la haine qu'une pareille al-
„ liance auroit produite dans tous les
„ cœurs. Et ſi, dans un ſiecle auſſi
„ dépravé, il eſt encore permis de
„ croire à la Providence, peut-on
„ eſpérer que Dieu béniroit ſes ar-
„ mes? ".

Noailles avoit la vraie politique. On n'accuſera point la politique d'être ici puſillanime par ſuperſtition. Les idées du Maréchal de Noailles portent la conviction dans l'eſprit; & l'on doit applaudir au citoyen qui oppoſe ainſi la raiſon à l'imprudence, pour garantir ſon Roi du piege où l'on vouloit l'engager. Bonneval ambitionnoit ſans doute de jouer un rôle dans l'Europe. C'eût été la choſe la plus incroyable, que le Miniſtere de France fût entraîné par ſes fantaiſies. Dans le même temps, le Turc offrit ſa médiation aux Puiſſances belligérantes : elles n'en voulurent point.

Affaires d'Italie, qui expoſent à Cependant les affaires d'Italie, après de grands ſuccès pour la France &

pour

pour l'Eſpagne, alloient prendre une tournure déplorable. De grandes fautes expoſerent à des malheurs preſque ſans remede. L'union ſi naturelle entre les deux Couronnes fut ſur le point d'être rompue avec éclat; la méſintelligence fit perdre le fruit des conquêtes; & peu s'en fallut que les haines nationales ne ſe réveillaſſent, juſqu'à changer des alliés en ennemis. Remontons au principe de cet événement, qui fournit au Maréchal de Noailles une nouvelle occaſion de ſignaler ſon zele pour le bien public. 1746. une rupture avec l'Eſpagne.

Dès le commencement de la guerre, les Eſpagnols avoient pénétré en Italie, où la Cour de Madrid vouloit former un établiſſement conſidérable à l'Infant D. Philippe. Quoique celle de Verſailles dût s'intéreſſer particuliérement à ce Prince, gendre de Louis XV, le Cardinal de Fleury n'entra point dans la querelle. On ſentoit enfin que l'Eſpagne étant une alliée néceſſaire, il falloit abſolument la ſeconder, & le 25 Octobre 1743 fut ſigné le traité de Fontainebleau, pour une alliance offenſive & défenſive à perpétuité. Traité de Fontainebleau en 1743.

On ſtipula une garantie réciproque Engagements trop vaſtes.

de toutes les poſſeſſions, même de
1746. tous les droits qu'avoient ou devoient
Traité de Fontainebl. avoir les deux Couronnes ; on garantit auſſi le Royaume de Naples & de Sicile à D. Carlos, quoiqu'une eſcadre Angloiſe l'eût forcé à ſe déclarer neutre. On ſe promit mutuellement de ne quitter les armes, & de n'entrer dans aucune négociation que d'un commun accord. Et en cas qu'il ſurvînt des plaintes ou des méfiances, on ſe donna parole Royale de s'expliquer, & de préférer toujours l'amitié aux plus grands avantages.

Etabliſſement qu'on veut faire à D. Philippe. L'objet principal, énoncé par Philippe V, fut de faire à l'Infant un établiſſement digne de ſa naiſſance : il lui cédoit ſes droits à la ſucceſſion d'Autriche, conſentant qu'il fût mis en poſſeſſion du Milanès, ainſi que de Parme & de Plaiſance, ſous la condition que la Reine d'Eſpagne jouiroit ſa vie durant de ces deux Duchés, comme étant le patrimoine de ſes ancêtres. Louis XV s'obligea de ſon côté à déclarer la guerre au Roi de Sardaigne, à ſe concerter avec l'Eſpagne ſur le temps le plus convenable pour la déclarer aux Anglois, à ne conclure avec eux aucune paix ſans la reſtitu-

A quoi s'obligeoit le Roi de France.

tion de Gibraltar, & à contribuer de toutes ſes forces au recouvrement de Port-Mahon. 1746.

Ce traité devoit être un pacte de famille, d'union & d'amitié; & les deux Couronnes s'obligeoient à ne point ſe déſiſter, juſqu'à ce qu'elles fuſſent parvenues à leurs fins reſpectives.

Rien n'étoit plus juſte en ſoi qu'un pacte de famille. Mais les engagements que la France contractoit, devoient paroître trop étendus & trop onéreux : elle ſembloit ſe ſacrifier aux prétentions de l'Eſpagne : elle ſe lioit au point, que la paix dépendît de cette Couronne ; elle s'expoſoit, ſi la Cour de Madrid avoit une ambition qu'il fût impoſſible de ſatisfaire, à être en bute à ſes ſoupçons & à ſes reproches, à s'attirer de nouvelles brouilleries pires que les précédentes. Le Miniſtre des affaires étrangeres prévoyoit peu l'avenir. Mais d'ailleurs on éprouvoit la néceſſité d'une alliance avec l'Eſpagne. Plus la derniere paix avoit mécontenté cette Cour, plus on ſe prêta aiſément à ſes vues pour diſſiper ſes ombrages. C'eſt ainſi qu'en politique, l'intérêt du moment entraî-

On s'expoſoit à de grands inconvénients.

Motifs qui déterminerent.

ne à de fauſſes démarches, dont on ſe
1746. repentira infailliblement après.

Premiers effets du traité de Fontainebleau.

Les premiers effets du traité furent une déclaration de guerre à la Reine de Hongrie & à l'Angleterre. On fournit des troupes à l'Infant, pour pénétrer en Piémont par les Alpes. La campagne de 1744, où le Prince de Conti & les François firent des prodiges de valeur, ayant été plus glorieuſe qu'utile, on réſolut de tenter un autre paſſage, & l'on fit une alliance avec les Génois expoſés aux invaſions du Roi de Sardaigne.

Campagne de 1745 en Italie.

Dès que le paſſage en Italie fut ouvert par l'Etat de Genes, les ſuccès répondirent à l'ardeur des deux nations. Le Maréchal de Maillebois commandoit l'armée, ſous les ordres de l'Infant. La campagne de 1745 fut ſignalée par une victoire ſur les Piémontois & par des conquêtes rapides. L'année précédente, l'Eſpagne avoit été ſur le point de perdre le Royaume de Naples. Cette année, elle ſe vit en poſſeſſion de Tortone, Alexandrie, Valence, Caſal, Aſti, Milan, Parme, Plaiſance, &c. Mais il eut mieux valu moins conquérir, & prendre des meſures pour conſerver.

On fit une faute eſſentielle, qui devint la premiere ſource des diſſentions & des revers. La Ville d'Alexandrie ayant été priſe le quatrieme jour du ſiege, il falloit aſſiéger la citadelle où la garniſon s'étoit rétirée. Le Maréchal de Maillebois s'écarta malheureument alors de ſon plan & de ſes inſtructions. Selon les mémoires de la Cour de Madrid, un motif perſonnel l'y décida. 1746. Maillebois s'écarte de ſon plan.

Il avoit demandé la Grandeſſe après la défaite des Piémontois. On lui répondit qu'il l'auroit lorſque l'Infant ſeroit maître du château de Milan. Il ſe perſuada ſans doute alors, & il ſoutint qu'on pouvoit ſe contenter de bloquer la citadelle d'Alexandrie, qu'elle tomberoit d'elle-même avant le mois de Janvier; qu'au-lieu d'occuper la rive droite du Pô, comme on en étoit convenu, on gagneroit à entrer dans le Milanès, à y prendre des quartiers; & que le Château de Milan pourroit être forcé, avant que les Autrichiens euſſent le temps de recevoir des renforts. Il eſt d'avis d'entrer dans le Milanès. Examen impartial de la convention de Turin.

Quoique le Milanès fût l'objet principal de l'ambition de la Cour d'Eſpagne, cet avis rencontra beaucoup d'oppoſitions, même de ſa part. En- Il perſuade la Cour d'Eſpagne. *Ibid.*

1746. fin, elle l'adopta. Maillebois la prévint néanmoins, qu'il avoit des ordres précis pour exécuter le premier plan, qu'ainſi il ne pouvoit propoſer le ſecond, qu'il ſeroit même obligé de crier contre; mais que ſi l'Eſpagne l'appuyoit, il en favoriſeroit l'exécution par tous les moyens poſſibles. Il perſuada.

Il bloque le château de Milan. En conſéquence, la réſolution fut priſe de bloquer la citadelle d'Alexandrie. On ſe rendit maître de Valence, de Caſal & d'Aſti. Les troupes Françoiſes s'établirent de ce côté-là; l'Infant avec le reſte de l'armée ſe porta dans le Milanès, bloqua le château de Milan, & s'étendit le long du Téſin & de l'Adda. Par cette diſpoſition, on avoit trop de pays à garder, on n'étoit en forces nulle part. Mais les Piémontois & les Autrichiens étant ſéparés, le projet du Maréchal de Maillebois pouvoit réuſſir. L'Infant publia, plutôt qu'on ne le ſouhaitoit en Eſpagne, la Grandeſſe accordée à ce Général; il s'en repentit bientôt après.

Paix particuliere du Roi de Pruſſe. Une démarche inconſidérée donna lieu aux funeſtes incidents qui ſuivirent, & qui renverſerent toute eſpérance. On apprend que le Roi de Pruſſe, vainqueur des Autrichiens & des

Saxons, vient de faire sa paix avec eux ; on est effrayé de la supériorité que l'Impératrice-Reine doit prendre en Italie, n'ayant plus besoin de tant de forces en Allemagne ; on décide Louis XV sur le champ à conclure un traité avec le Roi de Sardaigne, sans prendre aucune mesure du côté de l'Espagne. Louis, d'autant plus facile en cette occasion qu'il desiroit ardemment la paix, suit les idées qu'on lui donne, écrit de sa propre main des instructions pour l'accommodement : elles sont envoyées à M. de Champeaux, son Résident à Geneve, avec ordre de se rendre secretement à Turin vers la fin de Décembre 1745, & d'y proposer les conditions.

1746.

Résolution de traiter promptement avec le Roi de Sardaigne.

On offroit d'abandonner au Roi de Sardaigne toute la partie du Milanès, située sur la rive gauche du Pô, & celle qui est à la droite jusqu'à la Scrivia. L'Infant D. Philippe devoit avoir pour son partage, en toute souveraineté & sans aucune dépendance de l'Empire, la partie du Milanès depuis la Scrivia jusques & compris l'Etat de Parme & Plaisance ; de plus, tout le Crémonois, y compris Pizighitoné. Un des principaux articles du projet de

Offre que la France lui fait.

Article sur la Toscane.

1746. traité étoit de ne jamais permettre à l'avenir, qu'aucun Etat d'Italie pût être uni à la Couronne de France, ou à celle d'Eſpagne, ni à la Couronne Impériale; de ſorte que la Toſcane paſſeroit au Prince Charles de Lorraine, frere du grand-Duc, celui-ci & ſa poſtérité en devant être exclus. D'autres articles concernent Veniſe, Genes, & ſeroient inutiles à rapporter.

La Cour de Turin accepte les conditions.

Champeaux, ſous le nom d'Abbé Rouſſet, exécute ſa commiſſion. On lui remet le 26 Décembre un mémoire ſigné du Roi de Sardaigne, qui acceptoit le partage; mémoire contenant quelques obſervations ſur certains points particuliers. Il retourne à Geneve attendre les ordres de la Cour. Il y reçoit bientôt un projet d'articles préliminaires, où le partage étoit réglé conformément aux obſervations de Turin, du moins pour l'eſſentiel. Une nouvelle inſtruction lui enjoignoit d'y retourner ſecretement comme la premiere fois; de n'y reſter que vingt-quatre heures, ſi le Roi de Sardaigne, dans ce court eſpace, ne ſe déterminoit pas à ſigner les préliminaires; de ne conſentir à aucun armiſtice, que ſuppoſé la ſignature faite & acceptée de

Projet d'articles préliminaires.

Inſtruct. du 26 Janvier.

part & d'autre ; de déclarer même que les hoſtilités ne ceſſeroient publiquement, qu'après la réponſe du Roi d'Eſpagne à une lettre de Louis XV ſur la concluſion des préliminaires. Il pouvoit cependant promettre qu'on donneroit au Maréchal de Maillebois des ordres ſecrets, pour qu'il uſât, en attendant, de tous les ménagements convenables à l'égard des Piémontois : il pouvoit même déclarer verbalement que ſi la Cour d'Eſpagne refuſoit ſon acceſſion au traité, on rappelleroit auſſitôt les troupes Françoiſes. A quels reproches n'expoſoit-on pas le Roi de France, ſi la négociation avoit des ſuites malheureuſes ?

1746. Ménagements inſuffiſants à l'égard de l'Eſpagne.

Le même jour, 16 Janvier 1746, que ces ordres furent expédiés au négociateur, Louis écrivit à Philippe V, & l'on envoya une inſtruction à l'Evêque de Rennes, (Vauréal) Ambaſſadeur à Madrid. On y alléguoit tous les motifs imaginables, pour juſtifier le traité & pour obtenir l'acceſſion ; la paix du Roi de Pruſſe, les avantages qu'en tiroit l'Autriche, l'impoſſibilité de faire à D. Philippe un établiſſement auſſi conſidérable qu'on le deſiroit ; la néceſſité de s'unir au Roi

Louis XV tâche d'obtenir ſon acceſſion.

Lettre du Roi à Philippe V. 16 Janvier.

1746. de Sardaigne, & de lui beaucoup accorder; la solidité qu'auroient par ce moyen les Etats des deux Infants en Italie; & la certitude d'y terminer de la sorte une guerre si ruineuse. Enfin, le Roi donnoit à entendre que sa résolution étoit prise, si on refusoit l'accommodement, de préférer à tout le reste la défense de son Royaume & le soulagement de ses peuples; il en témoignoit son regret avec tous les sentiments de l'amitié.

Armistice signé à Paris. Cependant la négociation avançoit. La Cour de Turin ne voulut point signer de préliminaires, mais pressa la conclusion d'un traité définitif; ce qui détermina sans doute Champeaux à demeurer. Le Comte de Maillebois, fils du Maréchal & gendre du Marquis d'Argenson, revêtu de plein-pouvoirs, signa le 17 Février à Paris un traité d'armistice avec un député du Roi de Sardaigne, dont les Ministres avoient envoyé le projet de traité définitif. Immédiatement après, le Comte eut ordre de se rendre à Turin pour conclure: son instruction, datée du 19, tendoit seulement à réformer quelques articles de ce projet: il ne s'agissoit guere, dans ces articles, que

de ménagements pour la Cour d'Eſpagne. 1746.

Elle reçut avec autant de hauteur que d'indignation une nouvelle ſi imprévue. Tous les anciens ſentiments d'aigreur contre la France ſe ranimerent. Philippe V répondit au Roi ſon neveu ſans diſſimulation, attribuant à de perfides conſeils l'infidélité dont il ſe plaignoit. Il envoya promptement le Duc d'Huſcar, en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire, pour travailler à rompre la négociation de Turin, de concert avec le Prince de Campo-Florido, Ambaſſadeur ordinaire.

Indignation de la Cour d'Eſpagne.

Lettre du Roi d'Eſpagne. 30 Janv.

L'Eſpagne étoit inſenſible à toutes les raiſons du cabinet de Verſailles. Elle réclamoit le traité de Fontainebleau, que la France avoit demandé elle-même; elle reprochoit au Miniſtre de réduire preſque à rien l'établiſſement de l'Infant, d'aggrandir au contraire extrêmement le Roi de Sardaigne, ſans le lier même par aucune garantie. Elle repréſentoit ce Prince dans la poſition la plus dangereuſe, reſſerré, ſéparé des Autrichiens, ſur le point de perdre la citadelle d'Alexandrie; tandis qu'une armée de plus de quatre-vingt-dix mille hommes, déja victorieu-

Ses plaintes & ſes raiſons.

1746. ſe, pouvoit faire la loi en Italie, & que les Autrichiens, loin de pouvoir y devenir les plus forts, ſe trouvoient à peine en état de défendre la Flandre.

Le traité expoſoit à une nouvelle guerre.

D'ailleurs, ajoutoit-on, ce traité ne finit point la guerre : il faut commencer une autre ligue : en voulant dépouiller de la Toſcane le nouvel Empereur, en voulant anéantir les droits de l'Empire ſur l'Italie, on va entraîner le corps Germanique dans une guerre où il ne vouloit prendre aucune part : on viole les engagements pris avec l'Eſpagne ſans parvenir à la paix.

L'Ambaſſadeur de France n'a aucun ſuccès à Madrid.

C'étoient enfin de la part des Eſpagnols les plus fortes clameurs, les plaintes les plus ameres. Philippe V n'étoit pas moins animé que la Reine & les Miniſtres. L'Evêque de Rennes avoit tâché en vain à Madrid de calmer les cœurs, & de faire valoir toutes les raiſons de la France : on avoit réfuté ſes raiſonnements avec chaleur; on lui avoit fait eſſuyer de ſanglants reproches, & il déſeſpéroit d'adoucir les reſſentiments, d'amener les choſes à un point de conciliation, ſi le traité de Turin ſubſiſtoit en ſon entier. Un mot de la Reine donnera l'idée de ſa maniere d'en-

Dépêches de l'Evêque de Rennes. 13 & 15 Mars.

Mot de la Reine.

viſager cet objet : *on veut nous traiter comme des enfants*, dit-elle devant l'Ambaſſadeur, *& on nous menace du fouet ſi nous ne faiſons pas ce qu'on veut.* 1746.

Déplorable effet de l'imprudence ou de la foibleſſe du Miniſtere ! On n'ignoroit pas ce que le traité ſecret du Cardinal de Fleury en 1734, avoit produit d'animoſité & d'embarras. On s'étoit lié plus étroitement que jamais par le traité de Fontainebleau, ſans proportionner les engagements aux intérêts de l'Etat. Il auroit fallu du moins prévenir l'Eſpagne, ſur la néceſſité & les conditions d'une paix avec le Roi de Sardaigne. On conclut ſans elle un traité contraire à ſes vues & à ſes prétentions : on l'irrite en un temps où la bonne intelligence eſt ſi néceſſaire, & l'on ſe trouve tout-à-coup dans un pas gliſſant entre deux précipices. Imprudence du Miniſtere de France.

Il n'étoit pas poſſible de reculer à l'égard du Roi de Sardaigne, puiſque la concluſion définitive étoit attendue à chaque inſtant. Les Eſpagnols jettoient les hauts cris. Une cruelle perplexité agitoient le Roi & ſon Conſeil. On ſentit la néceſſité d'envoyer inceſſamment un négociateur en Eſpa- Noailles s'offre à paſſer en Eſpagne.

gne, commiſſion auſſi déſagréable que
1746. difficile. Le Maréchal de Noailles s'of-
Mémoire au Roi. frit, quoique dans un âge avancé, dé-
22 Mars. clarant qu'il ſe borneroit au ſimple rem-
bourſement de ſes fraix, & qu'il ne
ſurchargeroit point le tréſor par des
dépenſes conſidérables.

Le Roi accepte avec plaiſir. Le Roi répondit en marge de ſon mémoire : *J'accepte avec plaiſir vos offres, & j'eſpere que ſi quelqu'un peut réuſſir, ce ſera vous. Je ne prétends pas qu'il vous en coûte rien. Vous emporterez avec vous une ſomme d'argent que je vous ferai donner, & à votre retour nous payerons le ſurplus de votre dépenſe. Je connois votre ſageſſe, & vous ſavez parfaitement ce qu'il faut faire. Ainſi, je m'en rapporte bien volontiers ſur ce chapitre, ainſi que ſur le premier qui eſt délicat. Mais à vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.*

Contretemps qui dérange tout. Cette miſſion avoit pour objet de diſpoſer la Cour d'Eſpagne aux vues de la France. Les nouvelles imprévues & accablantes que l'on reçut d'Italie, & qui étoient le fruit de tant de mauvaiſes manœuvres firent tout-à-coup changer de ſyſtême, en mettant le comble aux inquiétudes.

1746.

Projet de Turin pour ravitailler Alexandrie.

Tandis qu'on négocioit, le Roi de Sardaigne qui connoiſſoit le prix du temps, & qui ne ſe repoſoit pas ſur de ſimples paroles, projetta, de concert avec les Autrichiens, une expédition pour ravitailler Alexandrie. Le temps preſſoit; la citadelle étoit ſur le point de ſuccomber. Il avoit promis ſeulement d'attendre tout le mois de Février la ſuſpenſion d'armes; & comme on n'ignoroit pas à Turin les refus de la Cour de Madrid pour le partage, on y étoit bien réſolu d'agir avec vigueur, ſi la France faiſoit des difficultés. Il ſemble qu'on y traitoit de bonne foi, mais non ſans adreſſe.

Petits incidents qui font échouer la négociation.

Le Comte de Maillebois venoit conclure. Il reçut à Briançon, le 27 Février, une lettre de Turin, par laquelle on le preſſoit d'arriver, s'il pouvoit faire publier auſſi-tôt la ſuſpenſion d'armes; ſans quoi, on le prioit de ne pas continuer ſa route. Il répondit qu'il le pouvoit; mais il envoya en même-temps à Champeaux les repréſentations qu'il étoit chargé de faire ſur deux articles du traité, ſigné par lui-même le 27 Février. Il avoit ordre d'exiger des Miniſtres du Roi de Sardaigne une déclaration, par laquelle il ſeroit

1746. conſtaté que l'armiſtice n'avoit été conclu qu'en vertu du mémoire de ce Prince, du 26 Décembre : demande imprévue, qui étoit propre, ainſi que les modifications qu'il propoſoit, à inſpirer de la défiance. Il arriva le 3 Mars à Rivoli avec Champeaux; le Roi y envoya le lendemain un de ſes Miniſtres. On diſputa ſur les points dont nous venons de parler. La Cour de Turin vouloit s'en tenir purement au traité fait à Paris; Maillebois, en ſe relâchant ſur le reſte, vouloit abſolument cette déclaration, que de petits motifs faiſoient exiger mal-à-propos. On la refuſa, & la conférence fut rompue. L'entrepriſe pour le ravitaillement d'Alexandrie devoit s'exécuter le lendemain; l'ordre étoit donné aux troupes: on fit part le 5 Mars au Comte de Maillebois de leurs mouvements ſur Aſti & Montécalvo.

Conférences de Rivoli rompues d'abord.

Lettre du Roi de Sardaigne à Louis XV, avec un Mémoire.

La France avoit promis légérement de faire conſentir la Cour d'Eſpagne au partage. Le Roi de Sardaigne avoit ſuppoſé ce conſentement eſſentiel, dans le projet de traité définitif; on lui avoit offert pour y ſuppléer, des ſûretés qu'il ne jugeoit point convenables: loin de pouvoir compter ſur l'acceſ-

Motifs qui juſtifient le Roi de Sardaigne.

sion, il savoit que les Espagnols se préparoient à l'attaque du Château de Milan; il avoit sujet de craindre que cette citadelle ne tombât entre leurs mains; le Ministere de Versailles lui fournissoit des raisons de continuer les hostilités, lorsqu'il eût été le plus important de consommer l'armistice : il prouva son habileté en politique & en guerre; il profita de nos fautes, mais fut-il coupable de perfidie? 1746.

Conduite du Maréch. de Maillebois.

Le Maréchal de Maillebois, instruit des négociations avec la Cour de Turin, s'étoit un peu endormi sur les périls inséparables d'une position trop étendue. Depuis quelque temps, les lettres que D. Philippe recevoit de Madrid l'accusoient, lui & son fils, de trahir l'Espagne; & la plupart des Espagnols, sur-tout Muniain, Ministre du jeune Prince, se livroient avec une sorte de fureur à ces funestes impressions. Les mouvements de l'ennemi réveillerent le Maréchal. Il apprit, le 5 Mars, que neuf bataillons François étoient bloqués dans Asti. Le Marquis de Montal qui les commandoit auroit eu le temps de se retirer, s'il ne lui eût pas envoyé ordre d'attendre quatre jours, lui faisant espérer un se-

Affaire malheureuse d'Asti.

cours qu'il demandoit à l'Infant, mais
1746. qu'on ne pouvoit recevoir aſſez-tôt. Montal ſe défendit deux jours. Les Piémontois avoient du canon ; ils avoient fait des breches, ils ſe diſpoſoient à l'aſſaut ; leur attaque étoit ſi bien concertée, qu'on ne pouvoit tenter une ſortie : les neuf bataillons ſe rendirent priſonniers de guerre.

Les Eſpagnols furieux contre les François.

Alors rien ne fut capable de contenir le déchaînement des Eſpagnols contre les François. Les nouvelles du traité, jointes à la facilité de ſauver Aſti & de couvrir Alexandrie, leur perſuaderent qu'on vouloit réellement les abandonner aux ennemis. Quelques-uns s'emporterent dans le Conſeil de l'Infant, juſqu'à dire qu'il falloit arrêter le Maréchal & ſes troupes. Le Comte de Gages s'éleva contre une propoſition ſi odieuſe, & le Prince fut de ſon avis.

Démarche imprudente de Maillebois.

Maillebois, dont l'imagination étoit échauffée, ſuppoſa que cette propoſition étoit un deſſein réel ; il l'écrivit à Philippe le 10 Mars, & lui proteſta que ce motif ſeul le détermineroit à ſe retirer entre Novi & Gravi, juſqu'à ce qu'il reçût des ordres de ſa part. Le ſoupçon du Maréchal ne pouvoit

Lettre du Maréchal de Maillebois à l'Infant.

manquer de bleſſer l'Infant, d'autant plus que ſon inclination pour la France étoit connue. Sa réponſe fut très-vive, très-fiere, & pleine de reproches dont il étoit difficile de ſe défendre. La Cour d'Eſpagne ſe plaignit hautement dans la ſuite, de l'injure faite à ce Prince, & en demanda une ſatisfaction éclatante. 1746.

Pour comble de malheur, les Eſpagnols évacuerent promptement Alexandrie, de peur d'y éprouver le même déſaſtre, que les François venoient d'eſſuyer dans Aſti. La communication avec le Comté de Nice étoit menacée. La cavalerie Françoiſe manquoit de ſubſiſtances. Le Marquis de Caſtellar, enfermé dans Parme avec dix mille hommes des meilleures troupes d'Eſpagne, refuſoit d'en ſortir quoique D. Philippe l'eût ordonné. Une brouillerie ouverte diviſoit ce Général & le Comte de Gages, qui avoit acquis en Italie une brillante réputation. La diſcorde étoit enfin, comme elle l'a été ſouvent pour nous le plus dangereux de nos ennemis. Situation critique de l'armée.

Telles furent les ſuites de l'invaſion prématurée du Milanès. Le Maréchal de Noailles avoit prouvé, par un mé- Noailles avoit prévu le danger.

1746. moire que le Miniſtere envoya en Eſpagne, au commencement de Décembre, combien la diſpoſition des quartiers avoit d'inconvénients & de périls. Le Maréchal de Maillebois en avoit écrit de même à la Cour, en avoit parlé de même à l'armée. On ignoroit alors quelles vues ſecretes avoient pu contribuer à cette fatale manœuvre, dont il eſpéroit d'abord un ſuccès tout différent.

Le Roi de Sardaigne écrit en ami.

Preſqu'en même-temps qu'arriva la nouvelle d'Aſti, Louis XV reçut une lettre du Roi de Sardaigne, avec une courte relation de ce qui s'étoit paſſé. Charles-Emmanuel lui témoignoit du chagrin, de ce que l'armiſtice n'avoit pas eu lieu; il eſpéroit de le convaincre par la relation que ce n'étoit point ſa faute; il aſſuroit que ſes ſentiments n'avoient pas changé, & qu'il ne deſiroit *rien tant que de mettre le dernier affermiſſement à l'union & à l'amitié*, qu'il diſoit rétablies entr'eux. Comment auroient-elles pu l'être?

Lettre du Roi de Sardaigne au Roi. 8 Mars.

Fauſſes eſpérances de paix.

Cette démarche ranima les eſpérances de paix. Le Maréchal de Noailles prêt à ſe mettre en route, croyant que le but de ſon Ambaſſade ſeroit d'obtenir l'acceſſion de l'Eſpagne, propoſa ſes

idées dans un Mémoire, & demanda les derniers ordres du Roi. Mais les autres nouvelles qu'on reçut bientôt, ſi capables de troubler la Cour, exigerent un autre plan de politique. 1746.

Déclaration fâcheuſe de la Cour de Turin.

Après les avantages immenſes que l'affaire d'Aſti, ſuivie d'événements déciſifs, procuroit au Roi de Sardaigne, le Comte de Gorzegne, ſon Miniſtre, écrivit le 20 Mars à Champeaux, que le ſyſtême qui pouvoit être convenable à la fin de Décembre, & qu'on auroit exécuté *dans la ſuppoſition du concours des autres contractants*, ne pouvoit plus ſe concilier avec la ſituation préſente des affaires; que la négociation étant demeurée imparfaite, parce que l'Eſpagne n'y avoit pas voulu conſentir, l'honneur & la bonne foi du Roi de Sardaigne ne lui permettoient plus de s'y engager; qu'il regardoit cependant l'amitié comme rétablie avec la France; qu'il ſouhaitoit de l'affermir, par tous les moyens qui pourroient ſe concilier avec ſa ſûreté & ſon honneur; & qu'il attendroit que le Roi voulût bien lui en ouvrir les voies, pour y répondre de ſa part avec une entiere confiance.

Lettre du Comte de Gorzegne.

„ Vous dites, ajoutoit le Miniſtre

Raiſonnement plau-

1746. „ Piémontois, que S. M. T. C. s'eſt
„ donné & ſe donne des ſoins infinis,
sible en sa faveur. „ pour amener la Cour d'Eſpagne à
„ accéder au partage, & qu'elle n'y
„ eſt pas encore parvenue. Ne peut-
„ on pas conclure delà que, ſi l'Eſpa-
„ gne avoit eu entre ſes mains le châ-
„ teau de Milan ou la place d'Alexan-
„ drie, il n'en devoit plus reſter au-
„ cune eſpérance "?

Il falloit calmer inceſſamment la Cour d'Eſpagne.

A la lecture de cette lettre, il fut aiſé de comprendre que la négociation de Turin étoit abſolument rompue. On devoit ſe borner à calmer le reſſentiment de la Cour d'Eſpagne, à regagner ſa confiance, à lui inſpirer la modération dans ſes projets, à concerter avec elle les entrepriſes, enfin à cimenter l'union entre les deux Couronnes. On ne pouvoit trop y travailler, ni trop ſe preſſer; car on craignoit que l'Eſpagne, dans ſa colere, n'entamât une négociation avec l'Autriche. On lui avoit donné l'exemple : elle ſe croyoit en droit de le ſuivre. Grande leçon pour les Miniſtres & pour les Princes!

Noailles envoyé pour cet objet avec ſon ſecond fils.

Noailles gémiſſoit intérieurement de tant de fautes & de malheurs, qu'il auroit ſans doute prévenus, ſi on l'a-

voit consulté dans cette affaire. Il brûloit de les réparer. Il fit aussi-tôt un second Mémoire sur l'objet de sa mission, où l'honnêteté, la prudence & la saine politique paroissoient dans tout leur jour. Ce Mémoire fut écrit le 28 Mars; la dépêche de Champeaux étoit arrivée la veille. Il reçut le 30 son instruction qui ne faisoit qu'autoriser ce qu'il proposoit lui-même; & il partit le premier Avril, accompagné du Comte de Noailles, dont le zele laborieux lui avoit été utile en d'autres occasions. Depuis la campagne de 1743, le Roi trouvoit bon qu'il s'en servît pour la correspondance particuliere, & l'appelloit le *Secretaire Royal* de son pere: celui-ci ne pouvoit se passer d'un tel secours, tant ses yeux avoient souffert par des travaux excessifs. En cas de maladie du Maréchal, le Comte devoit le remplacer dans les fonctions de l'Ambassade.

1746.

Mémoire du 28 Mars.

Les chemins de France étoient si affreux en divers endroits, qu'il fallut dix chevaux pour traîner chaque voiture, & qu'on eut encore besoin de plusieurs paires de bœufs. Les difficultés étoient pires en Espagne. On prit la route de Pampelune, la plus incom-

Son voyage très-pénible.

1746. mode, mais la plus courte ; on n'arriva que le 23 à Madrid, après des fatigues incroyables.

L'Evêque de Rennes, Ambaſſadeur, lui annonce des difficultés chimériques.

Lettre du 13 & 15 Avril.

Il en coûtoit à l'amour-propre de l'Evêque de Rennes, de voir arriver un Miniſtre d'Etat, Ambaſſadeur extraordinaire. En ſe couvrant de tous les dehors de la politeſſe & même de l'affection, il ne pouvoit cacher les petits détours de la vanité. Il avoit écrit au Maréchal que, ſi le premier objet de ſa miſſion eût ſubſiſté, ſon voyage eût été fort inutile, parce qu'il étoit lui-même venu à bout d'amener le Roi & la Reine d'Eſpagne au point d'accepter le partage ; que cette Ambaſſade auroit plutôt retardé que facilité la concluſion ; qu'on auroit voulu attendre ce qu'il apportoit de nouveau ; & qu'on étoit réſolu, en cas qu'il n'y eût aucun changement, de lui faire les réponſes les plus dures & la réception la plus ſeche. Le Prélat ajoutoit qu'on étoit ravi de la rupture avec le Roi de Sardaigne, malgré le dangereux état de l'armée ; qu'on l'en recevroit beaucoup mieux ; mais que ſa négociation rencontreroit des épines à chaque pas, & ſeroit bien plus difficile que ne l'eût été la premiere.

Louis

Louis XV, à qui l'on inſinuoit ces fauſſes idées, lui en fit part dans une lettre particuliere. „ Il me revient, dit-il, „ que la Reine vous craint auprès du „ Roi, & que l'on ne veut pas vous „ traiter ſi familiérement que l'Evê- „ que. Nous verrons ce qui en ſera. „ Vous êtes bien inſtruit & ſage, je „ compte. Votre diligence me paroît „ embourbée. Tant pis pour vous; car „ j'eſpere me mettre en branle dans les „ premiers jours du mois prochain, „ pour être revenu, ſi je puis, pour „ les couches de ma belle-fille, & puis „ retourner, ſi beſoin eſt ".

1746.

Le Roi lui écrit là-deſſus.

Lettre du 12 Avril.

Cependant le Maréchal reçut un accueil extraordinairement diſtingué, & même des marques d'amitié dont on ne connoiſſoit pas d'exemple en ce pays. Philippe V lui avoit fait meubler une maiſon à Aranjuès où la Cour ſe trouvoit alors. Le Marquis de Villarias, Miniſtre des affaires étrangeres, lui parla de maniere à inſpirer toute confiance; le Marquis de la-Encenada, Miniſtre favori, chargé des autres départements, lui fit la premiere viſite, contre l'uſage. De ſon côté, il n'oublia rien pour gagner les cœurs. On deſiroit fort qu'en qualité de Grand d'Eſpagne & de Che-

Il reçoit cependant l'accueil le plus diſtingué.

Son attention à gagner les cœurs.

1746. valier de la Toiſon-d'or, il baiſât la main du Roi & de la Reine : il le fit ſans peine, comme il l'avoit fait autrefois avec l'agrément de Louis XIV ; il dit ſeulement dans les converſations, que l'Ambaſſadeur n'entroit pour rien dans cette cérémonie. Une délicateſſe déplacée auroit pu empêcher tout le bien qu'il eſpéroit.

Il expoſe l'objet de ſa miſſion.

Après les aſſurances de la tendreſſe du Roi pour leurs Majeſtés Catholiques, de ſon amitié & de ſon zele pour l'Infant ſon gendre, de ſon ardeur à les ſatisfaire en tout ce qui ſeroit poſſible, il ajouta que le Roi leur avoit envoyé un de ſes Miniſtres d'Etat, non-ſeulement par une marque particuliere de ſon attention, mais afin qu'ils euſſent auprès d'eux une perſonne aſſez inſtruite des affaires, pour répondre ſur le champ aux difficultés qu'on propoſeroit, ſans perdre le temps qu'exigeoit l'éloignement des lieux & les diſcuſſions par écrit ; qu'un des principaux objets de cette Ambaſſade étoit de connoître leurs intentions, en des conjonctures ſi intéreſſantes pour les deux Couronnes ; que le choix qu'on avoit fait de lui, étoit une ſuite des bontés & des graces dont l'avoit comblé en tant d'occaſions le Roi d'Eſpagne, &

Dépêche du Maréchal de Noailles au Roi. 30 Avril.

devenoit par-là une nouvelle faveur & un nouveau motif de reconnoiſſance. On répondit dans les termes les plus ſatisfaiſants, ſoit à l'égard du Roi, ſoit à l'égard du Miniſtre. 1746.

Il inſpire des ſentiments modérés.

Lorſqu'il fut queſtion de la guerre d'Italie, & de l'établiſſement de Dom Philippe, il repréſenta la néceſſité de former un plan, où l'on embraſſât plutôt ce qui étoit poſſible que ce qui étoit deſirable; il pria le Roi & la Reine d'obſerver que l'établiſſement du Prince, tel que l'Eſpagne & la France même le deſiroient, ne pouvoit plus guere avoir lieu dans l'état actuel des choſes. „ Al- *Ibid.*
„ lez-vous me répéter, Monſieur le Ma-
„ réchal, répondit le Roi d'un ton ſec,
„ que le traité de Fontainebleau eſt
„ l'ouvrage de la colere & de l'ambi-
„ tion, comme on l'a déja dit ?". L'Ambaſſadeur s'apperçut que le rouge lui montoit au viſage, & que ce n'étoit pas le moment de diſcuter cette matiere.
„ Non, Sire, je ne dirai rien là-deſſus à
„ votre Majeſté, ſinon qu'il n'en eſt pas
„ des traités entre deux grands Princes,
„ comme des actes entre des particu-
„ liers, puiſque l'exécution des pre-
„ miers eſt ſubordonnée aux événe-
„ ments. Mais je ſupplie votre Majeſté

„ de vouloir bien remettre la discus-
1746. „ sion de ce point à un autre jour ".
Il s'attache aux opérations militaires. Il ajouta aussi-tôt qu'il falloit s'occuper avant tout, de l'arrangement des opérations militaires, dont le plus ou le moins de succès devoit décider du partage de l'Infant. On s'en occupa effectivement, non sans des plaintes très-vives contre ceux que l'on regardoit comme les auteurs des revers en Italie.

Ses talents de négociateur. Noailles possédoit le talent essentiel aux négociateurs, de bien connoître les différents intérêts des hommes; de s'accommoder avec prudence, mais sans foiblesse, à leur caractere; de les amener à son but par la persuasion, & par les sentiments qui les affectent. Il en avoit sur-tout besoin auprès de la Reine, maîtresse absolue des affaires. Voici l'idée qu'il conçut d'abord de cette Princesse. „ Elle me paroît avoir de l'esprit,

Portrait qu'il fait de la Reine d'Espagne. „ de la vivacité; entend finement, ré-
„ pond juste; elle a une politesse no-
„ ble; je n'ai pas encore assez traité
Lettre particuliere au Roi. „ avec elle, pour avoir pu approfondir
„ son caractere; mais en général, je
30 Avril. „ crois que l'on peut avoir excédé dans
„ les portraits que l'on en a faits. Elle
„ est femme, elle a de l'ambition, elle
„ craint d'être trompée: elle l'a été,

„ ce qui lui donne de la défiance, qu'elle
„ pouſſe peut-être un peu trop loin. 1746.
„ Mais je crois qu'un homme ſage, dé-
„ ſintéreſſé, & qui ſauroit gagner ſa
„ confiance, la ramèneroit avec patien-
„ ce à ne prendre que des partis rai-
„ ſonnables. Il ne s'agit que de trouver
„ des hommes de cette eſpece, & l'on
„ m'a dit qu'ils étoient aſſez rares dans
„ tous les temps & dans tous les pays ".

„ La perſuaſion ne ſe commande Perſuader & non commander.
„ pas; ( autre remarque bien juſte )
„ & autant que j'en puis juger, on a *Id.* 11 Mai.
„ plus gâté d'affaires, qu'on n'en a ac-
„ commodé, par la précipitation & par
„ le ton déciſif & impérieux ". Dans le temps même de Louis XIV, combien d'exemples confirmoient cette maxime!

Nos Ambaſſadeurs en Eſpagne avoient preſque tous ſuivi un mauvais ſyſtême. Ils avoient aliéné, par l'indifférence & par des airs dédaigneux, cette nation fiere, qu'il importoit de ſe concilier par des ménagements & des égards: admis tous les jours à une audience particuliere du Roi & de la Reine, ils n'avoient profité de cet avantage que pour exciter la jalouſie, au-lieu d'employer leur crédit à faire chérir & reſpecter la France: loin de lui faire des créatures,

Fautes de nos Ambaſſadeurs.

Mémoire ſur l'Ambaſſade d'Eſpagne.

1746. ils avoient augmenté le nombre de ſes ennemis ; & ſi le dangereux Muniain avoit été donné à l'Infant pour ſon Miniſtre, c'étoit la faute de l'Ambaſſadeur François, qui avoit écarté le Comte d'Ardre, Lieutenant-Général, l'homme le plus digne de gouverner le jeune Prince, & le plus capable de maintenir la bonne intelligence. L'antipathie nationale ne pouvoit s'affoiblir de la ſorte : les derniers événements l'avoient envenimée plus que jamais.

Noailles gagne la confiance des Miniſtres.

Un des principaux ſoins du Maréchal fut de ramener les cœurs & les eſprits. Ses manieres honnêtes, engageantes, devoient plaire à tout le monde. Il s'attacha ſur-tout à gagner la confiance des Miniſtres. Il voulut conférer avec eux ſur les affaires, tandis qu'on s'attendoit à le voir traiter directement avec le Roi & la Reine ; & cette conduite produiſit le meilleur effet. Pour éviter l'inconvénient des réponſes verbales & incertaines, il imagina de compoſer des mémoires auxquels on répondroit par écrit. L'Evêque de Rennes crut que les Eſpagnols n'y conſentiroient point, parce que ce n'étoit pas leur uſage. Les Eſpagnols y conſentirent dès qu'il l'eut propoſé.

Accoutumé à ſe tracer toujours avec

ordre le plan de ſes opérations, il avoit réduit à cinq chefs les objets de l'Ambaſſade. 1°. Tâcher de rétablir parfaitement l'union & le concert entre les deux Couronnes, aſſurer qu'on renverroit à la Cour d'Eſpagne toutes les propoſitions que pourroit faire le Roi de Sardaigne, & obtenir des ordres précis pour que les Généraux Eſpagnols agiſſent d'intelligence avec les François. 2°. Etablir la néceſſité de pouſſer la guerre dans les Etats du Roi de Sardaigne de proche en proche, afin d'avoir une communication ſûre avec la France, & fixer un plan de campagne conforme à ce principe. 3°. Faire ſentir l'impoſſibilité d'envoyer de France de nouveaux renforts en Italie. 4°. Sonder les diſpoſitions de l'Eſpagne par rapport à la paix, lui inſpirer la modération au ſujet de l'établiſſement de D. Philippe, l'exhorter à concourir aux vues pacifiques du Roi. 5°. Découvrir ſi elle n'entretenoit point quelques correſpondances particulieres ; examiner ce qu'elle penſoit d'une négociation entamée avec la Hollande, qui avoit envoyé le Comte de Waſſenaer ; enfin, la ſonder ſur les avantages de commerce qu'elle pourroit accorder aux Anglois & aux Hollandois.

1746.

Plan qu'il ſe propoſe.

1746. Il avoit demandé, en partant, qu'on l'intruisît de tout avec exactitude. Le Marquis d'Argenson lui envoyoit des extraits de sa main, mais insuffisants. Le Roi lui envoya d'abord les pieces entieres, enfermées dans des boîtes, afin que le Ministre ne se doutât point que ce fussent des papiers. On connoît plus d'un exemple de cette défiance de Louis XV, pour quelques-uns de ses Ministres; suite malheureuse d'une confiance mal placée, & de l'embarras de faire de meilleurs choix.

Louis XV lui envoye secretement des papiers.

Le Roi au Maréchal de Noailles. 12 Avril.

L'ordre avoit été envoyé le 28 Mars au Maréchal de Maillebois, de se réunir avec les troupes d'Espagne, au risque même de perdre sa communication avec le Comté de Nice. C'étoit une preuve de la bonne volonté du Roi. Mais la Cour de Madrid conservoit un souvenir amer du passé. Philippe V, n'accusant que les Ministres ou les Généraux, parloit sans cesse douloureusement de ce que les deux Couronnes auroient pu exécuter, en agissant toujours de concert, & se plaignoit qu'on lui eût manqué d'égards en diverses occasions, tandis qu'il s'étoit prêté à tout ce que pouvoit desirer la France. Il s'étoit engagé à sa sollicitation, disoit-il, dans la guerre de 1733; il n'avoit déclaré la

Plaintes de Philippe contre nos Ministres & nos Généraux.

guerre aux Anglois en 1739, que ſur la promeſſe de la France, d'envoyer une flotte conſidérable en Amérique : devoit-il s'attendre après cela aux procédés qu'on avoit eus, dans la négociation ſecrete de Turin ? 1746.

Un autre Ambaſſadeur auroit pu aigrir le Monarque, ou par de fauſſes excuſes ou par des récriminations chagrines. Noailles évita toute diſcuſſion ſur les griefs plus ou moins fondés. Il ſe contenta de faire entendre que la France avoit eu auſſi des ſujets de plainte, ſpécialement par rapport à ſon commerce. Il tâcha de juſtifier le traité de Turin, en diſant que le Roi avoit cru pouvoir partir des conditions agréées par l'Eſpagne même en 1733 & en 1743, & préférer pour l'Infant un établiſſement ſolide à des eſpérances incertaines ; qu'on n'avoit pas eu le temps de concerter la négociation ; que trop de retardements l'avoient fait échouer. Il inſiſta ſur la droiture de Louis XV, ſur ſa tendreſſe pour le Roi d'Eſpagne. Il lui rappella combien ſon établiſſement nous avoit coûté de ſang & de tréſors. C'étoit prendre Philippe par ſon endroit foible : il avoit le cœur François : il s'attendriſſoit au ſouvenir des

Réponſes du Maréchal.

Il prend le Monarque par les motifs les plus touchants.

efforts de Louis XIV en ſa faveur : il
1746. oublioit alors tout le reſte ; & quoique perſuadé que ſes droits ſur la Lombardie étoient inconteſtables, il ſe crut preſque dans le cas de ſe juſtifier, ſur le reproche d'ambition qu'on lui faiſoit d'ordinaire en France.

**Vivacités dangereuſes de quelques François.**

Ainſi le ſage Ambaſſadeur amenoit les eſprits au but de ſa miſſion. Mais le Maréchal de Maillebois d'une part, & le Marquis d'Argenſon de l'autre, parloient, écrivoient avec une vivacité qui pouvoient rouvrir toutes les plaies, & rompre toutes les meſures. Noailles ſe crut obligé d'en avertir, pour qu'on arrêtât le progrès du mal. La maniere dont il s'explique au Comte d'Argenſon ſur un point ſi délicat, peut ſervir d'inſtruction & de modele.

**Avis importants donnés avec prudence.**

„ Il y a des lettres de M. le Maré-
„ chal, dans leſquelles il ſe ſert d'ex-
„ preſſions, telles que je n'en voudrois
„ pas employer contre des perſonnes
„ qui me ſeroient abſolument inférieu-
**Lettre du 13 Mai.** „ res & ſubordonnées. C'eſt à des gens
„ qu'il croit de ſes amis dans cette Cour,
„ qu'il s'eſt adreſſé pour leur ouvrir ſon
„ cœur, & on ne lui en a pas tenu le
„ cas ſecret : ce qu'il y a de plus fâ-
„ cheux, c'eſt qu'on l'accuſe d'avoir

„ dit beaucoup de mal de perſonnes
„ dont il avoit dit beaucoup de bien, 1746.
„ & d'avoir dit enſuite beaucoup de bien
„ de ceux dont il avoit dit du mal ; &
„ cela regarde même des perſonnes du
„ premier grade. Sa lettre à l'Infant a
„ été regardée par leurs Majeſtés Ca-
„ tholiques comme une eſpece d'inſul-
„ te, dont elles étoient déterminées à
„ demander juſtice. C'eſt une des pre- Service
„ mieres choſes dont on m'a parlé, & rendu au
„ que j'ai empêchée juſques à préſent... Maréchal de
„ J'ai fait ſentir qu'il étoit de leur in- Maillebois,
„ térêt de n'apporter aucun change-
„ ment dans les armées d'Italie ; parce
„ que les changements ne pouvoient
„ occaſionner que du trouble, & que
„ j'étois aſſuré d'ailleurs que M. le Ma-
„ réchal de Maillebois apporteroit tous
„ ſes ſoins, pour réparer la malheureuſe
„ affaire d'Aſti, que l'on ne devoit pas
„ même lui imputer ; au-lieu qu'un au-
„ tre n'auroit pas le même motif d'em-
„ preſſement & d'ardeur... J'ai pris le
„ parti d'écrire ſur ce ſujet une lettre
„ en chiffre à M. le Comte de Mail-
„ lebois, & de lui faire écrire égale-
„ ment par le Comte de Noailles, pour
„ l'informer d'une partie de ces cir-
„ conſtances, & pour l'engager à tra-

„ vailler avec prudence, à y apporter
1746. „ les remedes convenables.

Indiscrétion d'un Ministre, très-nuisible.

„ Je ne puis encore m'empêcher de
„ vous dire un mot à cette occasion,
„ sur la maniere dont M. votre frere
„ écrit & parle de leurs Majestés Ca-
„ tholiques & de toute cette Cour. Je
„ vous prie de rendre justice aux mo-
„ tifs qui me déterminent à vous par-
„ ler aussi ouvertement; mais rien ne
„ peut faire plus de tort aux affaires,
„ ni lui faire à lui-même plus de pré-
„ judice. Vous ferez de cet avis l'usage
„ que vous jugerez convenable. Je lui
„ en insinue quelque chose dans une
„ lettre particuliere que je lui écris.
„ Mais lorsque les conseils & les avis
„ ne sont pas du goût des personnes
„ auxquelles on les donne, ils ont or-
„ dinairement très-peu d'effet ". On reconnoît-là un vrai zele, qui ne cherche point à nuire, mais qui dit la vérité quand il le faut, & de la maniere qu'il le faut pour le bien public.

Plan de guerre adopté.

Avec une conduite si mesurée & si pleine d'égards, le négociateur réussit au-delà de ses espérances. Son plan de guerre fut adopté, quoiqu'il le dirigeât principalement contre les Etats du Roi de Sardaigne; ce qui pouvoit réveiller

la crainte de quelque négociation particuliere. Cependant tout autoriſé qu'il étoit à promettre que, ſi ce Prince faiſoit des propoſitions, on les renverroit directement à la Cour d'Eſpagne, il ne jugea point à propos de donner une aſſurance ſi agréable : ſoit parce qu'elle auroit pu s'interpréter comme une ſorte d'excuſe pour le paſſé, ou comme un trait de foibleſſe peu compatible avec la dignité de la Couronne ; ſoit parce que la prudence exigeoit qu'on ne s'impoſât pas une loi, trop dure en certaines circonſtances. D'ailleurs, étoit-il probable que l'Eſpagne comptât beaucoup ſur cette promeſſe ?

1746. Sage réſerve. Au Roi, 11 Mai.

Le plan de campagne tendoit à ſe procurer des avantages ſolides, au-lieu de s'expoſer à des malheurs, en formant des entrepriſes trop vaſtes & trop hardies. Comme on devoit être peu ſupérieur en forces, le Maréchal propoſa 1°. d'établir d'abord la guerre entre le Pô, & les montagnes de Genes : par là on tireroit de ſes derrieres les ſubſiſtances & les ſecours néceſſaires ; 2°. de pouſſer vigoureuſement le Roi de Sardaigne : on le forceroit à ſe retirer dans le centre de ſon pays, à y rappeller les Autrichiens qui le ruineroient ſûrement ;

Le plan d'opérations tendoit au ſolide. Mémoire du 14 Mai.

1746. on obligeroit ceux-ci à ſéparer leurs forces; & on aſſureroit ainſi le Royaume de Naples, en même-temps que l'on couvriroit l'Etat de Genes; 3°. de faire deux corps d'armées, à portée de ſe ſoutenir mutuellement, afin de ſaiſir le moment d'attaquer avec ſuccès l'ennemi ſéparé; 4°. de former au plutôt un corps retranché à Plaiſance; ce qui donneroit pluſieurs avantages, en particulier un point d'appui & une place d'armes, dont on manquoit abſolument, tandis que les ennemis en avoient pluſieurs.

Situation de l'Infant en Italie.

Pendant qu'on examinoit avec ſatisfaction le plan militaire, les nouvelles d'Italie diminuerent l'inquiétude ſur le ſort de l'Infant. D. Franciſco Pignatelli, Lieutenant-Général, avoit attaqué & forcé à Codogno, le 6 Mai, un corps de quatre à cinq mille hommes, dont plus de deux mille étoient reſtés priſonniers. Le Marquis de Caſtellar, ayant enfin évacué Parme par ordre exprès de la Cour d'Eſpagne, avoit eu le bonheur de ſauver ſes troupes, & il alloit rejoindre l'armée. Malgré ces avantages, l'Infant ſe trouvoit encore dans une ſituation critique : le défaut de ſubſiſtances lui avoit fait abandonner les bords du Taro, & les ennemis ſe pré-

paroient à livrer bataille. Tout concouroit à prouver combien le Maréchal avoit raiſon, de ne mettre dans ſon plan aucune de ces entrepriſes, ſur leſquelles on ne doit ſe décider que d'après les circonſtances. 1746.

Il étoit déja parvenu à faire abandonner en partie le traité de Fontainebleau. Philippe V & la Reine conſentoient que les Duchés de Milan & de Mantoue n'entraſſent plus dans le partage de l'Infant, à condition qu'ils ne puſſent appartenir au Roi de Sardagine ni à ſa Maiſon. Ils demandoient un équivalent très-conſidérable : mais leurs prétentions pouvoient ſe reſtreindre peu à-peu : la raiſon & la néceſſité devoient prévaloir ſur des vues trop ambitieuſes ; & c'étoit beaucoup que les engagements de Fontainebleau fuſſent reconnus impoſſibles à exécuter. Noailles évita prudemment de rien fixer de précis en vertu de ſes plein-pouvoirs. C'auroit été dans la ſuite une nouvelle ſource d'embarras. On ſe relâche ſur les prétentions à ſon égard.

„ Je me propoſe, Sire, écrivoit-il „ au Roi, de déterminer leurs Majeſ- „ tés Catholiques à ſe remettre entre „ les bras de V. M., & à s'en rap- „ porter à elle ſur l'établiſſement de Eſpérances du Maréchal. Lettre du 13 Mai.

1746. „ l'Infant, pourvu qu'elle veuille bien „ l'aider, le ſoutenir & le maintenir „ dans celui qu'elle pourra lui procu- „ rer. Je crois même que les conditions „ pourront ne pas paroître trop oné- „ reuſes à V. M. lorſque j'aurai le bon- „ heur de me trouver auprès d'elle & „ de lui en rendre compte; cette ma- „ tiere ne pouvant ſe traiter par lettres, „ & demandant un ſecret impénétra- „ ble. Si elle veut bien ſuivre le plan „ que je prendrai la liberté de lui pro- „ poſer, j'oſe l'aſſurer qu'elle ſera la maî- „ treſſe de l'Eſpagne & de l'Italie, & „ que ſa conſidération & ſon influence „ y ſeront ſupérieures à toutes les au- „ tres Puiſſances de l'Europe ".

Il réuſſiſſoit par les bonnes voies.

Plus le Maréchal de Noailles étoit éclairé en politique, & circonſpect dans ſes écrits, plus je regrette de ne trouver aucun veſtige de ce plan. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que, par la probité ſeule, la raiſon & la ſageſſe, il faiſoit ce qu'aucun négociateur n'auroit pu faire par la fineſſe, l'intrigue & la hauteur. Le Comte de Maurepas, ſi capable de bien juger des hommes & des choſes, lui marquoit ſans adulation : „ J'ai vu avec plaiſir une réuſſite „ au-delà de celle que j'attendois. Il

Jugement du Comte de Maurepas.

„ ne falloit pas moins que la confiance
„ que vous vous êtes acquiſe, pour
„ amener les choſes au point de s'ex-
„ pliquer clairement & franchement.
„ Il y auroit eu bien des peines & des
„ ſoins épargnés, même des contre-
„ temps & des malheurs, ſi on avoit
„ commencé par-la ". Ces peines, ces malheurs venoient préciſément de ce qu'on avoit fait tout le contraire.

1746. Lettre du 24 Mai.

Le Marquis d'Argenſon, trop accoutumé à traiter légérement les affaires politiques, fort prévenu d'ailleurs contre l'Eſpagne, renouvella encore les ſoupçons, en laiſſant ignorer ce qui ſe traitoit avec la Hollande. Le Roi, étant à l'armée, n'inſtruiſoit plus le Maréchal. Le Miniſtre avoit ordre de le faire, & n'écrivoit cependant rien ſur cet article. Philippe & la Reine demandoient ſans ceſſe des nouvelles d'une négociation, qu'ils croyoient intéreſſer leur fils & leur Couronne. Un jour que le courier venoit d'arriver : „ Hé bien! Monſieur
„ le Maréchal, dirent-ils, quel partage
„ les Hollandois font-ils à l'Infant? Il
„ n'eſt pas conſidérable, ſuivant les
„ avis qu'on nous a donnés ". Noailles ayant répondu qu'il ignoroit abſolument de quoi il étoit queſtion : „ Puiſ-

Embarras où le Marquis d'Argenſon jette Noailles.

Le Maréchal de Noailles au Roi. 28 Mai.

1746. „ que vous êtes ſi mal informé, répar-
„ tit-on, nous ſommes bien-aiſes de
„ vous apprendre qu'il y a un nouveau
„ projet de paix générale préſenté par
„ M. de Waſſenaer; qu'on y donne
„ un très-mince partage à l'Infant;
„ qu'il y a eu ſur cela des conſeils
„ tenus à Paris; que le Marquis d'Ar-
„ genſon, le Maréchal de Belle-Iſle &
„ les Envoyés de Hollande ſe ſont aſ-
„ ſemblés chez le Cardinal de Tencin,
„ où l'affaire a été diſcutée dans une
„ longue conférence ". L'Ambaſſa-
deur, auſſi peiné que ſurpris, ſe hâta de finir la converſation. De retour chez lui, il ſut du Comte de Noailles que le Préſident Hénault lui marquoit préciſément la même choſe.

**Inconvénients de la diſſimulation.**

Il repréſente fortement au Roi dans une lettre particuliere les inconvénients de cette diſſimulation; combien la Cour d'Eſpagne en devoit être offenſée, qu'on la révolteroit toujours moins par le fond que par la forme; enfin, qu'étant bien diſpoſée pour la France, elle avoit droit d'attendre du retour. L'union entre les deux Couronnes exigeoit une confiance mutuelle.

**Prétextes du Miniſtre.**

On oppoſoit des prétextes à des raiſons ſi palpables. „ Quelle ſeroit l'uti-

„ lité de communiquer à Arunjués des
„ projets indigeſtes, des velléités, des
„ tentatives, dont l'ébauche révolte-
„ roit peut-être une couronne délicate
„ ſur le point d'honneur & ſur les in-
„ térêts d'Italie? Son imagination s'al-
„ lumeroit ; elle trouveroit du mal là
„ où il n'y auroit que du bien ; elle gâte-
„ roit tout enfin, & prendroit ſans doute
„ des meſures nuiſibles ". C'étoit l'ex-
cuſe du Marquis d'Argenſon. Mais ne
falloit-il pas du moins inſtruire le né-
gociateur, comme on le lui avoit pro-
mis? Pouvoit-on douter qu'il ne fît l'u-
ſage convenable d'un ſecret de miniſtere?
Et pourquoi l'expoſer aux incertitudes,
que les bruits publics devoient rendre
inévitables?

1746.

Lettre au Maréchal de Noailles, 25 Mars.

Au reſte, la négociation avec Waſſe-
naer n'étoit point ce qu'imaginoient les
nouvelliſtes. Selon une lettre du Mar-
quis d'Argenſon, que Noailles ne de-
voit recevoir qu'après ſon départ d'Eſ-
pagne, il s'agiſſoit de procurer la Toſ-
cane à l'Infant : excellente affaire, qu'il
prétendoit pouvoir bientôt ſe conclure,
& dont le Roi l'avoit autoriſé à ne rien
écrire, pour éviter les longueurs, juſ-
qu'à ce qu'il ne pût y avoir de chan-
gement. Ce partage eût été ſans doute

Vaine négociation avec la Hollande.

Lettre du Marquis d'Argenſon. 8 Juin.

avantageux. Mais la Hollande ne cherchoit au fond qu'à ſe faire ménager ; l'Impératrice-Reine n'auroit jamais conſenti à voir la Toſcane ſortir de ſa Maiſon, & un tel ſyſtême n'auroit pu s'exécuter que par la force des armes. Le Miniſtre vouloit toujours renouer avec le Roi de Sardaigne, pour chaſſer d'Italie les Autrichiens. Il n'étoit plus temps, ſur-tout en prenant mal ſes meſures.

1746.

**Diſpoſitions de Philippe V.**

**Mémoire du 6 Juin.**

Un Mémoire que Philippe V. remit au Maréchal de Noailles, pour le Roi ſeul, étoit une vive expreſſion de ſes ſentiments. Après y avoir rappellé tout ce qu'il devoit à la France, il expoſoit la juſtice de ſa guerre de Lombardie, ſes droits à cette partie de la ſucceſſion Autrichienne, & il ſe plaignoit en termes modérés du reproche d'ambition que lui faiſoient quelques-uns de nos Miniſtres. Voulant bien ſe déſiſter du Milanès & du Mantouan, qu'on lui avoit aſſurés par le traité de Fontainebleau, il ſe montroit perſuadé que le Roi procureroit un équivalent à D. Philippe. Il diſoit que ſon honneur, que ſa tendreſſe pour la Reine, l'obligeoient de ne ſe départir jamais de l'article qui aſſuroit à cette Princeſſe, ſa vie durant,

**Il ſe déſiſte de ſes premieres prétentions.**

la jouiſſance de l'Etat de Parme. Pour maintenir l'Infant dans ſon partage, il propoſoit que les deux Couronnes lui fourniſſent par moitié un ſubſide annuel, d'autant plus conſidérable que ce partage ſeroit plus reſtreint. Il demandoit, comme la principale preuve d'amitié, que ſi l'Eſpagne manquoit un jour aux engagements contractés pour l'Italie, Louis XV voulût bien y ſuppléer en cas de beſoin. En un mot, il mettoit *pour tous les temps, entre les mains du Roi ſon neveu, le ſort de la Reine ſon épouſe, celui du Roi D. Carlos & de l'Infant D. Philippe, les plus tendres & les plus chers dépôts qu'il lui fût poſſible de confier de ſon amour & de ſon cœur.*

1746.

Sa confiance en l'amitié du Roi.

Le Maréchal reçut du Roi & de la Reine les marques d'eſtime & de bonté les plus flatteuſes. Loin d'ambitionner la Toiſon d'or pour le Comte de Noailles, compagnon de ſes travaux, il craignoit qu'elle ne lui fût donnée, & qu'elle ne parût avoir été un motif de ſon voyage; il auroit voulu du moins, ſi on lui accordoit cette faveur, que ce ne fût qu'après le départ. Pour ménager à l'un & à l'autre le plaiſir de la ſurpriſe, on fit une promotion exprès pendant leur

Noailles finit heureuſement ſon Ambaſſade.

1746. ſéjour. Le Comte avoit reporté le collier de ſon beau-pere, le Marquis d'Arpajon, qui s'étoit ſignalé en Eſpagne dans la guerre de 1701 : on le lui donna, & la Reine dit obligeamment : „ Il „ n'y a pas d'exemple qu'un pere & un „ fils ayent en même-temps la Toiſon „ d'or, mais le Maréchal de Noailles „ eſt bien fait pour les exceptions. " Il prit congé le 7 Juin, ayant rempli tout l'objet de ſon ambaſſade, & ayant des aſſurances poſitives que l'Eſpagne n'avoit aucune négociation particuliere avec la Cour de Vienne & celle de Londres.

Lettre que lui écrit le Dauphin.

Nous terminerons ce Livre par une lettre que le Dauphin écrivit au Maréchal, pendant qu'il étoit en Eſpagne. On y verra avec intérêt les ſentiments d'un Prince religieux, appliqué à tous ſes devoirs, & travaillant à ſe rendre digne par les lumieres, comme par les vertus, de gouverner une grande Monarchie.

Le Dauphin au Maréchal de Noailles 24 Mai 1746.

„ Je vois bien, Monſieur, que l'Eſ„ pagne vous fait oublier la France, & „ que les charmes que vous trouvez „ dans ce pays-là vous font oublier en „ même-temps les pauvres habitants de „ celui-ci. Ils en gémiſſent en ſilence

„ quelque temps; mais ils ſont bien- 1746.
„ tôt après forcés de le rompre, par le
„ deſir de vous faire connoître l'envie
„ qu'ils ont de vous revoir. Il eſt vrai que
„ vous avez-là un peu d'occupation;
„ & en vous priant de me mander de
„ vos nouvelles, je ſerois bien fâché
„ que vous priſſiez ſur le temps du
„ repos & du délaſſement, néceſſaires
„ après le travail. Pour nous ici, nous
„ n'avons autre choſe à faire tout le
„ jour qu'à gâter du papier, à écouter
„ les nouvelles; &, comme d'autres
„ Moïſes, à tenir les mains élevées
„ vers le Ciel, tandis que *le chef du*
„ *peuple combat les combats du Sei-*
„ *gneur, & fait fuir ſes ennemis com-*
„ *me une vapeur légere au ſeul bruit de*
„ *ſes armes.* Ainſi il eſt juſte que nous
„ écrivions trois fois pour les autres
„ une. Depuis que le Roi eſt parti, je Goût & occupations de ce Prince.
„ donne beaucoup de mouvement à la
„ peſante maſſe de mon corps, qui s'y
„ prête quoique ſans beaucoup de ſa-
„ tisfaction, parce que je ne ſuis point
„ du tout comme Eſaü, *gnarus venan-*
„ *di*; mais bien comme Jacob, *vir ſim-*
„ *plex qui habitabat in tabernaculis.*
„ Malgré cela, je trotte de côtés &
„ d'autres, aimant cependant beaucoup

1746. „ mieux m'occuper dans la maiſon, de
„ réflexions & de lectures néceſſaires
„ pour mener ici-bas une vie ſolide &
„ utile au monde, & qui puiſſe nous
„ conduire à une autre plus durable &
Objets de ſes études. „ plus heureuſe. Entre toutes ces lec-
„ tures, je crois qu'il y a ſur-tout trois
„ points auxquels il faut s'appliquer
„ principalement; ſavoir, à la con-
„ noiſſance du cœur humain, à celle
„ des droits publics, & à celle de
„ l'hiſtoire, qui ſont, je crois, très-
„ utiles dans le triſte rang où je ſuis,
„ quoique j'euſſe beaucoup plus de
„ de goût pour d'autres études. Vous
„ voyez que pour faire bien, il ne me
„ manque que la bonne volonté. Voilà
„ aſſez de morale; & je finis ma pan-
„ carte en vous aſſurant, Monſieur, de
„ ma tendre amitié qui ne finira qu'a-
„ vec ma vie".

Réponſe du Maréchal. C'étoit une belle occaſion pour le Maréchal de donner à l'héritier du trône des conſeils relatifs à ſa deſtinée. Il lui dit après des compliments peu remarquables :

Néceſſité de l'exercice. Lettre à M. le Dauphin. 6 Juin. „ Continuez, Monſeigneur, à faire
„ de l'exercice : il vous eſt abſolument
„ néceſſaire. Permettez même que je
„ vous repréſente que ſi, dans l'âge

où

„ où vous êtes, vous ne travaillez à
„ ſurmonter le goût de la vie ſéden- 1746.
„ taire, votre ſanté en ſouffrira par la
„ ſuite ; & ce qui eſt de plus dange-
„ reux, c'eſt qu'une habitude, une
„ fois contractée, ne ſe change plus
„ qu'avec des peines infinies ".

Tenir un juſte milieu en tout.

„ Je ne conclurai pas de-là, Mon-
„ ſeigneur, que vous deviez paſſer vo-
„ tre vie dans les forêts : je penſe
„ que cette extrémité n'eſt pas à crain-
„ dre pour vous. Mais il y a un juſte
„ milieu dans lequel la raiſon a éta-
„ bli ſon Empire : il eſt à la vérité
„ peu connu. On peut eſpérer qu'a-
„ près la découverte des terres auſtra-
„ les, on en aura une plus parfaite con-
„ noiſſance. Ce juſte milieu, ſouffrez,
„ Monſeigneur, que je vous le diſe,
„ doit être cependant l'objet princi-
„ pal, qui doit ſervir de regle pour
„ la conduite de tout homme raiſon-
„ nable. Et s'il eſt néceſſaire dans les
„ particuliers, il devient indiſpenſable
„ dans les Grands, & ſur-tout dans les
„ Princes que la Providence a donnés
„ aux hommes pour les gouverner,
„ & dont l'exemple a tant de pouvoir
„ ſur les cœurs & ſur les eſprits ".

Connoître le génie des nations.

„ Vous avez bien raiſon, Monſei-

1746.

„ gneur ; la véritable étude d'un Prin-
„ ce eſt la connoiſſance du cœur hu-
„ main. Mais il ne faut pas ſe borner
„ à le connoître en philoſophe, &
„ d'une maniere purement ſpéculative.
„ Il convient qu'un Prince connoiſſe
„ le génie des nations, ſur-tout de
„ celles qui ſont dans la proximité de
„ ſes Etats, & avec leſquelles il doit
„ avoir une relation indiſpenſable ".

Connoître ſur-tout les hommes qu'on doit employer.

„ Mais le plus eſſentiel eſt de bien
„ démêler & pénétrer le caractere,
„ l'eſprit, les ſentiments & les divers
„ talents de ceux qui, par leur naiſſance
„ & leur état, environnent les Prin-
„ ces. Les hommes ne paroiſſent le
„ plus ſouvent devant eux qu'avec un
„ maſque, qui cache leurs intérêts &
„ leurs vues particulieres ; & il faut
„ diſſiper le nuage qui les couvre aux
„ yeux de celui qui doit les employer,
„ ſelon les différents genres auxquels
„ ils ſont les plus propres ".

S'attacher au droit public & à l'hiſtoire.

„ L'étude du droit public & de
„ l'hiſtoire eſt abſolument indiſpenſa-
„ ble pour un Prince. Vous devez,
„ Monſeigneur, remercier Dieu de
„ ce qu'il vous donne la force de ré-
„ ſiſter à la tentation de vous appli-
„ quer à d'autres ſciences, qui feroient

„ plus de votre goût. La raiſon doit
„ toujours l'emporter ſur vous, Mon- 1746.
„ ſeigneur. Laiſſez aux dévotes de no- *Attrait* des
„ tre temps ce qu'elles qualifient de dévotes.
„ leur *attrait* : c'eſt une de leurs ex-
„ preſſions favorites, à l'abri de la-
„ quelle elles oublient ſouvent leurs
„ devoirs, pour ſe livrer à leur imagi-
„ nation & à leur goût ".

„ Pour vous, Monſeigneur, ſurmon- Suivre
„ tez vos penchants, lorſque vous ſen- les mouve-
„ tez qu'ils ſont contraires à l'Etat où ments d'un
„ la Providence vous a placé. Perſon- cœur droit.
„ ne n'en jugera mieux que votre pro-
„ pre cœur : il eſt bon, il eſt juſte,
„ il eſt ſimple, il eſt droit : ſuivez-en
„ les mouvements ; & ſi par haſard il
„ venoit à ſe tromper pour quelques
„ inſtants, quelques réflexions le ra-
„ meneroient bientôt dans le véritable chemin que vous aurez à ſuivre ".

„ C'eſt par-là que vous remplirez Deſtinée
„ vos hautes & grandes deſtinées, que d'un grand
„ vous ferez le bonheur & la gloire Prince.
„ de la France, & que vous mérite-
„ rez la vénération de l'univers en-
„ tier ".

„ Pardon, Monſeigneur, de ma li-
„ berté & de la longueur de cette épî-
„ tre, qui ſent un peu le ſermon. Mais

1746. „ prenez-vous en à vous-même : c'eſt „ vous qui m'inſpirez toute cette morale. Je me ſuis laiſſé entraîner au „ même penchant philoſophique que „ j'ai connu en vous. Ainſi, Monſeigneur, mon excuſe doit ſe trouver „ dans l'envie que j'ai de vous plaire & „ de vous faire ma cour ".

Le Dauphin l'auroit remplie.

La France a pleuré ce Prince qui ſembloit né pour la rendre heureuſe ; qui avoit approfondi les principes du gouvernement ; qui vouloit réformer les abus par les moyens les plus efficaces ; qui, éclairé par l'étude & la reflexion, ſaiſiſſoit la vérité au milieu des preſtiges de l'erreur ; qui joignoit la bravoure à la politique & aux vertus ; en un mot, qui devoit régner en Sage ſur une nation flexible & courageuſe, dont le ſouverain bien eſt d'avoir un Roi digne de la gouverner.

# *LIVRE SEPTIEME.*

L'UNION de toutes les branches royales de France devoit être ſolidement cimentée, & le pacte de famille, conclu à Fontainebleau, ſeroit devenu plus reſpectable par les modifications mêmes qu'on y auroit miſes, ſi de funeſtes événements, ſuivis de nouvelles fautes, n'avoient rendus inutiles toute la négociation du Maréchal de Noailles. L'Infant Dom Philippe étoit reſſerré par les Autrichiens à Plaiſance. Il envoya ordre au Maréchal de Maillebois de venir le joindre. Il fut obéi. On livra bataille, & les ennemis remporterent la victoire. On abandonna Plaiſance pour ſe retirer vers Tortone. La retraite du moins fut glorieuſe, parce qu'elle ſe fit en combattant & ſans eſſuyer de nouvel échec. Le Comte de Maillebois, qui ſurpaſſoit ſon pere en génie & en habileté, dirigea cette opération auſſi haſardeuſe que difficile.

1746. Triſtes événements en Italie.

Bataille de Plaiſance.

Philippe V venoit de mourir le 9 Juillet; Prince vertueux avec des dé-

Mort de Philippe V.

fauts ; courageux & ferme avec de la
1746. foibleſſe ; rongé pas la mélancolie ; gouverné ſucceſſivement par ſes deux femmes, qui donnerent du reſſort à ſon caractere ; mais digne d'être regretté des Eſpagnols comme le premier reſtaurateur de leur Monarchie, que les derniers Rois avoient laiſſé en quelque ſorte s'anéantir. Un fils qui lui reſtoit
Ferdin. VI. du premier lit, Ferdinand VI, monta ſur le Trône. Il embraſſa d'abord avec chaleur les principes de l'union, & les engagements de ſon pere : il le témoigna au Roi de France par une lettre de ſa main ; cependant tout le ſyſtême s'écroula bientôt.

Nouveaux ombrages qu'on donne à la Cour d'Eſpagne.

Avant le retour de Noailles, on avoit envoyé en Hollande le Marquis de Puiſieulx, ſans rien communiquer à l'Eſpagne : tant le Miniſtre étoit obſtiné dans ſes préventions. Cette Cour en avoit conçu de nouveaux ombrages. Le jeune Roi ne connoiſſoit point la France, & devoit naturellement lui être moins attaché que Philippe V. Il ſe trouva entouré de gens que nos Ambaſſadeurs avoient négligés ou offenſés. La Reine, ſa femme, Princeſſe de Portugal, favoriſoient leurs conſeils ſiniſtres. Le Miniſtere de Verſailles,

La Reine contre la France.

au-lieu de ménager les eſprits en de telles circonſtances, les irrita par ſa réſerve affectée & par ſes hauteurs. Les fautes paſſées ſembloient être des regles de conduite, malgré les maux qu'elles avoient produits. Les événements répondirent aux fautes. 1746.

Faute du Miniſtere François.

L'Evêque de Rennes, Ambaſſadeur à Madrid, n'avoit pas bien conduit les affaires. Louis XV penſa d'abord qu'il convenoit d'envoyer un homme de qualité & de repréſentation, pour complimenter le nouveau Roi ſur la mort de ſon pere, & ſur ſon avénement à la Couronne. On l'en détourna, ſous prétexte que l'Eſpagne n'avoit rien fait de pareil à la mort de Louis XIV; ſans examiner la différence des conjonctures, le bas âge où étoit alors le Roi, l'averſion de Philippe V pour le Régent, les raiſons particulieres qu'on avoit en 1746, de s'inſinuer dans l'eſprit de Ferdinand, de pénétrer ſes inclinations, & de ſe concilier ceux par qui il étoit gouverné.

Mémoire du Maréchal de Noailles au Roi. 15 Septemb.

La-Mina & Mailleb. abandonnent Gones.

Auſſi ne fut-il bientôt plus queſtion d'agir de concert. La Cour d'Eſpagne rappella d'Italie le Comte de Gages, ainſi que Caſtellar ſon rival. Elle donna le commandement de l'armée au

1746. Marquis de la-Mina, connu par ſa haine contre les François. Ce Général ſembla ne venir que pour précipiter ſa retraite en Provence Il abandonna indignement les Génois. Le Maréchal de Maillebois fut entraîné par ſa fuite, ne croyant pas pouvoir attendre en sûreté les ordres de la Cour. Les deux Couronnes perdirent toutes leurs conquêtes; & Genes, leur alliée, demeura en proie aux Autrichiens.

Projet de mariage avec une Infante, rejetté par le Roi.

Cependant le Roi d'Eſpagne offrit une de ſes ſœurs en mariage pour le Dauphin, veuf d'une ſœur de cette Princeſſe, dont il avoit même eu un enfant.

Lettre du 31 Août.

Louis XV répondit que la Religion & les ſentiments du Clergé de France, ne lui permettoient pas de conſentir à un pareil mariage, quoiqu'en Eſpagne on le crût légitime avec la diſpenſe du Pape. Ferdinand repliqua que la Religion ne pouvoit défendre en France les mariages permis en Eſpagne, & que douter du pouvoir des ſouverains Pontifes à cet égard, ſeroit plutôt une *héréſie* qu'un acte de chriſtianiſme. Ce refus fournit un nouveau prétexte aux Eſpagnols mal intentionnés, de répandre des ſemences de diviſion.

Réponſe du 15 Septemb.

Noailles ſe croit obligé

L'imprudence du Miniſtere avoit

été la principale cauſe des malheurs, & pouvoit en attirer de plus grands. Un zélé citoyen ſe fait alors un devoir d'élever la voix, quand il ſe trouve à portée d'avertir utilement le Souverain. C'eſt ce que fit le Maréchal de Noailles par un mémoire adreſſé au Roi, & dont l'exorde annonce la néceſſité de cette démarche. „ Il eſt des conjonc- „ tures, dit-il, où tout doit céder à l'o- „ bligation de parler en maître. J'ai „ peut-être à me reprocher de ne l'avoir „ pas fait plutôt, & d'avoir trop écou- „ té des motifs de ménagement & de „ conſidération, qui pouvoient m'enga- „ ger au ſilence. Vous aimez la vérité, „ Sire; vous voulez qu'on vous la diſe; „ tous vos ſujets vous la doivent, à plus „ forte raiſon ceux que leurs charges, „ leurs emplois & le ſerment qu'ils „ vous ont prêté, attachent plus étroi- „ tement à votre perſonne, &c. ”

1746. de dire des vérités déſagréables.

Mémoire du Maréchal de Noailles au Roi. 15 Décemb.

Il rappelle enſuite les fautes commiſes depuis la mort de l'Empereur Charles VII, à l'égard des Cours de Vienne, de Turin & de Madrid; à l'égard de l'Angleterre, avec laquelle on avoit pu entamer une heureuſe négociation; à l'égard des Hollandois, entre les bras de qui on s'étoit jetté

Il fait connoître les fautes commiſes.

1746. sans réserve, qui avoient eu l'art de pénétrer les desseins de la France, & de lui cacher leurs véritables dispositions & celles de leurs alliés.

Affaires étrangeres mal conduites. Il représente d'une part, combien les affaires étrangeres exigent de connoissances & de travail; de l'autre, combien le Ministre s'en est formé une fausse idée, disant à tout le monde qu'il n'a rien à faire, & ne faisant rien en effet; laissant manquer d'instructions & d'informations ceux qu'on employe dans les Cours; décidant de tout avec une légéreté singuliere; aussi indiscret en propos que foible en raisonnements; excitant enfin un mécontentement général au-dedans comme au-dehors.

Tableau des malheurs. „ On ne peut, Sire, continue le „ Maréchal, être sincérement attaché „ à la personne de V. M., à sa gloire, „ à celle du nom François, & au bien „ de la patrie, sans être pénétré de dou„ leur en pensant à la situation des af„ faires, & en portant ses vues sur les „ événements qui peuvent arriver. „ L'Empereur Charles VII, dépouillé „ deux fois de ses Etats, & prêt à l'ê„ tre pour la troisieme, lorsque ce „ Prince est mort accablé de malheurs; „ les Espagnols chassés de l'Italie; la

„ République de Genes envahie & „ ſous le joug Autrichien ; le Roi des 1746.
„ deux Siciles menacé, & peut-être à „ la veille de perdre ſes Royaumes ; „ le Duc de Modene errant & réduit „ aux dernieres extrémités ; le Prince „ Edouard fugitif, & une partie de „ ſes partiſans périe ſur l'échafaud. „ Le ſeul Roi de Pruſſe qui a été „ heureux n'a cru pouvoir aſſurer ſes „ ſuccès qu'en nous abandonnant.

„ V. M., Sire, connoît trop bien le Dangers à craindre.
„ caractere de la nation Françoiſe, „ pour ne pas prévoir les ſuites fu- „ neſtes & rapides, qu'entraîneroit in- „ failliblement un premier revers. Le „ danger ſeroit d'autant plus grand, „ que l'on peut ſe flatter qu'aucune „ Puiſſance de l'Europe, voyant le „ ſort des alliés que nous avons per- „ dus, voulût prendre part à nos mal- „ heureux ſuccès ".

Ce tableau effrayant, loin d'inſpirer Moyens à prendre.
de la foibleſſe, doit ranimer le coura- ge : c'eſt ce que Noailles ajoute au Roi. Tous les vœux tendent à la paix : deux moyens peuvent y conduire ; la vigueur dans les opérations militaires, dirigée par la ſageſſe, & une conduite prudente, éclairée, attentive & ſuivie

1746. dans la politique. Il eſt donc eſſentiel que les affaires étrangeres ſoient entre les mains d'un homme digne de la confiance du Souverain. Louis ſe décida enfin au parti qu'il auroit fallu prendre plutôt, dès que l'on avoit connu la néceſſité d'un changement de Miniſtre. Le Marquis de Puiſieulx fut le ſucceſſeur de d'Argenſon; & le Maréchal, autant par zele que par amitié, lui communiqua bientôt ſes lumieres dans un mémoire excellent où il dit :

Nouveau Miniſtre.

Principes politiques.

„ La paix à de certaines conditions „ eſt l'objet de la guerre, comme elle „ en eſt le terme. Mais pour y parvenir avec ſûreté & avec avantage, il „ eſt néceſſaire de concerter les opérations militaires avec les meſures „ politiques. Un ſyſtême politique, „ qui n'eſt point appuyé par les opérations militaires, eſt comme un „ corps privé de l'uſage des nerfs; & „ des opérations militaires, qui ne „ tendent point à l'appui du ſyſtême „ politique, reſſemblent à des convulſions qui affoibliſſent le corps, & „ qui en dérangent toute l'économie ".

„ Il eſt de principe que, lorſqu'on „ agit ſans plan & ſans deſſein, les

„ plus grands ſuccès ſont preſque ſans
„ effet, les moindres revers ſont ſui- 1746.
„ vis des plus funeſtes conſéquences,
„ & que tôt ou tard on ſuccombe
„ ſous le poids des événements. Le
„ défaut de plan dans la conduite des
„ affaires eſt comme l'anarchie dans
„ le gouvernement. Il faut dans l'un
„ & dans l'autre un point de réunion,
„ un centre où tout aboutiſſe ".

„ Pour ſe déterminer ſur un plan,
„ il eſt des regles & des maximes géné-
„ rales. 1°. Avoir un objet, & agir
„ relativement à cet objet; 2°. tâcher
„ de conſerver ſes alliés, & d'en au-
„ gmenter le nombre; 3°. détacher
„ au contraire ceux de ſes ennemis
„ par des négociations particulieres;
„ 4°. faire diverſion à leurs forces au-
„ tant qu'il ſera poſſible. C'eſt à ces
„ différents points qu'il faut rapporter
„ toutes les meſures qu'on doit pren-
„ dre; ils en ſont en quelque ſorte la
„ pierre de touche : ce qui ne cadre
„ point avec ces principes eſt inutile
„ ou pernicieux, &c. ".

A la clarté des principes, à la juſteſſe de la méthode, répond la diſcuſſion de la matiere. L'évidence ſembloit naître de la plume du Maréchal de

1746. Noailles. Mais comment établir ce plan qu'il avoit toujours inutilement desiré, si la volonté souveraine flottoit entre les incertitudes ou les contradictions mutuelles des Ministres?

Campagne de Flandre. Le succès de nos armes en Flandre pouvoit seul réparer les pertes qu'on faisoit ailleurs; & les conquêtes du Roi étoient moins glorieuses encore par elles-mêmes, que par sa résolution invariable de les sacrifier pour la paix. Anvers, Mons, Saint-Guilain, Charleroi, Namur même & son château, furent les fruits de la campagne de 1746 : le Maréchal de Saxe la termina par la victoire de Rocoux, peu décisive, mais qui causa une perte considérable à l'ennemi. Les François triomphoient d'un côté, tandis qu'ils étoient chassés de l'autre.

Noailles affligé de n'être point à l'armée. Noailles avoit espéré de partager avec le Roi les travaux de cette campagne. Il lui avoit écrit d'Aranjuès :

Lettre du 30 Avril. „ J'apprends une nouvelle qui me fait „ une peine infinie : c'est le départ „ prompt de V. M. pour la Flandre. „ Je ne me console pas de la savoir à „ l'armée, & de n'être pas auprès d'el- „ le. Mon Secretaire ( le Comte de „ Noailles ) en deviendra fou. Je vais

„ faire tous mes efforts pour terminer
„ le plus promptement qu'il ſera poſ-
„ ſible les affaires dont je ſuis chargé.
„ Mais on ne va pas auſſi vîte qu'on
„ voudroit en négociations ". Il n'étoit plus temps à ſon retour. Le Roi avoit quitté l'armée après la priſe d'Anvers, pour les couches de la Dauphine; & le Maréchal devoit demeurer à la Cour. 1746.

Le Maréchal de Saxe, diſpoſé à bloquer ſeulement le château de Namur.

Mais ſa correſpondance avec le grand Général qu'il avoit procuré à la France, ne fut pas inutile aux expéditions militaires. Le Maréchal de Saxe, pendant le ſiege de Namur, parut décidé à bloquer ſeulement le château quand la ville ſeroit rendue. Toutes les lettres de l'armée l'annonçoient. Noailles en fut affligé, & lui écrivit une longue lettre, pour lui faire prendre une réſolution plus vigoureuſe. Voici la ſubſtance de ſes raiſons.

Noailles lui prouve qu'il faut l'aſſiéger.

„ Se borner à la ville de Namur, ne
„ répondroit ni à l'attente du public,
„ ni au ſuccès des ſavantes manœu-
„ vres exécutées pour s'aſſûrer cette
„ conquête. Les blocus ont tant d'in-
„ convénients, qu'il n'en faut jamais
„ faire que dans deux cas; le premier,
„ lorſqu'une place eſt imprenable, &

Lettre du 5 Septembre.

1746. Raisons de guerre.

„ il en est peu de cette espece ; le se-
„ cond, lorsqu'on n'a rien à craindre
„ de l'ennemi, & on ne peut se flat-
„ ter d'un tel avantage. Objecte-ra-
„ t-on les difficultés de l'entreprise ; la
„ nécessité de ménager les troupes ?
„ Mais en 1695, le Prince d'Orange
„ n'employa que 24 à 25 jours de
„ tranchée ouverte au siege du châ-
„ teau, quoique Boufflers défendît la
„ place ; mais il n'y a nulle compa-
„ raison entre la fatigue d'un siege &
„ celle d'un blocus : l'une est momen-
„ tanée & passagere, l'autre journaliere
„ & de longue durée. Tout doit dé-
„ cider enfin à une entreprise, qui
„ assure le repos & la tranquillité pen-
„ dant le quartier d'hyver, & qui fa-
„ cilitera une magnifique ouverture de
Exemple de Montluc. „ la campagne. On demandoit à Mont-
„ luc comment il avoit pu faire tant
„ de belles actions en sa vie ? *C'est*,
„ dit-il, *que je n'ai jamais remis*
„ *au lendemain ce que je pouvois*
„ *faire dans la journée* ". Exemple digne d'être cité au vainqueur de Fontenoy.

Raisons de politique. Aux raisons de guerre se joignent celles de politique. Il ne restera plus de barriere à la Hollande ; les négo-

ciations pour la paix en deviendront plus efficaces, & les Hollandois plus intéreſſés à y faire entrer l'Angleterre. Le Roi deſire ardemment cette conquête, ſans néanmoins vouloir la preſcrire. La gloire du Général ſemble ſur-tout l'exiger. „ Vous connoiſſez le „ peuple, ajoute Noailles : il eſt in- „ juſte, & compte pour peu tout ce „ que l'on a fait, s'il reſte encore, à „ ſon avis, quelque choſe à faire. En- „ fin, mon très-cher Maréchal, je veux „ & j'entends que vous ſoyez reçu „ aux acclamations publiques, & qu'en „ vous voyant, le parterre vous regar- „ de toujours des mêmes yeux, pour- „ vu qu'il ne vous en coûte pas tout „ les ans d'auſſi beaux pendants d'o- „ reilles que ceux de l'année derniere ". (Une actrice lui avoit mis ſur la tête une couronne de lauriers, & avoit reçu de lui ces pendants d'oreille ).

1746.

La gloire du Général exige qu'il ne laiſſe rien à faire.

La réponſe du Général paroîtra digne d'un héros, „ Je vous prendrai le „ château de Namur, mon maître; „ ne vous fâchez pas. Aux façons que „ le Roi a avec moi, je prendrois le „ Diable par ſes cornes. Si j'ai fait „ quelques réflexions modérées, ce n'a „ été que parce que je crois que ce

Belle réponſe du Maréchal de Saxe. Lettre du 16 Septembre.

1746. „ château se prendroit tout seul, ayant
„ très-mauvaise opinion de leurs sub-
„ sistances. Mais il n'est plus question
„ de tout cela. Le Roi le desire, &
„ tout doit céder à la puissance d'un
„ si grand & si bon Monarque.... Le
„ bien de la chose m'est toujours pré-
„ férable aux applaudissements, quoi-
„ que je ne les dédaigne pas; & quant
„ aux boucles d'oreilles que vous me
„ reprochez, j'aime encore à en don-
„ ner, sans toutefois en prétendre de
„ rétribution ".

On le sollicite d'entrer à l'Académ. Françoise.

En aimant la gloire, le Maréchal de Saxe ne se laissoit pas éblouir par les prestiges de la vanité. Quelques personnes, ou pour lui faire leur cour, ou dans l'idée de procurer à notre littérature un honneur extraordinaire, le sollicitoient vivement d'entrer à l'Académie Françoise. Un Allemand, ignorant les principes de notre langue, auroit pu, malgré son mérite & son élévation, paroître déplacé dans un corps de cette espece, où les grands Seigneurs ne doivent être admis qu'en qualité d'hommes de goût. Il le sentit; il consulta du camp de Tongres le Maréchal de Noailles par la lettre suivante.

„ On m'a proposé, mon maître, d'être de l'Académie Françoise. J'ai répondu que je ne savois point seulement l'orthographe *; & que cela m'alloit comme une bague à un chat. On m'a repondu que le Maréchal de Villars ne savoit pas écrire, ni lire ce qu'il écrivoit, & qu'il en étoit bien. C'est une persécution. Vous n'en êtes pas, mon maître : cela rend la défense que je fais plus belle. Personne n'a plus d'esprit que vous, ne parle & n'écrit mieux : pourquoi n'en êtes-vous pas? Cela m'embarrasse. Je ne voudrois choquer personne, bien moins un corps où il y a des gens de mérite. D'un autre côté, je crains les ridicules, & celui-ci m'en paroît un bien conditionné. Ayez la bonté de me répondre un petit mot ".

1746.

Il consulte Noailles sur ce point.

Lettre du 13 Septembre.

Soit que Noailles eût d'anciennes préventions contre l'Académie, soit qu'il ne l'envisageât que du côté le moins favorable, il paroît, dans sa ré-

Celui-ci le décide à refuser.

* En voici une preuve tirée de sa lettre : *Se la malet* comme une *bage* a un chat. *Pour coy nan aites* vous pas? Je *creins* les *ridiqules*, & *se luy si man paret* un, &c.

1746. Lettre du 18 Novembre.

ponſe, oublier ce que lui doit notre littérature. Il dit que Villars, en y entrant, s'eſt donné un nouveau ridicule, avec quelques autres qu'il avoit malgré ſes grandes qualités; que cette *affiche* ne convient point à un homme de guerre; qu'il ſeroit très-fâché de voir ſon *cher Comte Maurice* dans une compagnie, où l'on s'occupe uniquement de mots & d'orthographe; que ſi c'étoit l'Académie des Sciences, le cas ſeroit différent. Son ami penſoit à peu-près de même, & ſe décida en conſéquence. Au reſte, on ſait que l'Académie Françoiſe, en s'occupant de mots & d'orthographe, a pour objet principal la perfection du goût. Les noms célebres qui ornent ſes faſtes depuis ſon origine, & ſur-tout les Ouvrages immortels d'une partie de ſes membres ſont de ſolides garants de ſa gloire.

Honte & danger dans les affaires d'Italie.

Noailles s'occupoit alors des triſtes affaires d'Italie. Elles n'offroient plus que ſujets de honte & de crainte. Quelle humiliation pour la France, d'avoir même abandonné les Génois à la vengeance de ſes ennemis! mais de plus, nos frontieres étoient menacées; & ſi l'Eſpagne retiroit ſes troupes,

Le Maréchal de Noailles au Roi. 17 Septemb.

comment se garantir d'une invasion? le Maréchal avoit prouvé dans un mémoire, avant les derniers événements dont on gémissoit, l'extrême importance de continuer la guerre de ce côté-là. Il s'agissoit actuellement d'y déterminer l'Espagne. Le Comte d'Argenson le sollicita d'écrire de nouveau pour cette fin; & l'ouvrage fut bientôt fait avec la solidité de raisons, la justesse de méthode & l'honnêteté de sentiments, qui caractérisoient tous les écrits de Noailles. 1746.

Noailles chargé d'instruire la Cour d'Espagne.

Il s'attache aux motifs les plus capables de faire impression à Madrid; en rappellant d'abord, d'une part, les promesses du Roi d'Espagne de soutenir les engagements de son pere, & de l'autre, la sincérité du Roi de France, les ordres qu'il a données au Général de ses troupes d'être soumis en tout à l'Infant, & de tout sacrifier au sort de ce Prince. Dans les conjonctures malheureuses où l'on se trouve, trois objets doivent fixer les délibérations, l'abandon des Génois, les dangers du Royaume de Naples, l'influence de ces revers sur la disposition des esprits. Du parti que l'on prendra, dépendent les succès, soit pour la guer-

Excellentes raisons qu'il expose.

Mém. sur les affaires d'Italie.

Nécessité de sauver Genes.

re, soit pour la paix. Si Genes reste
1746. au pouvoir des Autrichiens & des Piémontois, l'entrée de l'Italie peut être fermée sans retour à la France & à l'Espagne. La Cour de Vienne, excitée & secondée par les Anglois, peut aussi tenter la conquête de Naples, ne fut-ce que pour forcer l'Espagne à une paix particuliere, qu'on lui feroit acheter au dépens de son commerce & de ses loix : cette conquête paroît même très-facile. Enfin, les partisans de la guerre vont triompher en Hollande, exagérer la foiblesse des deux Couronnes, & augmenter l'espérance de leur imposer les plus dures conditions.

Redoubler ses efforts dans les revers.

„ C'est dans de pareilles circonstances, dit le Maréchal de Noailles, „ qu'on doit faire paroître plus de „ force & de courage; & loin de se „ laisser abattre par des revers, on doit „ redoubler ses efforts pour réparer „ ses pertes, rétablir la réputation & „ l'honneur des armes, & reprendre „ le ton de supériorité qui convient à „ deux aussi puissantes Monarchies, „ sur-tout lorsqu'elles ne desirent „ rien que de juste & de raisonnable ".

1746.

Il cherche enſuite les remedes aux malheurs qu'on a éprouvés. „ Dans quel- „ que conjoncture que ce ſoit, on peut „ prendre un parti meilleur qu'un au- „ tre : le pis de tous ſeroit de n'en „ prendre aucun ". Il propoſe donc, comme choſe indiſpenſable, de maintenir ſur les frontieres d'Italie & de rétablir l'armée des deux Couronnes; de ne rien négliger pour la défenſe du Royaume de Naples, & d'y faire repaſſer, par tous les moyens poſſibles, les troupes Napolitaines, qui étoient réunies à celles de France & d'Eſpagne; de former ſans délai les préparatifs d'entrepriſes conſidérables; ſans quoi on doit craindre que le Roi de Naples ne ſoit bientôt réduit au ſort de l'Infant.

Remedes aux malheurs.

Il fait obſerver en finiſſant, que les Anglois ſe vantent de déſunir les deux branches de la Maiſon de Bourbon; que l'Eſpagne n'auroit cependant jamais en eux de vrais alliés; que leur intérêt eſt de l'affoiblir & de la mettre dans leur dépendance; qu'ils feront tous leurs efforts pour l'empêcher, ainſi que la France, de rétablir ſa marine; qu'ils craignent enfin de ſe voir forcés à rechercher eux-mêmes la paix, ſi ces Puiſ-

Vues des Anglois, dont il faut ſe défier.

sances, toujours unies, prennent de
1746. meilleures mesures qu'elles n'ont fait
Intérêt de la France & de l'Espagne à être unies. jusqu'à présent. Il ne peut y avoir d'alliance solide & sincere, ni pour la France ni pour l'Espagne, que par leur union respective Leur intérêt commun & réciproque leur impose la loi de cette union : leur intérêt commun, en ce que les Anglois sont également les ennemis de la grandeur de l'une & de l'autre : leur intérêt réciproque, en ce que la France trouvera son avantage à participer au commerce d'Espagne, suivant les loix prescritos ; & que l'Espagne aura dans la France un allié, intéressé à l'augmentation de sa gloire & de sa puissance.

La Provence envahie. Des réflexions si justes devoient frapper la Cour de Madrid, comme celle de Versailles, & ne pouvoient être absolument infructueuses. Mais l'orage fondit tout-à-coup sur la Provence. Les Autrichiens venant l'envahir, le Marquis de la-Mina se sépara des François, pour aller défendre la Savoye qui restoit à D. Philippe ; le Maréchal de Maillebois, avec les foibles débris d'une armée presque anéantie, n'osa disputer le passage du Var ; dès le mois de Novembre, les ennemis furent maîtres d'une

ne partie de la Province. On trembloit pour Marſeille & pour Toulon, lorſque le Maréchal de Belle-Iſle fut envoyé dans le pays, preſque ſans argent, ſans troupes, ſans moyens de ſubſiſtances. Heureuſement il avoit les reſſources de ſon génie & de celui de ſon frere : il poſſédoit la tactique des campements, la ſcience des détails. Il arrêta les progrès de l'ennemi, déja fort embarraſſé pour les vivres. Recevant peu-à-peu des renforts, il fut bientôt en état de lui tenir tête; & il le força de repaſſer le Var au commencement de Février.

1746.

Le Maréchal de Belle-Iſle la délivre.

1747.

Plus Noailles avoit depuis long-temps de ſujets de plaintes contre Belle-Iſle, plus ſon zele patriotique lui inſpira d'ardeur à le ſeconder dans une conjoncture ſi importante. Il lui écrivoit comme à un ami, parce que le bien de l'Etat effaçoit à ſes yeux tout grief perſonnel; il continua de l'aider de ſes lumieres & de ſes conſeils, dont Belle-Iſle paroiſſoit alors faire grand cas. Leur correſpondance dura pendant toute la campagne de 1747.

Noailles s'empreſſe à le ſeconder.

A la fin de l'année précédente, le peuple de Genes s'étoit ſoulevé contre les Autrichiens qui l'opprimoient, les avoit chaſſés, avoit eu le courage de

Révolution à Genes.

repouſſer leurs efforts. Des troupes Fran-
1747. çoiſes débarquerent dans la ville ; & par leur moyen, une ſi heureuſe révolution eut tout ſon effet *. Si l'oppreſſion des Génois étoit une tache pour leurs alliés, la délivrance de Genes releva en partie la réputation de nos armes.

Belle-Iſle & la-Mina ne s'accordent point.

Cette délivrance étoit le principal objet des deux Couronnes ; car les raiſons de Noailles, & ſon plan général d'opérations militaires, avoient décidé la Cour d'Eſpagne. Il eût été ſeulement à deſirer que l'on convînt d'un plan de campagne, qui ne laiſſât nul ſujet de diſpute aux Généraux. Belle-Iſle & la-Mina eurent d'abord des idées bien différentes ; l'un & l'autre trop attachés à leurs opinions, pour qu'ils puſſent jamais ſe concilier. Le premier, après avoir repris le Comté de Nice & Vintimille, vouloit qu'on pénétrât en Italie par le Dauphiné, & qu'on aſſiégeât Exilles ; il ſoutenoit que cette diverſion feroit lever aux ennemis le ſiege de Genes. Le ſecond vouloit qu'on

* Le Duc de Boufflers ſe ſignala dans cette expédition, & ſe montra le digne fils d'un grand Homme. Il mourut à Genes de la petite-vérole. Le Duc de Richelieu le remplaça, & mit la République en ſûreté.

avançât par la côte de la mer ; qu'on prît Final & Savone ; qu'après avoir délivré Genes, on s'emparât de Gavi pour établir les quartiers d'hyver dans le Montferrat. Il consentit néanmoins à la diversion du côté d'Exilles. 1747.

Pendant qu'elle se faisoit, les ennemis leverent le siege de Genes. L'Espagnol n'en fut pas plus disposé à changer de sentiment. Le François demeura aussi ferme dans le sien ; & quoique naturellement audacieux, il prétendit que le projet de s'avancer par la côte, tandis que les Anglois étoient maîtres de la mer, avoit des difficultés insurmontables. Ces deux Généraux se communiquoient leurs objections, y répondoient par écrit, ne s'accordoient point. Le temps pressoit ; leur mésintelligence devenoit fort dangereuse ; & il falloit que la Cour donnât ses ordres.

Leurs divisions continuent après la délivrance de Genes.

Le Roi, qui étoit à l'armée de Flandre, tint conseil sur cet objet. Le sentiment unanime fut contraire au système de Belle-Isle. Outre les ordres qu'on devoit lui envoyer en conséquence, on chargea le Maréchal de Noailles de lui écrire toutes les raisons propres à le décider. Il le fit par une longue lettre pleine d'égards & de sagesse, où la ma-

Le système de Belle-Isle désapprouvé par la Cour.

Noailles l'exhorte à en changer.

tiere est discutée dans tous ses points.

1747. Il établit la nécessité, soit pour la guerre, soit pour la politique, d'avoir la communication par terre avec Genes. Il reconnoît les grandes difficultés qui s'y opposent, relativement aux communications, aux subsistances, au transport de l'artillerie : mais il croit que le Général, en ayant déja surmonté plusieurs, pourra les surmonter toutes. Il insiste sur les inconvénients de l'autre système. L'Espagne, comme il l'observe, ne consentira jamais qu'on agisse par la seule voie du Dauphiné; la diversion d'Exilles ne calmera point ses craintes pour le Royaume de Naples. Ce n'est qu'en se mettant à portée de la Lombardie, qu'elle croira pouvoir empêcher les entreprises des Autrichiens : d'ailleurs, toutes les vues du Roi étant de finir la guerre, & de procurer un établissement à l'Infant, il est d'une extrême importance d'avoir un pied en Italie, & l'on ne peut y entrer en toute saison que par Genes : les neiges ferment les autres passages la plus grande partie de l'année.

Le Maréchal de Noailles au Maréchal de Belle-Isle. 10 Juillet.

La diversion d'Exilles insuffisante.

L'ordre du Roi justifie le Général, en cas de malheur.

„ Quel que soit l'événement, ajoute „ Noailles, dans une lettre particuliere, s'il n'est point heureux, dès que „ vous aurez pris toutes les mesures &

Lettre du 13 Juin.

„ & les précautions qu'exige la pru-
„ dence, l'ordre du Roi vous juſtifie; 1747.
„ s'il eſt heureux, au contraire, com-
„ me on peut l'eſpérer, vous vous com-
„ blez de gloire en rendant à l'Etat le
„ ſervice le plus ſignalé. Il n'y a que de
„ ne pas tenter l'exécution de ce que
„ le Roi veut & deſire, qui puiſſe vous
„ compromettre. Je ne vous dirai rien
„ ſur les moyens: perſonne n'eſt plus ca-
„ pable que vous de les produire, de les
„ trouver, & de les bien employer ".

Diverſion de Coni préférable à l'autre.

Louant encore Belle-Iſle de l'idée qu'il avoit eue de faire le ſiege de Coni, il dit que le Roi & le Conſeil regardent cette diverſion comme plus avantageuſe que celle d'Exilles, en ce qu'elle rapprocheroit de l'objet principal, & que cette place protégeroit & couvriroit la côte de Genes. Il ſembloit preſſentir le malheur dont on étoit menacé.

Déſaſtre de l'Aſſiette.

Mais il n'étoit plus temps de s'en garantir. Le Comte de Belle-Iſle, avec vingt bataillons, avoit déja pris la route d'Exilles. Un contre-ordre ſuſpendit ſa marche. Le Marquis de la-Mina, quand on ſut la levée du ſiege de Genes, conſentit à le laiſſer ſuivre ſon projet. Les Piémontois avoient eu le temps de ſe

1747. renforcer au poste de l'Assiette, où ils l'attendoient dans de terribles retranchements. On les attaqua sans examiner le péril, sans consulter la prudence. Un carnage affreux des François fut tout le fruit de cette fatale journée. Le Comte de Belle-Isle y périt, homme infatigable dans le cabinet, intrépide dans l'action, & qui auroit mérité de grands éloges, s'il avoit su modérer l'ardeur de son génie.

Mort du Comte de Belle-Isle.

Son frere persiste dans son opinion. Lettre du 28 Juin.

Son frere, le Maréchal, s'étoit soumis sans balancer aux ordres du Roi, mais sans changer d'opinion. Il s'efforce de prouver dans sa réponse à Noailles, que le projet adopté seroit réellement impraticable, quoiqu'on fît revenir le détachement d'Exilles. Il ne dit pas que le dernier désastre ait changé l'état des choses : il insiste sur les mêmes raisons qu'auparavant, & réfute celles qu'on lui avoit opposées. L'envie seule de faire sa cour l'auroit sans doute décidé aux plus grands efforts, s'il eût apperçu quelque apparence de succès.

Fin de la campagne. *Id.* 7 Sept.

Enfin, le Général Espagnol, prévenu contre les François, & choqué peut-être des retardements, cantonna ses troupes dans les villages. Alors tout con-

couroit à perſuader qu'il étoit impoſſible d'exécuter le projet. Au-lieu d'avancer, on fut quelque temps ſur la défenſive ; & l'armée ſe ſépara ſans avoir tenté aucune expédition nouvelle. On avoit repris les iſles de Sainte-Marguerite, Montalban, Ville franche, le Comté de Nice, le Château de Vintimille. Genes étoit délivrée. Belle-Iſle avoit certainement de quoi s'applaudir de ſa campagne. 1747.

Campagne de Flandre.

Celle de Flandre fut preſqu'entiérement déciſive. Le Maréchal de Saxe avoit ſous lui deux hommes bien dignes de ſa confiance, qu'il chargea d'exécuter une grande partie des entrepriſes, le Comte de Lowendal, Danois, & le Comte de Saint-Germain, doués comme lui de tous les talents militaires, & de ce courage d'eſprit ſupérieur à tous les obſtacles. Déja le Brabant Hollandois étoit conquis, quand le Roi parut à l'armée. On propoſoit de prendre Maeſtricht. Pour l'aſſiéger, il falloit une bataille. Louis fut encore vainqueur à Lawfeld ; mais l'ennemi ſe retira ſous Maeſtricht, & le ſiege devint impoſſible pour cette année. On ſe rabattit d'un autre côté ſur Berg-op-Zoom, place réputée imprenable, munie de

Bataille de Lawfeld. 2 Juillet.

Siege de Berg-op-Zoom.

toute eſpece de ſecours. Lowendal la
1747. prit d'aſſaut le 17 Septembre. C'eſt un de ces événements extraordinaires, où la valeur Françoiſe ſemble avoir triomphé de l'art & de la nature.

**Conſeils de Noailles, utiles pour le ſuccès.**

Noailles, attaché à la ſuite du Roi, moins en qualité de guerrier que de Miniſtre, contribua toujours aux ſuccès par ſes conſeils. Nous en voyons pluſieurs preuves dans ſes lettres au Général, & au Comte de Lowendal; car l'eſtime l'avoit auſſi lié d'amitié avec celui-ci. Le Maréchal de Saxe n'envoyant pas aſſez de troupes pour l'entrepriſe de Berg-op-Zoom, que les ennemis vouloient à tout prix faire échouer, il lui repréſenta fortement par écrit, juſqu'à deux fois, les raiſons eſſentielles d'en aſſurer le ſuccès : il évita de les expoſer dans le Conſeil en préſence du Roi, par cette délicateſſe de ſentiments ſcrupuleuſe ſur les égards dus à un grand homme. On envoya ſucceſſivement des renforts au ſiege, & ce fut le fruit de ſes remontrances.

**Lettre du 5 Juillet & du 17 Août.**

**Il détourne le Maréchal de Saxe d'un projet blâmable.**

Il avoit de même détourné le Général d'un projet fort ſingulier, qui auroit pu nuire à ſa réputation & au bien public : c'étoit de mettre en ſon propre nom des vaiſſeaux en mer, pour

courir sur les Hollandois. Noailles lui écrivit sur ce point avec la noble franchise de l'amitié. Une pareille entreprise sembloit tendre à la prolongation de la guerre. „ Vous connoissez les „ desirs de toute la France, dit-il : c'est „ de vous qu'elle en attend la fin, & „ non la continuation. Ne trompez „ point son attente. Vos propres réflexions suppléeront à tout ce que je „ pourrois vous marquer, sur les couleurs noires & odieuses, que nombre de gens que votre mérite efface „ ne manqueront point de donner à „ cette entreprise. Défendez-vous des „ mauvais conseils, & ne souffrez jamais qu'on donne atteinte à votre „ gloire & à votre réputation ".

1747.

Lettre du 11 Avril.

„ Il seroit contre la prudence, ajout-il, de pousser les Hollandois à de „ certaines extrémités ; & sans chercher „ des exemples dans des temps reculés, „ ce qui se passe à Genes en est un „ bien récent. Cette petite République „ brave la puissance de la Reine de „ Hongrie. Elle a osé le faire sans être „ assurée d'aucun secours étranger. C'est „ dans de pareilles circonstances que „ tout homme devient soldat, & que „ le désespoir tient lieu de tous les

Ménager les Hollandois.

1747. „ moyens ". Auſſi Noailles regardoit-il d'abord comme trés-haſardeuſe l'entrepriſe contre la Hollande, inſpirée au Roi par le Maréchal de Saxe. Il penſoit que des conquêtes en Italie auroient été plus utiles, puiſque l'établiſſement de D. Philippe faiſoit l'unique objet de la guerre. Mais l'événement juſtifia cette entrepriſe.

Syſtême de la Cour à leur égard. Autre lettre du 11 Avril.

Le ſyſtême de la Cour étoit, en attaquant les Hollandois avec vigueur, d'uſer *de beaucoup de ménagements à l'égard du pays & des peuples*; on vouloit ſur-tout faire ſentir au Gouvernement à quoi il s'expoſoit, en ſe laiſſant dominer par l'influence des factions étrangeres, & l'obliger enfin, de concourir ſincérement aux vues pacifiques de Louis XV. *C'eſt un remede extrême*, dit Noailles dans une autre lettre, *que l'on veut adminiſtrer avec douceur, ſans néanmoins préjudicier à la fermeté & à la vigueur de l'exécution.*

On ſe trompoit ſur ce point.

Noailles avoit raiſon ſur le reſte.

Ces ménagements politiques ſeroient devenus en effet pernicieux, s'ils avoient affoibli les opérations de la guerre; & l'on ſe trompoit en s'imaginant qu'ils faciliteroient la concluſion de la paix. Les conſeils du Maréchal, par rapport aux courſes maritimes, n'en étoient

pas moins fondés. Outre qu'elles auroient irrité les Hollandois, ſans leur faire beaucoup de tort, quels motifs ne pouvoit-on pas prêter à un Général comblé de biens, qui auroit paru vouloir encore s'enrichir par le moyen de ſes armateurs ? 1748.

La priſe même de Berg-op-Zoom ne rendit pas la Hollande plus traitable. Elle venoit de rétablir le Stadthoudérat, cette grande Magiſtrature qui approche de la Royauté ; elle en avoit revêtu un Prince d'Orange, étroitement uni au Roi d'Angleterre, & gouverné par l'influence de la Cour de Londres. Elle redoubloit les préparatifs de guerre, & tiroit de nouvelles troupes de la Suiſſe. Une armée Ruſſe, à la ſolde des Anglois & des Hollandois, alloit même ſe mettre en marche, & faire une diverſion. Pour aſſurer le ſuccès de la campagne prochaine, il étoit eſſentiel de prévenir les ennemis ; pour accélérer la paix, il falloit en quelque ſorte les atterrer par un coup de foudre. Obſtination des ennemis.

Si le Maréchal de Noailles excelloit dans les plans de campagne, il ſe ſurpaſſa lui-même dans cette occaſion, puiſqu'il traça au Maréchal de Saxe celui qui fut exécuté avec tant de ſuc- Noailles auteur du plan de Maeſtricht.

cès, & qui termina une guerre si opiniâtre. Il lui envoya, le 21 Janvier 1748, un mémoire, où les vues politiques & militaires sont développées avec toute la pénétration du génie *.

1748.

**Ses raisonnements sur l'Angleterre.**

**Mémoire du Maréchal de Noailles.**

Il montre d'abord qu'on ne doit plus se flatter de parvenir à la paix, ni par la voie de la Hollande, ni par celle de la Cour de Vienne ; que ces Cours dépendent l'une & l'autre de l'Angleterre, au point que la paix ou la guerre sont en son pouvoir; que les Anglois, fiers des ressources de leurs commerce, esperent probablement fatiguer la France, l'épuiser, & la contraindre d'accepter ensuite les conditions qu'il leur plaira de prescrire. Il prouve qu'on ne peut attaquer efficacement l'Angleterre que dans ses alliés, en prenant de si justes mesures, qu'elle reconnoisse enfin l'inutilité des dettes qu'elle contracte, & les dangers où elle s'exposeroit par l'abus de son crédit. Rien ne l'affectera davantage que le parti de tourner contre les Hollandois les plus grands efforts. Toute conquête sur eux inquiéteroit extrêmement les Anglois. Il s'agit de

**Il faut l'attaquer dans ses alliés.**

* Voyez les *Pieces détachées*.

faire une entrepriſe prématurée qui prévienne la diverſion des Ruſſes, qui facilite de nouvelles expéditions, & qui ôte à l'ennemi les moyens d'entreprendre ſur nos conquêtes. Cette entrepriſe ne peut être que le ſiege de Maeſtricht : le Maréchal de Noailles en apporte les preuves, & propoſe enſuite ſon plan. 1748.

Entrepriſe de Maeſtricht, néceſſaire.

Une des principales attentions qu'on doit avoir, ſelon lui, eſt de garder un profond ſecret : il faut donner le change non-ſeulement aux ennemis, mais aux troupes que l'on employera ; il faut laiſſer dans l'ignorance, juſques au dernier moment, ceux à qui l'exécution ſera confiée. Pour cela, on doit tout diſpoſer comme ſi l'on méditoit le ſiege de Bréda, & ne pas s'en tenir à de ſimples feintes, mais ſe mettre en état d'exécuter quelque entrepriſe, dans le cas où des difficultés imprévues empêcheroient celle de Maeſtricht. On préviendra aiſément devant cette place les Anglois & les Hollandois. Ce qu'il y a de difficile, c'eſt d'y prévenir les Autrichiens répandus dans le Luxembourg, le pays de Liege & les environs de Cologne. La meilleure maniere eſt de

Expoſé de ce plan.

*Ibid.*

1748. se porter brusquement par la gauche de la Meuse, de la passer en plusieurs endroits pour se rassembler à un point; car en commençant par se rassembler en forces, on donneroit l'allarme aux ennemis, & ils auroient le temps de se réunir, eux-mêmes: au contraire, en marchant de toutes parts à la fois, comme si l'on vouloit insulter quelques quartiers & les enlever, on profitera de la confusion qui se mettra parmi eux. Une partie des troupes passeroient la Meuse à Givet, à Dinant, à Namur, à Huy, à Liege même. Elles se réuniroient pour investir Maestricht du côté de Wick, tandis que d'autres corps s'avançant par les bruyeres & en longeant le Démer, viendroient l'investir du côté gauche de la Meuse.

**Avantages de cette expédition.**

Quelque parti que l'on prenne, ajoute Noailles, l'entreprise a ses difficultés. „ Mais il y a tout lieu de croire que „ de son succès dépend tout celui de „ la campagne prochaine : les avanta- „ ges qui en résulteroient, sont si su- „ périeurs aux inconvénients qui pour- „ roient s'y rencontrer, qu'il paroît de „ la prudence & d'une sage politique „ d'en tenter l'événement ". Il soumet ses réflexions au jugement du Général.

Voici la réponſe qu'il en reçut : elle renferme des idées importantes, dont le Miniſtere pouvoit profiter. 1748.

Le Maréchal de Saxe adopte le plan.

„ J'ai reçu, mon bon maître, la let-
„ tre & le mémoire que vous m'avez
„ envoyés, ſur l'ouverture de la campa-
„ gne prochaine. Que vous dirai-je
„ là-deſſus ? Ce ſont des ſecrets que je
„ voudrois me cacher à moi-même.
„ Vous avez de grandes connoiſſances,
„ & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je
„ penſe ainſi ".

Lettre du Maréchal de Saxe. 24 Janv.

Songer à l'économie.

„ Une choſe ai-je à dire ſur la con-
„ tinuation de la guerre. Il eſt certain
„ que celui qui aura le plus long-temps
„ de l'argent, fera faire la paix à l'autre,
„ & tirera un grand avantage de cette
„ guerre. Il faut donc ſonger à l'éco-
„ mie, & y ſonger très-ſérieuſement,
„ n'avoir & ne faire que le néceſſaire.

Moins d'Officiers Généraux.

„ Croyez-vous que cette grande quan-
„ tité d'Officiers Généraux ſoit une
„ épargne, & ſoit une choſe utile ?
„ Tous ſe payeront de raiſons, s'ils
„ voyent que c'eſt par économie qu'on
„ ne les employe pas : de ce moment
„ leur honneur eſt à couvert, & peut-
„ être s'en trouvera-t-il un nombre qui
„ n'en ſeront pas fâchés ".

Avoir des régiments étrangers.

„ Nous ne nous conduiſons pas bien

1748. *Ibid.*

„ avec les Suiſſes, & les ennemis en
„ profitent. Il nous faut des régiments
„ étrangers encore. Un Allemand nous
„ ſert pour trois hommes : il en épar-
„ gne un au Royaume, il en ôte un
„ à nos ennemis, & il nous ſert pour
„ un homme. Il faut bien les payer,
„ & les renvoyer tous à la paix, avec
„ trois mois de paye, Officiers & ſol-
„ dats. On peut garder les Colonels
„ & les mettre à la penſion : cela n'eſt
„ pas ruineux ; & donner les invalides
„ aux ſoldats qui ſont eſtropiés au ſer-
„ vice du Roi. Avec cette conduite,
„ vous en aurez tant que vous vou-
„ drez ; & ils ſeront bons dès qu'ils
„ ſeront créés, car ce ſeront tous des
„ vieux ſoldats & des Officiers qui font
„ profeſſion des armes. Voilà, mon
„ cher maître, des conſeils que je don-
„ ne, & ſur leſquels je crois qu'il eſt
„ de votre devoir d'appuyer comme
„ bon citoyen. Vous connoiſſez ma
„ vénération, & mon attachement ".

Louanges dues aux deux Maréchaux.

Il eſt beau de voir le Maréchal de Saxe, après tant de victoires, conſerver une entiere déférence pour un ami, dont les lumieres avoient ſouvent dirigé ſes entrepriſes. Il l'eſt encore plus de voir le Maréchal de Noailles s'ap-

pliquer en ſilence à lui combiner de grands deſſeins, & lui abandonner toute la gloire du ſuccès. Le public n'a vu dans l'expédition admirable de Maeſtricht que le Général qui l'exécuta. Je vais copier le récit qu'en fait M. de Voltaire, afin qu'on puiſſe comparer l'exécution au plan tracé par Noailles. 1748.

Exécution du plan de Noailles. Préc. du Siecle de Louis. XV.

„ La campagne fut ouverte par les „ préparatifs de ce ſiege important. Il „ falloit faire la même choſe à-peu- „ près que lorſqu'on avoit aſſiégé Na- „ mur, s'ouvrir & s'aſſurer tous les paſ- „ ſages, forcer une armée entiere à ſe „ retirer, & la mettre dans l'impuiſ- „ ſance d'agir. On ne pouvoit venir „ à bout de cette entrepriſe ſans don- „ ner le change aux ennemis. Il étoit „ à la fois néceſſaire de les tromper, „ & de laiſſer ignorer ſon ſecret à ſes „ propres troupes. Les marches de- „ voient être tellement combinées, „ que chaque marche abuſât l'enne- „ mi, & que toutes réuſſiſſent à point „ nommé. C'eſt-là ce qui fut imaginé „ par le Maréchal de Saxe, & arrangé „ par M. de Crémille ".

Marche ſavante.

„ On fait d'abord croire aux enne- „ nemis qu'on en veut à Bréda. Le Ma- „ réchal va lui-même conduire un grand

1748. „ convoi à Berg-op-Zoom, à la tête „ de vingt-cinq mille hommes, & ſem- „ ble tourner le dos à Maeſtricht. „ Une autre diviſion marche en mê- „ me-temps à Tirlemont ſur le che- „ min de Liege ; une autre eſt à Ton- „ gres ; une autre menace Luxem- „ bourg, & toutes enfin marchent „ vers Maeſtricht à droite & à gauche

Maeſtricht inveſti. „ de la Meuſe. Les alliés ſéparés en „ pluſieurs corps, ne voyent le deſſein „ du Maréchal, que quand il neſt plus „ temps de s'y oppoſer. La ville ſe „ trouve inveſtie des deux côtés de la „ riviere ; nul ſecours n'y peut entrer. „ Le Duc de Cumberland ne peut „ plus qu'être témoin de la priſe de „ Maeſtricht ".

Noailles attribue toute la gloire à ſon ami. Une marche ſi juſtement admirée commença le 4 Avril. Noailles écrivit le 11 au Général, qu'il eſpéroit le voir maître de la place dans les premiers jours de Mai : „ Cette conquête, „ dit-il, vaut mieux pour la négocia- „ ciation d'Aix-la-Chapelle que les rai- „ ſons les plus fortes & les mieux dé- „ bitées. J'avoue que je ſerai bien tou- „ ché qu'on vous doive la paix, après „ vous avoir dû le renouvellement de „ notre ancienne ſupériorité ſur nos en- „ nemis ".

La prédiction ſe vérifia bientôt. Maeſtricht étant ſur le point de ſuccomber, la Hollande étant menacée d'une invaſion prochaine, les ennemis deſirerent la paix, que Louis XV leur avoit inutilement offerte juſqu'alors. On ſigna les préliminaires ; l'armiſtice fut fixé au 11 Mai, & le traité d'Aix-la-Chapelle termina, au mois d'Octobre, cette guerre déplorable, dont la France avoit preſque ſeule ſupporté le poids, ſans y avoir d'intérêt direct. Elle ſacrifia toutes ſes conquêtes à l'avantage de ſes alliés : encore l'établiſſement de Dom Philippe, principal objet de la guerre, auroit-il été probablement meilleur, ſi l'on eût préféré d'abord la voie des négociations à celle des armes. Nos pertes maritimes enflammerent l'ambition de l'Angleterre, qui deſiroit fort d'envahir nos colonies. Malheureuſement la précipitation avec laquelle on fit le traité, empêcha de prendre toutes les meſures néceſſaires pour ne lui en pas fournir le prétexte.

1748.

Paix d'Aix-la Chapelle.

Cette année 1748, mourut la mere du Maréchal de Noailles, une des femmes de notre ſiecle qui a mérité le plus d'éloges, qui, aux graces & à la vivacité Françoiſes, a réuni le plus de

Mort de la Maréchale de Noailles-Bournonville.

1748. force d'esprit & le plus de solidité de sentiments; qui a eu la plus nombreuse postérité; qui a le mieux senti les avantages d'une très-longue vie consacrée à tous les devoirs, au milieu de toutes les douceurs de la maternité, de l'amitié & de la vénération publique. Le Maréchal, aussi tendre fils que bon pere, écrivit au Roi sur un événement si digne de ses larmes.

„ SIRE,

Lettre de son fils sur cet événement. Lettre du 16 Juillet. „ La mort vient de me séparer d'une „ mere que j'aimois, que j'honorois, „ que je respectois, & avec laquelle „ je vivois depuis que j'ai atteint l'âge „ de raison. J'en ai le cœur pénétré „ de douleur. Je supplie très-humblement V. M de me permettre de „ rester encore ici pendant quelques „ jours, pour lui rendre après sa mort „ les mêmes devoirs qu'elle a trouvé „ bons que je lui rendisse pendant toute sa maladie, &c. "

*Réponse de la main du Roi.*

Bonté du Roi. „ Mon cousin. J'ai le malheur de n'avoir jamais su ce que c'est que de

„ perdre une mere; mais l'ayant ſenti par
„ des amis, je partage bien véritable- 1748.
„ ment avec vous votre juſte douleur.
„ J'approuve fort que vous reſtiez en-
„ core quelques jours à Paris; après
„ quoi vous ferez bien de venir ici pour
„ pour vous diſſiper & prendre l'air,
„ ce dont vous devez avoir grand be-
„ ſoin. Dites au Duc d'Ayen que
„ j'attends la fin de ſa quarantaine *
„ avec grande impatience. Pour ce qui
„ eſt du Comte de Noailles, je me
„ contente du compliment qu'on lui
„ fera de ma part. Je ſuis ſans compli-
„ ment".

Juſqu'au dernier ſoupir de ſa mere, le Maréchal de Noailles fut pour elle également rempli de tendreſſe & de ſoumiſſion. Ces exemples de vertus antiques ſont un phénomene dans notre ſiecle : ils n'en ſeroient pas un, ſi les parents avoient les mœurs qu'ils doivent deſirer de leurs enfants.

On ne peut que lire avec intérêt une ancienne lettre, ſans date, de l'Archevêque de Crambray, Fénelon, à

* Pour la petite-vérole de ſa femme.

1748. cette amie respectable, dont il connoissoit mieux que personne tout le mérite, & à qui cependant il écrivoit en censeur sévere, pour l'exciter à une grande perfection. Il lui marquoit, lorsqu'elle étoit déja dans l'âge mûr :

„ Vous êtes plus solide que le monde
„ ne croit; mais vous l'êtes moins que
„ vous ne pensez. Vous êtes bonne
„ amie, fidelle, secrete, généreuse,
„ pleine de goût & de discernement
„ pour le vrai mérite, sensible à l'a-
„ mitié des gens estimables, pleine
„ d'insinuation & d'un certain tour
„ noble pour servir, sachant dire à
„ propos ce qui est utile : vous avez de
„ la pénétration, de la prévoyance, des
„ expédients faciles, avec une droiture
„ & une probité très-délicates : vous
„ avez même une sincere Religion, à
„ laquelle je me fierois plus qu'à celle
„ d'un grand nombre de demi-dévots.
„ Mais avec tant de qualités solides,
„ un seul défaut vous rend frivole :
„ c'est que vous ne pouvez vous con-
„ traindre. Vous donnez de beaux noms
„ à cette foiblesse; vous l'appellez sin-
„ cérité, liberté; vous vous savez bon
„ gré de n'être ni rampante, ni hypo-

„ crite, ni empreſſée pour la faveur. 1748.
„ Mais vous vous trompez vous-mê-
„ me, pour n'avoir rien à vous repro-
„ cher.... Vous avez un air de légé-
„ reté & de vivacité que rien n'arrête.
„ Il faut connoître à fond votre bon
„ eſprit & vos ſentiments, pour ſe raſ-
„ ſurer ſur cette vivacité pleine de ſail-
„ lies. Riez tant qu'il vous plaira avec
„ des gens ſûrs & choiſis, qui n'ayent
„ pas l'air de rire trop, & qui ſachent
„ ne rire qu'à propos; mais faites un per-
„ ſonnage ſérieux & meſuré. Promet-
„ tez dans vos manieres toute la ſoli-
„ dité qu'on trouve quand on vous pé-
„ netre. De plus, ne mêlez point le jeu
„ d'eſprit dans les matieres les plus
„ ſérieuſes. Vous éludez l'avis le plus
„ important par une plaiſanterie, &
„ vous défendez en riant des maximes
„ fauſſes dont vous n'avez jamais été
„ détrompée, parce que vous n'avez ja-
„ mais écouté aſſez ſérieuſement ni ap-
„ profondi la vérité..... Si vous
„ pouviez prendre ſur vous de vous
„ aſſujettir à une regle, en un moment
„ tout ce qui fait la ſolidité ſe trou-
„ veroit raſſemblé en vous. Il ne vous
„ manque qu'un peu plus de réflexions,

1748. „ ſérieuſes ſur les grandes vérités, & „ un peu plus de courage contre votre „ goût ".

Une femme peut bien être admirée, lorſqu'il ne lui manque pas autre choſe.

*LIVRE*

# LIVRE HUITIEME.

ON jouiſſoit enfin de la paix, on commençoit à en recueillir les avantages; mais le traité même d'Aix-la-Chapelle, rédigé avec trop peu de prévoyance, laiſſoit des ſemences de diſcorde entre la France & l'Angleterre, au ſujet de leurs colonies d'Amérique. Il importoit d'autant plus d'en prévenir les effets, que l'on ſavoit par expérience combien les forces maritimes donnoient de ſupériorité à nos rivaux; & que ſi les campagnes de Flandre avoient été moins glorieuſes, la guerre n'auroit pu finir ſans des pertes conſidérables.

1749. Sujets d'inquiétude du côté de l'Angleterre.

Le Maréchal de Noailles prévit de loin les infortunes dont on étoit menacé. Son zele ne pouvoit s'endormir au ſein du repos : il veilloit ſur la patrie, tandis que le plaiſir ou l'intérêt prenoit chaque jour plus d'empire ſur les ames. Quelque déſagréable que pût être la vérité, il ſe faiſoit un devoir eſſentiel de la préſenter au Roi en de pareilles circonſtances; & pour qu'elle fît impreſſion, il la développoit dans

Zele courageux du Maréchal de Noailles.

1749. des mémoires pleins de franchiſe & de ſolidité. Deux mémoires ſur les Colonies, datés du premier Août 1749, ſont un monument de ce zele patriotique. Noailles les remit à M. Rouillé, nouveau Miniſtre de la marine. Il écrivit au Roi ſur le ſeul obſtacle qui lui paroiſſoit pouvoir traverſer l'exécution de ſes vues.

Précaution qu'il ſuggere au Roi.

Lettre du 1er. Août

„ Votre Majeſté n'ignore pas, dit-„ il, qu'il y a eu de tout temps une „ ſorte de jalouſie entre les miniſteres „ de terre & de mer. Je crois que cela „ ne ſubſiſte plus aujourd'hui; mais il „ y a un expédient qui me paroît ſimple & indubitable, pour le ſuccès „ de la propoſition dont il s'agit, ſi „ V. M. l'approuve : c'eſt qu'elle daigne l'adopter, & en donner le projet à votre Miniſtre de la guerre, „ comme d'une idée qui s'eſt préſentée à elle-même ". La prudence exigeoit ces précautions; car on ne trouve guere de Miniſtres, dont l'amour-propre ne répugne à exécuter des projets, conçus ou propoſés par un autre.

Vues des Anglois ſur nos Colonies.

1er. Mémoire ſur les Colonies.

Selon le premier mémoire, que je vais analyſer en peu de mots, il ne faut pas ſe flatter que la réconciliation avec les Anglois ſoit bien ſolide. Le traité

d'Aix-la-Chapelle prouve ſeulement le beſoin de terminer une guerre onéreuſe aux deux nations. Ils ont reproché à leur miniſtere d'avoir conclu la paix. Pluſieurs écrits, répandus en Angleterre, diſent qu'il falloit s'emparer de nos Colonies d'Amérique, ſeule reſſource pour acquitter une partie des dettes immenſes de l'Etat. Les préparatifs de la Cour de Londres, ſon deſſein d'occuper la rive gauche du fleuve de Saint-Laurent, l'envoi d'une forte eſcadre ſous prétexte de favoriſer le commerce, des réponſes ambiguës ſur les affaires du Nord, tout doit perſuader qu'elle n'attend qu'une occaſion favorable, qu'elle cherchera même à la faire naître, pour envahir nos Colonies, détruire notre commerce, & nous mettre hors d'état d'avoir jamais une marine convenable, telle que la France l'a eue dans les belles années du dernier regne.

1749.

Leurs démarches ſuſpectes.

Le commerce n'a beſoin que de protection. Il ſe rétablira de lui-même. L'amour des richeſſes excite aſſez les négociants à prendre les moyens de l'augmenter. Il ſuffit de quelques encouragements pour certaines parties, que le Gouvernement auroit intérêt à faire

Le commerce peut ſe rétablir de lui-même.

*Ibid.*

fleurir davantage. Mais la ſuite de l'ad-
1749. miniſtration apprendra ce qu'il convient de faire ſur cet objet.

Pour la Marine, il faut plus de temps.

Quant à la marine, quelque attention qu'on y apporte, elle ne peut ſe rétablir que dans le cours de pluſieurs années. Outre les vaiſſeaux que l'argent procure, il faut des Officiers expérimentés & des matelots; il faut chaque année former quelques petites eſcadres, & les envoyer à la mer. Enfin, quand on pourroit parvenir plûtôt qu'on ne le croiroit au rétabliſſement de la marine, il ne ſeroit peut-être pas d'une ſage politique de le laiſſer appercevoir.

*Ibid.*

Expé iens pour les Colonies.

Mais l'état des Colonies exige le plus prompt remede, & le plus efficace. Il ne s'agit que d'y envoyer des troupes, des Officiers, quelques Ingénieurs, de l'artillerie, de la poudre, des vivres. Officiers & ſoldats doivent être bien choiſis; on doit leur faire enviſager des récompenſes proportionnées, en leur promettant des établiſſements conformes à leur état. C'eſt ainſi que s'eſt formée la Colonie du Canada, & de ſon extraction militaire vient en partie le courage de ſes habitants.

*Ibid.*

Noailles parcourt les différentes Co-

lonies ; il insiste sur l'Isle-Royale ou Louisbourg, dont les Anglois s'étoient emparés, & qu'ils devoient rendre ; il fait monter à six ou sept mille hommes le nombre de troupes qu'il conviendroit d'envoyer en Amérique. 1749. Troupes à y envoyer.

La formation de ces troupes est l'objet du second mémoire. Des recrues prises au hasard ne conviennent point ; envoyer des régiments entiers, seroit une démarche hasardeuse, & qui auroit trop d'éclat. „ Les troupes qu'on des- „ tineroit à cet usage, n'obéiroient „ qu'à regret, & se regarderoient com- „ me exilées de leur patrie ". Celles qu'on destine pour l'Amérique devroient y aller avec joie, avec l'idée d'y faire une sorte de fortune, chacun selon son état. Pour remplir cette vue, on propose de tirer de chaque compagnie de l'Infanterie Françoise, quelques soldats de bonne volonté ; d'en former des compagnies indépendantes ; de mettre à leur tête des Officiers réformés, les plus propres à de pareilles commissions : il y en a beaucoup de pauvres, qui ne savent que devenir, & qui se trouveront peut-être forcés de chercher fortune dans les pays étrangers : autant de sujets utiles perdus pour

Moyen de les y faire aller avec joie.

IIe. Mém.

Formation de compagnies indépendantes.

1749. la France. Trois hommes tirés par chaque compagnie donneroient le nombre suffisant. Les troupes de terre ne s'appercevroient pas d'un changement si peu considérable, & les Colonies y gagneroient de grandes ressources. „ C'est „ un premier fonds qui profitera de „ cent pour un, & dont on ne peut „ assez estimer la valeur ".

On ne se préparoit point à l'orage.

Sans vouloir discuter les avantages ni les inconvénients de ce projet, nous observerons que le zele & la prévoyance du Maréchal de Noailles étoient d'autant plus nécessaires, que l'orage se formoit réellement, & qu'on ne s'y préparoit point.

1751. Mouvements pour l'élection d'un Roi des Romains.

En Février 1751, le Marquis de Puisieulx, Ministre des affaires étrangeres, présenta de son côté un mémoire à Louis XV, au sujet des mouvements que se donnoient les ennemis naturels de la France, pour l'élection d'un Roi des Romains; titre qu'ils vouloient procurer à l'Archiduc Joseph, fils de l'Empereur. La Cour de Londres, de concert avec celles de Vienne & de Pétersbourg, y travailloit, selon lui, sans égard pour les constitutions de l'Empire, ni pour les Couronnes qui pouvoient s'y intéresser. Le Ministre ju-

Mém. du Marquis de Puisieulx.

geoit mal-à-propos, qu'il étoit de la dignité d'un Roi de France de ſe mêler de cette affaire. Mais il avoit raiſon de regarder les démarches de l'Angleterre comme une preuve de ſentiments ſuſpects. Il avoit encore plus raiſon de dire au Monarque, après lui avoir expoſé la néceſſité de ſe tenir prêt, & de montrer de la vigueur, que ſi l'on négligeoit les précautions convenables, les Miniſtres n'auroient qu'un langage & une conduite timides ou imprudentes; que les ennemis s'en appercevroient, en abuſeroient; que les alliés ſe prêteroient aux temps & aux conjonctures; que l'Angleterre prendroit un ton deſpotique & inſultant; qu'on ne pourroit long-temps le ſouffrir, & qu'on ſe trouveroit forcé à reprendre les armes, après qu'on auroit perdu ſa conſidération & ſes alliances. 1751. Bonnes réflexions du Marquis de Puiſieulx.

Le Roi communiqua le mémoire au Maréchal de Noailles, en lui ordonnant de faire ſes obſervations. Ce Miniſtre, toujours courageux à dire la vérité, dans l'eſpérance qu'elle ne ſeroit pas toujours ſtérile, indiqua d'abord la partie foible qui demandoit le plus de ſoins, ſi l'on vouloit ſe mettre en état de repouſſer les périls. C'étoit les finan- Noailles conſulté inſiſte ſur l'état des finances. Lettre au Roi. 5 Février.

ces. On ne pouvoit, ſans beaucoup
1751. d'argent, ſuivre les vues judicieuſes de Puiſieulx. Il falloit néceſſairement ou augmenter la recette, ou diminuer les dépenſes du Roi. Le premier parti ſuppoſoit une augmentation d'impôts, & le Royaume gémiſſoit déja ſous le poids dont il étoit accablé. Le ſecond parti reſtoit ſeul à prendre; mais il rencontroit de trop grands obſtacles.

**La vérité dans la bouche d'un fidele ſerviteur.**

„ Je ſais, Sire, dit le Maréchal, que
„ vous aimez la vérité, & que ſouvent
„ elle a de la peine à parvenir juſqu'au
„ pied du Trône. De qui peut & doit
„ l'attendre votre Majeſté, ſi ce n'eſt
*Ibid.* „ d'un ſerviteur fidele, qui a blanchi
„ à ſon ſervice & à celui de ſes peres,
„ qui vous a voué l'attachement le plus
„ tendre & le plus reſpectueux, & qui
„ chaque jour avance dans une car-
„ riere dont le terme ne peut être fort
„ éloigné? ".

**Comparer les dépenſes anciennes aux nouvelles.**

Il ſupplie le Roi de ſe faire repréſenter l'état des dépenſes de Louis XIV, *dans le temps de la plus grande ſplendeur de ſa Cour*, & de les comparer à la dépenſe actuelle. Quoiqu'il faille plus d'argent qu'autrefois pour chaque objet, le Roi jugeroit lui-même de ce qu'il peut retrancher ou diminuer. *Si*

*l'on parvenoit ſeulement à réprimer les abus, on combleroit les vœux de la France.* 1751.

„ J'ai vieilli à la Cour, continue- Anecdot. du Miniſtere de Louis XIV.
„ t-il; & pour faire connoître à votre
„ Majeſté combien peu l'intérêt de
„ l'Etat détermine quelquefois les Mi- *Ibid.*
„ niſtres, je ne dois pas lui laiſſer igno-
„ rer ce qui eſt arrivé au ſucceſſeur de
„ M. Colbert: c'étoit M. le Pelletier,
„ homme médiocre, & qui ne plaiſoit
„ ni à M. de Louvois, ni à M. de
„ Seignelay. M. de Louvois propoſa
„ au Roi une dépenſe de trente mil-
„ lions: il en fit confidence à M. de
„ Seignelay, qui de ſon côté lui dit en
„ avoir propoſé la veille une de vingt
„ millions; & le tout pour voir com-
„ ment M. le Pelletier pourroit s'en
„ tirer. Je ſuis bien éloigné, Sire, de
„ penſer qu'on ſoit aujourd'hui dans
„ un pareil cas; mais comme il n'a été
„ que trop ordinaire, que l'intimité ne
„ fût point ſincere entre le Miniſtre
„ de la guerre & celui de la finance,
„ j'en tirerois un nouveau motif de
„ croire que les dépenſes, propoſées
„ pour la guerre, devroient être exa-
„ minées & débattues en votre con-
„ ſeil ".

1751. Elles étoient monſtrueuſes, ces dépenſes, ainſi que beaucoup d'autres; mais l'économie n'étoit pas alors le goût des Miniſtres; & l'extrême indulgence du Roi, ou la force de l'habitude, contribuoient trop à maintenir les diſſipations.

Abus non réformés.

Noailles juge qu'on ne doit pas s'oppoſer à l'élection de l'Archiduc.

Au reſte, Noailles ne penſoit pas comme Puiſieulx, que la conduite des Cours de Vienne & de Londres, pour l'élection d'un Roi des Romains, ſans le concours de la France, fût un motif ou une annonce de guerre. „ Rien

Mémoire d'obſervat.

„ n'eſt plus ſage, ſelon lui, que de „ prévoir tous les événements poſſibles; mais ſi l'on devoit agir en conſéquence de tout ce qui peut arriver, l'excès des précautions deviendroit plus „ nuiſible que le mal qu'on chercheroit à éviter. Il eſt donc prudent de „ mettre des bornes à la prévoyance, „ & de ſe renfermer dans les idées les „ plus prochaines & les plus vraiſemblables. A ce premier principe, on „ en ajoutera un ſecond: Qu'un Gouvernement ſage & puiſſant doit avoir „ pour baſe & pour regle de ſon adminiſtration, la juſtice, l'équité & „ la raiſon ". Auſſi conſeille-t-il ſagement de ne point s'oppoſer à l'élection

de l'Archiduc, ſi les loix de l'Empire n'y ſont pas violées, & que l'on ne réclame pas la garantie de la France. 1751.

Il développe le ſyſtême des Anglois.

Il ſoutient qu'on doit ſe précautionner principalement contre les entrepriſes de l'Angleterre. „ Le ſyſtême Anglois eſt connu : c'eſt d'arriver par „ la ſupériorité des richeſſes à celle de „ la puiſſance ; & l'Amérique ſeule „ peut leur en frayer le chemin ". Mais l'Angleterre ne ſera pas tentée de faire la guerre en Europe, lorſqu'elle ne pourra ſe flatter de la faire avec ſuccès pour elle-même en Amérique. Il ſemble donc que le point eſſentiel eſt de mettre les Colonies en ſûreté ; que cette dépenſe doit paſſer avant les autres, puiſqu'on ſe trouve dans l'impuiſſance de fournir à toutes ; enfin, que, ſi la bonne adminiſtration au-dedans aſſure le ſuccès au-dehors, on doit prendre garde que des précautions exceſſives qui la dérangeroient, ne produiſent beaucoup plus de mal que de bien.

Il conſeille une alliance avec le Roi de Sardaigne.

En cas de guerre, devoit-on s'allier avec le Roi de Sardaigne, ou non ? C'étoit un problême, & les préventions contraires à cette alliance dominoient aſſez généralement. Noailles approfondit la queſtion dans un mémoire par-

1751. ticulier : il soutient l'affirmative, & voici la substance de ses idées. Tous les motifs de ressentiment doivent d'abord être écartés : ce sont des reproches, & non des raisons. Les Princes ne font des traités ni par haine ni par amitié. L'intérêt de leurs Etats doit décider de leurs alliances ; & si l'on discutoit scrupuleusement la conduite de toutes les Puissances de l'Europe, par rapport à l'observation exacte & fidelle des traités, il s'en trouveroit peu exemptes de toute censure. La Cour de Turin a l'ambition de s'aggrandir ; mais l'augmentation de cette Puissance n'est pas un sujet d'inquiétude, puisqu'elle n'auroit lieu qu'aux dépens de la Maison d'Autriche, plus constamment ennemie de la France que celle de Savoye. En supposant le Roi de Sardaigne maître de la Lombardie, le voilà dès-lors entouré d'ennemis : l'Italie entiere se ligueroit contre lui par la crainte seule ; & l'Empire & la Maison d'Autriche, ayant été dépouillés, seroient ses ennemis irréconciliables. Il ne pourroit presque se passer de notre alliance ; les Etats voisins s'empresseroient de mériter la protection du Roi, qui auroit dès-lors dans ce pays toute l'influence desirable pour la dignité de sa Couronne.

Oublier les ressentiments.

IIIe. Mémoire.

L'aggrandissement de cette puissance ne devroit pas inquiéter.

*Ibid.*

L'Infant, Duc de Parme, seroit exposé, on en convient : mais il y a deux partis à prendre en traitant avec la Cour de Turin; l'un de former à ce Prince une barriere du côté de la Lombardie, & de lui assûrer des communications avec l'Etat de Genes; l'autre, de lui procurer un échange avantageux, tel que le Duché de Savoye, auquel peut-être on ajouteroit le Comté de Nice ou la Sardaigne. Quant au Roi de Naples, il n'est pas douteux que la Puissance Autrichienne en Italie ne soit la seule redoutable pour lui. Ainsi, l'Espagne, qui n'a rien plus à cœur de ce côté-là que la sûreté des deux Infants, adopteroit sans doute volontiers ce système de politique. Elle ne desire plus autant qu'on le pense de rentrer en possession du Milanès; elle tourne principalement ses vues au rétablissement de l'intérieur de la Monarchie, à celui de la marine & du commerce, & à la conservation de ses Colonies d'Amérique.

1751.

Intérêt de l'Infant Duc de Parme;

*Ibid.*

Et du Roi de Naples.

En un mot, le Maréchal prouve la nécessité de s'unir au Roi de Sardaigne, pour consolider les alliances qu'on auroit avec le Roi de Prusse & les Puissances du Nord; rien n'étant plus utile en cas de guerre que la diversion d'Ita-

Importance de la diversion d'Italie.

lie, dont le ſuccès dépendra toujours de cette union.

1751.

On ne prévoyoit pas que tout le ſyſtême de l'Europe changeroit bientôt.

On étoit alors bien éloigné de prévoir que tout le ſyſtême de l'Europe changeroit en 1756; que le Roi de Pruſſe, ligué avec l'Angleterre, deviendroit l'ennemi de la France; que la France & l'Autriche oublieroient leur ancienne inimitié, & ſe ligueroient contre eux; que l'Italie ſeroit en repos, tandis qu'on ſe maſſacreroit ailleurs; que le ſort des armes confondroit les eſpérances les mieux fondées. Mais il n'en eſt pas moins vrai que ſi le Gouvernement avoit été actif, prévoyant, économe, on eût évité les plus grands malheurs.

Economie mal entendue.

Le Roi connoiſſoit le triſte état de ſes finances : pour y remédier, il penſoit à faire une réforme dans les troupes. Il conſulta le Maréchal de Noailles, qui ſentoit parfaitement le beſoin qu'on avoit de l'économie, & qui lui prouva néanmoins que, dans l'état critique des affaires de l'Europe, une pareille réforme ſeroit dangereuſe. C'étoit aux vaines & ſtériles dépenſes de la Cour qu'il falloit chercher du remede, & c'eſt à quoi l'on ne penſoit pas.

Lettre du Maréchal de Noailles au Roi. 29 Juillet.

La Cour d'Eſpagne

Il importoit extrêmement de reſſer-

ser les nœuds de l'union entre la France & l'Eſpagne. Outre les anciens griefs, la Cour de Madrid prétendoit en avoir de nouveaux depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, ſe plaignant que le traité eût été conclu ſans lui en donner une connoiſſance ſuffiſante. Le jeune Roi conſervoit des impreſſions déſavantageuſes, que lui avoit inſpirées, quand il étoit Prince des Aſturies, la conduite de l'Evêque de Rennes notre Ambaſſadeur. Le Marquis de Vaulgrenant, ſucceſſeur de ce Miniſtre, quoique plus circonſpect & plus ſage, réuſſiſſoit peu, faute d'activité ou de repréſentation. On deſiroit un Ambaſſadeur plus capable de plaire aux Eſpagnols, qui fût homme titré, pour que la Grandeſſe ne le tentât point; qui eût une femme en état de repréſenter avec nobleſſe; enfin, qui joignît aux talents tout l'extérieur, dont on a quelquefois beſoin pour ſe concilier le peuple & les Grands. C'eſt ce que le Maréchal de Noailles expoſa dans un mémoire, ſans déſigner perſonne. Le choix tomba ſur le Duc de Duras qu'il aimoit, dont il eſtimoit l'eſprit & les qualités de citoyen, & avec lequel il entretint depuis une correſpondance ſuivie ſur les affaires.

1752. indiſpoſée contre la France.

Mémoire du Maréchal de Noailles. Sept. 1752.

Le Duc de Duras choiſi pour Ambaſſadeur.

1752. Il lui donna, dans plusieurs de ses lettres, les conseils d'une amitié éclairée par l'expérience. Modérer son zele; se borner les six premiers mois à écouter, à démêler d'abord le caractere de la nation en général, & celui des personnes en place; devenir flegmatique, s'il est possible, & *prendre une dose d'opium, afin de se mettre à l'unisson de plus d'un Grand* de la Cour; ne point trop presser la lenteur Espagnole; retrancher une partie de ces graces naturelles, qui deviendroient une sorte de reproche aux manieres du pays; se conduire dans les commencements avec beaucoup de retenue, à l'égard d'un Ministere défiant & ombrageux: voilà ce que le Maréchal conseilloit d'abord au nouvel Ambassadeur. En effet, la commission étant des plus épineuses, le zele ne pouvoit être ni trop prévoyant, ni trop circonspect.

Conseils que lui donne le Maréchal de Noailles.

Lettre du 20 Octobre 1752, &c.

Heureux début de l'Ambassadeur.

Etat de cette Cour.

Lettre du Duc de Duras au Maréchal de Noailles.

Le Duc de Duras arriva le 27 Novembre 1752 à Madrid. Son début y fut plus heureux qu'on ne devoit l'espérer dans les conjonctures. Le Roi Ferdinand aimoit l'auguste Maison de France, d'où il tiroit son origine: mais la Reine Portugaise, qui pouvoit tout, haïssoit la France; & un Musi-

cien d'Italie, Farinelli, voué aux Anglois & au parti Autrichien, la gouvernoit avec une ſorte d'empire. Le Marquis de la Encenada & M. de Carvajal, les deux Miniſtres, étoient publiquement diviſés. Un Jéſuite Confeſſeur du Roi, le P. Rabajo, avoit un extrême aſcendant, & il étoit auſſi difficile qu'eſſentiel de s'inſinuer dans ſon eſprit. 1752.

Les diſputes fatales du Clergé & du Parlement de Paris, faiſoient d'ailleurs en Eſpagne un effet terrible. Tantôt on répréſentoit la France comme le ſéjour de l'athéïſme ; tantôt on diſoit que l'autorité Royale étoit preſque entiérement perdue, que l'anarchie régnoit dans tous les ordres. L'Ambaſſadeur avoue qu'il ne ſavoit que répondre à de pareilles attaques. Il évitoit de parler ſur ces matieres épineuſes, ſur leſquelles en effet on ne pouvoit rien dire de ſatisfaiſant. Mauvaiſe opinion qu'on y avoit de la France.

Enfin, peu de mois après ſon arrivée, il croyoit pouvoir compter ſur les diſpoſitions favorables du Roi d'Eſpagne, ſur celles du Confeſſeur & du Marquis de la Encenada ; il eſpéroit gagner auſſi Carvajal, homme difficultueux & prévenu contre les François ; il ne 1753. L'Ambaſſadeur fait du progrès.

1753. doutoit pas que le parti de l'Angleterre & de l'Autriche ne s'affoiblît tous les jours. Les apparences étoient de bon augure ; mais dans les Cours plus qu'ailleurs, il faut toujours se défier des apparences, sur-tout lorsqu'une révolution soudaine dans le Ministere peut déconcerter les mesures les mieux prises.

On insiste sur le traité de Fontainebleau.

Comme le Duc insistoit sur l'importance de l'union entre les deux Couronnes, Carvajal lui dit qu'elle étoit établie par le traité de Fontainebleau, pacte irrévocable de famille, & qu'il suffisoit d'en retrancher ce qui avoit rapport à la guerre de 1741. Ce traité n'étoit point connu de l'Ambassadeur : il en demanda la communication au Marquis de Saint-Contest, Ministre des affaires étrangeres après la retraite de Puisieulx. Ce Ministre refusa d'abord. Mais le Maréchal de Noailles lui en envoya une copie, avec des observations très-sages qu'on peut regarder comme le fondement du pacte de famille conclu depuis.

Il falloit une alliance plus solide.

Il prouve que le traité de Fontainebleau, dont presque tous les articles regardoient la guerre de ce temps-là, & dont l'exécution étoit devenue impossible par les circonstances, est com-

Observation sommaire sur le

me annullé par le traité d'Aix-la-Chapelle; en ſorte que, ſi les deux Couronnes doivent reſſerrer les nœuds de leur union, ce doit être l'objet d'une convention nouvelle & d'un véritable pacte de famille. Leur intérêt le demande : les Anglois & les Hollandois ſeroient peut-être moins entreprenants, s'ils préſumoient moins de la modération & des ménagements, avec leſquels on en uſe à leur égard. Il vaut mieux prévenir leurs offenſes par ce moyen, que de ſe laiſſer inſenſiblement réduire à la dure néceſſité d'en tirer ſatisfaction. 1753. traité de Fontainebleau.

„ Un traité n'eſt ordinairement qu'une „ union paſſagere, qui dure autant que „ l'état où l'on étoit, ſoit de paix ou „ de guerre, lorſqu'on l'a contracté; „ ou qui ſe borne à quelque objet parti- „ culier, ſtipule la meſure des ſecours „ à ſe donner mutuellement dans les cas „ prévus, & détermine la récompenſe „ ou l'équivalent proportionné aux ſe- „ cours donnés par l'une des parties. Traité pour un temps. *Ibid.*

„ Un pacte de famille unit les mai- „ ſons régnantes, ainſi que leurs Etats. „ Il a naturellement deux objets, la „ conſervation des familles ſur le trône „ qu'elles occupent, & la conſerva- „ tion de leurs Etats dans leur inté- Vrai pacte de famille. *Ibid.*

1753. „ grité. Ces ſtipulations doivent em-
„ braſſer tous les temps & toutes les
„ circonſtances : la paix ni la guerre
„ ne doit les altérer ni les changer.
„ Les ſecours mutuels ne ſont ni dé-
„ terminés ni bornés. Nul autre équi-
„ valent que la confiance d'un ſecours
„ réciproque. L'amitié, la ſûreté, la
„ défenſe mutuelles, ſont les condi-
„ tions eſſentielles de ce pacte. S'il
Obligations mutuelles. „ n'engage point à intervenir dans tou-
„ tes les guerres offenſives, il ne per-
„ met pas de reſter ſimple ſpectateur.
„ Dès qu'il réſulte des événements,
„ que les ſuccès & les ſuites de ces
„ mêmes guerres affectent la ſûreté &
„ la conſervation des Etats de l'une
„ des deux familles, il faut alors la ſe-
„ courir de toutes ſes forces. Enfin,
„ l'on doit, dans toutes les occaſions,
„ le ſecours des bons offices, la com-
„ munication des griefs que l'on peut
„ avoir contre les autres Puiſſances,
„ & le concert des meſures pour re-
„ pouſſer les injures qui peuvent don-
„ ner atteinte à la paix, à la tranquil-
„ lité, à la gloire & aux droits de l'une
„ des deux familles & de leurs Etats.
„ Telle eſt l'idée que l'on ſe fait
„ d'un véritable pacte de famille irré-

„ vocable, tel qu'on ſuppoſe qu'il de-
„ vroit être entre la France & l'Eſpa- 1753.
„ gne, & que l'on croit être de leur *Ibid.*
„ intérêt de contracter pour leur com-
„ mun avantage ".

Le Miniſtere de Verſailles deſiroit ardemment un traité de cette nature. Le Duc de Duras entroit dans ſes vues avec zele, & avec toute la dextérité poſſible. Mais il n'obtint que des paroles incertaines; ſoit que la Cour de Madrid conſervât encore trop de défiance, ſoit qu'elle craignit, comme Carvajal l'aſſura au nom du Roi, que la concluſion d'un pareil traité ne devînt un prétexte de guerre, avant qu'on fût en état de la ſoutenir.

La Cour de Madrid ne ſe prête point a ce qu'on deſiroit.

Depuis le commencement de l'Ambaſſade, le Duc ſuivoit une affaire dont le Maréchal de Noailles étoit ſpécialement chargé, par attachement pour une Princeſſe bien digne d'exciter ſon zele. Il s'agiſſoit de réconcilier avec la Cour d'Eſpagne l'Infant D. Philippe & l'Infante, fille chérie de Louis XV. L'un & l'autre avoient déplu, ou faute de certains ménagements, ou faute d'une adminiſtration convenable à l'état de leurs affaires. On ſe plaignoit de ce qu'ils n'écrivoient ni au Roi ni à la Reine;

Affaires de l'Infant & de l'Infante.

1753. on leur reprochoit de ne point régler leurs dépenſes, & on les laiſſoit dans de fâcheux embarras. Leur établiſſement à Parme étoit d'autant plus diſpendieux, qu'on y trouvoit moins de reſſources; & qu'accoutumés à la magnificence des Cours où ils étoient nés, ils en avoient pris le goût, qu'ils jugeoient même néceſſaire pour ſoutenir l'éclat de leur naiſſance. Un petit Etat, mal adminiſtré juſqu'alors, ne pouvoit réellement ſuffire aux beſoins des Souverains. Louis XV, libéral envers ſa fille, ſouhaitoit que le Roi Ferdinand le fût envers ſon frere. Il offroit de partager avec l'Eſpagne les fraix du ſubſide qu'on leur donneroit.

Leur établiſſement à Parme.

Cette affaire coûta des ſoins infinis au Maréchal de Noailles & au Duc de Duras. Le premier avoit la confiance de l'Infant & de l'Infante, recevoit d'eux toutes les marques d'une ſincere amitié, y répondoit par des conſeils pleins de ſageſſe, qui produiſirent leur effet, en applaniſſant les voies de la conciliation. Le ſecond vint à bout de lever toutes les difficultés que l'humeur, non-ſeulement du Roi & de la Reine d'Eſpagne, mais des Miniſtres Eſpagnols, oppoſoit aux arrangements qu'on pro-

Difficultés pour obtenir des ſecours d'Eſpagne.

jettoit. Il ſe flatta de réuſſir bientôt; il eſſuya néanmoins les dégouts d'une lenteur déſolante. 1754.

Subſide qu'on leur accorde.

Enfin, le Marquis de Grimaldi eut commiſſion d'aller à Parme examiner les choſes, & ce ne fut qu'au mois d'Avril 1754 que l'affaire fut décidée. On accorda une penſion de deux cents vingt-cinq mille livres de notre monnoie à Dom Philippe, & une ſomme un peu plus forte pour payer ſes dettes. On fit eſpérer qu'il y auroit une augmentation dans la ſuite. De tels ſecours, quelque médiocres qu'ils paruſſent, joints à ceux de la France, pouvoient vivifier l'Etat de Parme, ſi jamais l'adminiſtration étoit entre les mains d'un homme habile, déſintéreſſé, laborieux, attentif aux petit détails, & capable de vues ſupérieures. Le Prince & la Princeſſe jettoient déja les yeux ſur un François attaché à leur ſervice, M. du Tillot, qui depuis s'eſt rendu célebre dans cette adminiſtration; mais l'Eſpagne vouloit alors arranger le gouvernement.

Révolution à la Cour d'Eſpagne.

La Cour de Madrid change tout-à-coup de face, lorſque l'Ambaſſadeur de France ſembloit toucher au dénouement de ſa principale affaire. A force de patience & de ſoins, il avoit

dissipé les préventions de Carvajal : il
1754. étoit sûr des sentiments du Confesseur ; il comptoit déja sur le musicien Farinelli. Une maladie emporte Carvajal ; le Duc d'Huescar, ennemi de la Encénada, est chargé par *intérim* des affaires étrangeres ; on les destine à
Wall. Wall, Ambassadeur en Angleterre, Irlandois d'origine, né en France, mais secretement favorable aux Anglois. Ils avoient depuis long-temps pour Am-
Keen. bassadeur en Espagne Keen, politique adroit & profond, qu'une connoissance parfaite du pays, & l'argent qu'il y répandoit, rendoient extrêmement dangereux. Ces trois hommes devoient souhaiter la ruine du Marquis de la-Encénada : elle arriva comme un coup de foudre, sans que le Duc de Duras eût pu la prévoir.

Disgrace de la-Encénada.

On avoit gagné la Reine, avide d'argent ; on persuada au Roi que son Ministre le trahissoit ; on engagea ce Prince naturellement foible à le faire arrêter le 20 Juillet, à une heure après minuit. La-Encénada ne dementit point son courage, & tomba de la plus haute fortune sans montrer aucune foiblesse. Ses papiers furent saisis. Ils ne contenoient rien qui ne fût à sa décharge. On

trouva

trouva ſon teſtament fait en 1750, dans lequel il prioit le Roi de vouloir bien être ſon légataire univerſel. On y trouva une lettre toute récente du Pape, qui lui offroit le chapeau de Cardinal : le Miniſtre s'étoit excuſé ſur ce qu'il vouloit le tenir du Roi, dont il avoit reçu tant de biens & tant d'honneurs pour leſquels il n'étoit pas né. 1754.

Déſordres que produit cet événement.

Cette révolution conſterna la Cour & la ville. Le Confeſſeur ni Farinelli ne furent pas moins étonnés que les autres, tant la trame avoit été ſecrete ; le dernier demanda même à ſe retirer.

„ Tout eſt en déſordre, écrivoit le „ Duc de Duras ; une conjuration n'auroit pas produit plus de confuſion. „ Les Grands qui ne l'aimoient point, „ ne diſſimulent pas leur douleur ; les „ militaires s'expliquent librement, „ moins par l'attachement qu'ils avoient „ pour leur ancien Miniſtre, que par „ les conſéquences qu'ils en tirent ; „ les gens ſages & vrais Eſpagnols ſe „ déſeſperent ; les financiers diſent „ hautement qu'ils ne fourniront pas „ un ſol, & les marins ſe regardent „ comme perdus : certainement ils vont „ être abandonnés ".

Lettre à M. de St. Conteſt. 27 Juillet.

Le Miniſtre n'étoit pas criminel.

La-Encénada avoit été peint, aux

yeux du Roi d'Eſpagne, comme un
1754. homme vendu à la France & au Roi de Naples, qui ſacrifioit les intérêts de ſon maître à ces deux Puiſſances ; qui n'avoit acquis que par ſes concuſſions un immenſe mobilier ; qui ne travailloit point, & ſe livroit par pareſſe à des ſubalternes qu'il laiſſoit voler publiquement. Il parut bientôt, par les adouciſſemenrs qu'on mit à ſa diſgrace, que la haine & l'envie lui avoient ſuppoſé des crimes.

On inſpire au Roi la neutralité.

Mais Hueſcar & Wall n'en étoient pas moins éloignés de ſes principes. Déja ils tâchoient d'inſpirer au Roi une entiere neutralité : ils inſinuoient que la France ne deſiroit qu'une rupture avec l'Angleterre ; qu'entraînée par les ſuggeſtions du Roi de Pruſſe, elle ſe brouilleroit auſſi avec l'Allemagne ; que l'Eſpagne joueroit le plus beau rôle, en demeurant ſimple ſpectatrice de ces différends ; qu'elle en deviendroit alors l'arbitre, & donneroit la loi à toute l'Europe. Un tel ſyſtême étoit auſſi faux que contraire à l'union deſirée.

Noailles ranime le courage de l'Ambaſſadeur.

Dans ces circonſtances, le Maréchal de Noailles n'oublia rien pour ranimer le courage de l'Ambaſſadeur, & pour

l'aider de ſes conſeils. „ Souvenez-
„ vous, mon cher Duc, lui dit-il, 1754.
„ que tout Miniſtre dans une Cour Lettres du 13 & du 22 Août.
„ étrangere, quelque intime que cette
„ Cour puiſſe être, doit être impartial
„ pour les Miniſtres du pays où il ſe
„ trouve... Il ne faut jamais qu'un évé-
„ nement puiſſe nous ébranler, & il
„ n'en arrive guere, qu'il ne s'offre
„ en même-temps de nouveaux moyens
„ & de nouvelles reſſources... Il eſt
„ fâcheux d'avoir des difficultés à vain-
„ cre, il eſt glorieux de les ſurmon-
„ ter; & il n'y a pas de philoſophie
„ aſſez apathique pour rendre inſenſi-
„ ble au plaiſir de déconcerter ſes en-
„ vieux.... Un Miniſtre dans les pays Conſeil de prudence.
„ étrangers ne peut être trop réſervé
„ ſur les pronoſtics; & il y a dans
„ l'eſprit humain une ſemence de ma-
„ lice, qui engage à relever volontiers
„ les erreurs en ce genre. Je vous prie
„ cependant de ne me point priver de
„ vos conjectures. On peut & l'on
„ doit répandre avec liberté & con-
„ fiance toutes ſes idées, même ſes
„ rêves, dans le ſein de ſon ami. Mais
„ vous devez apporter beaucoup de
„ circonſpection, lorſque vous parle-
„ rez des événements du futur con-

1754. „ tingent, dans les dépêches deſti-
„ nées à être lues dans le Conſeil du
„ Roi ".

Les Anglois taxent Louis XV de vouloir la guerre.

En même-temps, le Maréchal travailloit à un long mémoire, que Louis XV devoit envoyer au Roi d'Eſpagne, pour le détromper des fauſſes préventions qu'on cherchoit à lui donner. Les Anglois, malgré leurs entrepriſes violentes en Amérique & dans les Indes Orientales, oſoient aſſurer qu'ils ne reſpiroient que la paix, & accuſoient la France de vouloir allumer la guerre par ambition. Cette ruſe politique étoit appuyée par Wall, ſoit qu'il fût de bonne foi ou non. Le mémoire démontre la vérité. On y voit toutes les démarches pacifiques de Louis; on y voit ſa modération inaltérable, qui auroit produit de meilleurs effets, ſi le gouvernement avoit eu autant de nerf pour ſoutenir la guerre que d'envie de l'éviter.

Sa conduite les démentoit.

Depuis le traité d'Aix-la-Chapelle, il ne ceſſoit réellement de calmer par tous les moyens poſſibles la fermentation de l'Europe. Les Cours de Vienne, de Londres & de Pétersbourg ayant voulu ſoulever l'Empire ſous de vains prétextes, contre les Rois de Pruſſe &

Mémoire du Maréchal de Noailles. 1er. Octob.

de Suede, il avoit dissipé cet orage. Il avoit ensuite promis de concourir à l'élection de l'Archiduc Joseph pour Roi des Romains, pourvu qu'elle se fît conformément aux loix de l'Empire. En un mot, il s'étoit efforcé de terminer entre ces Puissances tous les différends qui tendoient à une rupture. 1754.

Commissaires pour terminer les différends à l'amiable.

Les contestations avec l'Angleterre au sujet de l'Amérique septentrionale, & spécialement des limites de l'Acadie, devoient finir à l'amiable, pour peu que cette nation ambitieuse voulût se prêter à un accommodement. Des Commissaires furent nommés de part & d'autre, & s'assemblerent en Septembre 1750. Les Anglois avancerent des prétentions exorbitantes; on y opposa un mémoire fondé sur des preuves certaines. Ils demanderent qu'on en suspendît la publication, de peur qu'elle n'excitât en Angleterre des mouvements contraires à la paix. On y consentit. Ils ne cherchoient qu'à traîner l'affaire en longueur; & au commencement de 1753, ils manifesterent assez leur intention, par une chicane qui arrêta le cours des conférences. Jusqu'alors ils avoient traité en langue Françoise : c'étoit l'usage de

*Ibid.*

Chicane des Anglois, qui rompt les conférences.

*Ibid.*

1754. l'Angleterre, même en traitant avec d'autres Cours. Tout-à-coup il refuserent de donner leurs mémoires en François. On leur représenta en vain que la France ne prétendoit par cet uſage, aucune prééminence de nation à nation. Ils s'opiniâtrerent dans leur refus, & dès-lors ceſſa tout le travail des Commiſſaires.

Leurs entrepriſes. Cependant les Anglois augmentoient leurs forces en Amérique, y envoyoient des troupes, y étendoient leurs limites, conſtruiſoient des forts ſur le territoire de la France, travailloient à débaucher les ſauvages nos alliés, formoient des établiſſements ſur la riviere de l'Ohio, d'où ils pouvoient envahir nos poſſeſſions. On eſſuya même de leur part quelques hoſtilités mêlées de perfidie, & ils ne ſe montroient guere plus modérés ſur les côtes d'Afrique ni dans les Indes.

Néceſſité de s'y oppoſer. Noailles, en expoſant ces faits, découvre le danger qui menace les colonies Eſpagnoles ainſi que les nôtres.

*Ibid.* Convaincu que l'Angleterre médite la conquête d'une grande partie de l'Amérique, pour dominer ſouverainement en Europe par les richeſſes, il met dans le plus grand jour la néceſſité

de ſe réunir contre ſes dangereuſes entrepriſes. 1754.

Ils veulent déſunir la France & l'Eſpagne.

„ Telle eſt, dit-il, la célebre balance du pouvoir, le fameux équilibre „ de puiſſance, que les Anglois font „ tant valoir, & dont on parle depuis „ ſi long-temps. Comme les deux ſeules Puiſſances qui peuvent y oppoſer des obſtacles efficaces, ſont la „ France & l'Eſpagne, ce n'eſt qu'en „ les déſunifſant qu'on peut parvenir „ à l'exécution de ces grands deſſeins, „ & c'eſt-là le vrai motif des ſoins „ infatigables que la Cour d'Angleterre employe pour rompre les liens „ de leur union, cimentée tant de „ fois par le ſang des ſujets des deux „ Monarchies. Mais ces efforts, & la „ ſource dont ils viennent, ne peuvent „ être pour elles qu'un avertiſſement „ de les reſſerrer chaque jour davantage. En effet, quelles ſont les Cours „ qui veulent les diviſer? celles même qui ont entrepris de ravir à main „ armée le trône d'Eſpagne & celui „ des Indes à Philippe V, pere de „ Sa Majeſté Catholique, & qui ont „ été de tout temps les rivales & les „ ennemies irréconciliables des diverſes branches de la Maiſon de France.

Motifs qui doivent reſſerrer leur union.

1754. „ Quelle eſt la Puiſſance qu'ils veulent
„ rendre ſuſpecte au Roi Catholique? „ celle même qui a acquis pas ſes travaux, ſes tréſors, & le ſang de ſes „ ſujets, ce trône d'Eſpagne au Roi „ Philippe V & à ſa poſtérité. Quel „ eſt le Prince dont ils veulent rompre l'union avec le Roi d'Eſpagne? „ c'eſt celui qui lui eſt attaché par le „ triple nœud du ſang, de l'eſtime & „ de l'amitié; qui n'a d'autre ambition „ que de maintenir la tranquillité générale, & à qui la gloire & les intérêts de l'Eſpagne ſont auſſi chers „ que les ſiens propres? Quel eſt le „ Monarque enfin à qui ſes Cours en „ veulent impoſer? un Roi dont la „ probité fait le caractere diſtinctif; „ un Roi qui a pris la juſtice pour „ appui de ſon regne, & dont la tendre amitié eſt égale à celle de S. M. „ pour lui... Il ne reſte de défenſeurs „ à l'Europe que le Roi de France & „ le Roi d'Eſpagne; & c'eſt dans leur „ union & leur prévoyance que réſide „ le ſalut de leur Empire & celui de „ l'Europe entiere ".

Louis appuye les raiſons du Maréchal.

Louis envoya ce mémoire à Ferdinand, avec une lettre dont le Maréchal de Noailles lui avoit donné le

projet, approuvé des autres Miniſtres.

1754.

Lettre de Louis XV au Roi d'Eſp. 1er. Octob.

„ J'ai trop de motifs, dit-il, qui m'aſ-
„ ſurent des ſentiments de Votre Ma-
„ jeſté, pour penſer que j'aie beſoin
„ de lui développer les miens. Cepen-
„ dant pour arrêter les ſuites que pour-
„ roient avoir, dans votre Cour, les
„ pratiques & manœuvres ſourdes de
„ gens ou prévenus, ou mal intention-
„ nés, en y répandant de ſemblables
„ propos, je me ſuis déterminé à faire
„ dreſſer un mémoire que j'ordonne
„ au Duc de Duras de remettre à V.
„ M. Je la prie de vouloir bien le li-
„ re. Elle y verra la patience ſans me-
„ ſure que j'obſerve depuis quatre ans,
„ par rapport aux injuſtes procédés de
„ l'Angleterre ".

La Cour d'Eſpagne ne ſe rend point à ſes deſirs.

A cette lettre, le Roi Ferdinand répondit par toutes les aſſurances d'une ſincere amitié, inſiſtant néanmoins ſur le beſoin de la paix, & ſe montrant bien réſolu de la maintenir. Sa réponſe étoit accompagnée d'un Mémoire, où l'on diſoit : „ Sa Majeſté Catholique
„ comprend l'importance de la bon-
„ ne harmonie des deux Couronnes,
„ & des branches de la Maiſon de
„ Bourbon. Mais ayant toujours de-
„ vant les yeux la jalouſie avec la-

Lettre & Mémoire du 27 Novemb.

1754. „ quelle les autres Puiſſances l'ont conſidérée & la regardent encore, en „ même-temps que par inclination & „ par convenance, elle deſire & tâche „ de la cimenter, elle croit que pour „ le bien commun, & pour que les „ autres Puiſſances la reſpectent, ſans „ craindre qu'elle produiſe une conſpiration ouverte, il eſt de l'intérêt „ des deux Monarques de ne pas faire „ trop d'éclat. La tranquillité générale „ dont l'Europe jouit, l'application „ avec laquelle ſes Princes tâchent „ d'en tirer le bénéfice, perſuadent „ qu'aucun d'eux ne ſe portera facilement à la troubler dans le cas préſent,... & qu'au contraire chacun „ tâchera, avec ſes alliés, d'appaiſer „ l'ardeur des eſprits pour éteindre „ cette étincelle de diſcorde, &c. ”

Les Anglois vouloient cependant la guerre.

Ou Wall étoit lui-même dans l'erreur, ce qu'on ne peut préſumer, ou il trompoit le Roi d'Eſpagne. Certainement les Anglois vouloient la guerre, s'y préparoient, la commençoient en quelque ſorte. Ils n'ignoroient pas leurs avantages ſur la France, affoiblie par des plaies internes, par le mécontentement des peuples, par le mauvais état des finances & de la marine, par

le peu de concert du Miniſtere. Leurs dettes étoient énormes, mais ils comptoient ſur leur crédit; ils eſpéroient qu'en détruiſant notre commerce, ils augmenteroient infiniment leurs reſſources. La nation échauffée entraînoit la Cour : des Miniſtres pacifiques n'auroient pu réſiſter à ce torrent. 1755.

Louis XV ayant demandé au Conſeil, que chacun donnât par écrit ſon ſentiment ſur la ſituation des affaires, le Maréchal de Noailles écrivit encore un Mémoire, où le ſyſtême politique des Anglois étoit développé. Noailles développe leur ſyſtême d'ambition.

„ Quelque chimérique, dit-il, que ſoit le projet de la Monarchie univerſelle, celui d'une influence univerſelle par le moyen des richeſſes ceſſeroit d'être une chimere, ſi une nation parvenoit à ſe rendre ſeule maîtreſſe du commerce de l'Amérique. La partie du Nord, occupée par les François & par les Anglois, en eſt la partie la plus peuplée, la plus forte en hommes, & peut-être la ſeule ſuſceptible de l'être à un certain point, par la nature du climat; en ſorte que le vrai moyen de parvenir à ſe rendre maître de l'Amérique entiere, ſeroit de s'em- Mém. du 15 Février. Avantages de l'Amérique ſeptentrionale.

1755. „ parer de l'Amérique ſeptentrionale ; „ c'eſt dans cette vue que les Anglois „ n'omettent aucun moyen d'en chaſ- „ ſer les François. Plus l'Angleterre „ eſt épuiſée par ſes dettes, plus elle „ pourſuit avec ardeur & avec conſ- „ tance l'exécution d'un projet, qui „ mettroit des richeſſes immenſes en „ ſa diſpoſition, & qui lui fourniroit „ des reſſources qu'elle ne pourroit „ peut-être ſe procurer d'aucune au- „ tre maniere.... La deſtinée des Etats, „ Sire, eſt dans les mains de Dieu. „ Ce qui dépend des hommes eſt de „ ſe conduire avec ſageſſe, juſtice & „ prudence, de veiller ſur-tout à la „ conſervation de leur honneur & de „ leur réputation ; & il ſeroit moins „ honteux pour la France d'abandon- „ ner l'Amérique aux Anglois, après „ une guerre malheureuſe, que de la „ leur laiſſer envahir en pleine paix, „ ſans tenter de la défendre ..... ”

Néceſſité de la défendre.

„ Enfin, Sire, on ne doit rien omet- „ tre, tant pour prévenir la guerre, s'il „ eſt poſſible, que pour la faire avec „ ſuccès, ſi l'on s'y trouve forcé par „ la conduite & par les meſures de „ l'Angleterre. On ne peut uſer de „ trop de modération ni de trop de

Joindre la modération & la fermeté.

„ juſtice, pour ôter tout prétexte aux
„ imputations dont elle cherche à noir- 1755.
„ cir la France; on ne peut avoir trop
„ de ſoins ni de vigilance, pour dé-
„ truire dans toutes les Cours les im-
„ preſſions défavorables que ſes émiſ-
„ ſaires ne ceſſent d'y répandre; on
„ ne peut enfin ſe conduire avec trop
„ de fermeté, puiſqu'on a reconnu
„ par expérience, que tous les ména-
„ gements qu'on a eus pour l'Angle-
„ terre, n'ont ſervi juſqu'ici qu'à l'en-
„ courager à en manquer de nouveau
„ pour la France ".

Avis du Maréchal.

L'avis du Maréchal étoit de faire paſſer des troupes dans les colonies, & d'aſſembler un corps conſidérable ſur la Meuſe, parce que la crainte d'une guerre de terre pouvoit ſeule contenir les Anglois, & en impoſer à leur Roi par le danger qui menaceroit ſon Electorat de Hanover. On devoit, ſelon lui, montrer une ferme réſolution de repouſſer la force par la force, mais auſſi de préférer les voies de conciliation à celles des armes.

L'Angleterre devoit ſe répentir un jour de ſon ambition.

Ses réflexions ſur les projets de l'Angleterre, ſes craintes pour les colonies Françoiſes, n'étoient que trop bien fondées. Mais la politique pou-

1755. voit assurer dès-lors, que si l'Angleterre parvenoit au but de son ambition, elle y trouveroit un principe de décadence. Une excessive grandeur affoiblit toujours les ressorts d'un Gouvernement : ou la corruption le dégrade, ou la discorde le déchire ; & les peuples ambitieux vengent eux-mêmes tôt ou tard l'humanité, des maux dont ils l'ont fait gémir.

Sujets de douleur pour la France.

Cependant il étoit affreux que, pour des disputes sur quelques cantons de l'Amérique, on vît le feu de la guerre prêt à recommencer ses ravages, & que l'honneur de la France insultée exigeât que l'on courût les risques de cet incendie. Il étoit sur-tout malheureux que les conseils de Noailles depuis la paix, eussent été inutiles ; qu'on n'eût pris aucune précaution contre le danger, & que des moyens tardifs ne pussent désormais suppléer à ceux qu'on auroit dû prendre. Ce que le Maréchal écrivoit à l'Ambassadeur, devoit inspirer beaucoup d'inquiétude.

Négligence fatale du Ministere. Le Maréchal de Noailles

„ Nous donnons le spectacle des „ préparatifs d'une guerre, dont le succès ne seroit pas douteux, si nous „ ne nous étions pas négligés sur no-

„ tre marine, & que nous fuſſions en
„ état aujourd'hui de mettre une qua- 1755.
„ rantaine de vaiſſeaux en mer. Mais au Duc de Duras.
„ nous n'avons point penſé à augmen- 24 Avril.
„ ter nos forces, ni à prendre les me-
„ ſures néceſſaires pour combattre nos
„ ennemis à armes égales. J'ignore mê-
„ me ſi on a un projet fixe & bien
„ médité. On ne penſe à rien; on dé-
„ ſapprouve même ceux qui ſe donnent
„ la peine de penſer à quelque choſe.
„ Former des plans, en combiner les
„ différentes parties, en prévoir les
„ inconvénients, en aſſurer l'exécu-
„ tion, cela s'appelle ici avoir l'eſprit
„ ſyſtématique; & nos politiques ne
„ connoiſſent point de plus grand ou-
„ trage, que celui d'en être ſoup-
„ çonnés ".

„ On auroit pu, comme je le pro- On n'avoit
„ poſai en 1749, faire défiler ſucceſ- rien fait de
„ ſivement, ſans éclat & ſans bruit, ce qu'il au-
„ des troupes daus le Canada, qui y roit fallu
„ ſeroient entrées ſans courir aucun faire.
„ riſque, & qui y auroient contenu
„ les Anglois dans les bornes de leurs
„ poſſeſſions; au-lieu que nous ne ſau-
„ rions être aujourd'hui bien raſſurés
„ ſur le ſort de celles que nous y en-
„ voyons. Les François que nous y

1755. „ avons déja, ſont exercés dans le mé-
„ tier de la guerre : les Anglois au
„ contraire n'y ſont que de ſimples
„ cultivateurs. Nous n'avons pas ſu
„ profiter, quand il en étoit temps,
„ de nos avantages ; & je ne connois
„ point ceux que nous pouvons nous
„ promettre, dans l'état où ſe trou-
„ vent les choſes par notre inaction &
„ notre indolence ".

Difficulté d'agir avec les Eſpagnols.

„ L'Eſpagne eſt trop intéreſſée à
„ ſe joindre à nous, ſi la guerre a
„ lieu, pour ne pas prendre ce parti.
„ Mais les épreuves que nous avons
„ faites, ne permettent plus de réunir
„ les deux nations ſous le même com-
„ mandement. Chacune veut s'attri-
„ buer l'honneur du triomphe dans les
„ victoires, & rejetter dans les défai-
„ tes réciproquement l'une ſur l'autre
„ la cauſe des diſgraces : d'où il ne
„ réſulte que des jalouſies & des ai-
„ greurs toujours favorables aux en-
„ nemis. Il faut que les François &
„ les Eſpagnols agiſſent ſéparément,
„ à moins que des beſoins preſſants
„ n'exigent un redoublement de ſe-
„ cours, qu'une nation ne pourroit ſe
„ procurer ſans recourir à l'autre ".

Wall détermine le Roi

Le Duc de Duras, encore plus que

le Maréchal de Noailles, ſe flattoit toujours que l'attachement du Roi d'Eſpagne pour ſa Maiſon, que l'intérêt de ſa Couronne lui feroit prendre un parti convenable. Mais la Cour de Londres, ſans doute mieux inſtruite, comptoit ſur la neutralité de celle de Madrid, & vouloit profiter de la foibleſſe de la France. Elle fit enfin ſa déclaration de guerre en attaquant les vaiſſeaux François. Wall perſuada au Roi que c'étoit une inſulte particuliere ſuſceptible d'accommodement; une étincelle qui pouvoit embraſer toute l'Europe, ſi l'Eſpagne n'uſoit de la plus grande circonſpection; qu'on ſeroit toujours à temps de ſe déclarer, en cas que la guerre devînt ſérieuſe; qu'on la rendroit générale par une démarche précipitée; & qu'alors on deviendroit reſponſable, devant Dieu, des calamités qu'elle entraîneroit ſur l'Europe. Frappé de ces raiſons ou de ces prétextes, le Monarque ſcrupuleux & pacifique fit aſſez entendre, même par des réponſes ambiguës de ſon Miniſtre, qu'il ſe borneroit à une entiere neutralité.

1755. d'Eſpagne à la neutralité.

Le Duc de Duras au Maréchal de Noailles. 6 Août.

Déja le Duc de Duras finiſſoit ſes trois ans d'Ambaſſade. Un homme de

Le Duc de Duras finit ſon Ambaſſade.

1755. ſon rang ne pouvoit plus, dens de pareilles conjonctures, reſter en bute aux préventions du Miniſtere Eſpagnol. Il demanda ſon rappel, comme on le deſiroit; & Louis XV lui donna ſur le champ des preuves de ſatisfaction, récompenſes de ſon zele & de ſes travaux. La mort de Carvajal, & la diſgrace de la-Encénada, furent pour lui un de ces événements malheureux, qui renverſent ſubitement dans les Cours les projets les mieux conçus & les plus juſtes eſpérances.

Conſeils du Maréchal de Noailles au Roi.

Jamais la France ne s'étoit trouvée, depuis le commencement du regne, dans une ſituation auſſi périlleuſe. On avoit négligé les conſeils du Maréchal de Noailles, on devoit s'en repentir. Animé du même zele qu'auparavant pour le bien public, malgré le poids de la vieilleſſe, il travailla encore en Miniſtre également éclairé & laborieux. Dans un premier mémoire, il indique au Roi ce que les conjonctures exigent de plus preſſant, ſoit pour la ſûreté du Royaume & des Colonies, ſoit pour la défenſe du commerce & pour diminuer les avantages des Anglois.

Mémoire du 20 Juillet.

„ Rétablir votre autorité au-dedans, lui „ dit-il, & toujours dans la vue de n'en

„ faire uſage que ſelon votre équité na-
„ turelle, c'eſt un préalable ſans lequel
„ vous ne pouvez ni vous défendre con-
„ tre vos ennemis ni les attaquer "

1755.

Si l'on doit agir par mer ou par terre.

Mém. du 21 Juillet.

Dans un ſecond mémoire, il traite une queſtion qui embarraſſoit & diviſoit le Conſeil, ſavoir s'il ne conviendroit pas de rendre la guerre générale en attaquant les Pays-Bas, plutôt que de la faire ſeulement aux Anglois par mer, étant hors d'état de ſe défendre contre eux. Le Roi avoit ordonné aux Miniſtres de diſcuter par écrit le pour & le contre. Noailles fait voir d'abord les avantages que produiroit une conquête rapide des Pays-Bas, ſuppoſé qu'elle fût poſſible comme on le diſoit; conquête qui pourroit ſe juſtifier par l'infraction du traité d'Aix-la-Chapelle, dont toutes les Puiſſances contractantes avoient fait une garantie réciproque. Mais il obſerve que c'eſt le moyen de s'attirer une guerre générale; que cette guerre paroîtra vraiſemblablement très-injuſte. Si elle eſt malheureuſe, que n'aura-t-on pas à craindre? Si elle ſe ſoutient ſur terre avec une eſpece d'égalité, la France, *qui dépenſe toujours le double de ſes ennemis*, épuiſée d'hommes & d'argent, ſera peut-

Inconvéniens d'une entrepriſe ſur les Pays-Bas.

1755. être encore heureuse de faire à l'Angleterre de grands sacrifices, pour acheter une paix capable de lui enlever sa considération, en rehaussant celle des Anglois. Dans la derniere guerre, tout étoit incomparablement plus favorable au-dedans & au-dehors. Qu'en est-il cependant résulté ? quoique le Roi rendît généreusement ses conquêtes, ses ennemis n'ont signé qu'à regret le traité d'Aix-la-Chapelle.

Après avoir exposé tous les dangers d'une guerre générale : „ Voilà, Sire, „ continue le Maréchal, un tableau „ fort effrayant. Il est peut-être trop „ chargé, & peut-être aussi ne con- „ tient-il rien qui ne soit dans l'ordre „ des choses très-possibles ".

Noailles préfere une guerre maritime, quoique néceſſairement malheureuse.

„ S'il falloit absolument se fixer à „ une résolution, mon opinion seroit „ de porter tous ses efforts à se dé- „ fendre contre l'Angleterre. Si on „ partage ses vues, & qu'on les tour- „ ne du côté de la guerre de terre, „ celle-ci absorbera tout : le dénoue- „ ment en sera de laisser les Anglois „ plus puissants qu'ils n'auront jamais „ été, & par conséquent les maîtres „ du sort de la France en particulier, „ & de l'Europe en général. Ce n'est

„ que dans une guerre maritime, & „ au milieu même des disgraces, que „ V. M. peut espérer de former sa ma- „ rine, & de lui redonner cette ame „ & cette vie qu'elle a eue pendant „ un temps, sous le regne du feu Roi, „ qu'elle a perdue par des circonstan- „ ces & des événements singuliers, par „ une politique mal entendue, mais „ peut-être forcée, vu la situation où „ se trouverent l'Espagne & la Fran- „ ce par le testament de Charles II „ après la mort de ce Prince ". 1755.

Sa politique justifiée par l'événement.

Qu'on réfléchisse aux événements d'une guerre déplorable, où la France, quoique unie à l'Autriche, a essuyé sur terre autant de malheurs que sur mer; & l'on jugera si le conseil du Maréchal de Noailles étoit fondé en raison. C'est lui qui proposa l'expédition de Minorque, par laquelle on débuta glorieusement contre les Anglois en 1756; mais il connoissoit trop bien les vices du Gouvernement, pour ne pas craindre & ne pas prévoir les maux qui devoient en être la suite.

Son zele à représenter les désordres.

En 1753, il avoit eu le courage d'écrire au Roi une lettre pleine de force & de vérité, sur les désordres publics dont l'influence devenoit cha-

que jour plus dangereuſe. Les morceaux que j'en vais tranſcrire, apprendront du moins que la Cour poſſédoit encore un vrai citoyen.

Sa conſcience l'oblige de parler.

„ J'ai vu, Sire, une partie des temps „ heureux du regne du feu Roi, j'en „ ai vu les revers & les malheurs; j'ai „ vu le feu Roi dans l'amertume & la „ douleur, ſon Conſeil dans le décou„ragement, & ſes peuples dans la dé-

Lettre au Roi du 6 Mai.

„ ſolation; mais je n'ai point vu des „ temps auſſi critiques, & qui annon„cent des ſuites plus fâcheuſes que „ les circonſtances où nous ſommes. „ J'avoue à V. M. que je me ſens in„térieurement agité & tourmenté par „ les mouvements ſecrets de ma con„ſcience & de mon honneur pour dé„velopper à mon Roi les ſentiments „ les plus intimes de mon ame: je „ craindrois même ſur la fin de mes „ jours, qui ne peuvent déſormais être „ bien longs, de me voir livré aux „ plus cuiſants remords, ſi je diſſimu„lois à V. M. ce que je ſais, ce que „ je vois, ce que j'entends de ce qui „ peut intéreſſer le bien de ſon Etat „ & ſa gloire perſonnelle... ".

Diſcrédit du Gouvernement.

„ Tant qu'un Gouvernement, Sire, „ conſerve ſon crédit & ſon autorité,

„ il y a des remedes à tout. Mais „ lorſque les ſentiments & les princi- „ pes qui entretiennent dans les ſujets „ l'eſprit d'obéiſſance, de ſoumiſſion, „ & l'amour de leur Prince & de leur „ patrie, viennent à ſe pervertir & „ s'anéantiſſent, alors, malgré un cal- „ me apparent, & qui n'eſt pas tel „ aujourd'hui, le danger eſt plus grand „ qu'on ne penſe; & ſans qu'on s'en „ apperçoive, un Etat penche vers ſa „ ruine ".

„ L'inclination naturelle des Fran- „ çois eſt d'aimer leur Prince. Tous „ ceux qui ont l'honneur de vous ap- „ procher, Sire, ſe livrent aux impreſ- „ ſions que font ſur eux votre bonté „ & votre affabilité. Les peuples ſup- „ poſent volontiers que les maux qu'ils „ reſſentent ſont ignorés ; que s'ils „ étoient connus, on y remédieroit: „ cette idée les conſole, & entretient „ quelque temps leur amour pour le „ Souverain. Mais ces ſentiments s'al- „ terent bientôt, lorſque les diviſions „ dans le Gouvernement & à la Cour „ ſont publiques, que le dernier bour- „ geois de Paris en eſt informé, qu'il „ n'y a pas d'étranger qui n'en ſoit „ inſtruit, que les maux qui en ſont

Diviſions intérieures, qu'un Roi ne peut ignorer & qu'il devroit étouffer.

„ une ſuite néceſſaire ſe font ſentir au-
„ dedans & au-dehors : on ne peut
„ plus ſuppoſer alors que le maître,
„ témoin de tout ce qui ſe paſſe à la
„ Cour, ne les ſache ; & l'idée qu'il
„ les tolere, détruit, Sire, l'opinion
„ que les étrangers doivent avoir de
„ V. M., & alienent les eſprits de vos
„ propres ſujets.

Déſordre général.

„ Le trouble & la confuſion re-
„ gnent dans tous les ordres de l'E-
„ tat, la licence eſt extrême ; on ne
„ connoît plus de régles, de bienſéan-
„ ces ni de ſubordination ; chacun viſe
„ à l'indépendance ; on ne voit que
„ mécontentement, & on n'entend que
„ murmures ; la fermentation des tê-
„ tes eſt portée au dernier degré ;
„ toute émulation eſt éteinte ; toutes
„ les connoiſſances utiles s'anéantiſſent,
„ & les hommes capables de ſervir
„ l'Etat deviennent ſi rares, qu'à pei-
„ ne on en nomme encore quelques-
„ uns ".

Ruine des principes.

„ On ne compte plus ſur d'autres
„ moyens pour parvenir, que ceux de
„ l'intrigue, de la cabale, de la faveur
„ & de la protection ; l'amour de la
„ patrie & du nom François eſt deve-
„ nu un ridicule ; il s'eſt introduit une
fauſſe

„ fauſſe philoſophie qui conduit à la
„ molleſſe, au luxe & à l'indolence;
„ on n'enviſage qu'avec indifférence
„ les troubles qui peuvent agiter l'E-
„ tat, & ſi l'on daigne en parler, ce
„ n'eſt que pour fronder le Gouver-
„ nement..... C'eſt à ce renverſement
„ de tous principes, qu'on doit attri-
„ buer la diviſion qui ſépare ſi ſcan-
„ daleuſement le Clergé & les Magiſ-
„ trats. Les choſes ſont arrivées à un
„ tel point, qu'il eſt d'une néceſſité
„ abſolue d'y apporter les plus prompts
„ remedes. On a oſé dire dans vo-
„ tre Conſeil que cela étoit impoſſi-
„ ble; mais rien, Sire, ne vous ſera
„ impoſſible, lorſque vous le voudrez
„ bien, & que vous le voudrez effi-
„ cacement ".

Querelles du Clergé & de la Magiſtrature.

(Les particularités qui ſuivent, quoique très-connues dans le temps, me paroiſſent de nature à ne pouvoir être publiées).

„ M'eſt-il permis, Sire, d'en faire
„ l'aveu à V. M....? Les circonſtan-
„ ces actuelles ſont ſi capables de flé-
„ trir le cœur, que tout homme ver-
„ tueux eſt tenté de ſe concentrer en
„ lui-même. Mon âge & l'ancienneté
„ de mes ſervices ſuffiroient ſeuls pour

Découragement des bons Citoyens.

„ me faire desirer la retraite, si mon
„ zele & mon attachement pour la per-
„ sonne sacrée de V. M. ne me rete-
„ noient auprès d'elle ".

Vérités qu'on ne peut dire sans un grand courage.

„ Pardonnez-moi, Sire, d'avoir osé
„ entrer dans un aussi triste détail avec
„ V. M. Mais je la supplie de consi-
„ dérer que c'est le dernier effort du
„ courage, & l'effet de la juste con-
„ fiance que l'on doit avoir dans la
„ probité de son maître, dans sa droi-
„ ture & dans son amour pour la vé-
„ rité, que d'oser lui annoncer que son
„ Gouvernement s'affoiblit, que son
„ autorité se perd, que les liens qui
„ lui attachent ses peuples, se rompent
„ journellement, & que l'opinion des
„ étrangers s'altere.

Silence criminel.

„ Il y a peu de personnes dans vo-
„ tre Cour, Sire, qui ne préferent à
„ une pareille démarche un silence pru-
„ dent, je l'avoue, mais qui n'en est
„ pas moins criminel. Et quelles en se-
„ roient les funestes suites? des malheurs
„ auxquels il devient impossible de re-
„ médier, & qui font alors connoître
„ aux Rois, mais trop tard, qu'ils n'ont
„ point eu de véritable serviteur qui
„ les aimât pour eux-mêmes, & qu'ils
„ n'ont eu que des Courtisans, des

„ flatteurs, des Miniſtres foibles, in-
„ téreſſés, & peut-être infideles ".

Trop de cabales & d'illuſions environnoient le Trône, pour que ces remontrances fuſſent efficaces. La mort du Marquis de Saint-Conteſt, en 1754, occaſionna des mutations dans les départements, ſans que les affaires changeaſſent en mieux. La guerre s'alluma : tout devoit faire trembler pour l'avenir. Inutilité des bons conſeils.

Le Maréchal de Noailles, dont le zele ne s'étoit jamais découragé, ſentit enfin que l'âge & les circonſtances l'obligeoient à ſe retirer du Conſeil. Le Maréch. de Noailles demande ſa retraite.

Il écrivit au Roi, le 28 Mars 1756, cette lettre attendriſſante :

„ SIRE,

„ Après avoir vieilli au ſervice de
„ de V. M. & à celui du feu Roi vo-
„ tre auguſte biſaïeul, je crains de ſuc-
„ comber bientôt ſous le poids des an-
„ nées & des infirmités. Peut-être n'au-
„ rai-je plus dans peu la force de ſen-
„ tir mon état, moins encore le cou-
„ rage d'en faire le triſte aveu, & de
„ prendre en conſéquence le parti le
„ plus convenable. Ses raiſons expoſées avec éloquence.

„ Depuis long-temps, Sire, je me
„ ſens combattre par deux ſentiments
„ oppoſés. A ne conſulter que les mou-
„ vements de mon cœur, ainſi que le
„ zele & l'attachement que j'ai voués
„ à V. M. dès l'inſtant de ſa naiſſance,
„ tout me porteroit à ne m'éloigner
„ jamais de ſa perſonne.

„ Mais la raiſon & les plus ſérieu-
„ ſes réflexions me font ſentir que l'heu-
„ re de la retraite eſt enfin arrivée. Mes
„ forces ne répondent plus à mon zele.
„ V. M. eſt témoin elle-même d'une
„ ſurdité qui augmente chaque jour;
„ ma vue s'affoiblit : j'ai beaucoup de
„ peine à écrire, & même à lire.
„ Mes jambes fléchiſſent & ne ſuppor-
„ tent qu'avec peine le poids de mon
„ corps. Ce qu'il y a de plus eſſen-
„ tiel, c'eſt que les facultés de l'eſ-
„ prit dépériſſent avec celles du corps.
„ Ma mémoire ſe perd : j'ai ſouvent
„ peine à rappeller les noms propres
„ les plus ordinaires : je n'ai plus l'eſ-
„ prit auſſi préſent : les idées ſont len-
„ tes à s'offrir & plus difficiles à ſe
„ mûrir & à ſe combiner. En un mot,
„ Sire, je ſens tous les avant-coureurs
„ de la décrépitude, qui m'annoncent
„ que je ne dois plus m'occuper que du

„ dernier avenir & du ſoin de m'y pré-
„ parer.

„ Voilà, Sire, dans la plus exacte
„ vérité, l'état où je me trouve. Je
„ tremble de végéter au milieu de vo-
„ tre Cour, d'y faire un perſonnage
„ indécent, d'y devenir à charge; &
„ je n'enviſage rien de plus humiliant
„ que de ſe ſurvivre à ſoi-même, & de
„ ternir ainſi la fin d'une longue car-
„ riere.

„ Tous ces motifs m'engagent, Sire,
„ à ſupplier V. M. de me permettre de
„ paſſer dans la retraite & le repos
„ les reſtes d'une vie qui a été unique-
„ ment conſacrée à ſon ſervice & à
„ celui de ſon Etat.

„ J'oſe cependant, Sire, demander
„ à V. M. de me conſerver mon ap-
„ partement, afin que j'aye la conſola-
„ tion de pouvoir pluſieurs fois dans
„ l'année lui préſenter mes hommages,
„ & qu'elle daigne permettre au plus
„ vieux de ſes ſerviteurs d'approcher
„ de ſa perſonne, & de compter au
„ nombre de ſes jours heureux ceux
„ auxquels il aura la ſatisfaction de voir
„ un maître, qu'il a toujours également
„ chéri & reſpecté.

„ Du fond de ma retraite, je ne

„ ceſſerai, Sire, d'offrir mes vœux
„ pour la gloire, le bonheur & la
„ tranquillité de V. M.

„ Conſervez-moi, Sire, vos pré-
„ cieuſes bontés. Ne doutez jamais de
„ ma parfaite reconnoiſſance de celles
„ dont je vous ſuis redevable, ainſi
„ que de toutes les graces que j'ai re-
„ çues de V. M. Je la conjure de ren-
„ dre juſtice à l'attachement ſincere,
„ au zele ardent que j'ai toujours pour
„ ſon ſervice, que l'âge ne peut étein-
„ dre ni amortir, & qui ſera toujours
„ profondément gravé au fond de
„ mon cœur juſqu'à mon dernier ſou-
„ pir ".

*Réponſe de la main du Roi.*

Le Roi approuve ſa démarche.

„ Mon couſin. Quelque peine que
„ je reſſente d'être privé des conſeils,
„ & des marques d'un attachement
„ qui m'étoit auſſi agréable qu'utile,
„ je ne puis qu'applaudir au parti que
„ votre ſageſſe vous fait prendre, & je
„ vous accorde la permiſſion que vous
„ me demandez de vous retirer. Je
„ vous accorde auſſi celle de garder
„ votre appartement ici, & deſire que
„ vous en faſſiez uſage long-temps,

„ & que vous jouiſſiez encore bien du
„ temps de la juſtice que je rends à
„ vos anciens ſervices, & à votre at-
„ tachement à ma perſonne depuis le
„ jour de ma naiſſance ; mes bontés
„ & ma bienveillance en ſeront tou-
„ jours le prix. Sur ce, je prie Dieu,
„ &c. A Verſailles, le 13 Avril 1756".

C'étoit le temps où les paſſions prenoient le plus d'empire à la Cour. Noailles y devoit paroître déplacé ; mais Louis XV conſerva pour lui les ſentiments qu'il méritoit.

Le Maréch. demande une ſurvivance pour ſon petit-fils.

A la fin de l'année 1758, le Maréchal le pria de faire paſſer la charge de Capitaine des Gardes au Duc d'Ayen ſon fils, & d'en accorder la ſurvivance à ſon petit-fils le Comte (aujourd'hui Duc) d'Ayen. Après avoir donné pour motifs ſon âge de 80 ans, & les ſervices rendus dans cette charge par quatre générations conſécutives de ſa famille, pendant le cours de cent dix années, il ajoute : „ Je ne tomberai
„ pas, Sire, dans l'inconvénient & le
„ ridicule des peres & grands-peres,
„ en vous exaltant le mérite & les ta-
„ lents du Comte d'Ayen. Je me bor-
„ nerai à dire ſimplement à V. M. que
„ juſques à préſent nous n'avons recon-

Lettre au Roi. 23 Décemb.

„ nu en lui que des diſpoſitions qui
„ peuvent nous annoncer de quoi faire
„ un très-bon ſujet. Il eſt capable d'ap-
„ plication; on a été content de lui
„ aux camps de paix, où il a été avec
„ ſon régiment. Il a depuis fait deux
„ campagnes, pendant leſquelles, je
„ ne craindrai pas de le dire, perſon-
„ ne n'a montré plus de volonté ni
„ plus d'ardeur pour le métier de la
„ guerre. J'eſpere, Sire, avec con-
„ fiance, que V. M. ne fera pas moins
„ éprouver de bontés à ma race, que
„ le feu Roi en a fait éprouver à mes
„ ancêtres. Mon pere n'avoit qu'en-
„ viron douze ans, lorſque Louis XIV
„ lui donna la ſurvivance de mon grand-
„ pere ".

Réponſe remarquable de Louis XV.

Le Roi connoiſſoit l'abus des ſurvivances : il avoit réſolu de le réformer, réſolution qui fut peu ſolide. Mais il jugea, & le public ne pouvoit juger autrement, que ce cas particulier étoit des plus favorables. Sa réponſe mérite d'être conſervée; la négligence même du ſtyle y ſemble peindre ſon caractere.

„ Mon couſin, vous ſavez la répu-
„ gnance que j'ai d'accorder des ſur-
„ vivances, votre fils ſur-tout étant
„ plus jeune que moi, & par conſé-

„ quent devant durer plus long-temps.
„ Cependant les ſervices de votre fa-
„ mille depuis plus d'un ſiecle, les vô-
„ tres rendus à mes peres & à moi,
„ ainſi que votre attachement à ma per-
„ ſonne, me déterminent à vous ac-
„ corder la grace ſinguliere & derniere
„ que vous me demandez. Heureuſe-
„ ment le ſujet eſt dans ſa vingtieme
„ année, (car vous ſavez qu'à mon
„ âge, les enfants ne nous vont plus)
„ & qu'il promet; & malgré vos qua-
„ tre-vingts ans accomplis, je me flatte
„ que vous lui apprendrez encore du
„ temps à me bien ſervir & fidélement.
„ Vous ſavez qu'à chaque mutation
„ je diminue les brevets de retenue.
„ Ainſi, je n'en donnerai qu'un de 400,
„ 000 livres au Comte d'Ayen votre
„ petit-fils, bien entendu que s'il lui
„ arrivoit malheur avant ſon pere, &
„ que je n'accorde pas ſa charge dans
„ ſa famille, celui qui lui ſuccéderoit
„ payeroit les 500, 000 livres en en-
„ tier à la ſucceſſion du Duc d'Ayen.
„ Un auſſi zélé & auſſi vieux ſerviteur
„ peut & doit toujours compter ſur
„ mes bontés & ſur mon amitié: priant
„ Dieu qu'il vous ait, mon Couſin,
„ en ſa ſainte & digne garde. A Ver-

„ ſailles, le 30 Décembre 1758 ".

Inſtructions du Maréchal pour ſon petit-fils.

Si le Maréchal de Noailles avoit à cœur l'intérêt de ſa famille, c'étoit par le mérite qu'il vouloit qu'elle ſoutînt ſon élevation; & il ne connoiſſoit de mérite pour les honneurs, que celui dont la vertu, jointe aux talents, eſt la baſe. Le Comte d'Ayen, allant pour la premiere fois commander ſon régiment au camp de paix qui ſe formoit ſur la Sambre, en 1755, il lui avoit donné une inſtruction digne de paſſer à la poſtérité, & de ſervir de regle à quiconque ambitionne de ſe diſtinguer dans cette carriere. On y verra la Religion pure & ſans ſuperſtition, la grandeur d'ame modeſte & généreuſe, l'art de gagner les cœurs ſans intrigue ni foibleſſe, la ſcience des devoirs unie à la ſcience du monde; en un mot, tout ce qui devoit conduire ſon petit-fils à une réputation auſſi ſolide que brillante.

*Inſtruction pour le Comte d'Ayen.*

Sentiments de bon pere.

„ La tendre amitié que j'ai pour „ vous, mon cher fils, & l'intérêt ſen„ ſible que je prends à ce qui vous „ regarde, ne me permettent pas de

„ vous laiſſer partir pour votre régi-
„ ment, d'où vous devez vous ren-
„ dre au camp qui va s'aſſembler ſur
„ la Sambre, ſans m'expliquer avec
„ vous ſur ce que je penſe de la ma-
„ niere dont vous devez vous gouver-
„ ner & vous conduire. Mon âge &
„ l'expérience que j'ai des hommes &
„ des affaires, m'autoriſent à vous faire
„ part de mes réflexions.

„ Vous avez été juſqu'à préſent, Les envieux preſque auſſi à craindre que les ennemis.
„ mon cher fils, comme enſeveli dans
„ une éducation qui vous a ſouſtrait
„ aux yeux du grand monde : vous
„ allez déſormais y paroître, & vous
„ devez vous attendre que vos pre-
„ mieres démarches ſeront ſcrupuleu-
„ ſement obſervées... L'envie & la
„ jalouſie produiſent les mêmes effets
„ que la haine la plus forte & la plus
„ méritée; ainſi, je fais peu de diffé-
„ rence entre un ennemi & un envieux.

„ Soyez donc ſur vos gardes; comp- Être ſur ſes gardes.
„ tez que l'on ne vous épargnera ſur
„ aucune des fautes que vous pourrez
„ faire, & que l'on n'omettra rien de
„ tout ce qui pourra vous donner quel-
„ que ridicule.

„ La conduite que vous allez ob- Bien débuter pour la réputation.
„ ſerver, ſera pour ainſi dire le germe

„ de votre réputation, & de l'opinion
„ que l'on ſe formera de vous pour
„ l'avenir; & c'eſt ce qui rend ce pre-
„ mier début d'une conſéquence infi-
„ nie pour vous.

Principes de Religion.

„ Le premier & le plus eſſentiel
„ de tous les conſeils que l'on puiſſe
„ vous donner, c'eſt celui de conſer-
„ ver avec ſoin les principes de Reli-
„ gion que l'on vous a inſpirés. Vous
„ ne devez jamais perdre de vue que
„ le monde, dont toutes les parties
„ ſont combinées avec tant d'ordre,
„ ne peut être l'ouvrage du caprice
„ & du haſard; que la raiſon & la
„ nature annoncent par mille preuves
„ différentes un Être ſuprême, infi-
„ niment éclairé, tout-puiſſant, à qui
„ tout eſt préſent, & qui tôt ou tard
„ récompenſe la vertu & punit le crime.

Être ſolidement religieux.

„ Ce ſont de ces grands principes
„ dont je ſouhaite que votre ame ſoit
„ ſi intimement pénétrée, mon cher
„ fils, que vous ne les oubliiez dans
„ aucune circonſtance de votre vie :
„ il ſeront à jamais un rempart contre
„ tous les aſſauts que les paſſions pour-
„ ront vous livrer. Un homme vrai-
„ ment religieux eſt un homme juſte,
„ d'une probité ſûre, & de l'atten-

„ tion la plus exacte à remplir tous
„ ſes devoirs.

„ Mais dans le ſiecle où nous vi- Eviter les excès de dévotion.
„ vons, il importe pour la Religion
„ même d'éviter les excès de dévo-
„ tion; ils ne font que donner ma-
„ tiere aux ſatyres & aux profanations
„ des impies. La Religion doit être
„ plus dans le cœur que dans l'extér-
„ rieur; & l'on honore bien moins
„ Dieu par de petites pratiques ar-
„ bitraires, que par une conduite ſa-
„ ge, modérée, uniforme, douce &
„ bienfaiſante.

„ Vous ſerez ſouvent expoſé à en- Oppoſer aux diſcours impies le ſilence & une bonne conduite.
„ tendre faire des railleries contre la
„ Religion, & à voir traiter ceux qui
„ en font profeſſion comme de pe-
„ tits eſprits, des ames foibles & ti-
„ mides, livrées aux préjugés & à la
„ ſuperſtition. J'aurai bonne opinion
„ de vous, mon cher fils, & de la
„ force de votre ame, ſi vous ſavez
„ réſiſter aux froides plaiſanteries &
„ aux ridicules que l'on cherchera
„ devant vous à donner aux choſes de
„ la religion; mais ces prétendues at-
„ taques ne méritent de votre part que
„ de la pitié, du mépris, beaucoup
„ de ſérieux & un profond ſilence.

„ Puiſque vous n'êtes pas encore d'âge & n'avez pas l'autorité requiſe pour en impoſer, une conduite réguliere & ſoutenue eſt la ſeule maniere dont il vous convient, quant à préſent, de réprimer les mauvais propos de cette eſpece.

Ne point diſputer ſur ces matieres.

„ N'entrez jamais en diſpute ſur cette matiere : il ne vous convient point d'argumenter ſur des objets auſſi intéreſſants; d'ailleurs, il faudroit avoir plus approfondi que vous ne pouvez l'avoir fait, & que les perſonnes comme vous ne peuvent le faire ordinairement. Car il en réſulteroit que ne pouvant répondre aux difficultés, les doutes que l'on auroit élevés demeureroient dans toute leur force, & pourroient vous cauſer à vous-même un préjudice conſidérable. Rien n'eſt donc mieux, en pareil cas, que de ſuivre le conſeil que je viens de vous donner, par rapport au ſilence que vous devez obſerver à cet égard.

Point de liaiſon particuliere avec les hommes irréligieux.

„ Il me reſte encore ſur ce ſujet, mon cher fils, un avis à vous donner, qui vous ſervira pour toute votre vie. Ne formez jamais d'amitié, & ne contractez jamais de liaiſon par-

„ ticuliere avec un homme irréligieux,
„ quelques talents & quelques quali-
„ tés aimables que vous lui connoiſ-
„ ſiez, parce qu'on ne peut avoir
„ une véritable probité, quand on
„ ne croit pas en Dieu; & de tels
„ gens n'ont pour objet que leur in-
„ térêt perſonnel, qu'ils ſavent cacher
„ juſqu'au moment où il leur convient
„ de le découvrir.

Probité jointe à la Religion.

„ Tant que vous aurez de la Reli-
„ gion & que vous la reſpecterez, je
„ ne craindrai point que vous vous
„ écartiez des regles de la plus exacte
„ probité, & je m'en rapporte à ce que
„ votre propre cœur pourra vous inſ-
„ pirer & vous faire ſentir.

Modeſtie avec les talents. Demander conſeil.

„ Vous êtes né, mon cher fils, avec
„ de l'eſprit, de la pénétration, des
„ ſentiments, de l'émulation, de l'en-
„ vie de faire & de parvenir : ce ſont
„ des qualités propres à vous conduire
„ loin ſi vous ſavez en faire un bon
„ uſage, mais auſſi à vous nuire infi-
„ niment ſi vous ne le faites pas. Il
„ faut ajouter à ces qualités beaucoup
„ de modeſtie, de retenue, & de de-
„ ſir d'apprendre des autres ce que
„ vous ne ſavez pas encore. Rien ne
„ plaît davantage dans un jeune hom-

„ me, que de le voir demander conseil aux personnes expérimentées, „ & qui par leur âge paroissent en savoir beaucoup lors même qu'elles „ en sauroient moins.

Se laisser conduire au commencement.

„ Je vous recommande donc, en „ arrivant à votre régiment, de ne „ point faire d'étalage de ce que vous „ avez appris aux Chevaux-légers. „ Laissez-vous conduire dans les premiers temps par votre Lieutenant-„ Colonel, votre Major & les anciens „ Officiers : il vaudroit mieux pour „ vous tomber dans quelque faute par „ leur conseil, que de l'éviter en suivant votre propre sentiment.

„ Dès-lors une pareille conduite ne „ pourra que vous attirer l'amitié, „ l'estime & l'attachement de tous vos „ Officiers.

Application aux devoirs de sa place.

„ Je n'ai pas besoin de vous recommander l'application aux devoirs „ que vous aurez à remplir comme „ Colonel; ce seroit une fatuité dont „ vous n'êtes pas capable, que de „ vous croire au-dessus de l'état de „ Colonel, puisque vous ignorez les „ premiers éléments du métier de la „ guerre.

Bien faire ce que l'on doit.

„ Appliquez vous avec soin à tout

„ ce qu'un Colonel doit ſavoir & doit
„ faire : vous trouverez ſans doute des
„ Officiers ſans nombre qui, ſe croyant
„ au-deſſus de l'emploi qu'ils rempliſ-
„ ſent, le négligent. Soyez dès-lors
„ perſuadé, ſans en rien montrer, qu'ils
„ ſont fort au-deſſous de celui qu'ils
„ ambitionnent ; car le véritable hon-
„ neur conſiſte à bien faire ce que l'on
„ doit, & c'eſt une grande miſère que
„ de le négliger, ſous le vain prétexte
„ que l'on eſt capable de quelque choſe
„ de mieux.

Ne point ſe négliger.

„ Il y a deux écueils que vous apper-
„ cevrez facilement, & que vous évite-
„ rez de même :

„ L'un dont je viens de parler, qui
„ ſeroit de négliger vos devoirs par
„ un eſprit de ſuffiſance, ou par quel-
„ que qu'autre motif que ce pût être,
„ ce dont je ne vous ſoupçonne pas :

Ne point ſe croire trop capable.

„ L'autre dont la jeuneſſe eſt plus
„ ſuſceptible, qui ſeroit de ſe piquer
„ de les remplir ſupérieurement &
„ mieux que perſonne. Vous n'êtes pas
„ encore dans le cas de pouvoir le faire
„ avec ſupériorité. Les connoiſſances
„ que vous pouvez avoir acquiſes à
„ l'école des Chevaux-légers, ne peu-
„ vent pas entrer en comparaiſon avec

„ celles que l'âge & l'expérience ont
„ pu faire acquérir à de vieux Officiers.
„ Et dans le cas même où elles le pour-
„ roient, ce ſeroit vous expoſer au ri-
„ dicule, que de laiſſer appercevoir
„ ou deviner que vous l'aviez pu
„ penſer.

Ne point mortifier l'amour-propre des autres.

„ Il faut tâcher de faire mieux que
„ les autres; mais il faut en même-
„ temps éviter avec ſoin de leur en
„ faire ſentir l'humiliation & la mor-
„ tification; il ne faut pas que per-
„ ſonne imagine que vous ayiez cette
„ bonne opinion, quand bien même
„ vous la mériteriez.

S'attirer l'eſtime ſans envie.

„ Soyez très-convaincu, mon cher
„ fils, que dès que vous paroîtrez oc-
„ cupé de votre mérite, les autres ne
„ ſeront occupés qu'à le rabaiſſer; &
„ ſi vous voulez réuſſir, faites bien,
„ faites-le conſtamment; ne vous en
„ glorifiez jamais, ayez la force d'ê-
„ tre ſatisfait du témoignage intérieur
„ de votre conſcience; & cherchez
„ ſans affectation à faire valoir ce que
„ les autres auroient pu faire de bien.
„ En perſévérant dans cette conduite,
„ vous vous attirerez tous les cœurs,
„ & vous ne tomberez pas dans le cas
„ de certaines perſonnes, qui ne ſon-

„ dent leur mérite que dans leur ſuf-
„ frage, & dans celui du nombre des
„ flatteurs & des complaiſants qui les
„ environnent. Vous ſerez alors preſ-
„ que le ſeul qui ne parlerez point de
„ vous, & tout le monde concourra
„ à vous rendre des témoignages qui
„ vous ſeront dus & bien acquis. En
„ un mot, un point capital, & que
„ j'avoue n'être point aiſé, c'eſt de ſa-
„ voir s'attirer l'eſtime & l'affection ſans
„ exciter l'envie.

„ Voilà les regles générales qui con- Point d'affectation même en bien.
„ cernent votre conduite; de la mo-
„ deſtie, de la circonſpection, de la
„ conſtance dans les devoirs, jamais
„ aucune ſorte d'affectation quelcon-
„ que, même en bien; de la volonté
„ & du zele, mais qui ne ſoient ni
„ trop vifs, ni trop actifs; du reſpect
„ & des égards pour vos ſupérieurs,
„ de la déférence pour les anciens;
„ écouter tout, ne rien blâmer, ne
„ propoſer votre opinion qu'avec dé-
„ fiance, ſur-tout ne point diſputer,
„ & ne prétendre aucune ſupériorité
„ pour l'eſprit, les talents & les con-
„ noiſſances.

„ Vous devez uſer d'autant plus de Réſerve pour éviter les cenſures.
„ réſerve, que vous ne ferez rien ne

„ direz rien qu'on ne le releve, qu'on
„ ne le rapporte; & pour quelques
„ flatteurs qui vous loueroient en vo-
„ tre préſence, il ne manqueroit pas
„ de perſonnes qui chercheroient à
„ vous critiquer.

Se défier de l'amour-propre.

„ Le plus grand ennemi que vous
„ puiſſiez avoir, & qu'ont généra-
„ ment tous ceux qui ont quelque
„ émulation, eſt leur amour-propre,
„ lorſqu'on ne ſait pas s'en garantir &
„ s'en défendre; & il n'eſt pas de for-
„ mes qu'il n'emprunte pour nous ſur-
„ prendre & nous ſéduire.

Affabilité.

„ Il eſt inutile de vous recomman-
„ der d'être affable, d'un abord facile,
„ de ne point faire attendre les Officiers
„ qui ſe préſenteront pour vous voir,
„ ſoit de votre régiment, ſoit de quel-
„ que corps.

Être ſérieux de bonne heure.

„ Accoutumez-vous, mon cher fils,
„ à être un peu ſérieux de bonne heu-
„ re. J'avoue qu'il eſt de votre âge de
„ badiner quelquefois; mais ſi vous y
„ faites attention, vous obſerverez
„ que preſque toutes les plaiſante-
„ ries dégénerent en poliſſonneries,
„ qui ont quelquefois des ſuites fâ-
„ cheuſes; vous n'êtes plus d'ailleurs
„ un enfant.

„ Rien n'eſt plus important que le choix des amitiés & des liaiſons que vous contracterez : c'eſt de ce point eſſentiel que dépendent d'ordinaire les mœurs & la réputation ; c'eſt par les perſonnes que vous fréquenterez que l'on vous jugera vous-même. Choix des amis.

„ Il n'eſt pas douteux que vous ne deſiriez l'eſtime des honnêtes gens : le moyen certain de l'acquérir eſt de ne fréquenter que des perſonnes à qui vous puiſſiez accorder la vôtre. Dès que vous ne verrez que des perſonnes eſtimables, vous ſerez vous-même eſtimé. Ainſi demandez vous à vous-même, lorſque vous ſerez tenté de vous lier avec quelqu'un, par où, & comment il a le droit de mériter votre eſtime. Je me répete ſur ce point, parce qu'il eſt ſi important que je deſire vous le graver profondément dans l'eſprit. Ne fréquenter que des perſonnes eſtimables.

„ Vous devez éviter le faſte & l'oſtentation ; vous devez cependant avoir une table honnête, plus abondante que recherchée, afin d'y recevoir les Officiers, ſur-tout ceux de votre régiment. Dépenſe ſans oſtentation.

„ Vous pourrez inviter quelquefois Attention pour les Of-

ficiers supé- rieurs.

„ les Officiers qui vous seront supé-
„ rieurs. Dans ce cas, il faut avoir
„ attention à leur procurer une com-
„ pagnie qui leur soit assortie, & y
„ joindre quelques Officiers de vo-
„ tre régiment, en petit nombre à
„ la vérité, & de ceux qui sont de
„ la tête ou d'une naissance plus dis-
„ tinguée.

„ Par la même raison que vous in-
„ viterez quelquefois des Officiers su-
„ périeurs, vous devez aussi aller quel-
„ quefois dîner chez eux, sur-tout lors-
„ que vous en serez prié.

Bienfaits répandus à propos.

„ Si vous pouvez par économie sa-
„ ge, réglée & décente, épargner
„ sur tout ce qui seroit de faste, d'os-
„ tentation & de recherche, de quoi
„ aider des Officiers de mérite, qui se
„ trouvent quelquefois dans la détresse
„ & dans la misere; le plaisir que vous
„ en aurez, si vous avez l'ame sensi-
„ ble, me dispense de vous le recom-
„ mander. Si vous n'y étiez pas sen-
„ sible, je vous le recommanderois
„ peut-être inutilement. Ne vous ima-
„ ginez pas qu'on s'appauvrisse par ces
„ sortes de bienfaits. Des sommes mé-
„ diocres sont beaucoup pour ceux qui
„ n'ont rien & qui sont dans le besoin.

„ Mais les actions de cette nature doi- Les tenir
„ vent être enſevelies dans le ſecret. ſecrets.
„ En les divulguant, vous en per-
„ driez tout le mérite. Cet avis eſt
„ plus convenable à appliquer dans
„ le cas d'une campagne de guerre
„ que dans celui d'une campagne de
„ paix, dont la durée eſt toujours fort
„ courte.

„ Je n'ai pas beſoin de vous dire que Devoirs
„ vous devez écrire ſouvent à vos pa- envers ſes
„ rents. Je compte bien que vous me parents.
„ donnerez cette marque d'amitié, &
„ que ſi vous aviez quelque peine d'eſ-
„ prit, vous vous en ouvririez à moi
„ avec confiance. Vous trouverez tou-
„ jours en moi un pere indulgent &
„ un ami tendre. Je mérite votre ami-
„ tié, mon cher enfant, je me flatte
„ d'y avoir part; & j'ai ſi bonne opi-
„ nion de votre cœur, que je me per-
„ ſuade que l'idée du plaiſir que je reſ-
„ ſentirai ſi vous vous conduiſez de ma-
„ niere à mériter l'eſtime & l'affection
„ des honnêtes gens, & de celle de la
„ peine que j'éprouverois ſi vous vous
„ conduiſiez autrement, ſeront pour
„ vous un motif qui vous engagera à
„ redoubler d'attention ſur vous-mê-
„ me, & à vous comporter avec hon-
„ neur, ſageſſe & diſcrétion ".

Noailles religieux ſans ſuperſtition.

Cette inſtruction peint les ſentiments du Maréchal de Noailles. Autant il aimoit & reſpectoit la Religion, comme le plus ferme appui des vertus, autant étoit-il au-deſſus des préjugés ſuperſtitieux qui la dégradent. Des bruits ridicules qu'on a répandus ſur ſon compte, ſe réfutent par leur abſurdité même : ſa façon de penſer fait connoître ſa façon d'agir ; mais il n'y a point d'hiſtoriette ſi abſurde, fabriquée contre un grand perſonnage, qui ne ſoit répétée par cent mille échos, juſqu'à ce qu'on ne puiſſe plus y croire ſans honte. Les principes fondamentaux du Chriſtianiſme, les droits certains de l'Egliſe, & non les abus ſi ſouvent tranſformés en droits, étoient la regle de ſes jugements. Impartial dans la malheureuſe querelle entre le Clergé & la Magiſtrature, qu'avoient occaſionnée les diſſentions du Miniſtere, il gémit amérement de voir l'eſprit de parti lutter de part & d'autre contre la raiſon & la juſtice ; il ſentit combien l'autorité Royale en étoit dangereuſement bleſſée ; il parla en Miniſtre vertueux lorſqu'on eut recours à ſes conſeils ; mais on y recourut trop tard.

Impartial dans la querelle du Clergé & du Parlement.

Grande fermenta-

Preſque tout le Parlement étoit en exil :

exil ; la grand'Chambre transférée à Pontoiſe, où elle ne continuoit pas le ſervice : le déſordre, le mécontentement, les cabales ſourdes agitoient tout le corps de l'Etat, & ſoit que la Religion ou les loix fuſſent invoqués, la fermentation s'enflammoit de jour en jour, au point de faire craindre des ſoulevements. En 1753, pendant le voyage de Compiegne, le Roi envoya au Maréchal un mémoire contenant pluſieurs queſtions, ſur leſquelles il le prioit de répondre, comme s'il lui demandoit ſon avis dans le Conſeil. „ Une loi de „ ſilence remédieroit-elle efficacement „ aux troubles préſents ? Ou en la „ regardant que comme un ſimple „ palliatif, peut-on eſpérer qu'elle ſe- „ roit ſuffiſante, non-ſeulement pour „ arrêter le mal actuel, mais pour l'em- „ pêcher à l'avenir ſans autre ſecours „ que celui du temps ? " C'étoit ce qu'il y avoit de plus important à décider.

tion dans l'Etat.

Queſtion faite par le Roi.

Billet du Roi. 1er. Août.

Noailles répondit qu'on ne devoit pas ſe promettre que cette loi fût un remede efficace ; qu'elle pouvoit cependant *être utile pour arrêter les démarches inconſidérées, & donner le temps de calmer les eſprits, en la fai-*

Réponſe ſur la loi du ſilence.

Réponſe du 3 Août.

*ſant religieuſement obſerver de part & d'autre ſans aucune partialité.*

Autre queſtion ſur la grand-chambre.

Suppoſé qu'on ordonnât le ſilence, qu'on envoyât à la grand'Chambre une déclaration pour cet effet, que la grand'-Chambre redemandât ſes confreres pour l'enregiſtrement, falloit-il promettre de les rendre, ou dire qu'on étoit diſpoſé à le faire ſi elle reprenoit actuellement le ſervice? Autre queſtion, où le Roi manifeſte ſon embarras, & la crainte d'éprouver encore de la réſiſtance.

Conſeil pour le maintien de l'autorité.

Cette crainte n'étoit que trop fondée après les mauvaiſes meſures qu'on avoit priſes. Auſſi le Maréchal répondil qu'il ſeroit plus honorable pour le Roi avant cette nouvelle démarche, d'engager la grand'Chambre à faire une députation pour recourir à ſa clémence, & demander la grace de ſes confreres exilés; que le Roi feroit connoître, dans ſa réponſe, à quelles conditions il accorderoit cette grace. En un mot, il conſeille avec raiſon d'agir ſans apparence de foibleſſe, ſans paroître céder à la ſeule néceſſité, ſans que le public puiſſe mal interpréter ce que l'on doit faire.

Rétablir l'adminiſtration de la juſtice.

Mais auſſi il repréſente que l'état actuel des choſes eſt inſoutenable; qu'un

Royaume ne peut ſe paſſer de l'adminiſtration de la juſtice ; que c'eſt elle qui fait valoir l'autorité ſouveraine, & qui pourvoit à la ſûreté même du Monarque ; qu'il faut inceſſamment ſe tirer des embarras d'une funeſte démarche, dans laquelle on s'eſt engagé *par des vues ſingulieres & des intérêts particuliers, ſans jamais en avoir voulu prévoir ni ſentir les conſéquences & les ſuites* ; qu'il s'agit de prendre les meſures convenables pour renfermer les prétentions du Clergé & du Parlement dans leurs juſtes bornes ; que la fermentation ne permettant pas d'y parvenir actuellement, il convient d'employer un palliatif avant de tenter le véritable remede, *qui ne produira ſon effet, qu'après avoir diſpoſé, des deux côtés, les cœurs & les eſprits à rentrer dans les vues de juſtice & de raiſon* qu'on leur propoſera.

Palliatif, en attendant le véritable remede.

C'eût été ne point connoître les hommes & ſur-tout la nation Françoiſe, que d'eſpérer autre choſe en des circonſtances critiques, où tant de paſſions & de préjugés concouroient par leur choc même à fomenter la diſcorde. L'attentat de Damiens, en 1757, ſur la perſonne du Roi, fut une ſuite de ces que-

Malheurs qu'on auroit évités en ſuivant de bons conſeils.

nuſcrits, dont une grande partie eſt le fruit de ſes travaux. Il s'amuſoit à *paperaſſer*, diſoit-on : pluſieurs papiers de ſes recueils ſont à la vérité fort inutiles; mais cette ſurabondance a ſauvé tout ce qu'il y avoit de précieux; le triage eût ſans doute occaſionné des pertes. Il connoiſſoit l'utilité de l'hiſtoire : il en faiſoit ſon étude & ſon plaiſir : je ne doute pas qu'il n'eût en vue de raſſembler des matériaux pour celle de ſon ſiecle : c'eſt un nouveau ſujet de reconnoiſſance & d'éloges. On l'exhorta ſouvent à écrire ſes propres mémoires. Il s'en défendit toujours, en répondant qu'il auroit trop de mal à dire de quelques perſonnes, & trop de bien de lui-même. Si je ne me trompe, la lecture de cet ouvrage fera juger qu'il avoit raiſon.

Travail pour l'hiſtoire.

Sa bienfaiſance fut toujours active ſans chercher l'éclat. Il ſaiſiſſoit avec ardeur l'occaſion de rendre ſervice; il s'eſtimoit heureux de conſacrer une partie de ſon revenu à ſoulager les beſoins d'autrui : ſes bienfaits étoient d'autant plus dignes de reconnoiſſance qu'ils étoient moins connus.

Bienfaiſance.

L'envie ne lui pardonnoit pas ſa fortune. Cependant toutes ſes charges venoient de ſon pere; & pour peu qu'on

Déſintéreſſement.

On ſera peut-être étonné qu'une vie ſi longue, paſſée à la Cour & dans les premieres places de l'Etat, ne fourniſſe pas un grand nombre d'anecdotes ou de particularités piquantes. Mais outre que le Maréchal de Noailles n'a rien écrit de cette eſpece, il vivoit trop retiré, trop abſorbé par le travail du cabinet; il étoit d'ailleurs trop ſage & trop honnête homme, pour que l'uniformité de ſa conduite ne trompât point, en quelque ſorte, une certaine curioſité. Dans cette multitude infinie de lettres & de mémoires, où il eut à parler de tant de perſonnes, dont quelques-unes étoient ſes ennemis, à peine ai-je trouvé quatre ou cinq traits où il entrât de la chaleur : encore voit-on que c'eſt le zele qui l'échauffoit. Quelle modération, avec un caractere plein de feu! il ſe plaignit quelquefois des fautes, il en ménagea toujours les auteurs; tandis que la méchanceté ou l'envie ſe déchaînoit contre lui, tandis que des courtiſans en place n'épargnoient pas même les Couronnes dans leurs ſatyres. Les monuments de ſon eſprit ſont preſque tous des monuments de ſes ſervices & de ſa vertu.

Remarques ſur ſa vie & ſur ces écrits.

*Fin de la troiſieme partie.*

# PIECES DÉTACHÉES.

## LETTRES du Cardinal de FLEURY au Feld-Maréchal de KONIGSECK.

*La premiere de ces Lettres, publiées par la Cour de Vienne, inſpira aux ennemis d'autant plus de confiance, qu'elle décréditoit le miniſtere du Cardinal de Fleury par des preuves évidentes de foibleſſe.*

A Verſailles, 11 Juillet 1742.

M. le Maréchal de Belle-Iſle ne m'a pas laiſſé ignorer, Monſieur, la bonté que votre Excellence a eue de ſe ſouvenir de moi, dans la conférence qu'il a eue avec elle, & je me flatte que mes ſentiments pour ſa perſonne & pour ſes talents, lui ſont connus depuis trop long-temps pour ne pas être perſuadée que je ſerai toujours très-ſenſible aux marques de l'honneur de votre amitié.

Je me ſerois tenu pourtant au ſimple remerciement que je lui en dois, ſi je ne me croyois pas obligé de lui témoigner la peine extrême que j'ai eue, en apprenant qu'on me regardoit à Vienne comme l'auteur principal de tous les troubles qui agitent aujourd'hui l'Allemagne. Il ne me conviendroit pas dans le moment préſent de me juſtifier d'une accuſation que je ne mérite certainement pas, & moins encore de le faire aux dépens de perſonne. Je ne puis cependant m'empêcher d'aſſurer votre Excellence que votre Cour ne me rend pas juſtice. Bien des gens ſavent combien j'ai été oppoſé aux réſolutions que nous avons priſes, & que j'ai été en quelque façon forcé d'y conſentir, par des motifs très-preſſants qu'on a allégués. Et votre Excellence eſt trop inſtruite de tout ce qui ſe paſſe, pour ne pas deviner aiſément qui mit tout en œuvre pour déterminer le Roi à entrer dans une ligue, qui étoit ſi contraire à mon goût & à mes principes.

J'ai regretté ſouvent, Monſieur, de n'être point à portée de m'en ouvrir à votre Excellence, parce que la connoiſſance que j'ai de ſon caractere & de ſes lumieres me faiſoit préſumer qu'il eût été très-poſſible de trouver des moyens de prévenir une guerre, qui ne pouvoit qu'opérer de grands mal-

heurs & l'effusion du sang humain. Dieu ne l'a pas permis, & j'ose protester que c'est ce qui cause toute l'amertume de ma vie.

Votre Excellence sait tout ce que j'ai tenté sous le regne du feu Empereur, de glorieuse mémoire, pour établir une solide & ferme union entre nos deux Cours. Je l'avois regardée comme le maintien de la tranquillité publique, & sur-tout de la Religion. Je ne veux ni ne dois entrer dans tous les obstacles qui s'y sont opposés; mais je crois avoir donné des preuves non-équivoques de la droiture de mes intentions, & de tout ce que j'ai fait en conséquence, pour parvenir à un projet si desirable.

Les plus grands maux ne sont pourtant presque jamais sans remede, quand on est également disposé de tout côté à le chercher. Il s'agit aujourd'hui d'arrêter du moins les suites d'une guerre qui est prête à embraser toute l'Europe. Je ne puis qu'approuver tout ce que votre Excellence a dit à M. le Maréchal de Belle-Isle, & je conviens qu'il est juste que les propositions d'un accommodement soient proportionnées à la situation où se trouvent les Puissances respectives.

Mais vous êtes trop équitable aussi, Monsieur, & vous connoissez trop l'incertitude des événements, pour ne pas convenir que quelque succès dont Dieu favorise quelqu'un,

l'humanité, la Religion ni même la politique ne doivent pas porter à en abuſer, ni à en tirer tous les avantages dont on pourroit ſe flatter. Ce ſeroit mettre des barrieres inſurmontables à une ſincere réconciliation, & laiſſer des ſemences d'une haine & d'une diviſion éternelles.

Si votre Cour veut bien donner ſon approbation à ces réflexions, & ſe porter à des conditions modérées & raiſonnables, qui ne bleſſent point l'honneur du Roi, j'eſpere que votre Excellence aura lieu d'être contente de mes propoſitions. L'Europe ni la Religion ne ſont pas dans un état tranquille; & la principale attention des grandes Puiſſances doit être de tâcher de leur donner une forme durable & conſtante.

Le Roi ne veut rien pour lui, & votre Excellence n'ignore pas que j'en ai donné une preuve bien convaincante dans les propoſitions que me fit M. Waſnaer, il y a ſix mois. Si j'euſſe été libre, je n'aurois rien oublié pour en faire uſage; mais ſans nommer perſonne, vous ſavez que nous étions malheureuſement liés. Quoi qu'il en ſoit, je ne change point de ſyſtême, & je crois encore que rien n'eſt plus eſſentiel pour la tranquillité de l'Europe, qu'une parfaite union entre nos deux Cours.

C'eſt un ouvrage digne de votre Excellence ; & je mourrois content, ſi les troubles préſents contribuoient à la rétablir & à la conſolider. Je ſaiſis avec empreſſement cette occaſion de vous renouveller les aſſurances du cas infini que je fais de l'honneur de votre amitié & des ſentiments les plus diſtingués, avec leſquels je fais profeſſion, Monſieur, d'honorer votre Excellence.

---

*Au même.*

A Verſailles, 13 Août 1742.

Ce n'eſt qu'avec un extrême étonnement, Monſieur, que je reçois dans ce moment la copie d'une lettre que j'eus l'honneur d'écrire à votre Excellence, le 11 du mois dernier ; & qu'au-lieu d'une réponſe, dont je croyois avoir lieu de me flatter, j'apprends que cette lettre eſt entre les mains de tout le monde à la Haye.

Je ne devois pas m'attendre, ce me ſemble, qu'un témoignage de politeſſe & de confiance à un Miniſtre de votre réputation, de la part duquel ſur-tout j'avois reçu ſouvent des aſſurances d'eſtime & de bonté, devoit avoir un pareil ſort ; & vous m'apprenez un peu durement aujourd'hui que je m'étois trompé. C'eſt une leçon dont je

vous remercie, & dont je tâcherai de profiter; mais que j'aime encore mieux avoir reçue que de l'avoir donnée.

Je n'en ai pas uſé de même pour des lettres beaucoup plus importantes que j'ai reçues en différentes occaſions, quoique j'euſſe pu ſouvent en tirer de grands avantages; mais apparemment que l'uſage eſt différent à Vienne. Il eſt juſte de s'y conformer; je ſais du moins me corriger; & pour commencer à le faire, je me borne, Monſieur, a aſſurer votre Excellence de tous les ſentiments avec leſquels je ne ceſſe de l'honorer depuis ſon dernier voyage en France.

---

## *Lettre du Comte de Stair au Maréchal de Noailles.*

Hanau, 30 Juin 1743.

Monsieur,

Si l'embarras des affaires ne me permet pas de répondre aux lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire, j'eſpere que vous me ferez la juſtice de croire, que je ſuis & ſerai toujours dans les ſentiments de faire la guerre avec toute la généroſité & toute l'hu-

manité poſſible. Je ſerai toujours prêt à interpréter tous les articles qui pourroient paroître indécis, de la maniere la plus convenable à la généroſité. Je vous avoue, Monſieur, que je révere en vous les ſentiments généreux que vous faites paroître en toute occaſion ; de ſorte que je me flatte que quand votre Commiſſaire ſera arrivé, nous ne trouverons nulle difficulté à convenir des articles qui pourroient paroître indécis touchant les bleſſés & les priſonniers de côté & d'autre.

J'ai renvoyé tous les priſonniers François, dont j'avois connoiſſance, & j'ai donné les ordres néceſſaires pour faire relâcher ceux qui étoient entre les mains des Hanovriens. Les Autrichiens, à ce que je crois, auront renvoyé leurs priſonniers.

Vous me permettrez, Monſieur, de vous remercier de toutes vos manieres d'agir généreuſes & polies, leſquelles me font honneur d'une certaine maniere, parce qu'elles ſont tout-à-fait conformes aux ſentiments que j'ai toujours fait profeſſion d'avoir pour M. le Duc de Noailles.

Monſieur, je vous rends graces du ſoin que vous avez eu ſi généreuſement de nos bleſſés ſur le champ de bataille ; j'envoye, par ce trompette, quelques Chirurgiens des nôtres pour en prendre ſoin, & j'envoye en même-temps quelques priſonniers François

qui ſe trouvoient ici : on fera la liſte de tous, pour être balancée de la maniere la plus équitable.

J'ai l'honneur d'être comme je ferai toujours, &c.

*P. S.* Depuis ma lettre écrite, Monſieur, M. de Sillehouette, votre Commiſſaire, eſt arrivé ici, & a apporté votre lettre en date d'aujourd'hui; nous nommerons d'abord de notre côté un Commiſſaire pour traiter avec lui, avec la même bonne foi qui eſt également agréable à vous, Monſieur, & à votre ſerviteur.

---

## *Lettre du Roi au Dauphin.*

6 Mai 1744.

JE loue le deſir que vous avez marqué de me ſuivre à la tête de mes armées; mais votre perſonne eſt trop chere à l'Etat pour oſer l'expoſer, avant que la ſucceſſion à la Couronne ſoit aſſurée par votre mariage. Quand vous aurez des enfants, je vous promets que je ne ferai jamais de voyage à la guerre, ſans vous mener avec moi; mais je ſouhaite & j'eſpere n'être jamais dans le cas de vous te-

nir cette parole. Comme je ne fais la guerre que pour assurer à mon peuple une paix solide & durable, si Dieu bénit mes bonnes intentions, je sacrifierai tout pour lui procurer cet avantage, tout le reste de mon regne. Il est bon que vous entriez de bonne heure dans ces sentiments, & que vous vous accoutumiez à vous regarder comme le pere, plutôt que comme le maître des peuples qui doivent être un jour vos sujets.

---

*LETTRE du Maréchal de NOAILLES au ROI.*

A Aranjuez, le 30 Avril 1746.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ verra dans la dépêche que j'ai l'honneur de lui écrire, & qui lui sera lue par M. d'Argenson dans son Conseil, tout le détail de ce qui s'est passé depuis mon arrivée dans cette Cour, dont je ne répéterai rien dans cette lettre pour ne la pas fatiguer inutilement. Je me bornerai donc à lui rendre compte de quelques particularités qui ne doivent être que pour elle, & je crois que votre Majesté approuvera cette précau-

tion, par la connoiſſance qu'elle a que l'on ne garde pas auſſi ſcrupuleuſement qu'on le devroit le ſecret de ce qui ſe dit dans ſon Conſeil. Il eſt d'une importance infinie qu'il ne puiſſe rien revenir de ce que j'aurois mandé, qui pourroit n'être pas agréable à cette Cour.

Je ſupplie votre Majeſté de croire que c'eſt uniquement pour le bien de ſon ſervice que j'obſerve un pareil ménagement, qui d'ailleurs eſt conforme aux regles de la ſageſſe & de la prudence; mais j'ai cru néceſſaire de vous en prévenir, Sire, parce qu'on ne manquera pas de dire bientôt que je ſuis tout Eſpagnol, & que j'épouſe leurs intérêts.

Après ce préambule, Sire, je commencerai par dire à votre Majeſté que j'ai trouvé le Roi d'Eſpagne ſi changé, que je l'aurois à peine reconnu, ſi je l'avois trouvé ailleurs que dans ſon palais. Il eſt groſſi conſidérablement; il m'a paru plus petit qu'il n'étoit, ayant beaucoup de peine à ſe tenir debout & à marcher: ce qui ne vient que du manque abſolu d'exercice.

A l'égard de l'eſprit, il m'a paru le même, beaucoup de ſens, répondant avec juſteſſe & préciſion à ce qu'on lui dit, quand on lui parle d'affaires, & qu'il veut bien s'en donner la peine.

Il n'a rien oublié de tout ce qu'il a fait, vu & lu; il en parle avec le plus grand plaisir. Il n'y a pas un rendez-vous de chasse de la forêt de Fontainebleau, dont il ne se ressouvienne.

Il vous chérit, Sire, & ne parle de vous qu'avec tendresse & le plus vif intérêt. Il n'y a personne ici qui ne dît à votre Majesté qu'il est plus touché de vos succès en Flandre, que de ceux de l'Infant en Italie; & on peut dire avec vérité que ce Prince a le cœur tout François.

A l'égard de la Reine, elle me paroît avoir de l'esprit, de la vivacité, entend finement, répond juste : elle a une politesse noble. Je n'ai pas encore assez traité avec elle, pour avoir pu approfondir son caractere; mais en général, je crois que l'on peut avoir excédé dans les portraits que l'on en a faits. Elle est femme, elle a de l'ambition : elle craint d'être trompée, elle l'a été, ce qui lui donne de la défiance, qu'elle pousse peut-être un peu trop loin; mais je crois qu'un homme sage, désintéressé, & qui sauroit gagner sa confiance, la rameneroit avec patience à ne prendre que des partis raisonnables. Il ne s'agit que de trouver des hommes de cette espece, & l'on m'a dit qu'ils étoient assez rares dans tous les temps & dans tous les pays.

Au ſurplus, lorſqu'il eſt queſtion de votre Majeſté, la Reine d'Eſpagne ne s'exprime que dans les termes du plus grand reſpect & du plus ſincere attachement. Voilà ce que j'ai pu appercevoir juſqu'à préſent, par rapport à leurs Majeſtés Catholiques.

Quant au Prince des Aſturies, à ſa figure près, il paroît fort aimable, & avoir grande envie de plaire. Il m'a fait pluſieurs queſtions ſur votre Majeſté d'une maniere à me faire penſer qu'il prenoit un véritable intérêt à ce qui la regardoit.

La Princeſſe eſt plus polie, paroît avoir de l'eſprit, & cherche toujours à dire des choſes obligeantes; mais ſon viſage eſt tel qu'on ne peut la regarder ſans peine. Du reſte, elle eſt grande; on dit qu'elle a eu la taille belle : pour le préſent, elle eſt fort engraiſſée.

Je reviens, Sire, à Madame *, & c'eſt avec un grand plaiſir. Elle eſt infiniment mieux que lorſqu'elle eſt partie de France. Rien n'égale l'amour des grands & des petits pour cette Princeſſe. Elle eſt en effet charmante; ſa figure eſt très-agréable, les plus beaux yeux du monde, le regard perçant &

* Fille ainée de Louis XV., épouſe de l'Infant D. Philippe.

annonçant de l'eſprit, bonne, franche, cherchant à plaire & à obliger, & pour tout dire en un mot, Sire, c'eſt votre véritable portrait. Que votre Majeſté ait la bonté de juger après cela, de l'impreſſion qu'elle a faite ſur mon cœur & ſur mon eſprit, & du pouvoir qu'elle peut avoir ſur moi.

L'Infant D. Louis eſt aſſez bien fait, timide à l'excès, ce qui le rend un peu ſauvage, & il paroît juſqu'à préſent qu'on ne peut pas encore le bien définir.

Mais, Sire, je ne puis finir le compte que j'ai à rendre à votre Majeſté de la famille Royale d'Eſpagne, ſans lui parler d'une Princeſſe qui lui appartient de près : c'eſt de ſa petite-fille. Jamais on ne vit une ſi jolie enfant : elle eſt très-grande pour ſon âge, ſon viſage eſt des plus agréables ; mais ſur-tout, Sire, ſon maintien & l'air de dignité avec lequel elle reçoit ſon monde. Elle ſent déja ce qu'elle eſt, à qui elle appartient, & ce qu'elle doit être un jour.

Après avoir eu l'honneur d'entretenir votre Majeſté de ce qui concerne les Princes & Princeſſes de cette Cour, je crois qu'elle approuvera que je lui diſe en peu de mots le plan de conduite que je me ſuis preſcrit.

Votre Majeſté verra dans ma dépêche ce qui s'eſt paſſé dans mes deux premieres audiences particulieres. Je crois qu'elle approu-

vera que je n'aye pas insisté dans la premiere sur ce qui concerne le partage de l'Infant, quoique ce soit le principal & le plus intéressant objet de ma mission. Le Roi d'Espagne avoit préparé sa réponse, & je vis que le rouge commençoit à lui monter au visage; ce qui me fit changer la conversation & passer à l'échange des prisonniers François, qui me fut sur le champ accordé.

Après y avoir bien réfléchi, je me suis déterminé à faire un mémoire pour prouver la nécessité de se fixer à un parti raisonnable sur l'établissement de l'Infant. Je le remettrai la veille à leurs Majestés Catholiques, & le lendemain je leur parlerai. Les mouvements seront moins vifs, & je serai plus en etat de discuter trauquillement l'affaire.

Comme il est absolument nécessaire de tirer la Reine d'intérêt, j'ai imaginé un moyen dont j'aurai l'honneur de rendre compte incessamment à votre Majesté, & qui me paroît propre à obtenir les consentements que nous pouvons desirer. Je ne répondrai cependant de rien positivement à votre Majesté. Ce qui dépend de la volonté des hommes étant toujours très-incertain, & sur-tout dans une Cour telle que celle où je suis. Mais comme il est de l'intérêt de votre Majesté d'avoir une influence supérieure sur l'Espagne, je crois que l'on doit tenter toutes les

voies de douceur & de négociation, avant que d'en venir à celles de la force & de l'autorité, contre leſquelles on eſt facilement révolté. On ne s'eſt jamais donné la peine, dès le temps du feu Roi, de connoître à fond ce pays; mais c'eſt une matiere de diſcuſſion à remettre & à traiter à mon retour avec votre Majeſté. Elle eſt importante pour le bien de ſon ſervice & l'avantage de la France.

Je finirai cette lettre par dire à Votre Majeſté que le Roi d'Eſpagne m'a parfaitement bien reçu, qu'il me paroît content qu'elle m'ait choiſi. La Reine me marque auſſi beaucoup de bonté, & grande envie de me perſuader qu'elle n'eſt pas telle qu'on l'a dépeinte à Votre Majeſté. Elle me fait chaque jour quelques petites confidences. Je ne diſſimulerai pas cependant qu'il entre dans ſes converſations beaucoup de plaintes ſur pluſieurs perſonnes dont je ne parlerai point à Votre Majeſté pour le préſent, cette lettre n'étant déja que trop longue.

J'apprends dans le moment une nouvelle qui me fait une peine infinie : c'eſt le départ prompt de Votre Majeſté pour la Flandre. Je ne me conſole point de la ſavoir à l'armée, & de n'être pas auprès d'elle. Mon Secretaire en deviendra fou. Je vais faire tous mes efforts pour terminer le plus promptement les affaires dont je ſuis chargé, pour

me rendre auprès de Votre Majeſté. Mais on ne va pas auſſi vîte que l'on voudroit en fait de négociation.

Je conjure Votre Majeſté de me continuer ſes bontés & ſa confiance, & d'être bien perſuadé de l'attachement le plus fidele & du profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

---

## LETTRE *du Comte* D'ARGENSON *au Maréchal de* NOAILLES.

Au camp de Bouchout, le 26 Mai 1746.

JE ſens avec toute la reconnoiſſance que je dois, Monſieur, la marque de confiance & d'amitié que vous me donnez, en me parlant auſſi naturellement que vous faites ſur la façon dont on vous a dit que mon frere s'étoit expliqué par rapport à la Cour d'Eſpagne. J'ai vu la lettre particuliere de votre main, dans laquelle, en touchant plus légérement cet article avec lui, vous ne laiſſez pas cependant de le lui faire ſuffiſamment entendre. J'y ai ajouté mes réflexions lorſqu'il me l'a fait voir; il ſe défend d'y avoir donné lieu, & aſſure que ce n'a jamais été qu'au Conſeil ou avec ceux qui le compoſent, qu'il a expoſé librement ſa façon

de penſer, ſuivant les circonſtances qui s'en ſont préſentées.

A l'égard du Maréchal de Maillebois, auquel je ne prends pas le même intérêt, mais dont j'aime beaucoup le fils, je ne ſuis pas ſi ſenſible à ce que vous avez fait pour lui. Si je croyois qu'il y en eût un autre plus propre que lui à ſervir le Roi en Italie, je vous aſſure que je ſerois le premier à le propoſer; mais s'il doit y reſter, il me ſemble qu'il eſt du bien du ſervice de rapprocher de lui les diſpoſitions de la Cour de Madrid; d'écarter, s'il étoit poſſible, ceux qui lui ſont ouvertement oppoſés auprès de l'Infant D. Philippe, & de ſoutenir M. de Gages, avec lequel il n'a pas ceſſé de s'entendre. De mon côté, je ne prêche autre choſe que la ſoumiſſion à l'Infant, le concert avec M. de Gages, & de ne point déclamer avec trop de hauteur contre ceux qui ſont occupés à lui nuire. Je tâcherai auſſi, autant que je le pourrai, que ce ſoit ſon fils qui ſoit perſonnellement chargé de tout la relation avec l'Infant D. Philippe.

LETTRE

## LETTRE *du Roi d'Eſpagne à* LOUIS XV.

A Aranjuez, le 5 Juin 1746.

MONSIEUR mon frere & neveu, le Maréchal de Noailles partant d'ici pour s'en retourner auprès de Votre Majeſté, je l'ai chargé de lui repréſenter pluſieurs choſes de ma part, qu'il aura l'honneur de lui communiquer, & auxquelles j'eſpere qu'elle voudra bien faire attention. Je dois en même-temps faire la juſtice au Maréchal, de dire à Votre Majeſté que je ſuis très-content de lui, & que je l'ai trouvé un très-honnête homme & fort bien intentionné pour l'union qui doit être entre nous & nos Royaumes, tel que je l'ai connu il y a long-temps. Je profite auſſi de cette occaſion pour renouveller à Votre Majeſté les aſſurances de ma tendre amitié, &c.

## *Autre Lettre du Roi d'Eſpagne.*

MONSIEUR mon frere & neveu, la lettre de Votre Majeſté que le Maréchal de Noailles m'a rendue pour m'apprendre ſon

retour en France, m'a fait en quelque maniere de la peine, par l'éloignement qu'elle m'annonce d'un Miniſtre qui m'eſt ſi agréable, & qui a ſu s'acquitter avec tant de ſatisfaction de ma part, des ordres de Votre Majeſté; mais d'un autre côté, elle m'a fait un ſenſible plaiſir par l'occaſion que le retour de ce Miniſtre me préſente, de pouvoir, par ſon moyen, informer pleinement Votre Majeſté de la ſincérité avec laquelle je réponds à l'affection qu'elle a pour moi. Témoin de tous mes ſentiments, il ne manquera pas de les expoſer fidélement à Votre Majeſté, comme je l'attends de ſon honneur & de ſa probité. Il eſt chargé de communiquer à Votre Majeſté d'autres choſes d'égale conſéquence. Je ne doute point qu'il ne les lui rapporte avec le même zele & empreſſement qu'il a toujours montré, dans tout ce qui intéreſſe les deux Couronnes. Enfin, je dois aſſurer encore une fois à Votre Majeſté qu'il eſt digne des marques les plus éclatantes de ſon eſtime, & que je ſuis avec l'amitié la plus conſtante, &c.

LETTRE *du Maréchal de* NOAILLES *au Roi.*

A l'Eſcurial, le 12 Juin 1746.

SIRE,

C'EST de l'Eſcurial que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Majeſté. Je reçus le 8, environ ſix heures avant mon départ d'Aranjuez, la lettre dont elle m'a honoré du 26 Mai par le retour d'un de mes couriers, & je remis celles dont elle me chargeoit pour le Roi d'Eſpagne, pour Madame Infante, & pour le Chevalier de beaucoup d'ordres. Je partis le même jour pour Madrid, où je n'ai reſté que les deux jours que je m'étois propoſé, ſuivant le compte que je lui ai rendu par le dernier ordinaire.

Je parts demain pour St. Ildefonſe, d'où je prendrai la route de la vieille Caſtille pour me rendre le plutôt que je pourrai à Bayonne, ſans cependant pouvoir eſpérer de faire plus de diligence qu'il plaira à nos mules & à nos muletiers, qui ſont également fantaſques....

Je n'allongerai pas cette lettre par le récit des rares & triſtes beautés que l'on voit dans ce fameux & magnifique monaſtere. Si j'ai à me retirer jamais dans quelqu'un pour

y finir mes jours, je ne choiſirai certainement pas celui-ci, quelque riche qu'il ſoit.

Je n'ai rien de nouveau à mander à Votre Majeſté de la Cour, de laquelle je ſuis parti il y a quatre jours; je me réſerve à lui en parler plus en détail que je n'ai fait juſqu'ici, lorſque j'aurai le bonheur d'être auprès d'elle. J'en ai la plus vive impatience, auſſi-bien que de lui renouveller les aſſurances du tendre attachement, du parfait dévouement & du profond reſpect avec leſquels je ſuis, &c.

---

LETTRE *du Maréchal de* NOAILLES *au Roi & à la Reine d'Eſpagne.*

A St. Ildefonſe, le 14 Juin 1746.

SIRE, MADAME,

J'obéis à Vos Majeſtés. Elles m'ont ordonné de leur rendre compte de ce que je penſerois de St. Ildefonſe; ce n'eſt pas un ouvrage facile : mais quand les Rois commandent, la ſoumiſſion doit être prompte & exacte.

Il y a trente heures que je ſuis dans l'admiration & accablé ſous le poids de la multitude & de la diverſité d'objets, également

ſinguliers & dignes d'applaudiſſement. Je puis aſſurer Vos Majeſtés qu'il n'y a point de flatterie dans ce que j'ai l'honneur de vous dire; & pour le prouver, je vais, autant qu'il ſera en mon pouvoir, leur peindre avec la ſimplicité & la vérité dont je fais profeſſion ce que je penſe.

Les fées ont fait les jardins, les hommes ont fait le palais, les architectes ont embelli la face du jardin, ſur-tout l'avant-corps du milieu; les aîles n'y répondent pas.

Les arts ont décoré l'intérieur du palais; & l'aſſemblage magnifique de tableaux & de ſtatues antiques, ſurpaſſe ce que l'on en peut dire. On y voit les ouvrages les plus exquis de tout ce que l'Italie & la Flandre ont produit de plus grands peintres; & quand la galerie ſera achevée, on y trouvera en ſculpture les précieux reſtes de l'antiquité la plus reculée.

Les deux cabinets du bout de l'appartement, que l'on m'a dit être du plus ancien bâtiment, ſont d'un goût ſingulier & des plus agréables. Les glaces environnées du plus beau laque de la Chine, produiſent un effet admirable dans le dernier. Celui qui précede n'eſt pas moins agréable dans un goût différent.

Je reviens aux jardins : je n'ai rien vu dans ce genre qui en approche; je com-

mencerai par dire à Vos Majeſtés ce que je penſe de la ſingularité de leur ſituation.

Bien-loin qu'elle produiſe un mauvais effet, elle ajoute, ſelon moi, une véritable beauté. Les montagnes, malgré leur aridité & la neige qui couvre leurs cimes, font une perſpective admirable, & forment le fond du tableau, qui fait valoir la belle verdure des arbres & des palliſſades du jardin, & le cryſtal des jets-d'eau qui les ſurpaſſent de beaucoup par leur hauteur extraordinaire.

Faut-il parler en détail à Vos Majeſtés des différentes fontaines que j'ai vus? j'y ſerai bien embarraſſé : eſſayons cependant, puiſqu'elles le veulent ainſi.

Je commencerai par celle de l'Evantail, qui m'a conduit de ſuite au Neptune, à l'Apollon & à l'Andromede. Rien n'eſt comparable à la beauté & à l'abondance de ces différentes fontaines qui ſe préſentent en amphithéâtre d'un coup-d'œil, quoique ſéparées les unes des autres.

J'ai paſſé enſuite le long de la riviere, qui forme une infinité de caſcades également bien fournies d'eau; & delà au pont & à la gerbe, autre effet d'eau très-particulier dans ſon genre.

On m'a conduit enſuite à la caſcade que Vos Majeſtés voyent du milieu de leur pa-

lais; rien n'eſt plus beau ni mieux exécuté : le marbre de la caſcade, les figures, les vaſes des deux allées qui l'accompagnent, & la parfaite verdure des arbres & paliſſades, forment le plus beau payſage que jamais le Claude Lorrain auroit pu peindre dans ſes plus excellents Ouvrages.

L'Éole & le combat des vents, ſoumis à ſon empire, m'ont étonné; j'ai vu enſuite l'Amphitrite qui m'a plu infiniment, auſſi-bien que le cabinet qui eſt au-deſſus, & d'où l'on découvre une allée qui ſemble annoncer qu'on pouſſera peut-être juſqu'au haut de la montagne, à laquelle on apprendra à devenir obéiſſante comme on a fait au reſte du terrein de St. Ildefonſe.

Que dirai-je à Vos Majeſtés des dragons, des taſſes, de la fontaine, du panier & de ſes trois changements, de la place où Mercure enleve Pandore, des huit fontaines enfermées dans le plus beau marbre blanc, & des huit autres qui ſe font appercevoir dans autant d'allées qui aboutiſſent à cette place; je ne trouve plus d'expreſſions pour marquer & ma ſurpriſe & mon admiration.

Mais c'eſt aux fontaines de Latone, aux bains de Diane & à celle de la Renommée, qu'il faudroit réſerver les termes les plus choiſis, pour leur donner des louanges convenables. Rien n'eſt plus ſurprenant que ces

différents effets d'eau & leur élégante distribution. Le jet-d'eau de la Renommée est le plus beau, le plus grand & le mieux fourni que j'aye vu, & que je croye que l'on puisse voir.

Je finirai la relation de ma promenade par avoir l'honneur de dire à Vos Majestés qu'elles ont le plus beau, le plus singulier & le le moins imitable jardin qui soit, qui ait été dans l'univers; je n'en excepte pas ceux de Sémiramis.

J'ai l'esprit trop préoccupé par l'admiration pour me laisser la liberté de dire rien qui puisse approcher de la critique; il y auroit peut-être bien quelques légeres observations à faire par rapport aux bâtiments; j'avouerai que les Fées qui ont présidé à la disposition & à l'arrangement des jardins, n'ont pas eu la même attention à la construction du palais; mais il y a lieu d'espérer que lorsque Mercure aura achevé d'enlever Pandore, il viendra quelque nouvelle Fée qui achevera de mettre la derniere main aux bâtiments, pour les rendre aussi parfaits que le sont les jardins.

Je craindrois d'importuner Vos Majestés, si j'entrois dans le détail des manufactures de glaces & de crystal que j'ai vues, dans celui des potagers, de la faisanderie & d'une infinité d'autres choses; & pour ne point

abuſer de leur patience, je finirai par dire que rien n'égale la bonne réception que l'on m'a fait ici. M. le Marquis de Galliani m'a fait un accueil dans lequel, outre ſa politeſſe ordinaire, j'ai reconnu les bontés ſingulieres de Vos Majeſtés. Je les conjure d'en recevoir mes très humbles remerciements, & les nouvelles aſſurances de l'inviolable attachement, du plus ſincere dévouement, & du plus profond reſpect avec leſquels je ſuis, &c.

---

LETTRE *du Maréchal de* NOAILLES *au Maréchal de Saxe.*

A Marly, 21 Janvier 1748.

DEPUIS que je ſuis à Marly, mon très-cher Maréchal, je ne ſuis occupé que de vous. Je penſe continuellement au ſujet de nos dernieres converſations; & plus je combine les différentes circonſtances, plus je me confirme dans l'idée que rien n'eſt plus important ni plus néceſſaire que de former prématurément & le plutôt poſſible l'entrepriſe dont nous avons parlé.

Il n'eſt pas douteux que les ennemis ne raſſemblent beaucoup de forces pour la campagne prochaine. Les Ruſſes vont ſe mettre

en marche, & les Suiſſes fourniſſent de nouveaux ſecours aux Hollandois, ſans compter ce qu'ils pourront ramaſſer d'ailleurs. Enfin, on doit s'attendre à leur voir une armée plus conſidérable qu'ils ne l'ont eue juſqu'à préſent.

Il y a bien de l'apparence que lorſque toutes leurs forces ſeront raſſemblées, ils voudront opérer une diverſion, ſoit ſur la Moſelle, ſoit vers la baſſe-Alſace. Dans ce cas, on ſera obligé d'y envoyer des troupes, & d'y former une armée, pour s'oppoſer à leurs entrepriſes; ce qui diminuera d'autant celle du Roi en Flandre, quoique l'on puiſſe toujours ſuppoſer qu'elle y conſervera de la ſupériorité ſur ce qui reſtera aux ennemis. Mais il paroît qu'il eſt bien eſſentiel de les prévenir, afin d'aſſurer le ſuccès de la campagne prochaine, qui nous donnera ſans doute la paix, s'il eſt tel qu'on peut s'en flatter.

Je joins ici un Mémoire de mes réflexions ſur ce ſujet, ainſi que je vous l'ai promis. Je le ſoumets entiérement, mon très-cher Maréchal, aux vôtres; & je me flatte que vous voudrez bien me faire part du jugement que vous en porterez. Rien n'égale, mon très-cher Maréchal, les ſentiments avec leſquels, &c.

# MÉMOIRE

## *Du Maréchal de* NOAILLES.

Pour la campagne de 1748.

IL n'y a peut-être jamais eu d'occaſion où l'on pût appliquer avec plus de raiſon que dans la conjoncture préſente, la maxime reçue de tout temps, que nul projet de guerre ne peut être véritablement utile, qu'autant qu'il eſt relatif à l'intérêt politique d'un Etat.

Après les démarches que la France a faites, il ne paroît pas que l'on puiſſe déſormais mettre en doute qu'elle ait d'autre objet dans la continuation de la guerre, que de forcer ſes ennemis à concourir au rétabliſſement de la paix à des conditions raiſonnables.

Ces principes une fois expoſés, il convient d'examiner :

Quelle eſt parmi les ennemis la Puiſſance dont l'influence peut contribuer le plus à rétablir ou à éloigner la paix ?

Quelle eſt l'objet que cette Puiſſance peut ſe propoſer dans la pourſuite de la guerre ?

Ce qu'il convient & ce qu'il eſt poſſible de faire pour s'oppoſer à ſes projets?

Enfin, de quel côté l'on doit porter la guerre & faire les plus grands efforts?

On doit être déſabuſé de l'idée de parvenir à la paix par la voie des Hollandois ou par celle de la Cour de Vienne. Ces Puiſſances ſont en quelque manière ſubjuguées par l'Angleterre, & ſe trouvent dans ſon entiere dépendance. C'eſt donc de l'Angleterre ſeule que dépend la continuation de la guerre, ou le rétabliſſement de la paix.

Les objets que les Anglois peuvent ſe propoſer, ſont fondés ſur différents motifs.

Les premiers n'ont de rapport qu'à eux-mêmes & à eux ſeuls: c'eſt de s'aſſurer pour toujours de la ſupériorité ſur mer, & de s'emparer de tout ce commerce.

Les ſeconds les intéreſſent également, mais les effets ne s'en bornent point à eux ſeuls: c'eſt de conſerver leur influence ſur le continent, d'y ſoutenir leurs alliés, & former & entretenir conjointement avec eux des armées conſidérables, tant pour les défendre & les protéger, que pour s'oppoſer aux accroiſſements de la puiſſance de la France.

Quoique ces derniers motifs ne ſoient ni ſi directs ni ſi perſonnels que les premiers, ils s'appuyent & ſe ſoutiennent réciproque-

ment : ſans les richeſſes que le commerce procure aux Anglois, ils ne pourroient ſoutenir leurs alliés, ni entretenir de ſi puiſſantes armées ; & du moment qu'ils n'auroient plus d'alliés, la France ceſſant alors d'avoir des ennemis ſur le continent, ſeroit en état de diſputer aux Anglois la ſupériorité ſur mer, & de ſoutenir & d'accroître ſon commerce au préjudice de celui d'Angleterre.

C'eſt donc l'union étroite des Anglois avec leurs alliés, qui fait la force des uns & des autres.

Il paroît que les Anglois fondent principalement leurs eſpérances ſur l'idée de fatiguer la France par la continuation de la guerre. Ils ſe flattent que leur crédit leur fournira plus de reſſource que le Roi n'en trouvera dans ſes finances ; & qu'enfin l'on ſera obligé d'accepter les conditions qu'ils voudront dicter pour leurs alliés, quand même les nouveaux efforts qu'ils font pour augmenter leurs armées, ne pourroient leur procurer des événements aſſez heureux & aſſez déciſifs, pour parvenir à ce qu'ils ſe promettent de la ſeule durée de la guerre.

Dans la ſituation où eſt l'Angleterre, ayant une marine nombreuſe & ſupérieure, elle n'a rien à craindre de toute entrepriſe du dehors, qui n'eſt point ſoutenue & appuyée par des forces maritimes. Une pareille en-

treprise ne pourroit qu'opérer une diversion, utile à la vérité tant qu'elle dureroit, mais qui finiroit par de fâcheuses catastrophes, comme on en a l'exemple dans celles qui ont été formées en faveur de la Maison de Stuart.

Il ne reste donc de moyen à la France de faire une guerre solide contre l'Angleterre, qu'en l'attaquant indirectement dans ses alliés; & en prenant de si justes mesures pour assurer ses succès, que l'Angleterre puisse enfin reconnoître l'inutilité des dettes qu'elle contracte pour le soutien de la guerre, & les dangers auxquels elle peut s'exposer par l'abus qu'elle fait de son crédit.

La conquête entiere des Pays-Bas Autrichiens, à l'exception des Duchés de Luxembourg & de Limbourg, ne laisse plus à la France de choix que celui d'attaquer ou la Reine de Hongrie du côté de l'Italie, & en même-temps le Roi de Sardaigne, ou les Hollandois dans leur propre pays.

Il n'est pas difficile de démontrer que de ces deux partis, celui de porter les plus grands efforts contre les Hollandois, est le plus capable d'affecter les Anglois.

De tous leurs alliés, les plus chéris sont sans contredit les Hollandois. Le Gouverne-

ment actuel de cette Républigue eſt l'ouvrage de la faction Angloiſe, & c'eſt cette faction qui regne aujourd'hui en Hollande ſous le nom & l'autorité d'un Stadhouder, uni à la famille Royale d'Angleterre par la plus étroite alliance. Il eſt de la gloire comme de l'intérêt des Anglois de maintenir le nouveau Gouvernement de cette République & ſon Stadhouder, à quelque prix que ce ſoit; & pour cet effet même, de procurer le rétabliſſement de la paix, s'ils ne peuvent ſe promettre de leurs efforts, de remplir cet objet par les voies de la guerre. La ſituation où ſe trouve la Hollande, eſt trop violente pour qu'elle puiſſe durer pluſieurs années telle qu'elle eſt aujourd'hui.

Ce motif n'eſt point le ſeul qui rend le ſort des Pays-Bas & de la Hollande extrêmement intéreſſant pour l'Angleterre. Comme de tous les accroiſſements dont la France eſt ſuſceptible, ceux qu'elle feroit dans les Pays-Bas contribueroient le plus à l'augmentation de ſa puiſſance, de ſon commerce & de ſa navigation; que ce pays d'ailleurs eſt à portée des côtes d'Angleterre : on ſent combien la jalouſie de cette nation eſt intéreſſée à ce que la France n'étende pas ſa domination d'un côté auſſi important à tous égards..

Dès qu'il eſt établi & conſtaté que le parti le plus convenable que la France puiſſe prendre dans la pourſuite de la guerre ſur terre, relativement aux Anglois, eſt de porter les plus grands efforts du côté des Pays-Bas; il s'agit enſuite de ſe déterminer ſur les projets & les opérations les plus propres à procurer de nouveaux ſuccès & à aſſurer les anciens.

Il n'y a preſque plus lieu de douter que les trente mille Ruſſes, à la ſolde de l'Angleterre & de la Hollande, ne ſe mettent en marche dans le courant de ce mois ou dans le commencement de l'autre. Les Hollandois d'ailleurs n'épargnent ni ſollicitations ni dépenſes pour tâcher de raſſembler quelques troupes, tant en Allemagne qu'en Suiſſe.

On doit s'attendre que les ennemis auront des forces très-conſidérables en campagne; mais quelque diligence que les Ruſſes puiſſent faire, comme il n'y a guere d'apparence qu'ils puiſſent arriver que vers la fin de Juin ou même en Juillet, on ſent dès-lors toute la néceſſité de former quelqu'entrepriſe prématurée, telle qu'elle puiſſe donner la facilité d'en former de nouvelles, lorſqu'on ſera en état de les exécuter; telle en même-temps qu'elle puiſſe ôter aux ennemis tout moyen de rien entreprendre ſur les conquêtes du Roi.

Cette entrepriſe ne peut être que celle de Maeſtricht. Cette conquête remplit tous les objets, & pare à tous les inconvénients dans tous les cas.

C'eſt la ſeule porte qui reſte aux ennemis pour entrer dans le Brabant, & l'entrée leur en ſera fermée, dès qu'on pourra leur enlever cette place.

Maeſtricht appuyera la droite des conquêtes du Roi, comme Anvers en appuyera la gauche : il ne ſera plus queſtion que de fortifier le Démer, & dès-lors les conquêtes du Roi ſeront auſſi inexpugnables qu'il eſt poſſible qu'un pays le ſoit à la guerre.

On a ſenti toute l'importance de Maeſtricht, dans la guerre de 1701, & l'on s'eſt repenti plus d'une fois de n'en avoir pas fait le ſiege en 1702, comme on avoit pu le faire.

Par la priſe de cette place, on coupe pour ainſi dire les ennemis en deux, en ſéparant ce qui ſera du côté de la baſſe-Meuſe d'avec ce qui ſera dans le pays de Luxembourg.

On les prive de toutes les ſubſiſtances en-deçà de la Meuſe, & l'on s'en aſſure pour les troupes du Roi.

Les ennemis ne peuvent plus ſe porter vers le Brabant que par un pays de bruye-

res & de ſable, preſque impraticable pour de grandes armées, & où elles ne peuvent point ſe tenir aſſemblées faute d'y pouvoir ſubſiſter.

S'ils ſe propoſent de faire un corps d'armée ſéparée, qui ſeroit compoſée de Moſcovites & d'Autrichiens, pour ſe porter vers la Moſelle, comme on paroît l'annoncer, Maeſtricht met à portée d'intercepter leurs derrieres & leurs communications.

Si même l'armée de diverſion que les ennemis peuvent former des Moſcovites, ſe portoit vers le Rhin du côté de la baſſe-Alſace, Maeſtricht donnant de grandes facilités pour la défenſive dans les Pays-Bas, on ſeroit d'autant plus en état d'en détacher des troupes pour les oppoſer à celles des ennemis.

Au ſurplus, ce dernier projet de leur part, eſt d'autant moins à craindre que l'Alſace eſt hériſſée de places, & qu'ils trouveront beaucoup d'obſtacles pour y former quelque entrepriſe importante, n'ayant dans cette partie aucune place propre à y faire des dépôts ; en ſorte qu'on pourroit toujours conſerver la ſupériorité dans les Pays-Bas.

Par rapport aux quartiers d'hyver qu'ils auront à prendre à la fin de la campagne, on ſent combien la conquête de Maeſtricht en rendra la poſition difficile.

Enfin, la priſe de Maeſtricht raffermiroit de plus en plus les alliés que le Roi peut avoir en Allemagne, contribueroit à la neutralité de l'Empire, & pourroit peut-être produire quelques bons effets par rapport au Roi de Pruſſe.

Toutes ces conſidérations font ſentir ſuffiſamment l'importance de cette conquête.

Il ne reſte plus, dans le cas où l'on ſe déterminera à en faire le ſiege, qu'à examiner les moyens d'en aſſurer le ſuccès.

Cette entrepriſe en elle-même, à ne l'enviſager que par la manœuvre du ſiege, quoique la place ſoit forte, ne préſente cependant point de difficultés qui puiſſe faire craindre pour le ſuccès : c'eſt un ſiege comme un grand nombre d'autres, où la nature de la place ne fait point enviſager d'obſtacles d'un genre ſingulier, qu'on ne puiſſe ſurmonter par les regles ordinaires.

La principale difficulté ne provient que des deux rivieres à la rive droite de la Meuſe, qui tombe dans ce fleuve au-deſſus & au-deſſous de Maeſtricht, & qui forment une eſpèce de baſſin dont il eſt très-difficile de dépoſter ceux qui l'occupent les premiers; en ſorte qu'il s'agit d'y arriver & d'y être placé avant que les ennemis puiſſent s'y raſſembler & s'y oppoſer.

Ce point, quoique difficile, n'eſt cependant point dans l'ordre des choſes impoſſibles; mais il exige des meſures bien concertées, & une exécution prompte & ſubite, pour devancer les ennemis devant Maeſtricht.

Une des premieres & des principales attentions que l'on doit avoir, eſt de garder le plus profond ſecret. Il faut en dérober la connoiſſance, & donner le change non-ſeulement aux ennemis, mais encore aux troupes qui doivent être employées à cette entrepriſe, & que ceux qui ſeront chargés de la faire exécuter l'ignorent juſqu'au dernier moment.

Pour cet effet, il paroît convenable de faire toutes les diſpoſitions & les arrangements néceſſaires, comme ſi l'on vouloit porter la guerre du côté de la Zélande, & que l'on méditât le ſiege de Bréda : il faut agir & faire mouvoir les troupes à portée de ces cantons, de maniere que les ennemis ne puiſſent ſe diſpenſer, de leur côté, de faire toutes les diſpoſitions néceſſaires pour s'y oppoſer.

Il ne ſeroit pas même de la prudence, quant à ce qui concerne ces préparatifs, de s'en tenir à de ſimples feintes. Comme les événements ſont incertains à la guerre, il ſeroit à propos, dans le cas où des diffi-

cultés imprévues empêcheroient l'exécution du ſiege de Maeſtricht, qu'au défaut de cette entrepriſe, on en pût former quelque autre, afin de ſoutenir l'honneur des armes & d'éviter les ſuites qui pourroient réſulter de l'opinion d'un projet échoué.

La difficulté ne ſera pas d'arriver devant Maeſtricht avant les Hollandois, Anglois & Hanovriens, ces troupes ayant leurs quartiers à portée de la Hollande : mais il n'en eſt pas de même des Autrichiens, qui ſont répandus dans le Luxembourg, le Limbourg, le pays de Liege & les environs de Cologne : tous ces quartiers ſont peu éloignés de Maeſtricht ; & ſi l'on n'uſe de ſurpriſe & de diligence, il ne ſera pas aiſé de les prévenir.

Il paroît qu'on ne peut ſe propoſer que deux manieres de remplir cet objet.

La premiere en traverſant le pays de Luxembourg à la droite de la Meuſe, avec un corps conſidérable.

Il eſt vrai que le chemin que prirent les ennemis en 1746, lorſque M. le Maréchal de Saxe les dépoſa de devant Namur, par les manœuvres en même-temps les plus ſages & les plus audacieuſes, eſt très-mauvais.

Mais il y en a un autre qui va de Luxembourg à Limbourg, & de-là à Aix-la-Chapelle. L'armée du Roi y paſſa en 1701. Elle

y pourroit paſſer de nouveau; &, ſans ſe porter juſqu'à Aix-la-chapelle, ſe replier ſur Maeſtricht.

Ce qu'il y auroit à craindre en prenant cette route, ce ſeroit,

1°. La diſtance, y ayant huit à neuf jours de marche, en partant de la frontiere des Evêchés;

2°. Tous les inconvénients qui peuvent ſurvenir dans une marche auſſi longue & auſſi combinée;

3°. Les retardements que peuvent occaſionner nombre de petites villes fermées, où les Autrichiens ont des troupes en quartiers; ce qui mettroit dans la néceſſité & dans l'embarras de mener quelques pieces de batteries à la ſuite des troupes.

Toutes ces différentes circonſtances pourroient donner aux ennemis le temps de faire retirer ſous Maeſtricht tout ce qui ſeroit endeçà, & d'y faire avancer tout ce qui eſt au-delà, le long de la Meuſe & du côté de Cologne.

La ſeconde maniere, ſeroit de ſe porter bruſquement par la gauche de la Meuſe, & de paſſer cette riviere en pluſieurs endroits, pour ſe raſſembler enſuite à un point qui ſeroit donné & marqué, d'où l'on s'avanceroit en force ſur la Béruine pour la paſſer; ce que l'on aſſure n'être pas fort difficile,

y ayant plusieurs gués dans cette riviere, & l'on formeroit par-là l'investissement de Maestricht, en se prolongeant jusques sur la Gueule.

Pour l'exécution de ce projet, il faut partir d'abord de nombre d'endroits, parce qu'on ne pourroit commencer par se rassembler en forces, sans allarmer les ennemis, & leur donner à eux-mêmes le temps de se réunir.

En se mettant en mouvement de toutes parts & à la fois, comme si l'on vouloit insulter quelques quartiers des ennemis & les enlever, on profitera de la confusion qui se mettra parmi eux. On pourroit passer la Meuse à Givet, à Dinant, à Namur, à Huy & à Liege, même en plus grande force que par-tout ailleurs. Dans le même temps, on menaceroit tous les quartiers à portée des Evêchés. Les corps qui auroient passé la Meuse au-dessus de Liege, auroient leur rendez-vous à la Chartreuse de Liege, en déposteroient les ennemis, & assureroient par-là le débouché du fauxbourg de Liege au corps le plus considérable qui passeroit par cette ville. Ce même corps, avant que d'y entrer, pousseroit avec vivacité tout ce qui pourroit se rencontrer d'ennemis dans Tongres & aux environs, & tâcheroit de les rejetter au-delà de Maestricht. Toutes

ces troupes enſuite réunies inveſtiroient Maeſtricht du côté de Wick, tandis que d'autres troupes qui ſe ſeroient avancées par les bruyeres, & en longeant le Démer, viendroient inveſtir Maeſtricht du côté gauche de la Meuſe.

On ſent que tout cela ne peut s'exécuter qu'en y employant un nombre conſidérable de troupes; ce qui eſt d'autant plus néceſſaire, que les Autrichiens qui occupent ces cantons, ſont eux-mêmes nombreux.

Au ſurplus, toutes ces combinaiſons demande beaucoup de juſteſſe & de préciſion, dans le projet comme dans l'exécution; mais c'eſt un détail dans lequel on ne s'eſt pas propoſé d'entrer, & qui dépend d'ailleurs de la poſition des ennemis dans le moment de l'exécution : on n'a eu en vue que d'indiquer quelques points généraux, & d'en ſoumettre la déciſion au Général chargé du commandement de l'armée, qui ſaura mieux qu'on ne pourroit le dire ici, tout ce qu'il convient de faire pour l'entier ſuccès d'une pareille entrepriſe. Les circonſtances paroiſſent exiger que ſa déciſion ſoit prompte : on en peut réduire les objets à trois chefs :

1°. S'il convient des principes qu'on a établis ſur l'importance & la néceſſité de faire prématurément le ſiege de Maeſtricht, & s'il eſt en conſéquence dans la réſolution de l'entreprendre;

2°.

2°. S'il eſt dans l'intention de bruſquer le paſſage de la Meuſe à Liege, & de ſurprendre le poſte de la Chartreuſe, parce que ce point rempli, les plus grandes difficultés paroiſſent ſurmontées;

3°. Quelle époque il juge à propos de fixer, pour faire jouer tous les reſſorts de cette opération, afin que ceux chargés de ſes ordres, en ce qui concerne l'exécution, puiſſent arranger leur détail, & prendre ſi bien leurs meſures, qu'au jour préfix & marqué, tout ſoit prêt & s'exécute avec exactitude & préciſion.

Il n'eſt pas douteux que quelque parti que l'on prenne, l'entrepriſe de Maeſtricht a ſes difficultés; mais il y a lieu de croire que de ſon ſuccès dépendra tout celui de la campagne prochaine : les avantages qui en réſulteroient ſont ſi ſupérieurs aux inconvénients qui pourroient s'y rencontrer, qu'il paroît de la prudence & d'une ſage politique d'en tenter l'événement.

*Fin du IV^e. & dernier Volume.*

# TABLE
## *DES SOMMAIRES.*

1734.

AVantages remportés en Italie dès le commencement de la guerre. — Villars, 1. Coigni & Broglio. — Montemar. — Charles-Emmanuel, Roi de Sardaigne; — mécontent de nos Généraux, 2.

1735.

Lettre du Maréchal de Noailles à ce Prince, 3. — Réponſe du Roi de Sardaigne, 4. — Noailles aimé à Turin, autant qu'eſtimé. — Plan de campagne fait par Coigni, 5. — Obſervations de Noailles ſur ce plan, 6. — Excellents principes de guerre, 7. — Combien la guerre eſt difficile en Lombardie. — Maximes en conſéquence, 8. — Nouveau plan que propoſe le Maréchal, 9. — S'entendre avec le Duc de Montémar; choſe difficile. — Diſette de fourrages. Noailles y pourvoit à Milan, 10. — Etat déplorable de l'armée Françoiſe, 11. — Déſordres honteux qui étoient la cauſe du mal, 12. — Ordre du Roi d'y remédier. — Les ſoldats indignement délaiſſés, 13. — Noailles rétablit l'ordre autant qu'il peut. — Il ne ſe preſſe pas d'agir, par la néceſſité de s'y préparer, 14. — Il défend de haſarder une action dangereuſe, 15. — Lettre remarquable ſur cet objet. — En-

trevue avec Montémar, 16. — Caractere & diſpoſitions de ce Général. — Noailles parfaitement d'accord avec le Roi de Sardaigne, 17. — La Cour de France impatiente de ſa lenteur, quoique indiſpenſable. Il réfute les fauſſes idées du Miniſtere, 18. — Le Garde-des-Sceaux lui rend de mauvais offices. — D'Angervilliers forcé de lui écrire des choſes déſagréables, 19. — Montémar retardé par les mêmes cauſes. — Diſpoſitions nouvelles, 20. — Noailles applaudi enfin par la Cour. — A quel point la licence des troupes s'étoit portée auparavant, 21. — Les chefs eux-mêmes y avoient contribué. — Noailles punit l'Officier pour les fautes de ſes ſoldats, 22. — La diſcipline reprend vigueur, 23. — Excellent effet qui en réſulte. — Conférence à Guaſtalla avec Montémar, 24. — Celui-ci réſolu de ne pas céder le pas au Maréchal. — Il ſaiſit l'occaſion d'un dîner chez le Roi. — On prévient ſagement l'éclat, 25. — Chauvelin s'explique là-deſſus trop vaguement, 26. — Soupçons de Noailles; il évite les pieges. — Accidents. — Connoiſſance du pays, néceſſaire pour juger, 27. — Pont de bateaux rompu & réparé. — Force des armées. — Projet manqué par accident, 28. — Les ennemis contraints de ſe retirer, 29. — Conférence des Généraux. — Priſe de Réveré, 30. — Action d'artillerie Françoiſe. — Noailles mérite de grands éloges. — Le Cardinal de Fleury les lui donne, 31. — Attention flatteuſe du Roi, 32. — Paſſage de l'Oglio. — Priſe de Goïto, 33. — On paſſe le Mincio. — Le Maréchal s'oppoſe à une témérité. — Elle auroit été funeſte, 34. — Fauſſe inquiétude du Marquis de Maillebois. — Ses plaintes imprudentes, 35. — Noailles l'engage

à réparer ſa faute. — Il fait prendre la réſolution de pourſuivre les ennemis, 36. — Action de Cavalerie Eſpagnole. — Le Maréchal fait ſortir d'Italie les Allemands, 37. — Chagrin injuſte d'un Officier-Général. — Jalouſie de Montémar, 38. — On convient du reſte des opérations. — Siege de la Mirandole abandonné aux Eſpagnols, 39. — Louis XV très-content de ſon Général, 40. — Chauvelin ne laiſſe pas de le haïr. — Le Cardinal lui montre de la confiance. — Vues du Maréchal pour la fin de la campagne, 41. — Son ſentiment ſur le ſiege de Mantoue. — Moyens d'empêcher les Impériaux de revenir, 43. — Comment on doit traiter les Vénitiens, neutres en apparence. — Le Roi de Sardaigne refuſe de prêter du canon, 44. — Ses mécontentements contre l'Eſpagne. — Il demeure néanmoins fidele à l'alliance, 45. — Montémar difficile à perſuader. — Chagrins du Maréchal, 46. — L'Eſpagnol preſſe pour le ſiege de Mantoue. — Noailles ſe tire d'embarras avec prudence. — Le Cardinal de Fleury le conſole, & ſe plaint des alliés, 47. — Ce Miniſtre, plus modéré que jamais dans ſes eſpérances, 49. — Noailles entre dans l'Etat de Veniſe. — Plaintes des Vénitiens, parce qu'on manquoit d'argent, 50. — Réponſe de la Cour ſur le ſiege de Mantoue. — Propoſition de Montémar. — Le Roi de Sardaigne ſe refuſe à de nouvelles entrepriſes, 51. — Le Maréchal extrêmement embarraſſé. — Il paſſe l'Adigé & les Eſpagnols auſſi. — Préventions de la Cour de Madrid, excitées par Montémar, 52. — Il étoit à craindre que les Eſpagnols ne ſe retiraſſent en Toſcane, 53. — Impoſſibilité de ſe maintenir ſur l'Agidé. —

Noailles fait bonne contenance, en attendant les ordres de la Cour, 54. — Armiſtice ſigné en Allemagne, ſans que Noailles en fût inſtruit. — Fleury & Chauvelin, trop myſtérieux ſur la négociation. — D'Angervilliers avoit auſſi ſujet de ſe plaindre, 55. — On avoit traité ſans le concours des alliés, 56. — Démarches du Maréchal après les ordres qu'il a reçus. — Il veille à la ſûreté des Eſpagnols. — Difficulté dans la concluſion de l'armiſtice, 57. — Fermeté de Noailles contre les prétentions de Khevenhuller, 58. — Il l'engage à un bon procédé envers les Eſpagnols. — Ces deux Généraux s'abouchent à Mantoue, 59. — Attention du Maréchal pour les alliés. — La Cour ſe repent déja de ne les avoir pas aſſez ménagés, 60. — Noailles avoit prévenu ſes intentions. — On critique cependant ſon traité, 61. — Modération du Roi de Sardaigne. — Mécontentement de la Cour d'Eſpagne. — Khevenhuller veut attaquer Montémar, 62. — Noailles l'en détourne par ſes repréſentations, 63. — Il craint qu'on ne le faſſe agir avec les Allemands. — Mais les alliés acceptent l'armiſtice. — Les Impériaux mangent le pays du Pape, 64. — Voyage du Maréchal à Turin. — Le Miniſtere de France, pointilleux à ſon égard, 65.

1736.

Il ſe plaint avec modération des tracaſſeries, 66. — Articles dont on étoit convenu dans les préliminaires de paix, 67. — Noailles chargé de tous les arrangements. — Intérêts du Roi de Sardaigne, 68. — Conteſtations avec le Général Allemand. — Celui-ci voudroit attaquer les Piémontois. — Noailles prévient des éclats fu-

neſtes, 69. -- Le Cardinal penſe ſur-tout à l'argent. -- Inſtruction qu'il fait pour le Maréchal, 70. -- Il veut qu'on marchande. -- Maniere dont il permet de conclure, 71. -- Précaution pour le ſecret. -- Fleury n'étoit propre que pour la paix, 72. -- Noailles avoit prévenu ſes intentions. -- Ennui que lui cauſent ces petits détails, 73. -- Le traité accompli enfin. -- On laiſſe à l'Eſpagne à terminer ſes affaires, 74. -- Comment le Maréchal recommande ſes fils au Miniſtre, 75. -- Réponſe du Cardinal, 76. -- Mort de Charles VI, ſource de guerre. -- Droits de Marie-Théreſe d'Autriche. -- Le Roi de Pruſſe ſe déclare le premier, 77.

1741.

Pluſieurs compétiteurs. Modération de Louis XV. -- Fleury entraîné malgré lui, 78. -- La Reine de Hongrie ſur le point de tout perdre. -- Charles VII Empereur. 79

1742.

Elle reprend bientôt le deſſus, 79. -- Le Prince Charles de Lorraine. -- L'Empereur dépouillé de ſes Etats. -- Noailles déſapprouvoit cette guerre, 80. -- On s'adreſſe à lui trop tard. -- Projet pour dégager l'armée de Boheme. -- Le Maréchal décide un bon parti, 81. -- On lui donne un commandement ſur la frontiere, 82. -- Eloge que fait de lui le Cardinal. -- Bonne plaiſanterie du Miniſtre, 83. -- Noailles remplit ſa commiſſion. -- Il craint pour Dunkerque, 84. -- Pouvoit-on y faire des fortifications malgré les traités? -- Les ennemis ſembloient menacer la France, 85. -- Ils changent de

projet. -- Correſpondance de Noailles avec Louis XV. -- Il excite le courage du Roi, 86. -- Il parle pour les peuples & pour la gloire du Roi, 87. -- Il propoſe de former une bonne armée. -- Moyen de ſuppléer aux milices. -- Néceſſité d'avoir un plan ſolide. -- Obſtacles aux conſeils dont le Roi peut avoir beſoin, 88. -- Bonnes qualités de Louis XV, 89. -- Sa confiance pour le Maréchal. -- Il penſe à ce qu'il faut, 90. -- Son deſir de la paix. -- Il ordonne de lui dire la vérité, 91. -- Caractere du Roi, dirigé aux vues du Cardinal de Fleury. 92

1743.

Mort de ce Miniſtre, 92. -- Noailles ſacrifie l'eſpérance de lui ſuccéder. -- Principes de Louis XIV, oppoſés au dernier Gouvernement, 93. -- Point de premier Miniſtre ni de favori. -- Eloge du Roi, 94. -- Sur quoi la maxime de Louis XIV étoit fondée. -- Regne glorieux ſans premier Miniſtre, 95. -- Temps malheureux de Louis XIII. -- Coups d'autorité du Cardinal de Richelieu. -- Minorité de Louis XIV, 96. -- Son Gouvernement. -- Amour des François pour leur Prince. -- Mais il faut que ce Prince les gouverne, 97. -- Jalouſie de pouvoir dans un premier Miniſtre, 98. -- Il peut écarter du trône la vérité. -- Noailles, ſans craindre l'exil, ſe taiſoit, n'eſpérant pas de perſuader, 99. -- Découragement né d'une eſpece de ſervitude, 100. -- Conſeil bien compoſé ſous le regne précédent. -- Quel doit être un digne Conſeiller du Monarque, 101. -- Exhortation à Louis XV. -- Vœu de la nation, 102. -- Circonſtances où un premier Miniſtre eſt néceſſaire. -- Le Roi ſe

décide à gouverner, & fait entrer Noailles au Conſeil. -- Repréſentations du Maréchal ſur Dunkerque, 103. -- Sur le rétabliſſement des troupes. -- Dépenſer à propos, c'eſt économie, 104. -- Mouvements des ennemis. -- Autorité que doit avoir un Général, 105. -- La guerre ſe porte en Allemagne. -- Inſtruction du Maréchal de Noailles, 106. -- Il prévient le Roi ſur les intrigues de ſes envieux. -- Méchanceté qu'il éprouve d'abord. -- Le Roi l'en avertit. Sa réponſe ferme, 108. -- Secret mal gardé. -- Réponſe du Roi, pleine de ſens, 109. -- Noailles en Allemagne, où les ennemis l'ont prévenu, 110. -- Les Anglois vouloient ſe battre. -- Le Maréchal réſolu de les attaquer, 111. -- Contradictions qu'il éprouve du côté de la Cour. -- Comment les Miniſtres ſe laiſſent tromper, 112. -- Noailles démontre l'erreur du Miniſtere, 113. -- Le Roi lui rend juſtice. -- Modeſtie & bonté de ce Prince, 114. -- Les ennemis paſſent le Mein. -- Sa marche à eux. -- Ils ſe retirent, 115. -- On leur coupe les ſubſiſtances. -- Diſpoſitions pour les combattre, 116. Ordre d'occuper Dettingen. -- Ardeur funeſte du Duc de Grammont, 117. -- Combat de Dettingen. -- Retraite des François, 118. -- La diſcipline des ennemis leur donna tout l'avantage. -- Noailles excuſe Grammont, 119. -- Les vainqueurs décampent la nuit. -- Humanité des deux Généraux, 120. -- Lettre remarquable de Louis XV, 121. Les fautes bien exagérées en France. -- Noailles impoſe aux ennemis, 122. -- L'Empereur réduit au déſeſpoir par la retraite de Baviere. -- Le Maréchal va le viſiter à Francfort. -- Il l'exhorte à tenir ferme dans l'alliance, 123. -- Secours d'argent qu'il lui donne. -- Il fait ſentir

au Roi l'importance de ne pas l'abandonner; 124. -- Caractere de l'Empereur, mêlé de bien & de mal. -- Quoiqu'à charge, il étoit néceſſaire, 125. -- Le Maréchal combat ſes fauſſes idées, 126. -- La France expoſée à une invaſion. -- Noailles repréſente à l'Empereur la néceſſité d'aller au ſecours. -- Obſtination de ce Prince, 127. -- Le Maréchal lui fait entendre raiſon. -- Il annonce au Roi la retraite de l'armée, 128. -- Conſeils pour l'avenir. -- Langueur & décadence dans le Royaume, 129. -- Noailles dit au Roi les plus triſtes vérités. -- Doutes ſur l'adminiſtration, 130. -- Louis répond judicieuſement. -- Peines & récompenſes. -- Etat du Royaume, 131. -- Sur les demandes de l'Empereur. -- La guerre actuelle fort ſinguliere, 132. -- Zele du Maréchal, approuvé. -- Démonſtrations pacifiques, 133. -- Les ennemis menacent la France. -- Noailles deſire d'être ſecondé par le Comte de Saxe, 134. -- Leur amitié fondée ſur l'eſtime. -- Le Saxon demande à ſervir ſous lui, 135. -- Le Maréchal lui deſtine un corps d'armée. -- Diſpoſitions faites entre eux, 136. -- Coigni nommé pour commander en Alſace. -- Mécontentement du Comte de Saxe. -- Embarras & repréſentations de Noailles, 137. -- Il préfere le devoir au ſoin de faire ſa Cour. -- Le Roi veut que Coigni ſoit ſubordonné, 138. -- Ses préventions contre le Comte de Saxe. -- Noailles les diſſipe par d'excellentes raiſons, 139. -- Il ſe diſpoſe à marcher vers la Moſelle, 141. -- Son camp ſur la Queich. -- Allarmes du Maréchal de Coigni, 142. -- Noailles eſt obligé de décamper, 143. -- Il craint de grands malheurs. -- Il ſe loue de Coigni, quoiqu'ils different d'opinion, 144. -- Retraite ineſpérée des Anglois. -- Mentzel

menace de mettre nos Provinces à feu & à ſang, 145. -- Reproches qu'on fait à Noailles, 146. -- Il y répond en Citoyen. -- Diſette de grands hommes. Les Rois peuvent en ſuſciter, 147. -- Loüis avoit beſoin de paroître à la tête des troupes. -- Deſir qu'il en a, 148. -- Il conſulte Noailles, 149. -- Il ſait ſe modérer quand il faut, 150. -- Le Maréchal excite ſon ardeur, 151. -- Un Roi doit agir par lui-même. -- Précautions à prendre. -- Projets de guerre, 152. -- Projets de politique, 153. -- Bonnes diſpoſitions du Roi, 154. -- Noailles lui propoſe de ſe montrer, dût-il eſſuyer des malheurs, 155. -- Il change d'avis, parce que les allarmes ceſſent. -- Louis ſe décide avec prudence, 156. -- Combien Noailles lui étoit utile, 157. -- Cabales de Cour contre ce Miniſtre. -- Ses ſentiments à cet égard, 158. -- Il craint que le Roi ne ſoit trompé, 159. -- Le caractere de Louis XV l'y expoſoit. -- Importante vérité que lui dit le Maréchal, 160. -- Fautes depuis le commencement de la guerre. -- Alliance du Roi de Pruſſe, trop peu ſolide, 161. -- Dangers de la France. -- Noailles employé à tout. -- Combien il avoit à cœur une alliance avec le Roi de Sardaigne, 162. -- Plans & propoſitions de ce Prince, 163. -- Louis XV étoit prévenu contre lui. -- La négociation eſt rompue, parce qu'elle a été mal conduite, 164. -- Sources des maux de l'Etat. -- 1°. Défaut de plan général, 165. -- 2°. Diſcrédit du Gouvernement chez les étrangers. -- Conſeil de Noailles pour former un plan de Gouvernement, 166. -- Il veut qu'on prévienne les maux, ſans ſe décourager quand ils arrivent, 167. -- Chavigny envoyé auprès de l'Empereur,

-- Noailles préſide à ſa négociation, 168. -- L'Empereur ſollicité par les ennemis. -- Leurs offres, 169. -- Il demande beaucoup à la France. -- Sa principale confiance étoit en Noailles, 170. -- Le Maréchal indigné des vaines eſpérances des ennemis. -- Il penſe à renouer l'alliance avec le Roi de Pruſſe, 171. -- Offres du Roi pour l'Empereur. -- Celui-ci ſe plaint qu'on ne lui donne pas aſſez de troupes, 172. -- Projet de ligue en Allemagne, que Noailles fait adopter, 173

1744.

Chavigny négocie avec ſuccès cette affaire. -- Diſpoſitions du Roi de Pruſſe, 174. -- Sûretés qu'on lui promet. -- But de la ligue, 175. -- Argent pour la conclure. -- La marine renait par les ſoins du Comte de Maurepas. -- Projet de deſcente en Angleterre, 176. -- Les confédérés ſe récrient contre ce projet, 177. -- Embarras de Chavigny. -- Il ſe plaint à ce ſujet, 178. -- Noailles s'explique d'une maniere ſatisfaiſante, 179. -- Le Prince de Heſſe ramené par ſes raiſons. -- Le Roi de Pruſſe prêt à tout, ſi l'on entre dans ſes vues, 180. -- Ses grands deſſeins, 181. -- Alliance qu'il négocie. -- Chavigny craint de nouveau qu'on ne rompe, 182. -- Concluſion de la ligue, 183. -- Noailles chargé de la négociation de Pruſſe. -- Sa lettre au Roi de Pruſſe, 184. -- Propoſitions faites à ce Prince, 185. -- Sa réponſe au Maréchal. -- Il veut une confiance mutuelle, 186. -- Son ſentiment ſur le combat de Dettingen. -- Le traité conclu après le départ de Louis XV pour l'armée, 187. -- On le ſigne à Paris malgré quelque ſujet d'inquiétude, 188. -- Noailles

commande l'armée & conduit les affaires étrangeres. -- Plan de campagne, en Flandre, 189. -- Siege de Menin. -- Député Hollandois, qui n'empêche pas l'inveſtiſſement d'Ypres. -- Le Maréchal de Saxe propoſe de repaſſer la Lys, 190. -- Noailles l'exhorte à ne point rétrograder, 191. -- Réponſe du Saxon. -- Conſeils que lui donne le Général, 192. -- Union intime des deux Maréchaux. -- Ce qu'ils écrivent à la louange du Roi, 193. -- Sentiment pacifique d'un Héros. -- Noailles fait changer le plan d'attaque d'Ypres. -- Juſtice qu'il rend au Marquis de Beauveau, 194. -- Louis impatient d'être au ſiege. -- Se faire rendre compte directement des opérations & des motifs, 195. -- Le Roi de Pruſſe retardé, mais ſûr d'agir, 196. -- Sa réflexion ſur les troupes Françoiſes. -- Ses pronoſtics ſur le ſuccès de Louis XV. -- Avis de ce Prince, 197. -- Moyen qu'il propoſe de finir promptement la guerre, 198. -- Suite de la campagne de Flandre. -- Le Prince Charles paſſe le Rhin, 199. -- Retraite de Coigni. -- Cauſes de ce malheur. -- Le Comte de Saint-Germain diſculpe les Généraux, 200. -- Courſes des Autrichiens dans le Royaume. -- Réſolution généreuſe du Roi de Pruſſe. -- Il annonce ſa démarche à Louis, 201. -- Sur quoi il fonde ſes eſpérances, 202. -- Il demande Belle-Iſle pour l'armée de Baviere, 203. -- Il inſiſte ſur les avantages de la guerre offenſive, 204. -- Il blâme l'économie déplacée, 205. -- Louis XV va au ſecours de ſes Provinces. -- Noailles annonce au Roi de Pruſſe des opérations vigoureuſes, 206. -- Il diſpoſe tout à Metz. -- Inconvénient des gros équipages, 207. Coigni veut ſe retirer ſous Strasbourg. -- Noailles

s'efforce inutilement de l'en diſſuader, 208. -- Saverne eſt occupé par les ennemis. -- Le Roi excuſe Coigni, & ſe fait une peine de lui donner un ordre mortifiant, 209. -- Interprétation de cet ordre, 210. -- Maladie du Roi à Metz. -- Noailles marche aux ennemis. -- Action particuliere du Duc d'Harcourt, 211. -- Camp de Biſchen. -- On cherche à combattre. -- Marche rapide, 212. -- Combat de nuit. -- Intrépidité de nos Grenadiers, 213. -- Le Prince Charles repaſſe le Rhin. -- On ne pouvoit que louer les troupes Françoiſes, 214. -- Schmettau envoyé par le Roi de Pruſſe. -- Il refuſe de ſuivre l'armée. -- Ses imprudences & ſes intrigues à Metz, 215. -- Noailles s'en plaint au Roi de Pruſſe. -- Il lui prouve la fauſſeté de ſes imputations, 216. -- Se tenir en garde contre les projets trop vaſtes, 217. -- Le vrai génie de la guerre eſt circonſpect. -- Expédition de Prague, 218. -- Noailles envoye du-Meſnil au Roi de Pruſſe. -- Leur premiere entrevue, 219. -- Audience particuliere, 220. -- Fréderic rend juſtice au Maréchal. -- Il s'applaudit de l'alliance avec Louis XV, 221. -- Il fait entendre qu'il prendra ſon parti, ſi on n'agit pas avec vigueur. -- Il rectifie ſes idées ſur Hanover, 222. -- Il recommande de prévenir l'ennemi. -- Sa confiance en ſes forces, 223. -- Lettre de Louis après ſa maladie. -- Il rejoint l'armée, 224. -- Siege périlleux de Fribourg. -- Belle campagne du Maréchal de Saxe. -- Noailles fidele à l'amitié, 225. -- Eclat produit par les imprudences de Schmettau, 226. -- Ses lettres injurieuſes pour Noailles. -- Vues ambitieuſes attribuées au Maréchal de Belle-Iſle, 227. -- S'il avoit donné lieu à des ſoupçons. -- Noailles écrit fortement

au Roi, 228. Il réfute Schmettau. -- Noailles ſe plaint des cabales de la Cour. -- Il eſt prêt à ſoutenir tout ce qu'il avance, 229. -- Rappel de Schmettau. -- Comment le Roi de Pruſſe l'annonce à Noailles, 230. -- Ce Prince avoit reculé lui-même, 231. -- Il avoue ingénument ſes fautes. -- La France rempliſſoit ſes engagements à ſon égard, 232. -- Belle-Iſle priſonnier. -- Noailles avoit préſidé pendant la campagne aux affaires étrangeres, 233. -- Il demande qu'on nomme un Miniſtre, 234. -- Grandes fautes commiſes par l'Empereur, 236.

1745.

Noailles s'efforce d'en prévenir les ſuites. -- La mort de l'Empereur rend ſes conſeils inutiles, 237. -- Noailles penſe qu'il faut faire paſſer l'Empire à l'Electeur de Saxe, 238. -- A ſon refus, ne point s'oppoſer à l'élection de l'Archiduc. -- Ses conſeils ſont inutiles, 239. -- Animoſité funeſte contre la Maiſon d'Autriche. -- Point de concert entre les Miniſtres. -- Réponſe ſage de l'Electeur de Saxe aux propoſitions de la France, 240. -- On manque l'occaſion de faire la paix. -- Excluſion donnée à l'Archiduc. -- La ligue de Francfort ſe rompt, 242. -- La France preſque ſans alliés. -- Noailles repréſente au Roi le triſte état du Royaume, 243. -- Il annonce l'avenir, & donne le meilleur conſeil, 244. -- Il excite à prendre les moyens convenables. -- Economie. -- Unité de plan, 245. -- Habitudes plus fortes que les conſeils. -- Le Maréchal de Saxe commande l'armée, comme le deſiroit Noailles, 246. -- Bataille de Fontenoy. Noailles s'y diſtingue par

ſon zele, 247. -- Ses principes de guerre ſuivis par le Général, 248. — Projets hardis, par où l'on veut ſe faire valoir, 249. — On profite bien de la victoire. — Amitié reſpectable des deux Maréchaux, 250. — Leur correſpondance. — Inquiétude de Noailles ſur la ſanté du Saxon. — Réponſe du Général, 251. — La France toujours fort expoſée. — Entrepriſe contre l'Angleterre, 252. — Le Maréchal de Saxe en craint les ſuites. — Préjugés de la Cour à cet égard, 253. — Elle deſire que le Général entreprenne encore quelque choſe, 254. — Il préfere la conſervation de l'armée. — Raiſons de prendre Bruxelles, 255.

1746.

Siege de cette ville. — Le Général fait craindre l'audace du ſoldat François, 256. — Il attribue à Noailles une partie de ſes ſuccès, 257. — Négociation entamée par le Comte de Bonneval, 258. — La Porte demandoit un traité formel. -- Articles propoſés, 259. -- On s'efforce d'engager Louis XV à cette alliance. -- Noailles en prouve les inconvénients. -- Le traité ternitoit la gloire du Roi, 260. -- Les circonſtances ne le juſtifieroient pas. -- En quel cas il pourroit convenir, 261. -- Quelles bornes il faudroit y mettre. -- Idée chimérique de ceux qui le propoſent, 262. -- Ils ne voyent pas qu'on ſe feroit de nouveaux ennemis. -- Quels ennemis. -- Il faudroit une alliance dans le Nord. -- Dangers auxquels on s'expoſeroit, 263. -- Motif de Religion. -- Noailles avoit la vraie politique. -- Affaires d'Italie, qui expoſent à une rupture avec l'Eſpagne, 264. —

Traité de Fontainebleau en 1743. -- Engagements trop vaſtes, 265. — Etabliſſement qu'on veut faire à Dom Philippe. — A quoi s'obligeoit le Roi de France, 266. — On s'expoſe à de grands inconvéniens. — Motifs qui déterminerent, 267. — Premiers effets du traité de Fontainebleau. — Campagne de 1745 en Italie, 268. — Maillebois s'écarte de ſon plan. -- Il eſt d'avis d'entrer dans le Milanès. — Il perſuade la Cour d'Eſpagne, 269. — Il bloque le château de Milan. — Paix particuliere du Roi de Pruſſe, 270. — Réſolution de traiter promptement avec le Roi de Sardaigne. — Offre que la France lui fait. — Article ſur la Toſcane, 271. — La Cour de Turin accepte les conditions. — Projet d'articles préliminaires, 272. — Ménagements inſuffiſants à l'égard de l'Eſpagne. — Louis XV tâche d'obtenir ſon acceſſion, 273. — Armiſtice ſigné à Paris, 274. — Indignation de la Cour d'Eſpagne. — Ses plaintes & ſes raiſons, 275. — Le traité expoſoit à une nouvelle guerre. — L'Ambaſſadeur de France n'a aucun ſuccès à Madrid. — Mot de la Reine, 276. — Imprudence du Miniſtere de France. — Noailles s'offre à paſſer en Eſpagne, 277. — Le Roi accepte avec plaiſir. — Contre-temps qui dérange tout, 278. — Projet de Turin pour ravitailler Alexandrie. — Petits incidents qui font échouer la négociation, 279. — Conférences de Rivoli rompues d'abord. — Motifs qui juſtifient le Roi de Sardaigne, 280. — Conduite du Maréchal de Maillebois. — Affaire malheureuſe d'Aſti, 281. — Les Eſpagnols furieux contre les François. — Démarche imprudente de Maillebois, 282. — Situation critique de l'armée. — Noailles avoit prévu le danger, 283. — Le Roi de Sardaigne écrit en ami.

— Fauſſes eſpérances de paix, 284. — Déclaration fâcheuſe de la Cour de Turin. — Raiſonnement plauſible en ſa faveur, 285. — Il falloit calmer inceſſamment la Cour d'Eſpagne. — Noailles envoyé pour cet objet avec ſon ſecond fils, 286. — Son voyage très-pénible, 287. — L'Evêque de Rennes, Ambaſſadeur, lui annonçe des difficultés chimériques, 288. — Le Roi lui écrit là-deſſus. — Il reçoit cependant l'accueil le plus diſtingué. — Son attention à gagner les cœurs, 289. — Il expoſe l'objet de ſa miſſion, 290. — Il inſpire des ſentiments modérés, 291. — Il s'attache aux opérations militaires. — Ses talents de négociateur. — Portrait qu'il fait de la Reine d'Eſpagne, 292. — Perſuader & non commander. — Fautes de nos Ambaſſadeurs, 293. — Noailles gagne la confiance des Miniſtres, 294. — Plan qu'il ſe propoſe, 295. — Louis XV lui envoye ſecretement des papiers. — Plaintes de Philippe contre nos Miniſtres & nos Généraux, 296. — Réponſe du Maréchal. — Il prend le Monarque par les motifs les plus touchants, 297. — Vivacités dangereuſes de quelques François. — Avis importants donnés avec prudence, 298. — Service rendu au Maréchal de Maillebois, 299. — Indiſcrétion d'un Miniſtre, très-nuiſible. — Plan de guerre adopté, 300. — Sage réſerve. — Le plan d'opération tendoit au ſolide, 301. — Situation de l'Infant en Italie, 302. — On ſe relâche ſur les prétentions à ſon égard. — Eſpérances du Maréchal, 303. — Il réuſſiſſoit par les bonnes voies. — Jugement du Comte de Maurepas, 304. — Embarras où le Marquis d'Argenſon jette Noailles, 305. — Inconvénients de la diſſimulation. — Prétextes du Mi-

niſtre, 306. — Vaine négociation avec la Hollande, 307. — Diſpoſition de Philippe V. — Il ſe déſiſte de ſes premieres prétentions, 308. — Sa confiance en l'amitié du Roi. — Noailles finit heureuſement ſon Ambaſſade, 309. — Lettre que lui écrit le Dauphin, 310. — Goûts & occupations de ce Prince, 311. — Objets de ſes études. — Réponſe du Maréchal. — Néceſſité de l'exercice, 312. — Tenir un juſte milieu en tout. — Connoître le génie des nations, 313. — Connoître ſur-tout les hommes qu'on doit employer. — S'attacher au droit public & à l'hiſtoire, 314. — *Attrait* des dévotes. — Suivre les mouvements d'un cœur droit. — Deſtinée d'un grand Prince, 315. — Le Dauphin l'auroit remplie, 316. — Triſtes événements en Italie. — Bataille de Plaiſance. — Mort de Philippe V, 317. — Ferdinand VI. — Nouveaux ombrages qu'on donne à la Cour d'Eſpagne. -- La Reine contre la France, 318. -- Faute du Miniſtere François. — La Mina & Maillebois abandonnent Genes, 319. — Projet de mariage avec une Infante, rejetté par le Roi. — Noailles ſe croit obligé de dire des vérités déſagréables, 320. — Il fait connoître les fautes commiſes, 321. — Affaires étrangeres mal conduites. — Tableau des malheurs, 322. — Dangers à craindre. — Moyens à prendre, 323. — Nouveau Miniſtre. — Principes politiques, 324. — Campagne de Flandre. — Noailles affligé de n'être point à l'armée, 326 — Le Maréchal de Saxe diſpoſé à bloquer ſeulement le château de Namur. -- Noailles lui prouve qu'il faut l'aſſiéger, 327. -- Raiſons de guerre. -- Exemple de Montluc. -- Raiſons de politique, 328. -- La gloire du Général exige qu'il ne laiſſe rien à faire. -- Belle réponſe du

Maréchal de Saxe, 329. -- On le ſollicite d'entrer à l'Académie Françoiſe, 330. -- Il conſulte Noailles ſur ce point. -- Celui-ci le décide à refuſer, 331. -- Honte & danger dans les affaires d'Italie, 332. -- Noailles chargé d'inſtruire la Cour d'Eſpagne. -- Excellentes raiſons qu'il expoſe. -- Néceſſité de ſauver Genes, 333. -- Redoubler ſes efforts dans les revers, 334. -- Remedes aux malheurs. -- Vues des Anglois, dont il faut ſe défier, 335. -- Intérêt de la France & de l'Eſpagne à être unies. -- La Provence envahie, 336. -- Le Maréchal de Belle-Iſle la délivre, 337.

1747.

Noailles s'empreſſe à le ſeconder. -- Révolution à Genes, 337. -- Belle-Iſle & la-Mina ne s'accordent point, 338. -- Leurs diviſions continuent après la délivrance de Genes. -- Le ſyſtême de Belle-Iſle déſapprouvé par la Cour. -- Noailles l'exhorte à en changer, 339. -- La diverſion d'Exilles inſuffiſante. -- L'ordre du Roi juſtifie le Général, en cas de malheurs, 340. -- Diverſion de Coni préférable à l'autre. -- Déſaſtre de l'Aſſiette, 341. -- Mort du Comte de Belle-Iſle. -- Son frere perſiſte dans ſon opinion. -- Fin de la campagne, 342. -- Campagne de Flandre. -- Bataille de Lawfeld. -- Siege de Berg-op-Zoom, 343. -- Conſeils de Noailles, utiles pour le ſuccès. -- Il détourne le Maréchal de Saxe d'un projet blâmable, 344. -- Ménager les Hollandois, 345. -- Syſtême de la Cour à leur égard. -- On ſe trompoit ſur ce point. -- Noailles avoit raiſon ſur le reſte, 346

1748.

Obſtination des ennemis. — Noailles auteur du plan de Maeſtricht, 347. -- Ses raiſonnements ſur l'Angleterre. -- Il faut l'attaquer dans ſes alliés, 348. — Entrepriſe de Maeſtricht néceſſaire. — Expoſé de ce plan, 349. — Avantages de cette expédition, 350. — Le Maréchal de Saxe adopte le plan. — Songer à l'économie. -- Moins d'Officiers Généraux. -- Avoir des Régiments étrangers, 351. — Louanges dues aux deux Maréchaux, 352. — Exécution du plan de Noailles. — Marche ſavante, 353. Maeſtricht inveſti. — Noailles attribue toute la gloire à ſon ami, 354. — Paix d'Aix-la-Chapelle. -- Mort de la Maréchale de Noailles-Bournonville, 355. — Lettre de ſon fils ſur cet événement. — Bonté du Roi, 356

1749.

Sujets d'inquiétude du côté de l'Angleterre. -- Zele courageux du Maréchal de Noailles, 361. — Précaution qu'il ſuggere au Roi. — Vues des Anglois ſur nos Colonies, 362. — Leurs démarches ſuſpectes. -- Le commerce peut ſe rétablir de lui-même, 363. — Pour la Marine, il faut plus de temps. — Expédients pour les Colonies, 364. -- Troupes à y envoyer. -- Moyens de les y faire aller avec joie. -- Formation de Compagnies indépendantes, 365. -- On ne ſe préparoit point à l'orage, 366

1751.

Mouvements pour l'élection d'un Roi des Ro-

mains. — Bonnes réflexions du Marquis de Puiſieulx, 366. — Noailles conſulté inſiſte ſur l'état des Finances, 367. — La vérité dans la bouche d'un fidele ſerviteur. — Comparer les dépenſes anciennes aux nouvelles, 368. — Anecdote du Miniſtere de Louis XIV, 369. — Abus non réformés. — Noailles juge qu'on ne doit pas s'oppoſer à l'élection de l'Archiduc, 370. — Il développe le ſyſtême des Anglois. — Il conſeille une alliance avec le Roi de Sardaigne, 371. — Oublier les reſſentiments. — L'aggrandiſſement de cette Puiſſance ne devroit pas inquiéter, 372. — Intérêts de l'Infant Duc de Parme, — & du Roi de Naples. — Importance de la diverſion d'Italie, 373. — On ne prévoyoit pas que tout le ſyſtême de l'Europe changeroit bientôt. — Economie mal entendue, 374

1752.

La Cour d'Eſpagne indiſpoſée contre la France. — Le Duc de Duras choiſi pour Ambaſſadeur, 375. — Conſeils que lui donne le Maréchal de Noailles. — Heureux début de l'Ambaſſadeur. — Etat de cette Cour, 376. — Mauvaiſe opinion qu'on y avoit de la France, 377

1753.

L'Ambaſſadeur fait du progrès, 377. — On inſiſte ſur le traité de Fontainebleau. — Il falloit une alliance plus ſolide, 378. — Traité pour un temps. — Vrai pacte de famille, 379. — Obligations mutuelles, 380. — La Cour de Madrid ne ſe prête point à ce qu'on deſiroit. — Affaire de l'Infant & de l'Infante, 381. — Leur éta-

bliſſement à Parme. — Difficultés pour obtenir des ſecours d'Eſpagne, 382

1754.

Subſide qu'on leur accorde. — Révolution à la Cour d'Eſpagne, 383. — Wall. — Keen. — Diſgrace de la-Encénada, 384. — Déſordres que produit cet événement. — Le Miniſtre n'étoit pas criminel, 385. — On inſpire au Roi la neutralité. — Noailles ranime le courage de l'Ambaſſadeur, 386. — Conſeil de prudence, 387. — Les Anglois taxent Louis XV de vouloir la guerre. — Sa conduite les démentoit, 388. — Commiſſaires pour terminer les différends à l'amiable. — Chicane des Anglois, qui rompt les conférences, 389. — Leurs entrepriſes. — Néceſſité de s'y oppoſer, 390. — Ils veulent déſunir la France & l'Eſpagne. — Motifs qui doivent reſſerrer leur union, 391. — Louis appuye les raiſons du Maréchal, 392. — La Cour d'Eſpagne ne ſe rend point à ſes deſirs, 393. — Les Anglois vouloient cependant la guerre, 394

1755.

Noailles développe leur ſyſtême d'ambition. — Avantages de l'Amérique Septentrionale, 395. — Néceſſité de la défendre. — Joindre la modération & la fermeté, 396. — Avis du Maréchal. — L'Angleterre devoit ſe repentir un jour de ſon ambition, 397. — Sujets de douleur pour la France. — Négligence fatale du Miniſtere, 398. — On n'avoit rien fait de ce qu'il auroit fallu faire, 399. — Difficulté d'agir avec les Eſpagnols. — Wall détermine le Roi d'Eſpagne à

la neutralité, 400. — Le Duc de Duras finit ſon Ambaſſade, 401. — Conſeils du Maréchal de Noailles au Roi, 402. — Si l'on doit agir par mer ou par terre. — Inconvénients d'une entrepriſe ſur les Pays-Bas, 403. -- Noailles préfere une guerre maritime, quoique néceſſairement malheureuſe, 404. -- Sa politique juſtifiée par l'événement. — Son zele à repréſenter les déſordres, 405. — Sa conſcience l'oblige de parler. -- Diſcrédit du Gouvernement, 406. — Diviſions intérieures, qu'un Roi ne peut ignorer, & qu'il devroit étouffer, 407. — Déſordre général. — Ruine des principes, 408. — Querelles du Clergé & de la Magiſtrature. -- Découragement des bons Citoyens, 409. -- Vérités qu'on ne peut dire ſans un grand courage. -- Silence criminel, 410. -- Inutilité des bons conſeils. -- Le Maréchal de Noailles demande ſa retraite. -- Ses raiſons expoſées avec éloquence, 411. -- Le Roi approuve ſa démarche, 414. — Le Maréchal demande une ſurvivance pour ſon petit-fils, 415. -- Réponſe remarquable de Louis XV, 416. -- Inſtruction du Maréchal pour ſon petit-fils. -- Sentiments de bon pere, 418. -- Les envieux preſque auſſi à craindre que les ennemis. -- Etre ſur ſes gardes. -- Bien débuter pour la réputation, 419. -- Principes de Religion. -- Etre ſolidement religieux, 420. -- Eviter les excès de dévotion. -- Oppoſer aux diſcours impies le ſilence & une bonne conduite, 421. -- Ne point diſputer ſur ces matieres. -- Point de liaiſon particuliere avec les hommes irréligieux, 422. -- Probité jointe à la Religion. -- Modeſtie avec les talents. -- Demander conſeil, 423. -- Se laiſſer conduire au commencement. — Application aux devoirs de ſa place. -- Bien faire ce que

que l'on doit, 424. — Ne point se négliger. — Ne point se croire trop capable, 425. — Ne point mortifier l'amour-propre des autres. — S'attirer l'estime sans envie, 426. — Point d'affectation même en bien. -- Réserve pour éviter les censures, 327. -- Se défier de l'amour-propre. — Affabilité. -- Etre sérieux de bonne heure, 428. -- Choix des amis. -- Ne fréquenter que des personnes estimables. — Dépense sans ostentation. -- Attention pour les Officiers supérieurs, 429. -- Bienfaits répandus à propos, 430. — Les tenir secrets. — Devoirs envers ses parents, 431. -- Noailles Religieux sans superstition. — Impartial dans la querelle du Clergé & du Parlement. — Grande fermentation dans l'Etat, 432. Question faite par le Roi. — Réponse sur la loi du silence, 433. -- Autre question sur la Grand'Chambre. — Conseil pour le maintien de l'autorité. — Rétablir l'administration de la Justice, 434. -- Palliatif, en attendant le véritable remede. -- Malheurs qu'on auroit évités en suivant de bons conseils, 435. -- Le Maréchal de Noailles dans sa retraite. -- Ses papiers sans nombre mis en ordre, 436. -- Travail pour l'Histoire. -- Bienfaisance. — Désintéressement, 437. -- Vertus domestiques. — Religion pratique. — Mort du Maréchal de Noailles, 438. —Remarques sur sa vie & sur ses écrits, 439.

# TABLE

## DES PIECES DÉTACHÉES.

LETTRE du Cardinal de Fleury au Feld-Maréchal de Konigſeck, *page* 440. — Au même, 444. — Lettre du Comte de Stair au Maréchal de Noailles, 445. — Lettre du Roi au Dauphin, 447. Lettre du Maréchal de Noailles au Roi, 448. — Lettre du Comte d'Argenſon au Maréchal de Noailles, 455. — Lettre du Roi d'Eſpagne à Louis XV, 457. — Autre Lettre du Roi d'Eſpagne, *ibid.* — Lettre du Maréchal de Noailles au Roi, 459. -- Lettre du Maréchal de Noailles au Roi & à la Reine d'Eſpagne, 460 — Lettre du Maréchal de Noailles au Maréchal de Saxe, 467. — Mémoire du Maréchal de Noailles, pour la campagne de 1748, 468.

*Fin des Tables du IVe. & dernier Volume.*

JA1 1535194

141 B38